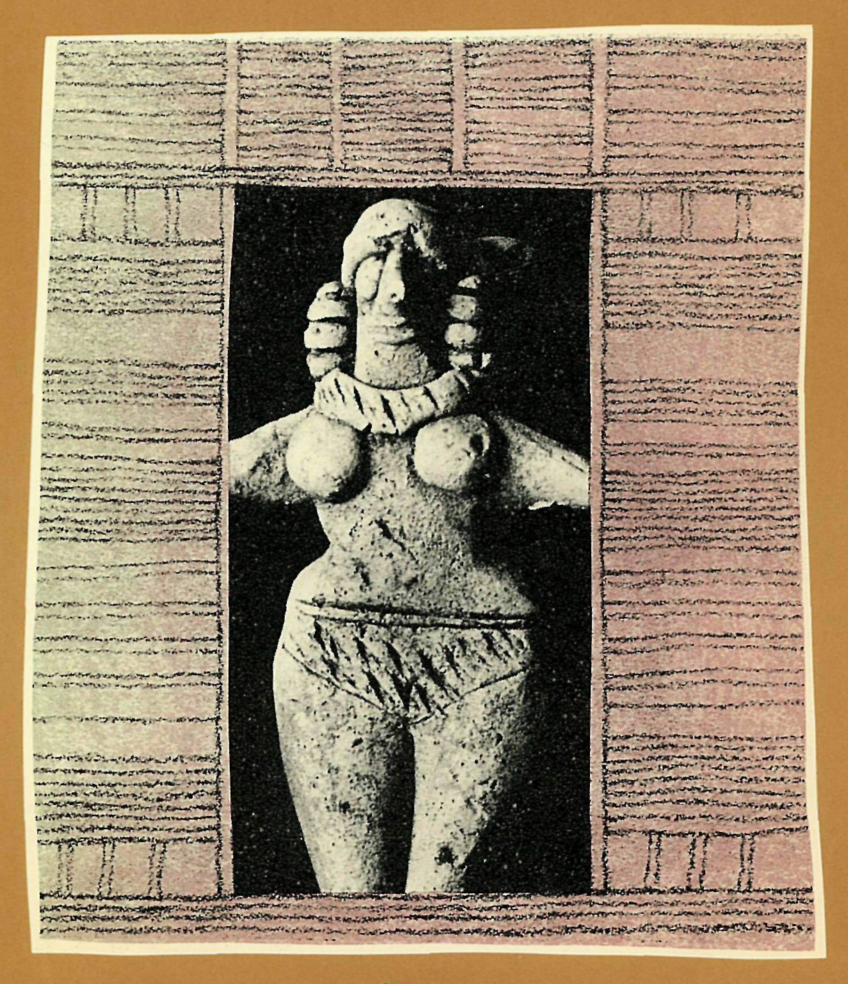
MERLIN STONE

Quand Dieu était femme

À la découverte de la Grande Déesse, source du pouvoir des femmes.



éditions
l'ÉTINCELLE

À l'aube des religions, Dieu était une femme, Créatrice de la Vie, Reine du Ciel. Elle a été adorée par plusieurs peuples depuis le début de la période néolithique jusqu'à la fermeture de ses derniers temples, environ 500 ans après J.-C. Son culte s'est éteint, mais pas de lui-même: il a été victime de siècles de répression de la part des adeptes des nouvelles religions chrétiennes, judaïques et islamiques qui imposèrent la suprématie des divinités mâles. C'est de ces nouvelles religions que nous viennent le mythe de la création d'Adam et Ève et la fable du Paradis perdu.

Le pouvoir des mythes est tel qu'ils orientent notre perception du monde, conditionnent notre pensée et même notre sensibilité. Quelles pouvaient être alors les légendes issues d'une religion où l'on vénérait des divinités féminines pour leur courage, leur force et leur sens de la justice? Quelle pouvait être la vie des femmes et des hommes dans des sociétés où régnaient de telles idées? Et, pourquoi les adeptes des nouvelles religions se sont-ils battus si férocement pour effacer jusqu'au souvenir de ce premier culte, et pour imposer l'image de la femme éternelle servante ou séductrice?

Les réponses à ces questions et à bien d'autres forment le contenu de cet ouvrage étonnant. L'auteur présente sous un jour nouveau un chapitre de l'histoire que trente siècles de pouvoir de la religion des hommes avaient réussi à reléguer dans l'obscurité. Elle apporte des données essentielles aux luttes que les femmes mènent encore aujourd'hui pour leurs droits, et chemin faisant, elle ouvre aux hommes qui sont intéressés à en faire la démarche une vision plus large de l'évolution historique de leurs propres stéréotypes sexuels.

Merlin Stone est sculpteur, écrivain, mère et titulaire d'une maîtrise en Histoire de l'art. Elle vit présentement à New York où elle achève un recueil de légendes sur les Déesses à travers le monde.



Ci-haut: Isis, pectoral en or trouvé en Éthiopie, env. 600 ans av. J.-C.

Couverture: Idole en terre cuite, Suse, IIIe millénaire av. J.-C.

Quand Dieu était femme

—DANS LA MÊME COLLECTION—

Isaac Asimov, *Trous Noirs,* 1978
Henry Aubin, *Les Vrais Propriétaires de Montréal,* 1977
Susan Brownmiller, *Le Viol,* 1976
Marie-Odile Fargier, *Le Viol, 1976*
Lester Grinspoon & James Bakalar, *Cocaïne,* 1978
Lawrence David Kuslie, *Le Triangle des Bermudes: la solution du mystère,* 1976
Frances Moore Lappé, Joseph Collins, *L'industrie de la faim,* 1978
Frances Moore Lappé, *Sans viande et sans regrets,* 1976
Boyce Richardson, *Baie James: sans mobile légitime,* 1972

Pour recevoir notre catalogue sans engagement de votre part,
il suffit de nous faire parvenir une carte avec votre nom et adresse à:

Éditions l'ÉTINCELLE
2031 rue Saint-Denis, Montréal, Canada H2X 3K8
49 rue Vercingétorix, 75014 Paris, France

MERLIN STONE

Quand Dieu était femme

A la découverte de la Grande Déesse, source du pouvoir des femmes

traduit de l'américain par
Catherine Germain, Catherine Eveillard,
Thierry François et Nancy Karlikow.
révisé par
Robert Davies et Verena Ossent

éditions
l'ÉTINCELLE

Titre original: *The Paradise Papers*, First published by Virago Limited, London, 1976
in association with Quartet Books Limited, London, Melbourne, New York.

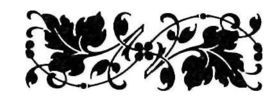
Dépôt légal: 2[e] trimestre 1979, Bibliothèque nationale du Québec
ISBN: 2-89019-004-8

1 2 3 4 5 6 7 79 80 81



Cérès, déesse romaine de l'agriculture.

PRÉFACE



COMMENT EN SOMMES-NOUS ARRIVÉS LÀ? Comment les hommes ont-ils acquis le pouvoir qu'ils exercent aujourd'hui sur le monde et qui leur permet de décider de tout, aussi bien des guerres que de l'heure à laquelle le dîner doit être servi?

Mais comment peut-il réellement en être autrement quand, depuis des siècles, on apprend aux petites filles et aux petits garçons qu'un Dieu a créé l'univers, qu'il a d'abord façonné I'HOMME à son image, puis mû par quelque arrière-pensée, la femme qui doit l'assister avec soumission ? Ève, créée pour son mari et tirée du corps même de celui-ci; Ève, la grande responsable de la chute de l'humanité; Ève représente, de bien des façons, toutes les femmes.

Peu de gens dans les sociétés de tradition chrétienne, judaïque ou islamique, ignorent l'histoire d'Ève qui, cédant aux paroles tentatrices du serpent dans le jardin d'Éden, mangea le fruit défendu et invita Adam à en faire de même.

Selon le mythe, c'est non seulement Adam et Ève qui furent chassés du Paradis terrestre parce qu'ils avaient mangé le fruit défendu de l'arbre du bien et du mal, mais toute l'humanité à leur suite fut bannie de cette première demeure de félicité. A cause de ce geste, Dieu condamna la femme à demeurer soumise à l'homme qui se trouve, depuis lors, investi de l'autorité divine sur elle.

L'«expulsion» d'Adam et Ève du jardin d'Éden ne date évidemment pas d'hier, mais peu d'événements contemporains ont aussi directement affecté le statut des femmes d'aujourd'hui. Jusque dans ses aspects les plus temporels, notre civilisation est encore toute imprégnée des valeurs et de la morale judéo-chrétienne; aussi, en remontant dans l'histoire jusqu'aux origines de la légende de la création, j'ai cru apporter des données essentielles à la lutte que les femmes mènent aujourd'hui pour leurs droits.

Car avant la naissance de ce mythe, à l'époque préhistorique et lors des premières périodes de l'histoire de l'humanité, une femme était, pour certains peuples, à l'origine de toute création. La Grande Déesse — l'Ancêtre Divine — a été adorée depuis le début de la période néolithique (7000 ans av. J.-C.) jusqu'à la fermeture de ses derniers temples (environ 500 après J.-C.). Certains savants font même remonter le culte de la Déesse au paléolithique supérieur, environ 25000 ans avant J.-C. Beaucoup de gens croient que les événements relatés dans la Bible ont eu lieu «au commencement des temps», alors qu'ils datent en fait de l'époque

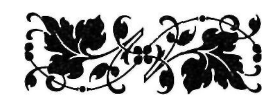
historique. D'après la plupart des historiens bibliques, l'existence d'Abraham, le premier prophète du dieu hébreu et chrétien Yahvé, plus connu sous le nom de Jéhovah, remonte tout au plus au dix-huitième siècle avant J.-C. et peut-être seulement au quinzième siècle.

Le fait que ces deux religions aient existé simultanément durant des milliers d'années parmi des peuples étroitement liés les uns aux autres est encore plus significatif. L'archéologie, la mythologie et les faits historiques montrent que la religion féminine ne s'est pas éteinte d'elle-même. Elle a été victime de siècles de répression et de persécutions de la part des adeptes des nouvelles religions qui imposèrent la supériorité des divinités mâles. C'est de ces nouvelles religions que nous viennent le mythe de la création d'Adam et Ève et la fable du Paradis perdu.

Quelle était la vie des femmes dans une société qui vénérait une femme sage et courageuse, Créatrice de toutes choses? Pourquoi les adeptes de la nouvelle religion se sont-ils battus si violemment pour effacer jusqu'au souvenir même de ce premier culte? Que signifie réellement l'histoire d'Adam et Ève? Quand et pour quelles raisons a-t-elle été écrite? Les réponses que j'ai trouvées à ces questions forment le contenu de ce livre. Quand Dieu était femme *est l'histoire de l'élimination du culte des femmes. Je l'ai écrit pour expliquer les événements historiques et les attitudes politiques qui ont permis l'épanouissement du mythe du péché originel et du Paradis perdu. Je l'ai écrit surtout pour comprendre pourquoi la faute originelle qui, depuis, pèse sur toutes les femmes, fut attribuée à Ève.*

Merlin Stone
New York - Londres

INTRODUCTION



AUJOURD'HUI, LES ÉCRITURES REPRÉSENTENT pour beaucoup d'entre nous une relique désuète du passé (particulièrement l'Ancien Testament qui date de plusieurs siècles avant la naissance du Christ). Pourtant, nos parents et nos grands-parents y voyaient encore la parole de Dieu. Leur foi religieuse, les comportements et les attitudes sociales qui en découlaient n'ont pas été sans nous laisser toutes sortes de traces. En fait, les temps anciens ne sont pas si éloignés de nous que nous voudrions le croire ou l'imaginer.

C'est donc à ces époques reculées de l'histoire humaine que nous devons remonter, pour mieux comprendre comment et pour quelles raisons l'homme s'est prétendu capable de tous les exploits, alors que la femme était reléguée au rôle d'une éternelle servante et qu'on

lui assurait que c'était là un état de choses naturel. Nous devrons explorer les origines des premières civilisations et le développement des modèles religieux; ce n'est pas une tâche facile comme vous allez le voir.

Il existe si peu de textes sur les divinités féminines honorées aux temps les plus anciens de l'humanité que cela en est révoltant, d'autant plus que même la documentation existante est presque totalement passée sous silence dans la littérature et ne fait pas partie de la formation générale. La plupart des documents (comme les objets d'ailleurs) concernant la grande religion féminine qui régna durant des milliers d'années avant le judaïsme, le christianisme et avant la période classique en Grèce, n'ont été découverts que pour être enterrés à nouveau dans d'obscurs textes archéologiques, dans les recoins les plus inaccessibles des bibliothèques des universités et des musées. Certains de ces textes ne peuvent être consultés que sur présentation d'une carte d'étudiant ou de quelque titre universitaire.

Il y a plusieurs années que j'ai commencé cette recherche qui m'a amenée à parcourir près de la moitié du monde de San Francisco à Beyrouth. Je voulais en savoir plus sur l'antique religion de la Déesse. Au cours de mes voyages, j'ai visité nombre de bibliothèques, des musées, des universités et des sites de fouilles archéologiques, aussi bien aux États-Unis qu'en Europe et au Proche-Orient. Chaque fois, je récoltais patiemment toutes les informations disponibles, attentive à chaque petite phrase, prière ou fragment de légende que l'on pouvait trouver dans cette masse d'informations.

Au cours de mes recherches sur les premières divinités féminines, je découvris que la plupart des anciennes légendes étaient dramatisées dans des rituels lors de cérémonies religieuses ou de fêtes sacrées qui coïncidaient avec d'autres activités rituelles. Les statues

et les peintures murales, les inscriptions, les tablettes d'argile et les papyrus sur lesquels étaient consignés les événements, les légendes et les prières font tous ressortir les formes du culte, les attitudes religieuses et le caractère même de la divinité. Je trouvai également dans la littérature de chaque pays des commentaires sur la religion et les divinités des pays voisins et je réalisai avec le plus grand intérêt que les mythes qui expliquent les origines de chaque culture ne se présentent pas toujours dans leur version primitive. De nouvelles versions se sont souvent superposées aux anciennes et les ont supplantées, tout en déclarant solennellement: «Il était ainsi au tout début des temps...»

Voici ce qu'écrit le professeur Edward Chiera de l'Université de Chicago au sujet du mythe babylonien de la création du ciel et de la terre par le dieu Marduk: «Au temps où Babylone n'était qu'une toute jeune cité, Marduk, le nouveau dieu, n'avait certes pas le droit de s'approprier à lui seul la gloire d'un tel exploit... Mais, sous le règne du roi Hammurabi, lorsque Babylone devint le centre d'un royaume, Marduk, avec l'appui des armées du roi, devint le dieu le plus important du pays.» Le professeur Chiera explique également qu'en Assyrie, où l'on donne au dieu Ashur (Assur) le titre de divinité suprême, «les prêtres assyriens rendirent gloire à Ashur en recopiant simplement les anciennes tablettes babylonniennes et en substituant le nom de leur propre dieu à celui de Marduk. Ils ne prirent même pas la peine de faire ce travail soigneusement car le nom de Marduk apparaît encore à certains endroits.»

Face aux difficultés que je rencontrais pour rassembler ma documentation, je ne pouvais m'empêcher de songer aux manuscrits et aux statues anciennes intentionnellement détruites. L'hostilité manifeste des religions judaïque, chrétienne et islamique envers les

objets sacrés des religions qui les ont précédées, spécialement celle de la Déesse du pays de Canaan (Palestine), ne laisse aucun doute sur le sort qu'ils subirent. Certaines pages de la Bible relatent les massacres sanglants, les destructions de statues (i.e. d'idoles païennes) et de sanctuaires qui ont été commis sur l'ordre de Yahvé:

> Vous détruirez tous les lieux où les nations que vous allez chasser servent leurs dieux, sur les hautes montagnes, sur les collines et sous tout arbre vert.
> Vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs statues, vous brûlerez au feu leurs idoles, vous abattrez les images taillées de leurs dieux et vous ferez disparaître leurs noms de ces lieux-là.
>
> Deut. 12-2,3

Les violences continuelles qui jalonnent l'Ancien Testament ont entraîné sans aucun doute la perte d'un grand nombre d'informations précieuses et irremplaçables.

Au cours des siècles suivants, les chrétiens se sont distingués dans le monde entier par la destruction des icônes et des textes sacrés appartenant aux religions dites «païennes» ou «barbares». Le professeur Georges Mylonas écrivait que durant le règne de l'empereur chrétien Théodosius, «les chrétiens, particulièrement dans les grandes cités d'Antioche et d'Alexandrie, devinrent les persécuteurs, et les païens persécutés. Les temples et les idoles furent incendiés et leurs adorateurs malmenés». Et tandis que le culte des divinités féminines était ainsi éliminé, les temples détruits, fermés ou convertis en églises chrétiennes (comme ce fut souvent le cas), les pères missionnaires du christianisme firent disparaître les statues et toutes traces historiques des anciens cultes.

Cette destruction, quoique importante, ne fut heureusement pas totale. Beaucoup d'objets ont survécu et témoignent aujourd'hui de la nature de ces croyances et de ces rituels «païens» tant redoutés. Un nombre incroyable d'effigies de la Déesse ont été retirées des fouilles des sites néolithiques et de ceux des premières périodes historiques, au Proche et au Moyen-Orient. Ce sont sans doute les attributs féminins de presque toutes ces statues qui dérangeaient tant les tenants du culte mâle. La plupart des «idoles païennes» avaient des seins.

Les auteurs de la Bible judéo-chrétienne, telle que nous la connaissons, semblent avoir volontairement passé sous silence l'identité sexuelle de la divinité vénérée par les peuples voisins des Hébreux, au pays de Canaan, à Babylone et en Égypte. L'Ancien Testament n'a même pas un mot pour dire «Déesse». Dans la Bible, Elle est désignée sous le nom masculin d'Élohim, qui est traduit par dieu. Le Coran est encore plus franc; on peut y lire: «Allah ne tolérera pas l'idolâtrie... ni les païens qui adorent des femelles.»

Puisqu'un grand nombre de mes informations provenaient des bibliothèques des universités et des musées, je dus faire face à un autre problème: la déformation sexuelle et religieuse de bien des érudits du dix-neuvième et du vingtième siècle. Dans le domaine de l'archéologie, comme dans celui de l'histoire religieuse ancienne, la plupart des informations disponibles ont été répertoriées et analysées par des hommes. L'écrasante majorité des chercheurs est de sexe masculin, et, de toute façon, presque tous les archéologues, historiens et théologiens, quel que soit leur sexe, ont été formés dans la tradition religieuse judaïque ou chrétienne, qui présente une optique exclusivement mâle. Ces deux facteurs semblent avoir pesé lourdement sur le choix de certains thèmes, maintes fois exposés, alors que

d'autres aspects, considérés d'emblée comme mineurs, ont à peine fait l'objet d'une mention. A titre d'exemple, voici ce que le professeur R.K. Harrison écrivait à propos de la religion de la Déesse: «Une des caractéristiques les plus marquantes de cette religion, c'est l'aspect lascif, dépravé et orgiaque des pratiques cultuelles.» Malgré la découverte de sanctuaires de la Déesse dans presque toutes les fouilles néolithiques et celles de la période historique, Werner Keller, reprenant les mots mêmes de l'Ancien Testament, prétend que la divinité féminine était révérée sur «les collines et les monticules». Quant au professeur Albright, qui fait autorité dans les recherches archéologiques en Palestine, il décrit la religion de la femme comme «un culte orgiaque de la nature, lié à la nudité sensuelle et à une mythologie grossière». Ce même auteur continue en disant: «Le peuple d'Israël par sa simplicité pastorale, son idéal de pureté, la grandeur de son monothéisme et la sévérité de son éthique, a fait oublier ce culte.» On voit mal comment il est possible de soutenir de telles assertions, lorsqu'on connaît les massacres perpétrés par les Hébreux sur les premiers habitants de la terre de Canaan, tels qu'ils sont décrits dans le livre de Joshua (particulièrement du chapitre neuf au chapitre onze). «Je crois fermement que Dieu a choisi Israël comme moyen de se révéler», écrit ouvertement le professeur S.H. Hooke dans les essais réunis sous le titre de *Myth, Ritual and Kingship.*

Pourtant Albright lui-même écrit: «On met souvent en doute la qualité scientifique de la recherche archéologique en Palestine, à cause des préjugés religieux des chercheurs qui ont effectué les fouilles en Terre Sainte. Il est vrai que c'est leur intérêt pour la Bible qui a attiré certains archéologues en Palestine, et certains d'entre eux avaient surtout une formation de théologiens.» Mais il tente ensuite de rejeter la possibilité d'erreurs

scientifiques, en basant sa conclusion sur les dates assignées aux sites et aux objets de l'ancienne Palestine par les chercheurs qui prirent part aux premières fouilles. On a prouvé en effet par la suite que ces dates étaient trop récentes et non pas trop anciennes, comme on aurait pu s'y attendre. A aucun moment, Albright ne se demande si les attitudes et les croyances de ceux qui pouvaient avoir des «préjugés religieux» ont pu influencer les analyses et les descriptions des symboles, des rites et de la nature même de l'ancienne religion.

Dans la plupart des textes archéologiques, la religion de la femme est définie comme «un culte de la fertilité». Ce terme est révélateur des attitudes adoptées face à la sexualité par les différentes religions contemporaines qui ont influencé les auteurs de ces textes. Pourtant l'archéologie et l'histoire fournissent des preuves de l'existence d'une divinité féminine, créatrice et ordonnatrice de l'univers, prophétesse, maîtresse de la destinée humaine, inventrice, guérisseuse, chasseresse et combattante courageuse, autant de preuves qui indiqueraient que le terme «culte de la fertilité» ne serait qu'une grossière simplification d'une structure théologique complexe.

En prêtant attention aux connotations sémantiques et linguistiques, ainsi qu'aux subtiles variations de sens, je remarquai que le mot «culte» signifiait implicitement quelque chose de moins raffiné ou de moins civilisé que le terme «religion». Or, ce mot est systématiquement appliqué à l'adoration des divinités féminines, non par les ministres de l'Église, mais par des archéologues et des historiens soi-disant objectifs. Les rituels associés au dieu judéo-chrétien Yahvé (Jéhovah) sont respectueusement désignés par ces mêmes érudits sous le terme de «religion». C'est à force de voir le mot «Dieu», et même «Lui», commençant toujours par une majuscule, alors que les termes de «reine du ciel», «déesse»

et «elle» sont presque toujours écrits en minuscules, que je décidai de faire l'inverse. Ces modifications, apparemment mineures, affectent pourtant de façon subtile le sens et la portée émotionnelle des mots.

Dans leurs descriptions des cités et des temples depuis longtemps disparus, les auteurs stigmatisent la vie sexuelle de la Déesse jugée «inconvenante», «d'une violence intolérable» ou «totalement dénuée de sens moral». Par contre, les dieux qui ont violé ou séduit nymphes et héroïnes légendaires sont tout simplement qualifiés de «frondeurs» ou même (suprême éloge!) de «virils». La nature ouvertement sexuelle de la Déesse, juxtaposée à son caractère sacré, embarrassait tellement un chercheur qu'il a finalement opté pour le titre troublant de Vierge-Putain. De même, les femmes fidèles aux anciennes coutumes sexuelles du culte de la Déesse sont appelées à maintes reprises des «prostituées rituelles», alors que dans leur propre langue, on leur reconnaissait un caractère sacré. Le choix de ces termes révèle une fois de plus une approche assez ethnocentrique, probablement biaisée par des croyances religieuses. Nous pouvons nous demander jusqu'à quel point les savants qui utilisèrent le mot «prostituées» pour traduire le titre de ces femmes (on sait aujourd'hui qu'on les appelait des *gadesh,* c'est-à-dire des saintes) ont vraiment compris la structure théologique et sociale des cultures qu'ils tentaient de décrire et d'expliquer.

Les différentes caractéristiques de la divinité féminine, créatrice de l'univers, source et mère nourricière de la civilisation, font l'objet d'une ou de deux lignes de description ou ne sont même pas mentionnées. Les érudits les ont rapidement éludées, sans même prendre la peine d'en discuter. Enfin, malgré le titre de Reine du Ciel que l'on retrouve dans la plupart des documents historiques du Proche-Orient, certains auteurs se refusent

à la désigner par d'autre nom que l'éternel «Terre-Mère».

Parce qu'elle était aussi vénérée pour ses qualités de combattante, de chasseresse, de guerrière et de tireuse d'élite, certains ont dit qu'Elle possédait des attributs «étrangement masculins». Comme si l'affirmation de Sa force et de Ses qualités faisait d'Elle une sorte de marginale, un être physiologiquement anormal. C'est d'ailleurs pour cette raison que J. Maringer, professeur d'archéologie préhistorique, rejetait l'hypothèse selon laquelle les crânes de rennes constituaient les trophées de chasse des tribus paléolithiques, et pour cause, on en avait trouvé dans la tombe d'une femme. «Le squelette en question étant celui d'une femme, cela semble éliminer la possibilité que ces crânes et ces bois de rennes aient pu être des trophées de chasse», écrit-il. Ces auteurs jugent sans doute des capacités physiques des femmes en fonction des fragiles mannequins de la mode occidentale contemporaine.

On a aussi écrit que les prêtresses des sanctuaires de la Déesse qui dispensaient des conseils d'une sagesse prophétique, remplissaient un rôle qui leur était tout naturel, puisqu'il est bien connu que les femmes, plus intuitives et plus sentimentales, sont des intermédiaires idéales de la révélation divine. Par contre, ces mêmes auteurs n'ont quasiment pas rendu compte de l'importance politique que pouvaient revêtir ces conseils, ni de la possibilité que ces femmes, respectées pour leur sagesse et leur savoir, aient joué un rôle social d'une importance vitale. Il est d'ailleurs assez étrange de constater qu'on ne mentionne jamais les qualités émotionnelles ou intuitives des prophètes mâles de Yahvé. «... Ce sont toujours les femmes qui ont montré un penchant pour d'obscurs cultes astrologiques», commente Gerhard Von Rad.

Ces nouveaux scribes de l'ancienne religion utilisent

généralement le mot «dieux» de préférence au mot «divinités», lorsqu'il s'agit de divinités à la fois masculines et féminines. Les traductions contradictoires posent le problème de l'exactitude du choix de certains mots. Il s'agit parfois de phrases aussi simples que celle-ci, traduite ainsi par Driver: «Il écarta des champs les femmes qui ramassaient des fagots», et qui devient dans la traduction de Gray: «Ici et là dans les champs des femmes s'affairaient à couper du bois». Il est vrai que les langues anciennes sont souvent assez difficiles à déchiffrer et donc à traduire dans des termes et des mots actuels. Dans certains cas, on doit presque deviner le sens et il est donc nécessaire de posséder quelques connaissances préalables. Mais c'est aussi là que les idées préconçues sont le plus à même de se manifester.

Malheureusement, les exemples de traductions inexactes, de commentaires biaisés, de suppositions et de spéculations de toutes sortes se trouvent innocemment mélangés aux descriptions des comportements et des croyances antiques. Le parti-pris mâle et les préjugés religieux apparaissent aussi bien dans des considérations majeures que dans des sujets mineurs. Ces deux attitudes nous amènent à poser une question fort pertinente: quelle objectivité peut-on accorder aux analyses archéologiques et historiques qui ont été faites du matériel disponible aujourd'hui? Selon nous, il faudrait réexaminer, réévaluer et même réviser, si des faits nouveaux l'exigent, les théories et les conclusions acceptées depuis toujours.

Le professeur Walter Emery, qui avait participé aux fouilles des plus anciennes tombes égyptiennes, décrivit en 1961 une série d'erreurs qui avaient été commises à l'époque. «L'âge et le statut de Meryet-Nit sont incertains, nous dit-il, mais nous avons des raisons de croire qu'elle aurait pu succéder à Zer et être la troisième

souveraine de la Première Dynastie.» Il continue en parlant de la fouille de la tombe de Meryet-Nit par Flinders Petrie en 1900: «A cette époque, on croyait que Meryet-Nit était un roi, mais des recherches ultérieures prouvèrent que ce nom était celui d'une femme et, à en juger d'après la richesse de la tombe, d'une reine...» En 1896, de Morgan, alors directeur du département des Antiquités, découvrit à Nagadesh une gigantesque tombe. D'après les objets qu'on y trouva, elle fut identifiée comme la demeure funéraire de Hor-Aha, premier roi de la Première Dynastie. Toutefois, la poursuite des recherches a montré qu'il s'agissait plutôt du sépulcre de Nit-Hotep, mère de Hor-Aha. Et toujours d'après W. Emery: «Sur la masse de Narmer, il y avait un personnage assis dans un palanquin recouvert d'un dais. On le prit d'abord pour un homme, mais en le comparant avec des figures semblables trouvées sur une planchette de bois à Sakkara, il apparut qu'il s'agissait presque sans aucun doute d'une femme.» Pourtant, après avoir rejeté les vieilles hypothèses selon lesquelles les tombes les plus riches et les palanquins royaux ne pouvaient appartenir qu'aux hommes, ce même auteur retombe dans le même type de raisonnement lorsqu'il décrit la tombe du roi Narmer: «Ce monument est presque insignifiant, comparé à la tombe de Nit-Hotep à Nagadesh. Nous pouvons *seulement en déduire* que ce n'est là que la chambre funéraire méridionale du roi et que son véritable tombeau reste encore à découvrir...» (c'est nous qui soulignons). Bien que certains pharaons se soient fait construire deux tombeaux, on aurait pu s'attendre à un «peut-être» ou à un «probablement» plutôt qu'à une conclusion aussi absolue, qui exclut implicitement la possibilité qu'une tombe de reine, à l'époque de la Première Dynastie, ait pu être plus grande et plus richement décorée que celle d'un roi.

Dans son ouvrage *Palestine Before the Hebrews,* E. Anati décrit dans l'ordre suivant un groupe d'Asiatiques arrivant en Égypte: les hommes sont les premiers suivis de leurs biens, de leurs ânes, des femmes et des enfants, des outils, des armes et des instruments de musique. La description qu'il nous donne des apparences primitives de la Déesse est tout aussi chauviniste. «Les *hommes* du paléolithique supérieur créèrent également une figure féminine représentant apparemment une déesse ou un symbole de la fertilité... la signification de cette déesse-mère est d'une importance capitale au niveau psychologique... Nous sommes indéniablement en présence de l'*homme* pensant, d'un *homme* en pleine possession de ses moyens intellectuels et physiques.» (C'est nous qui soulignons.) Était-il pensable que les aïeules de ces femmes, qui arrivaient après les biens et les ânes, pussent être des *femmes* pensantes, des *femmes* en pleine possession de leurs capacités intellectuelles et physiques?

Le D^r^ Margaret Murray, de l'université de Londres, écrivait en 1949, à propos de l'Égypte ancienne, que l'ensemble des événements entourant les liaisons «romantiques» de Cléopâtre, héritière légitime du trône égyptien, ont été déformés par les stéréotypes masculins. Elle fait remarquer que «les historiens classiques, imbus des coutumes monogamiques et patrilinéaires, ont non seulement rangé les femmes parmi les biens et les meubles de leurs tribus mais n'ont absolument pas compris la situation et ont communiqué leur méprise au reste de la planète.»

Les textes que je viens de citer ne sont que des exemples des préjugés sexuels et religieux que j'ai rencontrés. Voici ce qu'en dit Cyrus Gordon, professeur, spécialiste du Proche-Orient et ancien directeur de ce département à l'université de Brandeis, Massachusetts:

«Au cours de notre éducation, nous assimilons non seulement des connaissances mais aussi des points de vue. Plus que toute autre chose, ces attitudes tendent à déterminer ce que nous voyons et ce qui nous échappe dans un domaine précis de la connaissance. C'est pourquoi, dans l'enseignement, la façon de voir un sujet est souvent aussi importante que le sujet lui-même.» De nombreuses questions nous viennent à l'esprit. De quelle manière les religions contemporaines ont-elles influencé la plupart des auteurs que nous connaissons aujourd'hui? Combien d'érudits prennent simplement pour acquis que l'homme a toujours eu un rôle dominant et combien ont analysé les civilisations anciennes avec cette idée préconçue? Pourquoi tant de gens cultivés pensent-ils encore aujourd'hui que la Grèce classique représente la première grande civilisation, alors qu'il existait de grandes villes bien avant cette période et que l'écriture était déjà en usage depuis au moins vingt-cinq siècles? Et plus important encore, pourquoi a-t-on toujours qualifié le culte des divinités féminines de «religion païenne», de période sombre, chaotique, mystérieuse et diabolique de l'histoire (lorsqu'on en parle, ce qui n'est pas toujours le cas!), comme s'il lui manquait cette lumière de l'ordre et de la raison qui caractérise soi-disant les religions mâles?

L'archéologie nous a pourtant apporté la preuve que les premières lois, les gouvernements, la médecine, l'architecture, la métallurgie, les véhicules à roues, la céramique, le tissage et l'écriture se sont d'abord développés dans les sociétés qui vénéraient la Déesse. Enfin, nous nous demandons quelles sont les raisons qui expliquent le manque d'informations accessibles sur les peuples qui adorèrent pendant des milliers d'années la Créatrice de l'Univers.

Malgré les nombreux obstacles, je persévérai dans

cette démarche, et je commençai à compiler les informations que j'avais recueillies et à les relier les unes aux autres. Au fur et à mesure de ce travail, j'entrevoyais plus clairement l'importance, la longévité et la complexité de cette ancienne religion. Bien souvent, je ne trouvais qu'une simple mention de la Déesse, un fragment de légende ou une obscure référence, cachés dans quelque quatre ou cinq cents pages d'un ouvrage d'érudit. Mais je commençais déjà à pouvoir replacer dans un contexte plus général le site de tel temple déserté en Crète, ou de telle statue au musée d'Istambul, qu'elle soit identifiée et décrite de façon lapidaire ou pas du tout. Les événements isolés finirent par former un relief reconnaissable, et moi, je parvins à acquérir une vue d'ensemble de la réalité. Il ne s'agissait plus de l'inscription d'une ancienne prière, d'une relique d'art trônant derrière la vitrine d'un musée, de quelques colonnes brisées éparpillées dans un champ ou des pierres qui supportèrent autrefois un temple. Placées côte à côte, les pièces de ce casse-tête révélaient la structure complète d'une religion importante, géographiquement étendue et qui marqua la vie d'une multitude de personnes durant des millénaires. Comme les religions d'aujourd'hui, elle était totalement intégrée aux règles et aux lois de la société, et il est probable que les comportements et la morale associés à cette structure théologique aient profondément touché les esprits les plus agnostiques et les plus athées.

Je ne prône pas le retour en arrière ou la résurrection de l'ancienne religion féminine. «En tant que femmes, nous voulons nous réaliser dans le présent et dans l'avenir, et non pas dans un âge d'or mythique...», écrit Sheila Collins. Je forme le voeu cependant qu'une connaissance actuelle du culte autrefois rendu à la Déesse, Créatrice de l'Univers, Source de la vie et de la

civilisation, puisse servir à briser les nombreuses images patriarcales qui fondent notre oppression et qui sont à l'origine des stéréotypes, des coutumes et des lois créés de toutes pièces par les pères des religions mâles, en réaction au culte de la Déesse. Comme je l'expliquerai par la suite, les inventions idéologiques des apôtres des nouveaux dieux, destinées à supprimer l'ancien culte, nous sont encore imposées aujourd'hui à travers l'éducation, le droit, la littérature, l'économie, la philosophie, la psychologie, la psychanalyse, les media et l'ensemble des coutumes en général et elles atteignent même les personnes les moins religieuses.

Ce texte ne prétend pas être un ouvrage savant d'histoire ou d'archéologie. C'est plutôt une invitation lancée à toutes les femmes pour rechercher ensemble notre véritable identité, en commençant par connaître l'héritage de notre passé, c'est-à-dire bien plus qu'un fragment brisé et enterré de la culture mâle. Nous devons écarter l'aura de mystère qui entoure l'étude de l'archéologie et des religions anciennes et commencer à explorer le passé pour notre propre compte au lieu de rester dépendantes des intérêts, interprétations, traductions, opinions et déclarations que l'on nous a présentés jusqu'à maintenant. En réunissant nous-mêmes les informations, nous serons en mesure de dévoiler et de rejeter les fausses hypothèses qui trouvent leurs origines dans les stéréotypes créés pour nous faire accepter la «parole divine» selon laquelle tel trait de caractère est normal et naturel, et toute déviation à la norme inconvenante, anti-féminine, constituant même une faute. C'est seulement en replaçant les dogmes judéo-chrétiens à la lumière de leurs origines politiques et en comprenant comment ils sont intégrés au monde temporel que nous pourrons nous redéfinir en tant que femmes, comme des individus pleinement adultes et

responsables. Nous pourrons alors briser l'image de la servante éternelle, assistante utile et décorative de l'homme, et affirmer notre propre identité, notre compétence et nos droits. Car l'image d'Ève n'est pas *notre* image de la femme.

Cette invitation s'adresse aussi à tous les hommes, à ceux qui contestent déjà les stéréotypes masculins et féminins dans notre société, comme à ceux qui ne l'ont jamais fait. C'est donc une invitation large, dans l'espoir qu'elle incite à une prise de conscience des origines historiques et politiques de la Bible, et du rôle que les doctrines judéo-chrétiennes ont joué au cours des siècles dans la formulation des stéréotypes masculins et féminins que l'on connaît aujourd'hui. Je souhaite que cette prise de conscience nous amène à une plus grande compréhension entre hommes et femmes, à plus de coopération et de respect qu'il n'en a existé autrefois. L'exploration du passé ouvre aux hommes qui sont intéressés à faire cette démarche une vision plus large et plus réaliste des stéréotypes sexuels contemporains, parce qu'elle leur propose une perspective historique de leur propre évolution.

Comme c'est le cas pour chaque ouvrage qui requiert un travail et une recherche considérables, je dois beaucoup aux nombreuses personnes qui m'ont aidées à le mener à bien. Avant toute chose, je veux remercier ma mère, ma soeur et mes deux filles dont l'affection m'a donné tant de courage durant ces années de travail. Je voudrais aussi remercier Carmen Callil et Ursula Owen du groupe Virago, la section féministe du Quartet Books à Londres, qui ont mis beaucoup de leur temps, de leur énergie et de leur intérêt dans la préparation de l'édition originale et la publication du livre en Angleterre; de même que Joyce Engelson, Debra Manette, Donna Schrader, Anne Knauerhase et

toutes les personnes de Dial Press à New York. Je voudrais remercier ensuite les directeurs de musées et leur personnel, les bibliothécaires des musées et des universités, les archéologues et les ouvriers qui travaillent dans les fouilles. Il sont si nombreux que j'hésite à les nommer tous de peur de fatiguer le lecteur, mais ils ont presque tous été extrêmement serviables. Viennent ensuite les archéologues et les historiens dont j'ai utilisé les livres (même si un très grand nombre d'entre eux font seulement allusion à l'existence de la divinité féminine et que certains l'ont même carrément ignorée). Bien que certains de leurs commentaires et leurs conclusions, inspirés par une croyance aveugle et parfaitement intériorisée dans l'état naturel de la domination masculine, m'aient souvent profondément sidérée, ce sont tout de même leurs travaux de décryptage et leurs fouilles qui m'ont permis de réaliser ce livre. En fait, je ne peux m'empêcher d'espérer que cette introduction ainsi que le reste de ce livre influenceront dorénavant la perception que nous avons des peuples qui révéraient la Déesse.

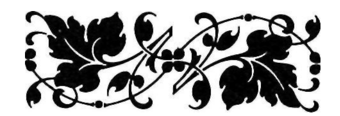
Les ouvrages de feu Stephen Langdon, de S.G.F. Brandon, Edward Chiera, Cyrus Gordon, Walter Hinz, E.O. James, James Mellaart, H.W.F. Saggs, J.B. Pritchard et R.E. Witt se sont avérés particulièrement intéressants. Mais ma dette la plus grande est envers les femmes érudites, telles que les regrettées Margaret Murray et Jane Harrisson, E. Douglas Van Buren, Sybelle von Cles-Reden, Florence Bennett, Rivkah Harris et Jacquetta Hawkes, qui ont présenté de façon unique certaines informations. Elles m'ont donné le courage de remettre en cause l'apparente objectivité de bien des analyses, et m'ont appris à passer au crible les données dont nous disposons afin de distinguer les faits des opinions. Enfin et surtout, elles m'ont appris

à repérer les lacunes.

Bien que l'archéologie et les religions anciennes semblent des domaines ésotériques et très marginaux, j'espère que ce livre encouragera certains à les explorer par eux-mêmes, afin que nous puissions mieux comprendre notre passé. Nous pourrons alors sortir de l'ombre les événements qui ont été négligemment oubliés ou intentionnellement dissimulés et remettre en cause les nombreuses hypothèses sans fondements qui ont longtemps passé pour des faits.

CHAPITRE PREMIER

UNE CERTAINE VISION DU MONDE



Bien que nous vivions dans un monde de tours ultra-modernes, de télévisions et d'ordinateurs électroniques, il y a en chacun de nous, hommes ou femmes, quelque chose qui nous lie profondément au passé. Certaines situations réveillent au plus profond de nous-mêmes l'écho lointain d'une époque reculée et nous ramènent aux premiers balbutiements de la vie humaine sur cette planète; ce peut être le froid humide et saisissant d'une grotte marine ou les rayons de soleil qui transpercent le feuillage d'une haute et sombre futaie. Nous avons été élevés et éduqués au sein de religions patriarcales, mais nous conservons peut-être le souvenir lointain, presque inné, des autels et des temples sacrés où les prêtresses honoraient la toute première divinité suprême. Au tout début des temps, les peuples adoraient

la Créatrice de la Vie, la Reine du Ciel. A l'aube des religions, Dieu était une femme. Vous en souvenez-vous?

Depuis des années, une force presque magnétique me poussait à explorer les légendes, l'emplacement des temples, les statues et les anciens rites dédiés aux divinités féminines: c'était une force qui me tirait vers le passé, au temps où la Déesse était omnipotente et où des femmes présidaient les cérémonies religieuses.

Dans un premier temps, c'est sans doute ma formation et mon travail de sculpteur qui ont suscité chez moi cet intérêt pour les effigies de la Déesse, découvertes dans les sanctuaires préhistoriques et les tout premiers établissements humains. Il y avait dans cet intérêt un certain mysticisme romantique qui me gênait à cette époque. Mais aujourd'hui, je le confesse avec plaisir, car c'est grâce à cela que j'ai pris l'habitude de collectionner, au fil des années, tout ce qui se rapportait aux premières religions féminines et au culte rendu à leurs divinités. J'essayai de temps à autre de me débarrasser de cette fascination qui me semblait plutôt extravagante et très loin de mes préoccupations habituelles. (A cette époque, je construisais des sculptures d'ambiance électroniques.) Pourtant j'étais toujours plongée dans des journaux d'archéologie ou absorbée par la lecture de textes dénichés dans les bibliothèques des universités et des musées.

Ces lectures me rappelaient une époque lointaine de ma vie, où l'on m'avait appris que le puissant et majestueux soleil était par nature une divinité masculine, alors que la lune, symbole délicat et diaphane des sentiments et de l'amour, avait toujours été adorée au féminin. J'avais pris cela pour acquis et, à ma grande surprise, je découvris dans le pays de Canaan, en Anatolie, en Arabie et en Australie des récits sur la

Déesse du Soleil. Chez les Esquimaux, les Japonais et les Khasis de l'Inde, Elle était accompagnée de personnages secondaires, ses frères, qui symbolisaient la lune. J'avais aussi accepté l'identification entre la femme et la terre, la Terre-Mère, celle qui reçoit passivement la semence, tandis que le ciel, lui, était naturellement et nécessairement mâle; son caractère intangible représentant la capacité soi-disant exclusivement masculine de concevoir l'abstrait. Cela aussi, je l'avais admis sans me poser de questions, jusqu'à ce que je découvre que presque toutes les divinités féminines du Proche et du Moyen-Orient portaient le titre de Reine du Ciel. En Égypte, l'ancienne Déesse Nut représentait le ciel, et son frère et époux Geb symbolisait la terre.

La découverte de nombreux récits attestant l'existence de divinités féminines, Créatrices de l'Univers, fut pour moi une révélation surprenante. On attribuait à ces divinités, non seulement la naissance du premier peuple, mais la création de la terre entière et des cieux qui la recouvrent. On retrouve la trace de l'existence de ces Déesses à Sumer, à Babylone, en Égypte, en Afrique, en Australie et en Chine.

En Inde, on honorait la Déesse Sarasvati qui avait inventé le premier alphabet, et en Irlande celtique, la Déesse Brigit était considérée comme la patronne du langage. Certains textes nous apprennent qu'à Sumer, c'est à la Déesse Nidaba qu'on attribuait l'invention des tablettes d'argile et de l'art de l'écriture. Elle était vénérée longtemps avant les autres divinités mâles qui L'ont supplantée par la suite. Le scribe officiel du panthéon sumérien était une femme; et ce sont les tout premiers exemples d'écriture que l'on a retrouvés qui présentent les évidences archéologiques les plus significatives. Ils ont été découverts également à Sumer, dans le temple de la Reine du Ciel à Érech, et datent de plus

de cinq mille ans. Bien qu'on pense généralement que l'écriture est une invention de *l'homme,* l'ensemble des informations ci-dessus nous offre un argument des plus convaincants pour prétendre que ce fut probablement une femme qui traça dans l'argile humide les premiers idéogrammes.

Il est reconnu que le développement de l'agriculture, activité qui prolongeait le travail de cueillette, est le fait des femmes. En accord avec cette théorie, on retrouve partout des divinités féminines à qui l'on attribuait ce cadeau fait à la civilisation. En Mésopotamie, où l'on trouve les premiers signes d'un développement agricole, on adorait la Déesse Ninlil qui avait transmis à Son peuple la connaissance du processus des semailles et de la récolte. Dans presque toutes les régions du monde, des divinités féminines étaient vénérées pour leurs vertus de guérisseuses; c'est à Elles qu'on devait les herbes, les plantes, les racines médicinales et autres remèdes, et c'est pourquoi les prêtresses de leurs sanctuaires jouaient le rôle de médecins envers les fidèles.

Certaines légendes décrivent la Déesse comme une forte et valeureuse guerrière, dirigeant ses troupes au combat. C'est ce dernier trait de la Déesse qui semble être à l'origine des nombreux récits de femmes guerrières, que les Grecs de la période classique nommaient des Amazones. Si l'on examine en détail les récits qui témoignent de l'estime que les Amazones avaient pour cette Déesse guerrière, il apparaît clairement que ces femmes s'adonnaient à la chasse et à la guerre en Libye, en Anatolie, en Bulgarie, en Grèce, en Arménie et en Russie. Nous sommes bien loin des mythes fantaisistes auxquels bien des auteurs contemporains ont voulu nous faire croire.

Je ne peux m'empêcher de remarquer à quel point la mentalité de l'époque préhistorique et celle des tout

débuts de l'histoire sont éloignées des conceptions contemporaines en ce qui a trait aux capacités intellectuelles des femmes. En effet, presque partout, la Déesse était considérée comme une sage prophétesse et une conseillère avisée. Dans les légendes pré-chrétiennes d'Irlande, Cerridwen, la Celte, était Déesse de l'Intelligence et de la Connaissance. Dans les sanctuaires de la Grèce préclassique, les prêtresses de Gaia dispensaient la sagesse de la révélation divine, tandis qu'on invoquait la grecque Déméter et l'égyptienne Isis lorsqu'il s'agissait de légiférer, d'obtenir des conseils ou de rendre la justice. En Égypte, Maat représentait l'ordre, le rythme et l'intégrité de l'univers. En Mésopotamie, Ishtar était le Guide du Peuple, la Prophétesse, la Reine du Futur; et dans la ville de Nimroud où l'on vénérait Ishtar, les recherches archéologiques ont démontré que des femmes détenaient les postes de juges et de magistrats à la cour.

Plus je lisais, plus j'accumulais de nouvelles données. Le culte des divinités féminines s'est étendu à toutes les régions du monde, présentant une image de la femme que je n'avais jamais envisagée auparavant. Je commençai alors à réfléchir sur le pouvoir des mythes, pour me rendre compte finalement que ces légendes, que j'avais d'abord prises pour des fables enfantines, allaient en fait beaucoup plus loin. Elles présentaient une vision du monde tout à fait particulière.

Les mythes véhiculent certaines idées qui orientent notre perception des choses et conditionnent notre pensée, et même notre sensibilité, d'une manière bien particulière. Ils agissent encore plus fortement sur nous lorsque nous sommes jeunes et impressionnables. Ils mettent en scène des personnages qui ont été récompensés ou bien punis pour leurs comportements, et nous apprenons à voir en eux des exemples à suivre ou à éviter. Combien d'histoires nous a-t-on raconté dans

notre plus jeune âge, qui ont profondément influencé nos comportements et notre compréhension du monde et de nous-mêmes? C'est à partir de ces fables et de ces paraboles entendues au cours de notre enfance que nous avons développé une éthique, des notions de morale, une conduite, des valeurs, un sens du devoir et même un sens de l'humour. C'est à travers ces contes, reflets de notre société, que nous avons appris ce qui est socialement accepté. Pour ceux qui leur accordent une signification, les mythes définissent le bien et le mal, ce qui est juste et ce qui est injuste, ce qui est naturel et ce qui est contre nature. Il est donc évident que les mythes et les légendes issus d'une religion où l'on vénérait des divinités féminines pour leur sagesse, leur courage, leur force et leur sens de la justice présentaient une image de la féminitude bien différente de celle que nous offrent aujourd'hui les religions à dominance masculine.

«quinze jours après la création de l'univers»

Consciente du pouvoir des mythes, je pouvais de moins en moins éviter certaines questions. De quelle manière les mythes qui accompagnent les religions masculines ont-ils influencé à mes yeux ma propre image, moi qui suis née femme, une autre Ève, elle qui fut l'inspiratrice de mes croyances enfantines? Enfant, on m'avait raconté comment Ève avait été tirée d'une côte d'Adam et mise au monde pour l'aider et lui servir de compagne afin de combler sa solitude. Cette première détermination m'assignait déjà le rôle d'éternelle seconde; je ne serais jamais capitaine. Mais ce n'était pas encore suffisant pour peser sur mon avenir de futur membre à part entière de la société, car mes aînés m'apprirent ensuite qu'Ève n'était qu'une étourdie qui s'était laissé

facilement tromper par les promesses du serpent perfide. Elle avait défié Dieu et entraîné Adam à sa suite, causant leur perte; ils durent quitter le jardin d'Éden où les jours s'écoulaient dans la béatitude.

Pourquoi n'a-t-on jamais pensé qu'Adam avait été aussi insensé qu'Ève? Il semble que personne n'ait jamais pris la peine de poser la question. Au contraire, le blâme fut rejeté sur Ève et, de façon mystérieuse, rejaillit même sur moi. Dieu décida que j'étais coupable de tout et choisit de me punir de la façon suivante:

> Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi.
>
> Genèse, 3:16

Ainsi, alors que je n'étais encore qu'une petite fille, je sus que par la faute d'Ève, je devrais enfanter dans la peine et la douleur. Et comme si ce n'était pas une punition suffisante, je devais vivre cette souffrance dans la culpabilité, au lieu de recevoir de la pitié, de la sympathie ou un respect admiratif pour mon courage. La faute originelle pesait lourdement sur mes épaules, pour me punir d'être une femme, une fille d'Ève. Pire encore, je devais accepter que les hommes, qu'Adam représentait, aient un droit de regard sur moi, le droit de me commander afin d'empêcher quelque autre bêtise de ma part. A l'image de la déité mâle omnipotente dont je devais admirer avec une crainte respectueuse la droiture et la sagesse, les hommes étaient plus sages que les femmes. Ainsi, ma soumission et ma punition de femme étaient fermement établies dès la page trois de la Bible judéo-chrétienne, qui en contient plus de mille.

Ce premier décret instaurant la suprématie mâle

n'était qu'un commencement et l'histoire de la folie d'Ève est loin d'avoir été oubliée ou ignorée. Nous allons maintenant examiner les paroles des apôtres du Nouveau Testament, qui utilisent à plusieurs reprises l'allégorie du Paradis perdu pour expliquer et même démontrer l'infériorité des femmes. On nous a tant de fois répété la leçon du jardin d'Éden: l'homme fut créé le premier, la femme a été créée pour l'homme; seul l'homme a été créé à l'image de Dieu. Ainsi selon la Bible et ceux qui y reconnaissent la parole de Dieu, le dieu mâle préférait les hommes, auxquels il a même conféré une supériorité naturelle. Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher de me demander combien de fois ces passages du Nouveau Testament ont été lus avec autorité par le prédicateur du dimanche, ou par le père ou l'époux lorsqu'il descendait la Bible familiale de son étagère, et combien de fois une femme pieuse a écouté les paroles suivantes:

> Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle se tienne tranquille. C'est Adam en effet qui fut formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression...
>
> (Timothée I, 2:11-14)
>
> Je veux cependant que vous le sachiez, le chef de tout homme, c'est le Christ; le chef de la femme, c'est l'homme. L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et le reflet de Dieu; quant à la femme, elle est le reflet de l'homme. Et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.
>
> (I Corinthiens 11: 3,7,9)

Assez étrangement pourtant, je ne devins jamais très religieuse, malgré les efforts répétés de mes professeurs de l'école du dimanche. Aux abords de l'adolescence, j'avais rejeté presque tout ce que nous enseignent les religions officielles. Pourtant, certains éléments du mythe d'Adam et Ève subsistent dans notre culture, comme si elle en était imprégnée à un niveau très profond. Ces éléments réapparaissent continuellement dans les poèmes et les nouvelles, comme sources d'inspiration symbolique. Ils ont servi de sujets aux grands maîtres de la peinture dont je présentais les chefs-d'oeuvre dans mon cours d'histoire de l'art. Certaines annonces publicitaires des revues de mode suggèrent qu'une femme qui utiliserait le parfum approprié pourrait de nouveau provoquer la catastrophe autour d'elle. Il n'est pas jusqu'aux plaisanteries lourdes des journaux du dimanche qui ne soient basées sur l'histoire d'Adam et Ève. On dirait que partout, la femme entraîne l'homme à faire le mal; et toute la société approuve: Adam et Ève sont les prototypes des rôles masculins et féminins. Les femmes sont naturellement perverses, machiavéliques et dangereusement lascives, tout en étant faciles à duper et quelque peu simples d'esprit. Elles ont un impérieux besoin d'un maître pour les garder dans le droit chemin; et c'est ainsi que la plupart des hommes, se sentant investis d'une mission divine, sont tout à fait disposés à la remplir.

Lorsque je me mis à lire d'autres mythes, attribuant la création du monde à des divinités telles que Nut et Hathor en Égypte, Nammu ou Ninhursag à Sumer, Mami, Tiamat ou Aruru dans d'autres régions de la Mésopotamie, et Mawu en Afrique, je commençai à replacer l'histoire d'Adam et Ève au niveau des autres légendes, et à y voir une tentative sans malice d'expliquer le commencement du monde. Pourtant, peu de

temps après, je compris que chaque détail de cette histoire avait été intentionnellement imaginé.

En 1960, le mythologue Joseph Campbell commentait ainsi le mythe d'Adam et Ève:

«Cette conception mythologique est pour le moins curieuse, et il est encore plus surprenant qu'elle ait été acceptée dans tout l'Occident depuis plus de deux mille ans, comme la relation absolument incontestée d'un événement qui aurait eu lieu deux semaines après la création de l'univers. Ceci nous amène à une question de la plus haute importance: de quelle manière des mythologies manifestement faussées, contrefaites ou altérées ont-elles influencé l'ensemble des croyances humaines et par extension le déroulement de la civilisation.»

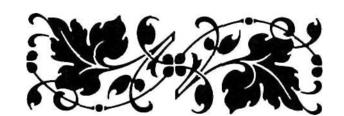
Le professeur Chiera quant à lui remarque que: «La Bible ne nous offre pas une seule histoire de la création, mais plusieurs; celle que l'on retrouve dans le chapitre un de la Genèse semble être celle qui avait le moins de faveur auprès du peuple... Elle a été de toute évidence rédigée dans des cercles d'érudits.» Chiera compare ensuite les religions d'aujourd'hui aux anciens cultes:

«Il n'y a que quelques années que nous avons réussi à reconstituer l'histoire complète d'un mythe de l'antique Sumer, à partir d'un grand nombre de tablettes. J'ai pris l'habitude de la désigner sous le nom de théorie darwinienne des Sumériens. Ce mythe a dû circuler largement, car on en a retrouvé plusieurs copies. De même qu'Ève dans l'histoire biblique, une femme y joue le premier rôle, mais la ressemblance s'arrête là. La malheureuse Ève fut condamnée par toutes les générations qui l'ont suivie, tandis que les Babyloniens tenaient leurs ancêtres féminines en si haute estime qu'ils les déifièrent.»

En lisant les récits d'autres mythologies, je compris à quel point l'archétype de la femme, symbolisé par la Déesse des religions anciennes, était éloigné de l'image d'Ève. Je m'aperçus aussi que nombre de ces légendes de la création provenaient des mêmes pays que ceux où le mythe d'Adam et Ève avait été forgé: Canaan, l'Égypte et Babylone. Les autres légendes des origines du monde appartenaient à la littérature religieuse et mythique de peuples qui n'adoraient pas le dieu hébreu Yahvé (Jéhovah), mais qui furent les plus proches voisins des anciens Hébreux.

CHAPITRE 2

QUI ÉTAIT-ELLE?



ASHTART, LA DIVINITÉ PAÏENNE tant décriée de l'Ancien Testament, était en fait Astarté, la Grande Déesse (malgré les efforts des scribes bibliques pour déguiser Son identité en utilisant à plusieurs reprises le masculin). Au pays de Canaan, on l'appelait la Reine du Ciel, et les adorateurs des idoles barbares dont parle la Bible adressaient leurs prières à un dieu-femme. Astarté était aussi adorée sous le nom d'Innin, Inanna, Nana, Nut, Anat, Anahita, Istar, Isis, Au Set, Ishara, Asherah, Ashtart, Attoret, Attar et Hathor. Chacun de ces noms, dans les nombreuses langues et dialectes des peuples qui La vénéraient, désignaient tous la Grande Déesse. Elle était l'Ancêtre Divine aux multiples noms.

Les recherches archéologiques sont encore plus

surprenantes. Elles prouvent que Son culte a existé et prospéré au Proche et au Moyen-Orient durant des milliers d'années avant l'arrivée du patriarche Abraham, premier prophète de la divinité mâle Yahvé. Les archéologues ont retrouvé des traces du culte de la Déesse dans des établissements du néolithique datant d'environ 7000 ans av. J.-C, et jusque dans certains sites du paléolithique supérieur, soit environ 25 000 ans av. J.-C. L'existence de la Déesse est attestée à maintes reprises, depuis ses origines néolithiques jusqu'à l'époque romaine, alors que les historiens bibliques s'accordent pour situer le passage d'Abraham en terre de Canaan (Palestine) autour de 1800-1550 av. J.-C, c'est-à-dire assez tardivement.

Qui était cette Déesse? Pourquoi la divinité suprême était-elle féminine plutôt que masculine? Quelle signification avait Son culte, quand a-t-il pris forme et quelle était l'étendue de son influence? Ces questions m'obligèrent à approfondir mes connaissances sur les époques paléolithique et néolithique. Et bien que des déesses aient été vénérées dans toutes les régions du monde, je choisis d'étudier plus particulièrement l'évolution de la religion au Proche et au Moyen-Orient, car c'est dans ces contrées que sont nés le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le développement de la religion de la Déesse dans ces régions est d'ailleurs profondément lié aux premiers balbutiements religieux dans d'autres parties du monde.

à l'aube de l'Éden: l'ère gravétienne

L'origine de la religion de la Déesse, telle qu'on l'a retracée dans les sites néolithiques du Proche-Orient,

remonte probablement au paléolithique supérieur, même si la plupart des sites datant de cette époque se trouvent en Europe. L'existence du culte de la Déesse au paléolithique n'est encore qu'une hypothèse, car cette époque précède l'invention de l'écriture et n'a pas de lien direct avec le début de la période historique, qui aurait pu nous fournir certains éléments d'explication. Les théories sur les origines de la Déesse au paléolithique se fondent sur la juxtaposition de deux facteurs: les coutumes matrilinéaires et le culte des ancêtres. Elles se développent suivant trois ensembles de preuves.

Le premier repose sur une analogie anthropologique qui rend compte des origines des sociétés matrilinéaires (filiation par la mère). En observant les «tribus primitives» au cours des siècles passés, on s'est aperçu que certaines peuplades primitives très isolées ignoraient, même au vingtième siècle, le lien entre l'acte sexuel et la conception. Par analogie, on pense qu'il en était de même chez les hommes et les femmes du paléolithique.

Jacquetta Hawkes écrivait en 1963: «... les aborigènes australiens et quelques autres peuplades primitives ne connaissent pas la paternité biologique, ni la relation qui existe entre l'acte sexuel et la conception.» La même année, S.G.F. Brandon, professeur de religion comparée à l'université de Manchester, en Angleterre, fit la remarque suivante: «L'origine de l'embryon qui se développe dans le ventre maternel est sans aucun doute un mystère aux yeux de l'homme primitif... étant donné le temps qui sépare la fécondation de la naissance, il est probable que ce dernier a accordé une signification et une valeur à la gestation et à la naissance bien avant de comprendre que ces phénomènes étaient le résultat de la conception lors du coït.»

«James Frazer, Margaret Mead et d'autres anthro-

pologues ont démontré que dans les premières étapes de développement de l'humanité, lorsque les hommes ne connaissaient pas encore le secret de la fécondité humaine ni la relation entre le coït et l'enfantement, on vénérait la femme comme source de la vie. La participation des hommes à la reproduction n'étant pas encore connue, on croyait que seules les femmes pouvaient se reproduire», écrit Léonard Cottrell.

Ces auteurs, ainsi que de nombreux savants reconnus, admettent donc que les plus anciennes sociétés humaines ignoraient probablement les liens qui unissent l'acte sexuel à la reproduction. Elles ne connaissaient pas le concept de la paternité et le statut de père. Bien qu'accompagnée sans doute de différentes explications mythologiques, la naissance des enfants était attribuée uniquement aux femmes.

Dans ce cas, la mère devait être considérée comme l'unique chef de famille et la seule responsable de la génération future. C'est pourquoi les enfants prenaient naturellement le nom de la tribu ou du clan de leur mère. La descendance familiale s'effectuait selon la lignée des femmes, c'est-à-dire de mère en fille, plutôt que de père en fils comme c'est l'usage dans nos sociétés occidentales. Un tel système social est généralement qualifié de matrilinéaire, c'est-à-dire basé sur la filiation utérine (ce système est encore en vigueur aujourd'hui chez certains peuples «primitifs»; il l'était aussi dans certaines sociétés historiquement identifiées, à l'époque de la Grèce classique). Dans de telles sociétés, les noms, les titres, les biens et les droits territoriaux se transmettaient aussi par la lignée des femmes, afin de les conserver à l'intérieur du clan.

Hawkes fait remarquer qu'en Australie, dans les régions où le concept de paternité est encore inconnu, «... la filiation matrilinéaire et le mariage matrilocal

(l'époux venant vivre dans la famille ou le village de sa femme) sont des coutumes généralisées, et le statut des femmes y est beaucoup plus élevé.» Elle écrit que ces traditions prévalent encore dans certaines régions de l'Afrique et chez les Dravidiens de l'Inde; on en retrouve également des traces en Micronésie, en Mélanésie et en Indonésie.

Les origines des croyances et des rituels religieux ainsi que leurs liens avec le système matrilinéaire constituent le second ensemble de preuves. On a effectué de nombreuses recherches sur les cultures du paléolithique, exploré les sites que ces peuples avaient occupés et déchiffré les rites qui accompagnaient la mort. Ces rites laissent penser que le développement des toutes premières notions religieuses prit la forme d'un culte des ancêtres. Là encore, on peut établir une analogie entre les peuples du paléolithique et les nombreuses «tribus primitives», décrites par les anthropologues au cours des deux siècles derniers. Toutes les sociétés tribales qui existent dans le monde rendent un culte à leurs ancêtres. Maringer déclarait qu'en 1956, époque à laquelle il écrivait, certaines tribus de l'Asie fabriquaient toujours de petites effigies connues sous le nom de *dzuli.* «Ces idoles, qui représentent les origines humaines de toute la tribu, présentent toutes des caractères féminins.»

Les notions religieuses des tout premiers *homo sapiens** se sont donc développées à partir de cette quête

* Le terme *d'homo sapiens* (littéralement homme connaissant ou homme intelligent) est encore un bel exemple du chauvinisme de nos savants. Dans ce cas, cela va même jusqu'à la négation totale de l'existence des femmes dans l'espèce ainsi définie. Pourtant, si tous les *homo sapiens* n'avaient été que cela, il y a longtemps qu'ils auraient disparu, incapables de se reproduire.

de l'origine première de la vie (qui constitue sans doute le noyau de toute pensée théologique).

Dans les sociétés du paléolithique supérieur, où la mère était considérée comme la seule et unique parente, où le culte des ancêtres constituait apparemment la base des rites sacrés et où la généalogie ne tenait compte que de la lignée des femmes, l'image que le clan se faisait du créateur de la vie humaine était celle de la toute première ancêtre, une femme qui fut alors déifiée comme l'Ancêtre Divine.

Les nombreuses statuettes de femmes, appartenant aux cultures gravétienne et aurignacienne du paléolithique supérieur, nous fournissent la troisième série de preuves, la plus tangible. Certaines d'entre elles ont été datées du vingt-cinquième millénaire av. J.-C. Ces petites figures féminines, faites d'os, de pierre ou d'argile, ont été souvent appelées des *Vénus*. Elles ont été découvertes sur les emplacements d'anciennes petites communautés, le long de pans de murs affaissés, qui constituaient sans doute les tout premiers abris construits par des hommes sur cette terre. Pour Maringer, ces figurines devaient être placées dans des niches ou dans des trous aménagés à cet effet dans les murs. On a trouvé ces statuettes, dont certaines de femmes visiblement enceintes, dans la presque totalité des sites de La Gravette et de l'aurignacien, dans des régions aussi éloignées les unes des autres que la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Russie. Ces sites et ces statuettes couvrent une période d'au moins dix mille ans.

Toujours d'après Maringer: «Il est très probable que ces statuettes féminines représentaient les idoles du culte que les chasseurs de mammouths de l'aurignacien rendaient à la Grande Mère. Ces peuples sédentaires habitaient l'immense territoire eurasien qui s'étend du

sud de la France jusqu'au lac Baïkal en Sibérie.» (On pense d'ailleurs que les tribus qui ont émigré vers l'Amérique du Nord, sans doute à cette même époque, et qui sont devenues les Amérindiens, étaient originaires de la région du lac Baïkal.)

La paléontologue russe, Z.A. Abramova, citée par Alexander Marshak dans son livre *Les Origines de la civilisation,* nous propose une interprétation légèrement différente. Dans la religion paléolithique, «... l'image de la femme-mère est complexe et reproduit différents aspects de l'importance particulière revêtue par les femmes dans les premiers clans. Elle n'était ni une déesse, ni une idole, ni la mère des dieux; c'était la Mère du Clan... Les statuettes féminines reflètent l'idéologie de ces tribus chasseresses, à l'époque du clan matriarcal.»

l'ère du néolithique: le temps d'un matin

On n'a pas encore établi de liens formels entre les statuettes féminines du paléolithique et l'émergence du culte de la Déesse dans les sociétés néolithiques du Proche et du Moyen-Orient, mais de nombreux savants en font mention. A Vestonice, en Tchécoslovaquie, à l'emplacement d'un site de l'époque gravétienne, où l'on a découvert des Vénus en terre cuite, se trouvait également une tombe de femme soigneusement disposée. Elle devait avoir quarante ans au moment de sa mort, et sa tombe était remplie d'outils. Son cadavre avait été recouvert d'omoplates de mammouth et décoré de dessins à l'ocre rouge. Dans un autre site proto-néolithique, à Shanidar, sur la rive nord du Tigre, on a retrouvé une autre tombe de femme datée d'environ 9000 ans av. J.-C; elle était légèrement plus jeune et

son cadavre était également recouvert d'ocre rouge.

Ces statuettes féminines sont un des liens les plus significatifs entre les deux périodes; si l'on se fie aux textes de la période historique, elles représentaient effectivement la Déesse à l'époque néolithique. Les sculptures du paléolithique et celles du néolithique sont remarquablement semblables par leur taille, les matériaux dont elles sont faites et, ce qui est le plus étonnant, par leur style. Commentant les liens entre ces deux périodes, Hawkes fait remarquer que les figurines féminines du paléolithique «... ressemblent extraordinairement à la Déesse-Mère ou à la Déesse-Terre des peuples agricoles de l'ère néolithique en Eurasie». E.O. James a aussi noté cette similitude et pense que «de nombreuses statuettes du néolithique sont clairement apparentées aux prototypes de La Gravette». Un des éléments les plus significatifs est la découverte récente de sites aurignaciens près d'Antalya, à environ cent kilomètres de la communauté néolithique d'Hacilar en Anatolie (Turquie), où l'on vénérait la Déesse. Des sites semblables ont été également découverts à Musa-Dag dans le nord de la Syrie (qui faisait autrefois partie du pays de Canaan).

James Mellaart, ancien directeur adjoint de l'Institut britannique d'archéologie à Ankara, et qui enseigne aujourd'hui à l'Institut d'archéologie de Londres, s'est attaché à décrire les cultures proto-néolithiques du Proche-Orient, qui s'épanouirent entre le neuvième et le septième millénaire av. J.-C. C'est durant cette période, selon lui, que «l'art fit son apparition sous la forme de sculptures animalières et de statuettes de la divinité suprême, la Déesse-Mère».

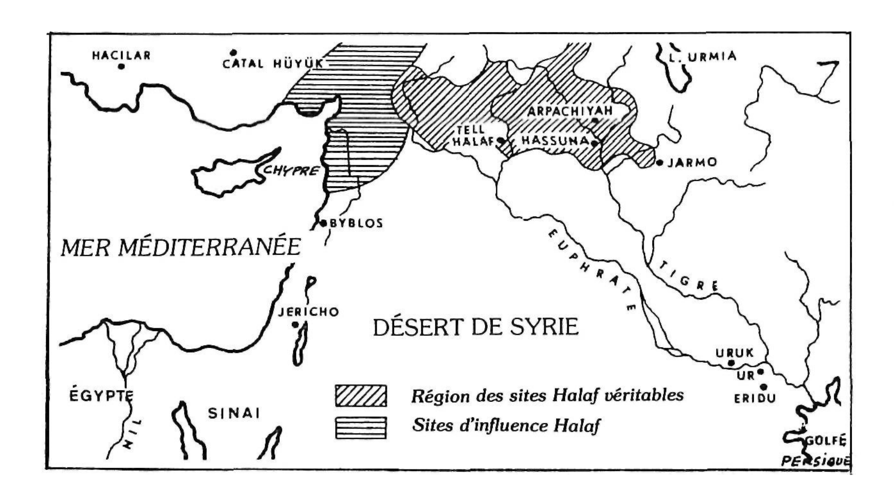
Les communautés néolithiques surgissent avec les tout premiers signes de développement agricole (c'est d'ailleurs ce qui les définit comme néolithiques). Elles

apparaissent dans la région appelée plus tard pays de Canaan (actuellement la Palestine —Israël—, le Liban et la Syrie), en Anatolie (Turquie) et le long des rives de l'Euphrate et du Tigre (aujourd'hui l'Iraq et la Syrie). Il est intéressant de remarquer que toutes ces cultures possédaient de l'obsidienne, provenant sans doute d'Anatolie, puisque c'était l'endroit le plus proche où l'on pouvait s'en procurer, en particulier près du lac Van, sur la route menant des steppes de Russie au Proche-Orient.

Le site que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Jéricho (au pays de Canaan) était habité 7000 ans av. J.-C. Les maisons avaient des murs de briques plâtrées; certaines possédaient un foyer en terre avec une cheminée et il y avait même des emboîtures pour montants de portes. On y trouve déjà des reliquaires de plâtre rectangulaires. Voici ce que Sybelle von Cles-Reden nous en dit: «Des trouvailles diverses démontrent l'existence d'une intense vie religieuse. Les figures féminines en terre, avec leurs mains ramenées sur la poitrine, ressemblent aux idoles de la déesse-mère qui se répandirent un peu plus tard dans tout le Proche-Orient». Toujours au sujet de Jéricho, Mellaart écrit: «Ils fabriquaient soigneusement de petites figurines en terre personnifiant la déesse-mère».

Une autre communauté néolithique était fixée à Jarmo, au nord de l'Iraq, environ 6800 ans av. J.-C. «On y a trouvé des figurines d'animaux en terre, ainsi que des statuettes de la déesse-mère; cette dernière semble être la figure centrale de la religion néolithique», écrit H.W.F. Saggs, professeur de langues sémitiques.

A cent kilomètres du site aurignacien d'Antalya, se trouve Hacilar qui fut occupé au sixième millénaire avant notre ère. Là aussi, on a découvert des effigies de la Déesse. Dans les fouilles de Catal Hüyük, non



CARTE NO 1. Quelques centres du néolithique et du chalcolithique 7000-4000 av. J.-C.

loin des plaines de Cilicie, en Anatolie, à l'endroit appelé aujourd'hui Konya, Mellaart a exhumé plus de quarante sanctuaires qu'il a datés à partir des années 6500 av. J.-C, la culture de Catal Hüyük couvrant près d'un millénaire. «Les statues nous permettent d'identifier les principales divinités vénérées à Catal Hüyük. La plus importante était une déesse qui apparaît sous trois aspects: jeune fille, mère et aïeule», écrit Mellaart, qui suggère que les femmes devaient être en majorité à Catal Hüyük, vu le nombre de tombes féminines exhumées. A Catal Hüyük aussi, on enduisait les corps des défunts à l'ocre rouge, et presque toutes les tombes ocrées étaient des tombes de femmes. Toujours d'après Mellaart, la religion était principalement associée au rôle joué par les femmes dans les premiers développements de l'agriculture. «Il est tout à fait probable, écrit-il, que le culte de la déesse était administré principalement par des femmes...»

En plusieurs endroits le long des rives nord du Tigre, on a découvert des habitations comportant une cour centrale autour de laquelle étaient groupées les autres pièces (plan qui est encore utilisé par de nombreux architectes modernes). Ces habitations datant de 5500 av. J.-C. sont caractéristiques de la période dite Hassuna. Là encore, comme dans d'autres sites néolithiques, les archéologues ont retiré des fouilles des outils agricoles tels que la houe et la faucille, des jarres pour conserver le grain et des fours en argile. Une fois de plus, le professeur Saggs fait remarquer que «les conceptions religieuses de la période Hassuna se reflètent dans les figurines en terre de la déesse-mère».

Une des cultures préhistoriques les plus évoluées du Proche et du Moyen-Orient s'étendait sur les rives septentrionales du Tigre, jusqu'à la rivière Habur, située plus à l'ouest. Elle est apparue environ 5000 ans

av. J.-C, en différents endroits regroupés sous le nom de culture Halaf. On a découvert dans cette région de petites cités aux rues pavées, où l'on travaillait les métaux, ce qui situe les cultures Halaf dans la période chalcolithique telle qu'elle a été définie par les archéologues.

En se basant sur le décor d'un vase en céramique, Saggs prétend que «l'invention des véhicules sur roues remonte sans doute à la période Halaf». Des effigies de la Déesse abondent dans tous les sites de la culture Halaf, et dans la ville d'Arpachiyah, ces figures étaient accompagnées de serpents, de haches à double tranchant et de colombes, symboles qui seront tous associés au culte de la Déesse dans les périodes historiques postérieures. Parallèlement aux dessins compliqués de la céramique polychrome, on a découvert à Arpachiyah des constructions particulières appelées *tholoi*. Il s'agit de pièces circulaires d'environ dix mètres de diamètre, couvertes d'une voûte bien appareillée et reliées à un long corridor rectangulaire mesurant jusqu'à vingt mètres de long. Il est très probable que ces *tholoi* aient servi de sanctuaires puisque c'est dans leurs alentours qu'on a exhumé la plupart des effigies de la Déesse.

Vers le quatrième millénaire, des statues de la Déesse font leur apparition à Ur et à Uruk, situées toutes les deux à l'extrémité sud de l'Euphrate, non loin du golfe Persique. C'est à cette même époque qu'apparaissent en Égypte les cultures néolithiques badarienne et amratienne, qui constituent les premiers centres de développement agricole en Égypte. Là aussi on a retrouvé des effigies de la Déesse.

Nous en arrivons maintenant à l'invention de l'écriture avec laquelle débute la période historique, à

la fois à Sumer (dans le sud de l'Iraq) et en Égypte, environ 3000 ans avant notre ère. A l'époque historique, la Déesse est vénérée dans toutes les régions du Proche et du Moyen-Orient. Malgré les nombreuses transformations qui ont affecté la religion de la divinité-femme au cours des siècles, Son culte subsistera jusqu'aux périodes classiques gréco-romaines. Il ne disparaîtra complètement qu'en l'an 500 de notre ère, date à laquelle les empereurs chrétiens de Rome et de Byzance fermèrent les derniers temples de la Déesse.

déesse — au même titre que notre dieu

D'après les découvertes archéologiques, l'Ancêtre Divine, que la plupart des auteurs surnomment la Déesse-Mère, était la divinité suprême de toutes les sociétés néolithiques et du début du chalcolithique, pour qui Elle représentait non seulement la reproductrice de toute vie humaine mais aussi la source de toutes les récoltes. C'est ce que supposait C. Dawson, lorsqu'il écrivait en 1928: «Les premières tentatives d'agriculture se sont déroulées autour des autels de la Déesse-Mère, qui furent autant des centres d'échanges économiques et sociaux que des lieux sacrés. C'est là qu'il faut rechercher le germe des cités futures.»

Toujours au sujet des cultures antiques, W. Schmids, cité par Joseph Campbell dans *Primitive Mythology*, écrit ceci: «Ici, ce sont les femmes qui détiennent le pouvoir, elles ne sont plus seulement des génitrices mais les principales productrices de la nourriture. En réalisant qu'il était possible de cultiver la terre tout autant que d'en cueillir les fruits, les femmes ont donné une valeur à la terre dont elles sont devenues

les détentrices. C'est ainsi qu'elles acquirent un certain prestige et un pouvoir économique et social.» Hawkes ajoutait à cela, en 1963: «Tout porte à croire que dans les sociétés de la première époque du néolithique le droit de la mère et le système des clans prédominaient et la terre se transmettait généralement par les femmes.»

Dans les premiers temps, la Déesse semble régner seule mais, à une époque non déterminée, un fils ou un frère (suivant les endroits) surgit à Ses côtés. Il est aussi Son amant et Son époux. On le voit apparaître dans la mythologie des toutes premières périodes historiques, mais il est très probable que sa création remonte à des époques beaucoup plus anciennes. D'après le professeur E.O. James, «Même si cela reflète, ou non, une organisation sociale primitive de type matriarcal, ce qui n'est d'ailleurs pas improbable, il n'en reste pas moins que l'apparition de la Déesse a précédé celle du jeune dieu, son fils, son époux ou son amant.»

Ce personnage, toujours jeune, symbolisait le rôle de l'homme au moment de l'accouplement annuel sacré avec la Déesse. (Ce rituel, relaté dans la période historique, remonte vraisemblablement à l'époque néolithique.) L'époux, appelé Damuzi, Tammuz, Attis, Adonis, Osiris ou Baal suivant les langues, mourait en pleine jeunesse et chaque année, les fidèles commémoraient sa mort par une période de deuil et de lamentations. Nous reviendrons en détail sur la symbolique et les rites qui étaient associés à cette divinité mâle dans un chapitre ultérieur qui lui est consacré. Mais déjà nous pouvons dire que partout où ce jeune époux défunt apparaît parmi les divinités, nous retrouvons les légendes et les rituels de lamentations caractéristiques de la religion de la Déesse, et qui se ressemblent d'ailleurs étrangement d'une culture à l'autre. On peut retracer cette relation entre la Déesse et Son fils, personnifié en certaines

régions par un gracieux jeune homme, dans l'Égypte du troisième millénaire avant notre ère. On la retrouve dans les premiers textes de la civilisation sumérienne et plus tard, à Babylone, en Anatolie et au pays de Canaan. Elle subsiste jusque dans la légende d'Aphrodite et d'Adonis, à l'époque classique de la Grèce, et même dans la Rome pré-chrétienne, sous la forme des rites de Cybèle et d'Attis, qui marquèrent sans doute la symbolique et les rituels des premiers chrétiens. Ce lien entre la Déesse et Son fils constitue un des aspects majeurs de la religion; il revient constamment au cours des siècles et dans tous les pays où l'on vénérait la Déesse.

Tout comme les peuples des premières cultures néolithiques, descendants probables des cultures aurignacienne et gravétienne, étaient sans doute venus d'Europe, des tribus encore plus septentrionales descendirent par vagues successives vers le Proche-Orient. Il s'agissait probablement des descendants des cultures mésolithiques (de quinze à huit mille ans avant notre ère), maglemosienne et kunda, établies dans le nord de l'Europe. Comme je l'expliquerai plus tard, ces tribus ne s'assimilèrent pas aux communautés déjà en place, comme l'avaient sans doute fait les peuples qui adoraient la Déesse, mais ils conquérirent une par une les régions que ces derniers occupaient lors d'une série d'invasions belliqueuses.

Ces envahisseurs nordiques apportaient avec eux une religion, le culte d'un jeune guerrier et/ou celui d'un dieu-père suprême. Les archéologues et les historiens situent leur arrivée en 2400 av. J.-C, mais il est probable que plusieurs vagues d'invasions aient eu lieu avant cette date. Dans les chapitres quatre et cinq, nous analyserons en détail les caractéristiques de ces envahisseurs, leur religion et son emprise sur les peuples adorateurs de la Déesse.

Retenons seulement que le modèle religieux qui résultera de ces invasions est un amalgame des deux théologies, la prédominance de l'une ou de l'autre variant souvent d'une ville à l'autre. Durant les deux millénaires qui suivront, les envahisseurs conquerront un territoire de plus en plus vaste et leur puissance s'accroîtra. La synthèse religieuse qui s'effectue alors est en fait une juxtaposition des divinités féminines et masculines; elles ne sont toutefois pas sur un pied d'égalité: le mâle devient l'époux dominateur ou même le meurtrier de la Déesse. Néanmoins, les mythes, les statues et autres documents révèlent la pérennité du règne de la Déesse et la survivance des coutumes et des rites liés à Son culte, malgré tous les efforts des conquérants pour le discréditer ou le détruire.

Nous avons déjà remarqué que les tout premiers exemples d'écriture découverts à ce jour se trouvaient au temple de la Reine du Ciel à Érech, dans la région de Sumer, et remontent au troisième millénaire avant notre ère. Il semble qu'à cette époque, l'écriture servait essentiellement à tenir la comptabilité du temple. Les nouveaux arrivants adoptèrent cette écriture à laquelle on a donné le nom de cunéiforme (petits signes en forme de coin tracés dans l'argile humide). Ils l'utilisèrent pour consigner leur propre histoire et leur littérature. D'après le professeur Chiera, «il est étrange que presque toute la littérature existante ait été rédigée seulement un siècle ou deux après le début du second millénaire». Cette constatation peut signifier deux choses, soit que la langue écrite n'était pas considérée comme un moyen de transmettre les mythes et les légendes avant cette date, ou bien que les tablettes qui existaient avant cette époque ont été détruites et remplacées par de nouvelles. La question n'est pas tranchée et, malheureusement, nous devons nous contenter des textes postérieurs au

début des invasions nordiques. Malgré tout, les informations sur la religion de la Déesse abondent, même à cette époque, à travers la survivance ou la résurrection de Son culte en tant que divinité suprême, à travers les coutumes, les rites, les prières et les symboles contenus dans les mythes, et grâce aussi aux renseignements que nous fournissent les sculptures et les emplacements des temples.

Dans une certaine mesure, et en tenant compte des changements qui se sont produits durant ces deux mille ans, ces informations nous permettent de mieux comprendre rétrospectivement les caractéristiques de la religion à l'époque néolithique et au début de la période historique.

Le culte de la divinité féminine, je l'ai déjà dit, a été traité dans sa presque totalité comme un aspect mineur des croyances religieuses des civilisations anciennes, la plupart des auteurs préférant apparemment s'attarder sur les périodes où les divinités mâles sont déjà prédominantes. Presque tous les ouvrages mentionnent rapidement la Déesse, et se poursuivent par de longues dissertations sur les dieux qui La remplacèrent. Encore plus trompeuses sont les vagues conclusions qui classent la vénération de la divinité féminine parmi les événements d'importance secondaire, à caractère isolé, étrange ou insolite. Cet état de choses résulte en partie du fait que la Déesse portait un ou plusieurs noms qui différaient selon les endroits; comme la plupart des ouvrages ne concernent qu'une région bien particulière, les recoupements ne sont tout simplement jamais mentionnés.

Un examen plus approfondi révèle que les innombrables noms employés dans les différentes contrées ne sont que les nombreux titres attribués à la Grande Déesse: Reine du Ciel, Dame d'en Haut, Maîtresse

Céleste, Reine de l'Univers, Souveraine des Cieux, Lionne de la Grande Assemblée, ou tout simplement Sa Sainteté. Ces titres étaient souvent suivis du nom de la ville ou de la cité, ce qui les particularisait encore plus. Nous ne sommes toutefois pas en présence d'une multitude de divinités, mais face à une variété d'appellations qui résulte de la diversité des langues et des dialectes, chacune se rapportant néanmoins à la même divinité. Cette mise au point contribue à élargir notre point de vue, en démontrant que la divinité honorée au Proche-Orient était une Déesse au même titre que le Dieu que nous vénérons aujourd'hui.

Dans le livre de Strong et Garstang, *Syrian Goddess*, publié en 1913, on trouve certaines explications. «Pour les Babyloniens et les Sémites du Nord, Elle était Ishtar; Elle est l'Ashtoreth de la Bible et l'Astarté des Phéniciens. En Syrie, Son nom est Athar, et en Cilicie Ate (Atheh).»

Dans la traduction donnée par Robert Graves de la *Toison d'Or*, écrite par le romain Apuleius au deuxième siècle de notre ère, la Déesse apparaît en personne et dit:

«Je suis la Nature, la Mère universelle, la Maîtresse de tous les éléments, l'Origine des temps, la Souveraine de l'esprit, la Reine des morts et Celle des immortels, la Manifestation unique de tous les dieux et déesses; d'un signe de tête, je commande aux étendues scintillantes des cieux, aux vents de la mer et aux lamentations silencieuses du monde des ténèbres. Je suis vénérée sous de multiples formes, connue sous d'innombrables noms, et l'on me rend toutes sortes de cultes pour apaiser ma colère; c'est moi que la terre entière adore.

Les Phrygiens m'appellent Pessinuntica, la Mère des Dieux; les Athéniens jaillis de leur propre terre me nomment Artémis la Cécropienne; pour les Chypriotes,

je suis Aphrodite de Paphos et pour les archers de Crète, Dictynna; les Siciliens qui parlent trois langues m'appellent Proserpine la Stygienne, et je suis l'ancienne Déesse des récoltes d'Eleusis. Certains me nomment Junon, d'autres la guerrière Bellona, d'autres Hécate, et d'autres encore Rhamnubia. Il n'y a que deux races qui me donnent mon vrai nom, celui de Reine Isis; ce sont les Éthiopiens dont les terres sont situées au soleil levant et les Égyptiens qui excellent dans les sciences anciennes et me vénèrent avec un faste digne de mon rang.»

Ironiquement, Isis est la traduction grecque du nom de la Déesse égyptienne Au Set.

Les statues, les titres, les symboles (tels que le serpent, la vache, la colombe et la hache à double tranchant), les prêtres eunuques, la relation qui unit la Déesse à Son fils/amant, la mort de celui-ci et les lamentations qui rappellent chaque année cette mort, l'accouplement annuel sacré et les coutumes sexuelles du temple, tous ces éléments se recoupent et caractérisent le culte de la Grande Déesse, dans des régions aussi éloignées dans le temps et dans l'espace que l'étaient Sumer, la Grèce classique et Rome.

La déification et le culte de la divinité féminine en de si nombreuses régions du monde antique ressemblent à ce qu'on pourrait appeler des variations sur un même thème, chacune ne différant que très peu du même schéma théologique de base, directement issu des premiers balbutiements de la civilisation. Il est difficile de saisir l'étendue et la signification de l'hommage suprême rendu à la Déesse durant plus de vingt-cinq mille ans (si l'on tient compte du paléolithique supérieur), ou tout au moins pendant sept mille ans, sur des étendues immenses débordant les frontières nationales et les océans. Et pourtant cela est nécessaire pour mieux

comprendre la longévité aussi bien que la puissance et l'influence qu'a eues autrefois cette religion.

Selon le poète et le mythologue Robert Graves, «d'après les outils et les mythes qui nous sont parvenus, la totalité de l'Europe néolithique possédait un ensemble de concepts religieux remarquablement homogène, centré autour du personnage de la Déesse-Mère aux si nombreuses appellations, et qu'on connaissait aussi en Syrie et en Libye... La Grande Déesse était immortelle, immuable et omnipotente, et le concept de père n'était pas encore apparu dans la pensée religieuse.»

Cette même religion dont parle Graves existait même bien avant dans des régions qui correspondent aujourd'hui à l'Iraq, l'Iran, l'Inde, l'Arabie Saoudite, le Liban, la Jordanie, Israël (Palestine), l'Égypte, le Sinaï, la Libye, la Syrie, la Turquie, la Grèce, l'Italie, ainsi que dans les grandes civilisations insulaires (Crète, Chypre, Malte, Sicile et Sardaigne). On retrouve des traces de ce culte en Europe néolithique, aux environs du troisième millénaire avant notre ère. Les Tuatha de Danaan, par exemple, prétendaient descendre d'une déesse qu'ils avaient emmenée avec eux en Irlande, bien avant l'arrivée des Romains. Les Celtes, que les Romains appelaient Gaulois, constituent aujourd'hui la majeure partie de la population de l'Irlande, de l'Écosse, du Pays de Galles et de la Bretagne armoricaine. On sait qu'ils ont envoyé des prêtres assister à une fête sacrée en l'honneur de la Déesse Cybèle à Pessinus, en Anatolie, au deuxième siècle av. J.-C. Les alignements de Carnac, les sanctuaires gaulois de Chartres et du Mont Saint-Michel, en France, furent sans doute dédiés autrefois à la Grande Déesse.

de l'Inde à la Méditerranée... s'étendait son règne

Le statut et les origines de la Grande Déesse ont fait l'objet de bien des débats dans les travaux de religions anciennes. Le principal intérêt de la plupart des chercheurs s'est porté sur le fils/amant de la Déesse et sur le passage de la religion féminine à la religion masculine. Mais toutes leurs conclusions attestent qu'à l'origine, la Déesse était la divinité suprême.

Dans son livre *Catal Hüyük. Une des premières cités du monde* (Thallandier 1971), James Mellaart s'est attaché à décrire les cultures comprises entre le neuvième et le septième millénaire avant notre ère. Comme je l'ai déjà mentionné, il nous fait remarquer que c'est à cette époque que «l'art fait son apparition sous la forme de gravures animalières et de statuettes de la divinité suprême, la Déesse-Mère». Il nous dit qu'à Catal Hüyük, sept mille ans av. J.-C, «la principale divinité était une déesse...»; et dans le site néolithique d'Hacilar, en 5800 av. J.-C, «les statuettes représentent toutes la déesse, et le personnage masculin n'apparaît que dans un rôle secondaire d'enfant ou d'amant».

Une des statues de la Déesse, trouvée à Hacilar, se trouve maintenant au musée d'Ankara, qui abrite la plupart des pièces exhumées dans les fouilles d'Hacilar et de Catal Hüyük par l'équipe de James Mellaart. Leur ancienneté contraste d'ailleurs étrangement avec l'architecture et le décor contemporains du musée. Cette sculpture particulière semble représenter la Déesse en train de faire l'amour, mais le personnage masculin est brisé et il ne reste qu'un fragment de sa poitrine, de ses cuisses et une de ses jambes. Il se pourrait que ce soit un enfant déjà âgé qu'Elle tienne ainsi contre Elle, mais il semble plutôt qu'il s'agisse d'un jeune

adolescent incarnant le fils/amant, il y a de cela plus de huit mille ans.

Dans son livre *The Lost World of Elam,* publié en 1973, le docteur Walter Hinz, directeur de l'Institut des sciences iraniennes à l'université de Goettingen, en Allemagne, parle aussi du culte de la Déesse au Proche et au Moyen-Orient. La nation d'Élam se trouvait juste à l'est de Sumer, et au début de la période historique les deux civilisations furent en contact étroit. «En ce pays, la place d'honneur était réservée à une déesse, trait caractéristique chez les Élamites qui la considéraient comme 'la grande mère des dieux'. Cette conception de la déesse, au-dessus de tous les autres dieux, indique une formation sociale de type matriarcal chez les fidèles de cette religion.»

Voici comment le docteur Hinz décrit la Déesse vénérée dans l'ensemble de la nation d'Élam: «Au troisième millénaire, ces grandes mères des dieux régnaient encore en maîtresses incontestées sur le panthéon des Élamites; mais un changement se produisit durant le second millénaire. Tout comme l'ancien système matriarcal avait peu à peu cédé devant l'importance de plus en plus grande prise par les hommes, une situation correspondante se reproduisit chez les dieux... Au troisième millénaire, il (Humba, l'époux de la déesse) n'occupait que la troisième place du panthéon, mais à partir du second millénaire, il y apparaît à la première place.»

Dans son ouvrage prophétique *Religion of the Semites,* publié en 1894, Robertson Smith expliquait la préséance de la divinité féminine chez les Sémites, qui étaient composés de peuples arabes et hébreux. D'après lui, la déification de la femme dans la religion sémitique est le résultat direct d'une juxtaposition de l'ancien culte des ancêtres et du système de filiation matrilinéaire.

Voici ce qu'il écrivait alors: «Les recherches récentes sur les origines de la famille infirment totalement l'hypothèse selon laquelle le lien de parenté qui unissait à l'origine les dieux à leurs fidèles —et dont on trouve des témoignages dans toutes les civilisations sémitiques— aurait été un lien de paternité. C'est le sang de la mère, et non celui du père, qui forme le tout premier lien de parenté chez les Sémites comme chez bien d'autres peuples de cette époque. A cette étape du développement de la civilisation, la divinité à qui l'on attribue l'origine de la race est forcément une déesse et non pas un dieu; et c'est elle que l'on vénère.»

«En Mésopotamie, la déesse est souveraine», écrit le professeur Henri Frankfort dans son ouvrage *La Royauté et les dieux* (Payot, 1951), «car la source de toute vie est de nature féminine. Et c'est pourquoi la divinité masculine provient aussi d'elle; il s'agit donc de son fils, mais il peut être aussi son mari. Au cours du mariage sacré rituel, c'est toujours la déesse qui prend l'initiative. Même dans le chaos, c'est la femelle Tiamat qui dirige et Apsu, le mâle, n'est que son second.»

Dans les douze volumes de recherche sur la religion antique et «primitive» qu'il publia en 1907, Sir James Frazer décrivait la Déesse égyptienne Isis (Au Set) et Son frère et époux Osiris (Au Sar). En complément de ces douze volumes, regroupés sous le titre *Le Rameau d'or,* il fit paraître un autre ouvrage, *Attis, Adonis and Osiris,* sous-titre utilisé pour plusieurs sections du *Rameau d'or.* Dans ces deux ouvrages, il prétend que, selon la mythologie égyptienne, Isis était la divinité la plus puissante du couple. Cela s'explique, d'après lui, par le système de propriété et de filiation en vigueur en Égypte, de type «matrilinéaire». Le jeune amant de la Déesse était la personnification mythique

de la nature, ce qui explique son accouplement avec la divinité suprême. A propos du statut et de la situation de ce jeune homme dans la religion, Frazer écrivait: «Il semble qu'à l'origine, la déesse était un personnage beaucoup plus important et plus puissant que le dieu, qu'il soit Attis, Adonis ou Osiris.»

Dans *Handbook of Greek Mythology,* publié en 1928, H.J. Rose décrit le rôle du jeune mâle au moment de l'union sexuelle sacrée; il n'était, dit-il, qu'un «partenaire inférieur». H.J. Rose observe: «Nous avons toujours affaire à des légendes qui représentent la déesse, non pas mariée, mais contractant des unions plus ou moins temporaires avec un partenaire qui lui est de beaucoup inférieur. Ce procédé est tout à fait caractéristique des déesses orientales, qui sont d'abord mères et non épouses, et auprès desquelles leurs amants sombrent dans l'insignifiance.»

Le professeur E.O. James nous donne une description des relations entre la Déesse et Son fils/amant, dans un ouvrage publié en 1960, *The Ancients Gods.*

«C'est elle la responsable de la guérison et de la résurrection du jeune dieu dont dépend le renouveau de la nature. En dernière analyse, c'est bien Inanna/Ishtar et non Damuzi/Tammuz qui est la source primordiale de la vie et de son renouvellement, alors que le jeune dieu (son agent) est utilisé comme un instrument dans ce processus... Lorsqu'on commença à domestiquer les animaux, la fonction du mâle dans le processus de reproduction apparut plus clairement: on assigna alors à la Déesse-Mère le rôle d'épouse, et c'est lui qui devint le géniteur, même si, en Mésopotamie par exemple, il demeura le jeune fils/amant ou le serviteur. De l'Inde à la Méditerranée, s'étendait le règne de la déesse célibataire.»

C'est Arthur Evans, érudit d'Oxford et archéologue

éminent, qui localisa, exhuma et reconstruisit partiellement le palais royal de Cnossos sur l'île de Crète. Voici ce qu'il écrivait en 1936: «Si les hommes se sont imposés d'eux-mêmes dans les affaires du gouvernement, il n'en est pas moins certain qu'aux jours de gloire de la civilisation minoenne, la religion continuait de refléter le système matriarcal qui prévalait autrefois dans la société. Selon toutes les évidences, la déesse était la divinité suprême...»

Au sujet de l'Anatolie, qui entretenait alors des relations étroites avec la Crète minoenne par la colonisation et le commerce, Evans écrivait: «Dans de nombreuses régions de l'Anatolie, nous reconnaissons le culte de la grande mère, accompagnée de son satellite mâle qui était selon le cas son époux, son amant ou son enfant.» Un autre érudit du dix-neuvième siècle, issu lui aussi d'Oxford, L.R. Farnell, se pencha sur l'histoire de la Crète dès 1896. Dans sa série d'ouvrages intitulée *The Cuits of The Greek States*, il disait ceci: «Nous avons accumulé suffisamment de preuves pour pouvoir affirmer que la première religion de la Crète civilisée était dédiée principalement à une déesse, et que la divinité mâle, pourtant toujours présente dans le culte, lui était subordonnée et tenait un rôle d'arrière-plan.»

Robertson Smith, analysant la situation de la Déesse dans les pays arabes, suggère qu'elle fut à l'origine divinisée comme mère de la race. Il décrit ainsi la passation de pouvoir qui eut lieu par la suite: «Dans la religion arabe, la déesse et le dieu formaient un couple dans lequel la déesse dominait le dieu, son fils, qui était considéré comme une divinité mineure. Cette situation se modifia progressivement, et les dieux s'approprièrent les attributs de la déesse, rabaissant par là même le statut des femmes par rapport à celui des hommes.»

Smith fait remarquer que le culte de la Déesse a

survécu au sein de la religion patriarcale, et qu'il se rattachait aux rites hérités des sociétés «matrilinéaires» de la haute antiquité. Par la suite, écrit-il, «... le changement du système de filiation enleva à la mère son ancienne prééminence au sein de la famille, tandis qu'il attribuait au père une grande partie de l'autorité et de la dignité maternelle... les femmes perdirent le droit de choisir elles-mêmes leurs partenaires et l'épouse dut se soumettre à l'autorité du mari... dans le même temps, les enfants devinrent, pour des raisons d'héritage et de liens du sang, membres de sa descendance à lui et non plus de celle de sa femme. La religion se mit elle aussi au pas des nouvelles lois dictées par la morale sociale qui suivit ce développement; la divine mère perdit son indépendance et devint sa partenaire et la subordonnée de la divinité mâle... mais là où la suprématie de la déesse était trop bien établie pour être ainsi renversée, la divinité changea de sexe, comme ce fut le cas dans le sud de l'Arabie, où Ishtar devint le dieu Athtar.»

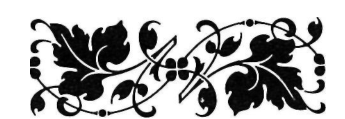
Smith conclut que la reconnaissance de la filiation patrilinéaire relégua les femmes dans une position inférieure, et que la primauté dans la religion revint désormais à un dieu et non plus à la Déesse. Tel que le présente Smith, ce changement semble être intervenu presque naturellement alors que, je l'ai déjà dit et j'y reviendrai par la suite, il s'est opéré dans un climat de violente agression, accompagné dans tout le Proche et le Moyen-Orient de massacres sauvages et de conquêtes territoriales.

Après avoir parcouru tous ces ouvrages ainsi que de nombreux autres travaux, l'existence de l'ancienne religion féminine ne fit plus aucun doute dans mon esprit; de même qu'il m'apparut évident que dans les conceptions théologiques de la haute antiquité, la

femme était l'être divin et suprême. C'est cette religion autrefois répandue dans tout le monde antique que je vais m'attacher à décrire dans les chapitres suivants, en tenant compte des similitudes et des différences locales. Ma description sera elle aussi divisée selon les régions et les différentes appellations, puisque c'est ainsi que se présentent les sources disponibles. Mais cela ne peut occulter les nombreuses ressemblances entre la forme et les rituels qui caractérisèrent la religion d'une culture à l'autre. Il est également patent que cette religion a précédé les religions patriarcales de plusieurs milliers d'années. Mais cette certitude, au lieu de me satisfaire, ne fit qu'augmenter ma curiosité. Une foule de questions plus directement pertinentes me venaient à l'esprit au sujet du statut et de la situation des femmes dans les sociétés où l'on vénérait l'Ancêtre Divine.

CHAPITRE 3

LA VIE DES FEMMES, LÀ OÙ DIEU ÉTAIT FEMME



QUELLES FURENT LES CONSÉQUENCES du culte d'une divinité féminine sur le statut social des femmes de cette époque? C'est là une des questions qui me tenaient le plus à coeur, peut-être même celle qui a donné naissance à ce livre. Hinz, Evans, Langdon et bien d'autres ont qualifié les cultures qui vénéraient la Déesse de matriarcales. Qu'est-ce à dire exactement?

Il serait facile de l'expliquer par une relation de cause à effet simpliste, du genre: si l'on vénérait une déesse, les femmes devaient avoir un statut social très élevé; ou encore, c'est parce que les femmes occupaient un rang élevé qu'on adorait une déesse. Bien que ces deux facteurs soient étroitement liés, si l'on en juge d'après notre civilisation patriarcale, on doit néanmoins considérer d'autres points de vue sur la question, même

ceux qui confondent cause et effet ou qui décrivent de façon linéaire des événements simultanés. Car notre but est d'arriver à une compréhension aussi claire que possible du rapport entre la religion et le statut des femmes.

M. et M. Vaerting, auteurs de *The Dominant Sex* (Allemagne 1923), ont émis l'hypothèse que le sexe de la divinité est déterminé par le sexe de ceux qui détiennent le pouvoir.

«Le sexe dominant, ayant le pouvoir de diffuser ses propres points de vue, tend à répandre son idéologie spécifique. Si les tendances du sexe dominé vont à l'encontre de cette idéologie, elles seront vraisemblablement éliminées, d'autant plus énergiquement que le sexe dominant est plus puissant. En conséquence, l'hégémonie des divinités masculines accompagne en général une domination sociale des hommes, et l'hégémonie des divinités féminines une domination des femmes.»

Sir James Frazer affirme, quant à lui, que c'est le statut élevé des femmes qui est à l'origine de l'adoration et du culte rendus à la divinité féminine. Il cite la tribu des Pelew en Micronésie, où les femmes jouissent d'un statut politique et social supérieur à celui des hommes. «Dans cette tribu insulaire, écrit-il, on a expliqué la prééminence des déesses sur les dieux, de façon juste, par la grande importance accordée aux femmes dans les structures sociales de ce peuple.»

D'après Robertson Smith, le sexe attribué à la divinité suprême était lié au sexe de celui, homme ou femme, qui détenait l'autorité au sein de la famille. Il suggère que l'identité sexuelle du chef de famille déterminait celle de la divinité suprême, selon le système de filiation en vigueur.

Ces quelques exemples illustrent la théorie selon

laquelle le sexe de la divinité est prédéterminé par la domination d'un sexe sur l'autre — dans le cas de la Déesse, ce sont les femmes qui étaient prépondérantes dans l'organisation familiale et sociale. A côté de cette théorie, on trouve une foule d'explications pseudo-romantiques sur la divinisation de la femme, symbole de fertilité pour l'homme, qui lui aurait voué un culte par peur de sa capacité magique de génitrice.

D'après Frazer, je l'ai dit, c'est le statut élevé des femmes qui est à l'origine du culte de la Déesse suprême. Ses conclusions sont basées sur des années de recherche auprès des sociétés «primitives» et classiques, recherches qui l'ont amené également à relier le culte de la divinité au système de filiation matrilinéaire et au culte des ancêtres. «Partout où la déesse a la prééminence sur le dieu, et où les aïeules sont plus vénérées que les aïeux, existait presque toujours un système de filiation matrilinéaire.» C'est ce que constate également Robertson Smith, pour qui l'identité sexuelle de la divinité suprême est liée au système de filiation qui prévaut dans chaque société.

Quel que soit l'ordre dans lequel s'enchaînent ces différents facteurs, il en est un qui réapparaît continuellement dans les documents de l'époque historique relatifs au statut et au rôle des femmes dans l'ancienne religion féminine. Il s'agit du rapport étroit qui existe entre le statut des femmes et le système de filiation par la mère, ou matrilinéaire. En examinant la situation des femmes, nous étudierons donc attentivement ce système selon lequel le nom et les biens de la famille se transmettaient par la lignée des femmes.

La matrilinéarité, telle qu'on la définit généralement, est une structure sociale au sein de laquelle l'héritage se transmet par les femmes, les fils, les maris ou les frères n'ayant accès aux titres et aux propriétés

qu'à travers les liens qui les unissent aux femmes, qui en sont les détentrices légales. Filiation matrilinéaire ne veut pas dire matriarcat, qui signifie que le pouvoir est aux mains des femmes et plus spécifiquement de la mère. Celle-ci, en tant que chef de la famille, régit aussi bien la communauté que les affaires gouvernementales. Même si dans certaines sociétés, le frère de la femme détentrice des titres et des biens joue un rôle important, il est indéniable que les coutumes matrilinéaires et matrilocales ont affecté grandement le statut et la situation des femmes.

En effet, la possession d'un bien ou d'un titre confère à sa propriétaire un certain pouvoir, qu'elle peut aussi négocier; de même pour les femmes qui, dans les sociétés matrilocales, résident dans le village ou la maison de leurs propres parents, plutôt que chez leurs beaux-parents.

L'économie des sociétés néolithiques et des premières époques historiques a été exposée en 1946 par la sociologue V. Klein. Voici ce qu'elle avançait: «Dans les sociétés primitives, les femmes détenaient les principales sources de richesse; elles possédaient les maisons, produisaient la nourriture et assuraient le gîte et la sécurité. Économiquement, les hommes étaient donc dépendants des femmes.»

Il existait dans l'antiquité, et aujourd'hui encore dans certaines régions, des sociétés où seule l'ascendance des femmes ou des mères était prise en compte. La théorie selon laquelle toutes les sociétés furent à l'origine matrilinéaires, matriarcales ou même polyandres (une seule femme pouvant avoir plusieurs maris) a fait l'objet de plusieurs études approfondies à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle. Des érudits tels que Johann Bachofen, Robert Briffault et Edward Hartland formulèrent l'hypothèse d'un antique

matriarcat associé à la polyandrie, hypothèse qu'ils justifièrent par un grand nombre d'observations. Mais pour eux, le matriarcat ne constituait qu'une étape particulière de l'évolution par laquelle toutes les sociétés seraient passées avant de parvenir au patriarcat monogame, qu'ils considéraient comme un stade supérieur de la civilisation. Jacquetta Hawkes, elle, nous fait remarquer que «s'il n'est plus guère à la mode aujourd'hui de disserter sur des formes de sociétés antérieures à la nôtre et à caractère plus matriarcal, il n'en reste pas moins évident, d'après toutes les informations que nous possédons sur de nombreuses régions du monde, que le rôle des femmes a régressé depuis l'antiquité sur bien des fronts».

La plupart des travaux sur le matriarcat étaient basés sur des comparaisons anthropologiques et sur la littérature classique de la Grèce et de Rome. Beaucoup de ces études ayant été réalisées au dix-neuvième et au début du vingtième siècle, leurs auteurs ignoraient une grande partie des connaissances archéologiques que nous possédons aujourd'hui. Mais en dépit de quelques mauvaises interprétations ou de certains jugements de valeur, ces auteurs nous apparaissent encore comme des prophètes bien en avance sur leur temps.

Aujourd'hui, un plus grand nombre de documents et d'objets de toutes sortes sont à notre disposition, résultat des fouilles effectuées sur une grande échelle au Proche et au Moyen-Orient durant ce siècle, et nous pouvons toujours nous référer au matériel dont disposaient les premiers savants. Néanmoins, les découvertes archéologiques restent limitées par le hasard — ce qui n'a pas encore été découvert, les documents trop abîmés pour être déchiffrés, ceux qui restent une énigme et tout le matériel qui a disparu avec le temps, en raison de sa nature.

On sait maintenant que le code de loi d'Hammurabi de Babylone (environ 1790 av. J.-C), longtemps considéré comme le plus ancien document de ce genre, a été précédé de plusieurs autres codes, découverts récemment. Seul l'un d'entre eux est daté de 2300 av. J.-C, alors que tous les autres ont été rédigés autour de l'an 2000 et même un peu plus tard. Nous devons donc nous en remettre au matériel qui apparaît sous forme écrite seulement après le début des invasions nordiques. C'est en passant au crible la documentation disponible et les commentaires qui diffèrent selon les lieux et les époques que nous parviendrons à nous faire une idée du statut des femmes dans les sociétés qui vénéraient la Déesse, car Sa religion, bien qu'elle déclinât lentement à l'époque où ces textes furent rédigés, existait toujours en de nombreux endroits.

en Ethiopie et en Libye, «les femmes avaient tout pouvoir»

Quarante-quatre ans avant la naissance du Christ, un homme originaire de la Sicile romaine écrivit le récit de ses voyages en Afrique du Nord et dans certaines régions du Proche-Orient, rapportant ses observations sur les peuples qui y habitaient. Il était vivement intéressé par les modèles culturels et fut certainement un des pionniers de l'anthropologie et de la sociologie. Cet homme s'appelait Diodorus Sicilus, Diodore de Sicile. Ses écrits comportent de nombreux comptes rendus sur le statut des femmes et leur rôle dominant dans ces sociétés. Nous pouvons nous demander pourquoi Diodore, plus que tout autre écrivain classique, a recueilli tant d'informations sur les femmes guerrières

et sur le matriarcat dans les régions qu'il a visitées. Il ne semble pas que son but ait été de rabaisser les hommes qui vivaient dans de telles sociétés, mais plutôt d'exprimer son admiration et son respect pour les femmes qui détenaient tant de pouvoir.

C'est Diodore qui rapporte que les femmes éthiopiennes portaient les armes, pratiquaient le mariage communautaire et élevaient leurs enfants en commun, à tel point qu'elles finissaient par les confondre, ne sachant plus qui était la vraie mère de l'enfant. Jusqu'à l'époque romaine, on trouve des témoignages de l'existence d'amazones dans certaines régions de la Libye, où le culte de la Déesse Neith était très vivace. Voici comment Diodore décrivait l'un des peuples de la Libye:

«Les femmes y ont tout pouvoir et remplissent toutes les fonctions publiques. Les hommes vaquent aux travaux domestiques, exactement comme le font les femmes de chez nous, et ils obéissent à leurs épouses. Il ne leur est pas permis de s'engager dans l'armée, de jouer un rôle dans le gouvernement, ou de remplir une fonction publique, toutes activités qui pourraient les amener à se rebeller contre les femmes. Les enfants sont confiés aux hommes dès leur naissance, et ce sont eux qui les nourrissent avec du lait et des aliments qui conviennent à leur âge.»

Diodore raconte qu'en Libye, ces femmes guerrières s'étaient constituées en armées pour envahir d'autres territoires. D'après lui, la Déesse était leur divinité suprême et elles lui bâtissaient des sanctuaires. Bien qu'il ne nous ait donné aucun nom, il s'agissait probablement de la Grande Guerrière libyenne Neith, adorée sous le même nom en Égypte.

en Égypte, «les hommes restaient à la maison et tissaient»

Au temps de la préhistoire, la divinité suprême de la Haute-Égypte (le Sud) était la Déesse Nekhebt, symbolisée par un vautour. En Basse-Égypte, c'est-à-dire toute la région du delta, au nord, on adorait la Déesse sous la forme d'un cobra, appelé Ua Zit, le Grand Serpent. A partir du troisième millénaire avant notre ère, la Déesse, connue sous le nom de Nut, Net ou Nit (nom qui provenait sans doute de Nekhebt), était adorée comme le tout premier être, préexistant à toute créature. Selon la mythologie égyptienne, c'est Elle qui créa tout ce qui existe et qui, la première, plaça le dieu-soleil Râ dans le ciel. D'autres textes égyptiens décrivent la Déesse, appelée Hathor, dans son rôle de créatrice de l'univers. Selon ces textes, Elle avait à cette époque la forme d'un serpent.

La conception de la Déesse a toujours été d'une importance vitale en Égypte. Nous reviendrons plus en détail dans le chapitre quatre sur l'introduction des divinités masculines au début de la période dynastique (environ 3000 ans av. J.-C). Il est probable qu'à cette époque, le rôle dominant que jouait la Déesse dans les sociétés néolithiques se soit affaibli; mais Son culte s'est perpétué et les Égyptiennes en ont sans doute beaucoup profité.

Diodore s'est longuement attardé sur le culte de la Déesse Isis (traduction grecque de Au Set), qui réunissait à la fois les aspects de Ua Zit et d'Hathor. Isis était également étroitement associée à la Déesse, sous le nom de Nut, Sa mère dans la mythologie. Sur les peintures, Isis porte les ailes de Nekhebt. Diodore rapporte que dans la religion égyptienne, c'est Isis qui avait

inventé l'agriculture; Elle était aussi guérisseuse et médecin et c'est Elle qui édicta les premières lois de ce pays.

Il fait ensuite une description des lois égyptiennes qui peut sembler aujourd'hui tout à fait surprenante. Il y explique que ces lois étaient liées au culte de la puissante Déesse. «C'est à cause de cela, écrivait-il, que la reine reçoit plus d'honneurs et dispose de plus de pouvoir que le roi, et que, parmi les gens du peuple, ce sont les femmes qui détiennent l'autorité, tandis que les maris promettent dans le contrat de mariage d'obéir en toutes choses à leurs épouses.»

Commentant lui aussi la relation entre le culte d'Isis et les coutumes de filiation matrilinéaire, Frazer déclare: «L'archaïque système de filiation maternelle, qui donne aux femmes la préséance sur les hommes en matière de biens et d'héritage, s'est perpétué en Égypte jusqu'à l'époque romaine.»

Nous avons tout lieu de croire qu'en Égypte, les femmes jouissaient d'une grande liberté, décidant de leurs propres destinées et peut-être même de celles de leurs maris. Le Grec Hérodote rapporte plusieurs siècles avant Diodore que «les femmes se rendaient au marché, effectuaient des transactions et s'occupaient elles-mêmes de leurs affaires, tandis que les hommes restaient à la maison et tissaient». Son contemporain, Sophocle, déclare quant à lui: «Leurs pensées et leurs actes sont en tous points conformes au modèle égyptien, selon lequel les hommes restent assis derrière le métier à tisser tandis que les femmes vont travailler à l'extérieur.»

Décrivant la vie dans l'ancienne Égypte, le professeur Cyrus Gordon écrivait en 1953: «Les femmes jouaient un rôle particulièrement important dans la vie familiale, puisque l'héritage se transmettait par la mère et non par le père... Ce système remontait probablement

à l'époque préhistorique, où seule la relation entre la mère et l'enfant était reconnue, et non le lien plus occulte du père à l'enfant.»

Le docteur Murray, elle, croit que «la condition élevée de la femme était due sans doute à son indépendance économique». Suite à l'étude des papyrus égyptiens, S.W. Baron rapporte que «de nombreuses femmes se constituaient parties civiles devant la justice ou effectuaient des transactions à titre indépendant, parfois même vis-à-vis de leurs propres pères ou maris». Un des tout premiers archéologues des pyramides, Sir William Flinders Pétrie, écrivait en 1925: «En Égypte, tous les biens se transmettaient selon la lignée des femmes, qui jouaient le rôle de chefs de familles; dans les légendes plus anciennes, elles jouissaient d'une autonomie totale et contrôlaient la maisonnée.»

Roland de Vaux, théologien et archéologue, a exposé en 1965 la situation des femmes dans l'ancienne Égypte: «En Égypte, écrit-il, la femme était souvent le chef de la famille, et elle bénéficiait de tous les droits que confère cette situation.» L'obéissance du mari est exigée dans les maximes de Ptah-Hotep, et les contrats de mariage de toutes les époques attestent l'extrême indépendance économique et sociale des femmes. Selon E. Meyer, cité dans l'ouvrage des Vaerting, «les Égyptiennes étaient remarquablement libres... jusqu'au quatrième siècle avant notre ère, existait parallèlement au mariage patriarcal une forme de mariage dans lequel la femme choisissait son mari et pouvait divorcer en payant une compensation».

Les poèmes d'amour trouvés dans les tombes égyptiennes montrent bien que c'étaient les femmes qui faisaient des avances aux hommes et les courtisaient, souvent en leur faisant boire quelque drogue pour vaincre leur résistance. Robert Briffault a retracé le destin

d'une jeune femme égyptienne qui devint gouverneur, après avoir été scribe, et peut-être même commandante en chef d'une armée.

Mais c'est au docteur Margaret Murray que l'on doit, en 1949, l'étude la plus significative, celle qui éclaire le mieux la structure sociale et la situation des femmes en Égypte. Ayant pris la peine de retracer la généalogie des familles royales, elle parvient à montrer que, si l'on s'en tient aux coutumes royales, la civilisation égyptienne présente à presque toutes les époques des caractères matrilinéaires. Murray s'est basée sur la généalogie royale, parce que les documents qui s'y rapportent sont parmi les plus accessibles. Selon elle, c'étaient les filles et non pas les fils qui étaient les héritiers officiels du trône. Elle suggère que la coutume, en vigueur à cette époque, qui consistait à marier le frère et la soeur, permettait aux fils d'accéder aux privilèges royaux. De plus, le droit matrilinéaire qui réglementait l'accession au trône explique pourquoi les princesses égyptiennes se marièrent pendant tant de siècles à l'intérieur de la famille royale, au lieu de contracter des alliances internationales. Ces précisions nous aident également à comprendre pourquoi la Déesse Isis était représentée par le Trône, Elle qui, selon Frazer avait un rang supérieur à celui de son frère/époux Osiris, et à qui Diodore attribue le statut élevé des femmes égyptiennes.

Mais même en Égypte, les femmes perdirent peu à peu leur prestigieuse situation. C'est ce qu'explique Sir Flinders Petrie qui, notons-le au passage, fut un collègue profondément respecté du docteur Murray à l'université de Londres. Il montre comment le statut des prêtresses de l'ancienne Égypte s'est modifié entre les débuts de la période dynastique (3000 ans av. J.-C.) et la dix-huitième dynastie (1570-1300 av. J.-C). Selon

les documents auxquels nous avons accès, au début de la période dynastique, soixante et une prêtresses et dix-huit prêtres servaient la Déesse Hathor, avatar d'Isis. A la même époque, la Déesse Neith n'était servie que par des prêtresses. Sous la dix-huitième dynastie, les femmes ne faisaient plus partie du clergé et ne servaient plus que de musiciennes au temple. C'est durant cette dynastie que l'Égypte subit le plus fortement l'influence indo-européenne, facteur dont nous rediscuterons dans les chapitres quatre et cinq. Notons que le terme «pharaon», qui éveille en général des images plus fastueuses que le mot «roi», provient du mot *par-o,* qui signifie littéralement «grande maison». C'est seulement à partir de la dix-huitième dynastie que ce mot fut utilisé pour désigner l'héritier mâle de la maison royale.

à Sumer, «les femmes des temps anciens prenaient deux maris»

Le professeur Saggs fit en 1962 un exposé sur les civilisations mésopotamiennes, c'est-à-dire de Sumer et de Babylone. (La Mésopotamie correspond aujourd'hui aux régions de l'Iraq situées le long du Tigre et de l'Euphrate et entre ces deux fleuves; elle s'étendait du golfe Persique à l'Anatolie.) Après avoir exposé les liens entre le culte de la Déesse et le statut des femmes sumériennes, Saggs conclut qu'au début de cette période, les femmes jouissaient d'un statut supérieur à celui qu'elles eurent dans les périodes ultérieures, où elles perdirent graduellement leur situation privilégiée. Voici ce que dit le professeur Saggs:

«Le statut des femmes dans la première cité sumérienne était certainement plus élevé qu'il ne l'a jamais

été par la suite... Certains faits indiquent que les femmes avaient une situation beaucoup plus enviable au début de la civilisation sumérienne qu'à son apogée, en particulier la prééminence des déesses dans la première religion sumérienne; la situation de ces dernières se dégrada par la suite, et elles devinrent, à l'exception d'Ishtar, les épouses des dieux si elles ne disparaissaient pas tout à fait. Le monde des ténèbres lui-même était régi uniquement par une déesse, puisqu'un mythe explique comment elle vint à prendre un époux. D'autres mythes nous apprennent que les déesses participaient à la divine assemblée où se prenaient les grandes décisions. Nous pouvons même supposer qu'il fut un temps où la polyandrie était chose courante, puisque les réformes d'Urukagina parlent de femmes qui avaient plus d'un mari. Certains auteurs hésitent à tirer une telle conclusion et suggèrent que cette citation concernait peut-être uniquement les veuves remariées. Cependant les termes du texte sumérien lui-même infirment cette dernière hypothèse.»

Je dois ajouter que la Déesse des Ténèbres dont il est question ci-dessus ne prit pas aussi simplement un mari. Elle fut tirée par les cheveux, traînée en bas du trône et menacée de mort avant qu'Elle n'accepte d'épouser Son assaillant, le dieu Nergal, qui sécha Ses larmes, L'épousa et gouverna à Ses côtés.

La réforme d'Urukagina date de 2300 ans environ avant notre ère. Voici ce qu'on peut lire: «Les femmes des temps anciens prenaient deux maris, mais les femmes d'aujourd'hui seront lapidées si elles en font autant.» La polyandrie se pratique encore aujourd'hui en Inde, chez les Dravidiens qui honorent la Déesse.

On a retrouvé dans une petite ville les lois de l'État sumérien d'Eshnunna, qui furent rédigées environ deux mille ans avant notre ère. Ces lois reflètent probablement

des comportements plus anciens; on peut y lire: «Si un homme rejette la femme à qui il a fait un enfant pour prendre une autre femme, il sera expulsé de la maison et devra y laisser tout ce qu'il possède. Si quelque personne accepte encore de le suivre, qu'elle le suive.» De par ces mêmes lois, une femme mariée qui tombe enceinte d'un autre homme que son mari pendant que celui-ci est parti à la guerre, reste légalement sa femme. Aucune punition n'est prévue en cas d'adultère, et l'autorisation de se marier doit être donnée à la fois par le père et par la mère.

Rivkah Harris présenta en 1962 une étude détaillée d'un groupe de femmes sumériennes, connues sous le nom de *naditu.* En examinant attentivement les textes sumériens, elle découvrit que les femmes naditu étaient les femmes d'affaires des temples. Elles possédaient des biens immobiliers en leurs noms propres, prêtaient de l'argent et d'une façon générale participaient activement à la vie économique. Elle démontra également qu'il existait de nombreuses femmes scribes à cette époque. Pourtant, d'après le professeur Sydney Smith, auteur d'un chapitre du livre de Hooke, *Myth, Ritual and Kingship,* le mot naditu «signifiait probablement femme qui s'est abandonnée, c'est-à-dire qui a renoncé à tout pour servir le dieu».

Dans les hymnes sumériens, l'élément féminin précède l'élément masculin. Dans l'épopée de Gilgamesh, le scribe officiel du panthéon sumérien est une femme, et l'invention de l'écriture est attribuée à une déesse. Comme je l'ai déjà fait remarquer, il est probable que ce sont les prêtresses, peut-être ces naditu, qui tenaient la comptabilité du temple et qui développèrent les premières l'art de l'écriture. Les premiers exemples d'écriture (environ 3200 av. J.-C.) ont été retrouvés au temple de la Déesse Inanna, à Érech, où vivaient un

grand nombre de naditu. Ces premiers écrits étaient des livres de comptes pour la location des terres.

Stephen Langdon, éminent érudit d'Oxford, écrivait en 1930 que les légendes associées au culte de la Déesse du Ciel, Inanna, avaient sans doute été élaborées dans une société à caractère «matriarcal». Cette hypothèse se trouve confirmée par les changements que subirent l'image et le rôle de la Déesse Inanna, lorsqu'Elle devint quelques siècles plus tard Ishtar, la Babylonienne. Dans la mythologie sumérienne, Inanna déverse Sa divine colère sur Son fils/amant Damuzi qui Lui a manqué de respect, et Elle fait preuve de tout Son pouvoir en l'envoyant chez les démons du Pays de la Mort. Treize siècles plus tard, le mythe babylonien nous offre une autre version de cette histoire, dans laquelle la Déesse Ishtar se désole de la mort accidentelle du jeune homme.

Dans leur ensemble, les réformes d'Urukagina, rédigées environ 2300 ans avant notre ère, présentent une forte orientation communautaire. On y parle des arbres fruitiers et des récoltes faites sur les propriétés du temple, précisant qu'elles doivent servir à ceux qui sont dans le besoin, plutôt qu'aux prêtres, et cette dernière coutume semblait se répandre très rapidement à l'époque. Les tablettes mentionnent à plusieurs reprises que ces réformes s'inspirent des attitudes qui prévalaient dans les sociétés antérieures; ce qui laisse à penser que les premières sociétés sumériennes étaient d'un type encore plus communautaire. Il est encore plus intéressant de remarquer que le mot utilisé pour caractériser ces réformes, *amargi,* a reçu une double traduction: «liberté» et «retour à la mère».

à Élam, «les hommes devaient se dévêtir devant la grande prêtresse»

Le docteur Walther Hinz suggérait en 1973 que dans la nation d'Élam (située un peu à l'est de Sumer et avec qui elle fut en contact étroit dès le troisième millénaire), la suprématie originelle de la Déesse révèle une «conception matriarcale» de la société chez les fidèles de Sa religion. Il explique comment, de maîtresse absolue qu'Elle était au troisième millénaire, Elle dut par la suite se soumettre à Son mari, Humban, et prendre alors le titre de Grande Épouse. Dans la ville de Suse, située à l'extrémité nord du territoire d'Élam, l'époux portait le nom de In Shushinak. Dans les tout premiers temps, on l'appelait le Père des faibles, vers le milieu du second millénaire, il était devenu le Roi des Dieux, et au huitième siècle av. J.-C. on l'invoquait en tant que Protecteur des Dieux du Ciel et de la Terre.

Au début de la civilisation élamite, le clergé était composé d'hommes et de femmes, et les hommes devaient se dévêtir devant la grande prêtresse, comme c'était aussi la coutume à Sumer. Hinz explique qu'à Élam, «il existait un groupe de prêtresses formé de femmes et de jeunes filles qui avaient voué leur vie à la Grande Déesse», de la même façon que les femmes naditu à Sumer. Ces femmes s'occupaient principalement de l'achat, de la vente et de la location des terres.

Les documents juridiques que nous possédons, et qui datent en général du deuxième millénaire, révèlent qu'à Élam, les femmes étaient souvent les seules héritières. On trouve ainsi le cas d'une femme mariée qui avait refusé de joindre ses biens à ceux de son mari, pour pouvoir les transmettre directement à sa fille. Une autre tablette précise que le fils et la fille doivent

partager également l'héritage; la fille est mentionnée en premier lieu. Plusieurs tablettes décrivent des situations où le mari abandonne toute sa fortune à sa femme, en précisant bien que les enfants n'y auront droit que s'ils prennent le plus grand soin de leur mère.

à Babylone, «elles possédaient et géraient leur propre patrimoine»

Le peuple d'Akkad, sous la direction de Sargon, commença à s'affirmer en Mésopotamie vers 2300 av. J.-C; autour de 1900, les Akkadiens contrôlaient la totalité du pays, après avoir évincé progressivement les Sumériens de leurs positions de leaders politiques et culturels. Ils formèrent une nation appelée Babylonie, dont la capitale, Babylone, était située sur le cours moyen de l'Euphrate. La langue akkadienne utilisée par les Babyloniens devint la langue internationale du Proche-Orient; la religion des Sumériens fut intégrée à la culture babylonienne et leur langue utilisée à la manière du latin dans l'Église catholique romaine. Vers 1600 av. J.-C, Babylone tomba aux mains des Kassites qui, selon toutes les évidences linguistiques, devaient être dirigés par les envahisseurs nordiques, les Indo-Européens, qui s'étaient progressivement infiltrés en Assyrie et en Babylonie.

On observe un certain recul dans la situation des Babyloniennes, comparée à celle de leurs ancêtres sumériennes, recul accompagné d'une montée progressive des divinités mâles telles que Marduk qui, dans la mythologie, assassine la Déesse de la Création Tiamat afin d'asseoir son propre pouvoir. Mais malgré tout, les femmes de Babylone conservaient certains droits à

l'indépendance. La citation qui suit est basée sur le code de loi d'Hammurabi, antérieur à la domination kassite, mais qui fut certainement influencé par les incursions continuelles des Indo-Européens à partir du second millénaire. W. Boscawen, écrivant en 1894, rapportait que:

«La liberté accordée aux Babyloniennes leur permettait de posséder et de gérer un patrimoine, particulièrement dans le cas des prêtresses du temple qui tenaient de nombreux commerces... Le statut élevé dont jouissaient les femmes est un des aspects les plus intéressants et les plus caractéristiques des débuts de la civilisation babylonienne. La mère y est toujours représentée par un signe qui veut dire «déesse du foyer». Celui qui commettait un péché, quel qu'il soit, contre la mère, ou la répudiait, était puni de bannissement. Tous ces faits indiquent clairement que ce peuple était régi autrefois par la loi de la filiation matriarcale.»

«Dans la loi babylonienne, écrivait de Vaux en 1965, le père donnait à la jeune fiancée certains biens qui lui appartenaient en propre et sur lesquels son époux n'avait qu'un droit d'usage. Ces biens revenaient à la femme en cas de veuvage ou de divorce, lorsqu'elle n'avait pas les torts de son côté. A Babylone, une femme pouvait acheter des propriétés, intenter des procès, signer un contrat, et elle avait droit à une certaine partie de l'héritage de son époux.»

A l'époque d'Hammurabi, les femmes étaient libres de demander le divorce. Si elles ne voulaient pas prendre en charge les dettes contractées par leur mari avant le mariage, elles devaient, selon la loi babylonienne, obtenir un accord écrit de sa part. Cette allusion à une responsabilité financière dans le mariage laisse supposer que la plupart des femmes prenaient part aux affaires (comme c'était le cas en Égypte) et qu'il fut peut-être

un temps où elles étaient économiquement responsables de la famille. Sept des lois d'Hammurabi concernaient les prêtresses du temple, leurs droits d'héritage et ce qu'elles pouvaient ou non transmettre à leurs descendants. La situation économique de ces femmes devait donc constituer une question d'importance, et elle était probablement sujette à des changements rapides.

On priait Ishtar, «la reine majestueuse aux décrets souverains». Dans un texte, Elle dit Elle-même: «Quand je suis présente lors d'un procès, la femme qui entend la cause, c'est Moi». A Nimrud, dans la partie nord de la Mésopotamie, on a exhumé des documents dans lesquels des femmes sont citées comme juges et magistrats, attestant ainsi la place vitale et respectée qu'occupaient les femmes au huitième siècle av. J.-C. On a également retrouvé dans plusieurs villes des récits concernant les prêtresses babyloniennes. Oracles et prophétesses, elles donnaient des conseils d'ordre militaire et politique aux rois et aux chefs, exerçant par là même une grande influence sur les affaires de l'État. On trouve aussi quelques mentions de femmes scribes à toutes les époques babyloniennes, mais les hommes étaient plus nombreux que les femmes en ce domaine.

Un peu plus tard, vers la fin du second millénaire, apparurent certaines lois qui interdisaient à la femme mariée de s'engager dorénavant dans les affaires, si ce n'était sous la direction de son mari, de son fils ou de son beau-frère. Si quelqu'un contractait un engagement avec elle, il était poursuivi comme un criminel, même s'il prétendait ignorer qu'il s'agissait d'une femme mariée.

en Anatolie, «depuis la nuit des temps, ce sont les femmes qui gouvernent»

L'Anatolie, l'actuelle Turquie, que l'on appelle aussi l'Asie Mineure, était située juste au nord de Babylone, avec qui elle entretenait d'étroites relations politiques. Durant le néolithique, on y vénérait la Grande Déesse, et on a retrouvé des témoignages de Son culte dans les sanctuaires du Catal Hüyük, datant de 6500 ans avant notre ère. Les périodes qui ont suivi celle de Catal Hüyük n'ont pas laissé beaucoup de traces, jusqu'à la fin du troisième millénaire, époque à laquelle l'Anatolie fut envahie par les Indo-Européens.

Ces peuples venus du nord fondèrent leurs plus grands établissements dans les régions centrales de l'Anatolie. Certains d'entre eux ayant conquis une région appelée Hatti, on donna aux envahisseurs ainsi qu'aux autochtones le nom de Hittites. La plupart des déesses qui apparaissent dans la littérature et les textes écrits après l'arrivée des Hittites dans la région sont en fait d'anciennes divinités d'Hatti. La Déesse du Soleil d'Arinna est l'une de celles qui ont survécu à l'invasion et à qui l'on attribua après la conquête hittite un mari, sous la forme du dieu des tempêtes. Bien que ce dieu régnât en maître absolu dans la plupart des villes contrôlées par les envahisseurs, à Arinna, il resta au second rang. Assez curieusement d'ailleurs, les reines hittites, selon de nombreuses légendes, entretenaient d'étroites relations avec cette Déesse du Soleil d'Hatti, auprès de qui elles jouaient le rôle de grandes prêtresses. Sans pour autant fournir de preuves définitives, l'existence de ces légendes suggère une hypothèse: il se pourrait que les envahisseurs, après avoir conquis le pays par les armes, aient épousé des prêtresses d'Hatti afin de

légitimer leur accession au trône aux yeux de la population des zones occupées.

Dans la partie occidentale de l'Anatolie, la filiation matrilinéaire et le culte de la Déesse se perpétuèrent jusqu'à l'époque classique. Strabon rapportait, peu de temps avant la naissance du Christ, que dans les villes du nord de l'Anatolie et jusqu'en Arménie à l'est, les enfants nés de femmes célibataires étaient reconnus par la loi et respectés. Ils prenaient simplement le nom de leurs mères qui, selon les dires de Strabon, comptaient parmi les citoyens les plus nobles et les plus respectés.

Il est possible que certains peuples fidèles à la Déesse se soient enfuis vers l'ouest au moment des invasions hittites. Le célèbre temple de la Déesse à Éphèse était en effet la cible du zèle missionnaire de l'apôtre Paul (Épitre 19:27). Ce temple qui, d'après la légende et les récits de l'époque classique, avait été fondé par des «amazones», ne fut définitivement fermé qu'en l'an 380 de notre ère. Toute cette partie occidentale de l'Anatolie, comprenant la Lycie, la Lydie et la Carie, est abondamment citée dans la littérature grecque et romaine, où l'on décrit l'importance du culte de la «Mère de toutes les Divinités» et également la vie de ces femmes guerrières, les amazones. Diodore cite une nation de cette région où «les femmes détenaient le pouvoir suprême et l'autorité royale». Dans ce pays, nous dit-il, c'est la reine qui édictait les lois, tandis que les hommes étaient assignés aux tâches domestiques et au filage de la laine. Toujours d'après Diodore, ce sont les filles qui succédaient à leurs mères sur le trône, et c'est en Lydie que, selon la légende indo-européenne, le grec Hercule fut l'amant captif de la reine Omphale. Nous pouvons donc nous demander si les nombreuses légendes concernant les «Amazones» ne correspondent

pas en fait aux récits que firent plus tard les Grecs indo-européens des combats menés par les femmes qui tentaient de défendre les antiques sanctuaires de la Déesse contre les envahisseurs patriarcaux. Et pourtant voici ce qu'on peut lire dans l'*Encyclopedia Britannica:* «Une seule explication s'impose au sujet des Amazones: il s'agit d'une partie de la légende populaire selon laquelle il existe un pays lointain où tout se passe à l'envers; ce sont les femmes qui combattent alors qu'il s'agit là d'une affaire d'hommes.»

Les Grecs de l'époque classique mentionnent très souvent l'existence d'un mode de filiation matrilinéaire et suggèrent même l'existence d'un matriarcat en Anatolie occidentale, particulièrement chez les Lyciens où ces caractéristiques semblaient les plus remarquables et les plus vivaces. Hérodote écrivait: «Demandez à un Lycien son nom, et il vous dira le nom de sa mère, et ainsi de suite en remontant toute la lignée des femmes.» Nicolas de Damas rapportait quant à lui: «Ils portent le nom de leurs mères, et ce sont les filles et non pas les fils qui héritent». Enfin, Héraclide du Pont disait des Lyciens: «Depuis la nuit des temps, ce sont les femmes qui gouvernent».

la Crète, «sous l'égide des femmes»

De nombreux auteurs classiques prétendent que les Lyciens et les Cariens avaient de fortes affinités avec les Crétois, et certains d'entre eux affirment que la Lycie était autrefois une colonie de cette île à la culture florissante. On a retrouvé des statuettes de la Déesse dans de nombreux sites néolithiques crétois, mais aucune n'est aussi ancienne que celles trouvées sur le continent.

On a également découvert dans la plaine de Messara des chambres cultuelles appelées *tholoi,* en tous points semblables à celles d'Arpachiyah, site de la culture Halaf. On pense souvent que la Crète, de l'époque néolithique jusqu'à l'invasion dorienne, a vu s'épanouir une société de type matrilinéaire et peut-être même matriarcal.

Sinclair Hood, ancien directeur de l'École britannique d'archéologie en Grèce, écrivait dans *The Minoans, Crete in the Bronze Age:* «Il semble bien que les coutumes dites matriarcales (c'est-à-dire la loi de la mère) se soient perpétuées en Crète. Ces coutumes avaient cours dans les sociétés primitives où l'on ne savait pas reconnaître le père de l'enfant qui venait de naître. Les enfants prenaient le nom de leur mère et l'héritage se transmettait par les femmes. Ces traditions primitives subsistèrent en Anatolie occidentale jusqu'à la période classique. Ainsi, au quatrième siècle avant notre ère, les lois de succession chez les Cariens de la côte ouest ne tenaient compte que de la lignée maternelle. En Lycie, au sud-est de la Carie, les enfants portaient le nom de leur mère.»

Charles Seltman présentait en 1952 une étude de la civilisation crétoise, civilisation très avancée dont les débuts précédèrent de plusieurs siècles les temps bibliques. D'après lui, la Crète vivait sous un régime matriarcal, caractérisé par la liberté sexuelle dont jouissaient les femmes, la filiation matrilinéaire et le rôle du «roi». Il mit en évidence le statut élevé des femmes dans toutes les régions où la Déesse semblait être au coeur même de l'existence quotidienne.

«En règle générale, écrivait Seltman, la société, chez les peuples méditerranéens, est centrée autour de la femme. Même dans les classes les plus élevées, la filiation s'effectue selon la lignée des femmes. Un

homme ne devient roi ou chef, qu'en vertu d'un mariage conventionnel, et c'est sa fille et non son fils qui lui succède. Le prochain chef sera le jeune homme qui épousera sa fille... Jusqu'à l'arrivée des peuples du Nord, la religion et les traditions sont sous l'égide des femmes.»

Dans *La Cité grecque,* (Albin Michel, 1968) Gustave Glotz s'est penché sur le rôle de la femme en Crète. Il prétend que ce sont les femmes qui contrôlaient à l'origine la forme et les rites de la religion.

«Les prêtresses, écrit-il, présidèrent longtemps aux pratiques religieuses. La femme était l'intermédiaire naturelle des divinités, dont la plus importante était la femme divinisée. Une foule d'objets représentaient les prêtresses accomplissant leurs devoirs.... la participation des hommes au culte survint plus tard, au moment où l'on associa un dieu à la déesse. La part que prenaient les hommes aux cérémonies religieuses était toujours mineure, même quand le roi devint le grand prêtre du taureau. Les hommes revêtaient le costume des prêtresses pour le service religieux, comme s'ils voulaient minimiser leur importance et échapper aux mauvais esprits auxquels cet acte les exposait... Tandis qu'en privé, on rendait les hommages du culte à de petites idoles, dans les cérémonies religieuses publiques, le rôle de la déesse était tenu par une femme. C'est la grande prêtresse qui prenait place sur le trône de la déesse, s'assoyait au pied de l'arbre sacré, ou se tenait sur le sommet d'une montagne d'où elle recevait les hommages et les offrandes de ses acolytes et de ses fidèles.»

Dans son livre *Minoan Civilization,* Stylianos Alexiou, directeur du musée archéologique d'Héraclion, écrit dans le chapitre consacré à la religion crétoise: «Le trône d'albâtre de Cnossos était destiné, selon

Helga Reusch, à la Reine-Prêtresse qui, flanquée des griffons peints sur les murs, personnifiait la déesse. A la Villa Royale, le trône, situé un peu en retrait comme un autel sacré, rappelle qu'une personne bien vivante s'asseyait là pour y recevoir les hommages. D'après Matz, lorsque la reine descendait les marches du palais vers les salles du sanctuaire, elle apparaissait aux yeux de ses fidèles extasiés comme une authentique manifestation de la divinité.»

Jacquetta Hawkes fit en 1958 certaines remarques très pertinentes sur le statut des Crétoises, bien qu'il faille envisager, dit-elle, que la Déesse n'ait été qu'un rêve masculin. «Les hommes et les femmes de Crète étaient habitués à voir apparaître en tous lieux une splendide déesse dominant un petit dieu mâle suppliant. Il est évident que cette représentation devait refléter certaines réalités de la société humaine qui l'avait forgée.» Plus loin, elle fait remarquer que d'autres caractéristiques de cette société mettent en évidence le sentiment de confiance en soi et de sécurité que devaient éprouver les femmes: «Il n'y a qu'à voir avec quelle emphase, quel naturel et quelle absence de gêne, la vie sexuelle fait partie de toutes les manifestations religieuses; les vêtements provocants des deux sexes et la facilité avec laquelle ils se mêlaient en sont une autre preuve. On ne peut vraiment comprendre cet état d'esprit qu'en le comparant à son opposé: la réclusion totale des femmes musulmanes, complètement voilées, à qui la religion n'accorde même pas une âme.»

Les objets et les peintures murales de Cnossos, le musée d'Héraclion et les autres musées crétois témoignent de ce culte de la divinité féminine qui fut, durant des millénaires, l'être suprême vénéré par les Crétois, et dont le clergé était composé de femmes. Il est donc fort intéressant de retracer les influences de la culture crétoise

sur la Grèce archaïque, environ un millénaire avant la période classique (de 500 à 200 av. J.-C.) qui nous est plus familière.

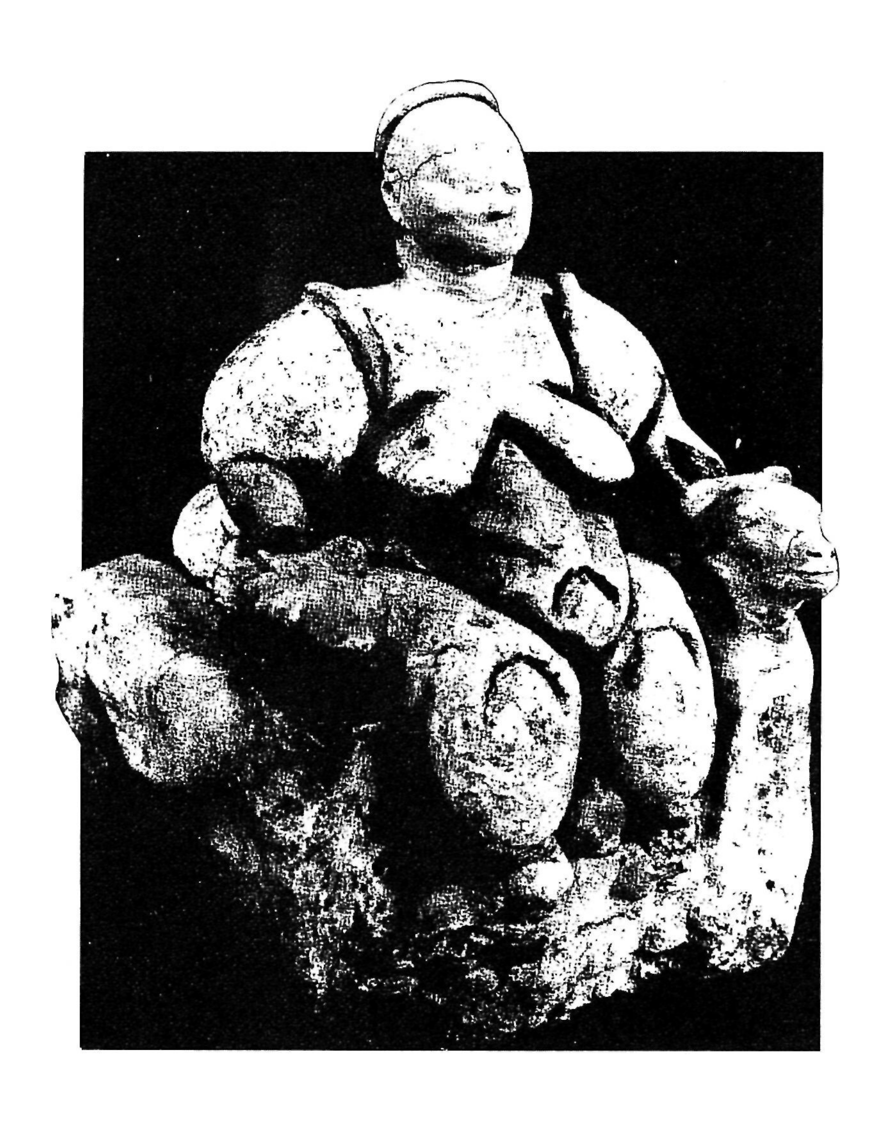
en Grèce, «l'assaut contre le clan matrilinéaire»

C'est grâce aux sites archéologiques de la Crète et/ou de la Grèce continentale que nous sommes à même de retracer les liens entre ces deux régions. Les archéologues ont donné le nom de Mycéniens aux peuples qui occupaient ces établissements, d'après le nom d'un des sites du continent, Mycènes. Les hypothèses sur les origines de ce peuple ont soulevé des discussions passionnées chez les savants. La plupart d'entre eux croient que les Mycéniens étaient un groupe indo-européen, éventuellement de la même souche que les Achéens, ou bien provenant d'une migration antérieure des tribus nordiques. D'autres prétendent qu'ils étaient originaires de Crète, où ils auraient renversé le gouvernement peu avant 1400 av. J.-C. Certains les assimilent au groupe nommé «peuple de la mer», tandis que d'autres voient en eux des Philistins, ou estiment que les Philistins étaient une branche du groupe mycénien. On a même avancé que les Mycéniens étaient liés aux Hyksos, «les rois-bergers», qui utilisaient des chariots de guerre tirés par des chevaux et qui avaient tenu l'Égypte sous leur joug plusieurs siècles auparavant. Or les Hyksos furent chassés d'Égypte à peu près au moment où les Mycéniens faisaient leur apparition.

Mais quelle que soit leur origine, la raison pour laquelle nous nous intéressons aux Mycéniens, c'est que leur culture, du moins ce que nous en connaissons,



Moulage d'une Vénus du paléolithique supérieur (environ 25 000 ans au. J.-C.) provenant de Willendorf, Autriche. C'est une des nombreuses figurines semblables découvertes dans les sites gravétiens et aurignaciens éparpillés à travers l'Europe et l'Asie depuis l'Espagne jusqu'en Russie. (Reproduite avec la permission du département d'archéologie de l'Université de Cambridge.)



Déesse assise sur un trône de fauves. Découverte au niveau II (5750 av. J.-C.) de Catal Hüyük, en Anatolie (Turquie), par James Mellaart, qui trouva un grand nombre d'autres statuettes et de sanctuaires anciens de la Déesse à ce même endroit. (Reproduite avec l'autorisation du Musée d'archéologie d'Ankara.)



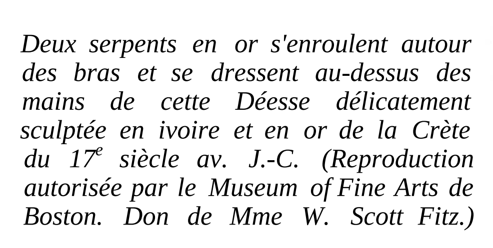
Ci-dessus. Une des nombreuses petites figurines en argile de la Déesse à tête de reptile découvertes dans la ville d'Ur, au pays de Sumer (Iraq). Les archéologues les datent de 4000-3500 av. J.-C. (Reproduite avec la permission de l'administration du British Museum.)

Ci-contre. Petite statue en bronze représentant la Déesse montée sur deux lions. Pendant les époques romaine et grecque, le symbole du double lion était associé à la Déesse sous les noms de Rhéa, Cybèle et Artémis. Cette statuette fut découverte dans le sud de l'Italie et date du 5^e^ siècle av. J.-C. environ. (Reproduite avec l'autorisation des administrateurs du British Museum.)



Encore aujourd'hui, elle est connue des Crétois comme la petite Déesse aux Serpents. Ce portrait de la Déesse, ou d'une de ses prêtresses, a été découvert au palais de Cnossos, en Crète. Il date de l'époque minoenne moyenne (2000-1800 av. J.-C.). (Reproduit avec la permission de Stylianos Alexiou, directeur du Musée archéologique de Crète à Héraclion.)





Deux serpents en or s'enroulent autour des bras et se dressent au-dessus des mains de cette Déesse délicatement sculptée en ivoire et en or de la Crète du 17e siècle av. J.-C. (Reproduction autorisée par le Museum of Fine Arts de Boston. Don de Mme W. Scott Fitz.)



Une des nombreuses représentations de la Déesse sumérienne assise sur son trône. Cette pièce fut découverte à l'un des niveaux de la première période dynastique (début du troisième millénaire) de la ville d'Ur, au pays de Sumer (Iraq). (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)



Sur cette plaque, la Déesse tient des serpents et des fleurs en ouvrant les bras, réunissant le symbolisme de la Déesse égyptienne Hathor et de la Déesse cananéenne Astoreth. D'autres «plaques d'Astarté» semblables ont été trouvées en Égypte, au Liban, en Israël, en Jordanie et en Iraq. Celle-ci, qui provient d'Égypte, est de 1250 av. J.-C. environ. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)



Petite sculpture en argile d'un couple couché dans un lit tressé; elle représente peut-être les anciens rites sexuels de la religion de la Déesse. C'est une des nombreuses pièces semblables, datant de l'ancienne période babylonienne (1900-1700 av. J.-C), trouvées dans la ville d'Ur, au pays de Sumer (Iraq). (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)

tient à la fois de la culture crétoise et de la culture grecque. La majorité des érudits pensent que la culture crétoise fut importée en Grèce. Les tablettes mycéniennes (linéaire B) trouvées au palais de Cnossos sont des listes d'inventaire qui sont toutes datées de la même année, environ 1400 av. J.-C. Elles sont écrites dans une langue qui, d'après les érudits, n'est pas la même que celle utilisée en Crète auparavant. Après bien des années de débats, l'hypothèse généralement acceptée est que la langue de ces tablettes est une forme primitive de grec. (De nombreux symboles et signes tracés sur ces tablettes appartiennent à une langue antérieure que l'on n'a pas encore réussi à déchiffrer, mais Gordon suggère, sur la base d'un certain nombre de preuves, un lien étroit avec la langue cananéenne utilisée à Ugarit.) Si, comme le laissent supposer ces tablettes, les Mycéniens étaient d'origine indo-européenne, ils adoptèrent, une fois établis en Crète, le style des Crétois, la plupart de leurs techniques et de leurs thèmes artistiques, leur façon de s'habiller, leur écriture et leur religion.

Selon Cottrell, «l'art mycénien forme une continuité avec la culture minoenne* des peuples méditerranéens dont les Mycéniens adoptèrent le système d'écriture». Voici ce qu'écrit R.W. Hutchinson, de l'université de Cambridge: «Il est probable que les Grecs avaient déjà commencé à s'installer en Crète vers le milieu du second millénaire, mais en assez petit nombre. Ces Grecs mycéniens avaient adopté de nombreux rites et traditions religieuses crétois. Même sur le continent, on trouve

* «Minoenne» est le nom que donna l'archéologue Sir Arthur Evans à la culture indigène de la Crète (pré-mycénienne) qu'il fut l'un des premiers à mettre à jour. Ce nom provient de la légende grecque classique du roi Minos, qui d'après les connaissances actuelles, aurait en fait vécu durant la période mycénienne.

des restes de la religion minoenne, ou de ce qu'on pourrait appeler une religion pré-hellénique.»

Dans le catalogue des collections préhistoriques du Musée national d'archéologie d'Athènes, le conservateur du musée signale que «la déesse crétoise de la nature tient une grande place dans la religion mycénienne, qui a intégré de nombreuses caractéristiques crétoises». Dans ce vaste musée, se trouve la collection d'objets exhumés dans les sites mycéniens de la Grèce continentale, collection où brillent certains joyaux de manufacture très sophistiquée, tels que les bagues en or et les sceaux qui représentent la Déesse et Ses prêtresses, dans des scènes presque identiques à celles produites par la Crète minoenne.

Dans l'analyse qu'il fait des tablettes linéaire B, dans lesquelles les noms de plusieurs divinités qui apparaîtront plus tard dans la Grèce classique sont brièvement mentionnés, Cottrell signale le fait suivant: «... on a trouvé plusieurs fois, à Pylos (sur le continent) et à Cnossos (en Crète), la mention de *Potnia,* c'est-à-dire «Maîtresse» ou «Notre Dame»; ces inscriptions confirment l'hypothèse, émise depuis longtemps par certains archéologues à partir de sceaux découverts sur le continent, selon laquelle les Mycéniens révéraient eux aussi la déesse-mère des Minoens.»

Les Mycéniens gouvernaient la Crète depuis le palais de Cnossos, peu de temps avant que ne survienne une grande catastrophe, provoquée vraisemblablement par une invasion ou un tremblement de terre. Ce sont eux qui fondèrent également les établissements préhelléniques du continent, et qui y introduisirent la Déesse crétoise. On situe généralement la période mycénienne entre 1450 et 1100 av. J.-C, c'est-à-dire juste avant l'existence de Moïse, et quelques siècles avant la Grèce d'Homère. Il est d'ailleurs probable que

les événements rapportés par Homère ont eu lieu durant cette période ou juste après. L'expédition lancée à la recherche d'Hélène correspond peut-être à la recherche des héritiers légaux du trône de Sparte. Alors qu'on présente souvent la Grèce classique comme le véritable creuset de notre civilisation occidentale, il est important de se rappeler que l'invention de l'écriture a précédé de vingt-cinq siècles cet âge classique, lui-même issu des cultures millénaires du Proche-Orient qui l'ont profondément influencé.

La Grèce fut envahie à plusieurs reprises par les peuples nordiques. Dans son introduction aux *Mythes grecs* (Fayard, 1968), Robert Graves écrivait: «Les invasions achéennes du treizième siècle av. J.-C. affaiblirent considérablement la tradition matrilinéaire... Quand apparurent les Doriens, vers la fin du second millénaire, la succession patrilinéaire était devenue la règle.» Ces peuples nordiques introduisirent le culte de l'indo-européen Dyaus Pitar, qui signifie littéralement Dieu-Père. Ce dieu prit le nom de Zeus en Grèce, et plus tard de Jupiter à Rome. C'est cette période de transition entre le culte de la Déesse et celui d'une divinité mâle, changement accéléré par les invasions doriennes, qui fait l'objet du livre de E. Butterworth, *Some Traces of the Pre-Olympian World,* publié en 1966. Butterworth tente d'appliquer à la Grèce la méthode utilisée par Murray en Égypte. En retraçant attentivement la généalogie des maisons royales, il démontre que de nombreuses cités pré-helléniques, parmi les plus célèbres, celles qui formaient en quelque sorte de petites nations, suivaient à l'origine les coutumes matrilinéaires. C'était le cas d'Argos, de Thèbes, de Tirynthe, d'Athènes et de bien d'autres. D'après Butterworth, cette tradition provenait du culte de la Déesse et de Ses origines crétoises, puisque la Crète possédait un régime matrilinéaire et peut-être même matriarcal.

Butterworth s'intéresse principalement à la révolution patrilinéaire, à l'époque où les clans patrilinéaires imposèrent violemment leurs coutumes à leurs voisins. «Même si elle ne représentait pas une règle universelle, la matrilinéarité était très répandue dans le monde grec et égéen... et les conséquences sur la vie de l'époque de ce système de succession à la royauté et d'héritage du patrimoine étaient immenses. La majorité des clans étaient de tradition matrilinéaire; c'est pourquoi la plus grande révolution de la Grèce archaïque est celle qui substitua la descendance patrilinéaire à la filiation matrilinéaire et détruisit l'intégrité du clan.»

A partir du troisième millénaire, la représentation des prêtresses dans la sculpture crétoise, les peintures murales et divers objets confirme l'hypothèse selon laquelle ce sont des femmes qui présidaient les cérémonies religieuses. Les Mycéniens qui gouvernèrent un peu plus tard la Crète adoptèrent la religion de leurs prédécesseurs ainsi que de nombreux aspects de leur culture. Les objets religieux des Mycéniens représentent également des femmes célébrant le culte de la Déesse; il est donc fort probable que les Mycéniennes aient joui des mêmes privilèges que les crétoises. Butterworth affirme que les femmes, particulièrement celles de la maison royale, étaient les gardiennes de la religion.

«L'assaut contre le clan matrilinéaire, en portant atteinte au pouvoir du clan, a détruit la religion elle-même... l'histoire de cette époque résonne du choc des deux idéologies, et voit l'effondrement des vieilles dynasties religieuses balayées, puis réinstallées... Le monde matrilinéaire prend fin sous les assauts répétés et meurtriers qui le frappent au coeur, en attaquant la Potnia Mater (la Grande Déesse) elle-même.»

Je ne peux m'empêcher de rappeler la légende grecque de la Déesse Héra, dont le culte semble provenir

de l'époque mycénienne. Sa révolte manquée contre Zeus, qu'on venait de lui assigner en mariage, est sûrement une survivance, sous forme allégorique, des combats menés par celles qui défendirent la primauté de la Déesse, et qui perdirent la bataille. Cependant, si l'on en croit Hawkes, bien des commentaires sur le statut inférieur des femmes de l'époque classique ont été grandement exagérés par «un net parti-pris des chercheurs du dix-neuvième siècle». D'après elle, même à cette époque, les femmes jouissaient encore d'une certaine indépendance héritée des Crétoises.

«Comme en Crète, le prestige de la Déesse rejaillissait sur les femmes, à la fois psychologiquement et socialement. Les prêtresses jouissaient d'une grande considération et des associations religieuses de femmes se formèrent autour des temples et des lieux saints. Citons, par exemple, l'influente communauté liée au célèbre temple d'Artémis (Diane) à Éphèse. Dans cette ville, comme dans toute l'Ionie, les femmes et les jeunes filles avaient une grande liberté. C'est en officiant au temple et lors des grandes fêtes nationales où l'on célébrait les déesses que les femmes avaient acquis l'influence et les responsabilités qu'elles exerçaient. Mais elles s'adonnaient aussi à des rites plus anciens. C'est ainsi qu'une foule de jeunes filles et de respectables matrones passaient des nuits entières sur les collines, où elles effectuaient des danses qui les plongeaient dans des transports extatiques, parfois dus à l'alcool, mais surtout de nature mystique. Les maris désapprouvaient ces pratiques, mais on dit qu'ils ne cherchaient pas à intervenir dans les affaires de la religion.»

Les Spartiates de l'âge classique continuaient à honorer la Déesse Artémis et les femmes de Sparte étaient extrêmement libres et indépendantes. Selon Euripide et Plutarque, les jeunes femmes Spartiates ne se trouvaient

pas à la maison, mais au gymnase où elles se dépouillaient de leurs vêtements encombrants et luttaient nues, avec les jeunes hommes de leur âge. Les femmes de Sparte jouissaient apparemment d'une totale liberté sexuelle et, bien que la monogamie fût théoriquement de règle dans le mariage, plusieurs auteurs classiques rapportent qu'elle n'était pas prise vraiment au sérieux. Plutarque mentionne que l'infidélité des femmes Spartiates était même glorifiée, tandis que Nicolas de Damas raconte ce qui est peut-être le fruit de sa propre expérience, qu'une Spartiate avait le droit de se faire engrosser par le plus bel homme qu'elle pouvait trouver, qu'il soit spartiate ou étranger.

le pays de Canaan — «la situation juridique et sociale de l'épouse israélite...»

J'ai placé à dessein, à la fin de ce chapitre, l'étude de la situation des femmes dans les deux états hébreux, Juda et Israël. En effet, on considère souvent ces deux nations comme un îlot de la société patriarcale, vénérant un dieu mâle unique. Pour une meilleure compréhension, nous comparerons ici la situation des femmes juives non seulement avec celle de leurs contemporaines babyloniennes et égyptiennes, dont les cultures furent si étroitement mêlées à la culture hébraïque, mais aussi avec celle des autres femmes du pays de Canaan où le peuple hébreu finit par s'installer définitivement.

Vers le quatorzième siècle avant notre ère, la cité d'Ugarit, située au nord du pays de Canaan, n'était pas une communauté hébraïque. On y a découvert plusieurs références à une femme dont le titre signifie «Grande Dame de la Maison royale»; on la nommait l'Adath

(c'est-à-dire «la Dame»; il s'agit du pendant féminin d'Adon, qui signifie «Seigneur»). La Déesse de cette région portait pratiquement le même nom, celui d'Anath. Les textes exhumés à Ugarit (actuellement Ras Shamra en Syrie), parmi lesquels se trouvaient les légendes d'Anath, montrent que cette «Grande Dame» prenait une part active à la politique.

Claude Schaeffer, co-directeur des premières fouilles d'Ugarit, écrivait en 1939: «Les femmes, et particulièrement la mère de famille, semblent avoir joui d'un statut social élevé à Ugarit.» Les documents de la même période révèlent qu'une femme conservait ses biens après un divorce ou en cas de veuvage. Les textes de loi ressemblent beaucoup à ceux de la nation d'Élam; ils prescrivent aux hommes de laisser leurs biens à leurs femmes plutôt qu'à leurs enfants, et ces derniers au lieu de chercher querelle à leurs mères doivent lui obéir et la respecter. Comme je l'expliquerai dans les deux chapitres suivants, Ugarit présente une curieuse combinaison des cultures nordiques et méridionales, qui se reflète dans sa mythologie religieuse. Selon les témoignages, de nombreux Indo-Européens vivaient dans la cité au quatorzième siècle, mais il ne semble pas que leur présence ait grandement modifié le statut des femmes à cette époque.

Chez les Ammonites de Canaan, peuple en continuel conflit avec les Hébreux, les femmes occupaient des postes officiels. L'archéologue G. Landes notait en 1961 que «la situation élevée des femmes allait de pair avec la pratique du nomadisme». Selon Landes, ce sont les reines, comme la Reine de Saba (environ 950 av. J.-C), qui dirigeaient à cette époque les états ou tribus arabes, état de fait qui est également confirmé au huitième et au septième siècle avant J.-C.

Contrastant avec la situation économique, juridique

et sociale des femmes des pays voisins, la situation des femmes israélites est le résultat de la reconnaissance presque totale du dieu mâle Yahvé et des structures patriarcales associées à cette divinité. Selon la Bible, et bien qu'aucune preuve archéologique ne le confirme, les lois israélites datent du temps de Moïse (environ 1300-1250 av. J.-C). Ces lois furent en vigueur chez les Hébreux du pays de Canaan jusqu'à la chute du royaume d'Israël, au nord, en 772 av. J.-C, et celle du royaume de Juda, au sud, qui survint en 586 av. J.-C. Ces sont ces mêmes lois qui figurent dans l'Ancien Testament tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Dans son analyse approfondie de la Bible, publiée sous le titre *Histoire ancienne d'Israël*, l'archéologue Roland de Vaux, également prêtre, faisait les observations suivantes sur les femmes israélites: «La situation sociale et juridique d'une femme israélite mariée était inférieure à celle de ses semblables dans tous les grands pays de l'époque... Tous les textes démontrent que les Hébreux désiraient avant tout des fils pour perpétuer la famille, la lignée et les biens et pour préserver le patrimoine ancestral. Un mari pouvait demander le divorce, ce que les femmes n'avaient pas le droit de faire... l'épouse appelait son mari *Ba'al* ou maître, ou encore *Adon* ou seigneur; elle s'adressait à lui comme une esclave à son maître ou comme un sujet à son roi. Dans le Décalogue, la femme fait partie des biens que possède son mari... et toute sa vie, elle reste une mineure. La femme n'hérite pas de son mari, ni les filles de leur père, à moins qu'il n'y ait pas d'héritier mâle. Une fille ou une femme mariée ne peut prêter serment qu'avec le consentement de son père ou de son époux, sinon son serment était nul. Un homme pouvait vendre sa fille. Les femmes n'avaient aucun droit à la succession.»

De Vaux affirme que, chez les Hébreux, les femmes n'avaient pas le droit de célébrer le culte, contrairement à toutes les autres cultures du Proche-Orient: «... l'hypothèse selon laquelle les femmes faisaient partie du clergé va à l'encontre d'une importante découverte linguistique: il y avait des prêtresses en Assyrie, il y avait des prêtresses et des grandes prêtresses en Phénicie; leur nom correspondait au féminin de *kohen* et quant aux inscriptions minoennes, elles comportaient une forme féminine de *lw'* (prêtre) que certains auteurs ont reliée à l'hébreu *lewy*, mais il n'existe aucun nom correspondant à *kohen* ou à *lewy* dans la langue hébraïque. En vérité, il n'y avait aucune femme parmi le clergé israélite.»

J'ajouterai que, selon la loi hébraïque, une femme n'avait pas le droit de posséder de l'argent ou des propriétés et puisque son serment n'avait aucune valeur, elle ne pouvait sans doute pas s'engager dans les affaires. Selon un des articles de la loi, sans doute le plus exécrable de tous, une femme qui perdait sa virginité avant le mariage était condamnée à la mort par lapidation ou par le feu. La notion de virginité n'avait pourtant pas encore fait son apparition dans les codes de loi du Proche-Orient. La loi hébraïque déclare encore qu'en cas de viol, la victime célibataire devra épouser son violeur ou, si elle est déjà promise ou mariée, elle sera lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuive.

C'est l'archéologue D. Ussishkin qui, en 1970, donne une des explications les plus claires du statut des premières femmes israélites. Voici comment il décrit une ancienne tombe juive, récemment exhumée en Israël: «Il semble bien qu'un des corps, presque certainement celui du mari, ait été placé au-dessus du corps de sa femme, afin de signifier jusqu'après sa mort le statut inférieur réservé à la femme.»

Malgré la faiblesse de la situation des femmes, voulue par les traditions et la loi hébraïque, deux événements révèlent une survivance possible de l'ancienne religion de la Déesse à l'intérieur même de la maison royale d'Israël. Si l'on en juge d'après ces événements, liés aux anciennes croyances, deux reines auraient réussi à prendre le pouvoir en se prévalant de l'antique coutume matrilinéaire, coutume qui avait peut-être resurgi en Israël à la faveur de rites «païens». Les protagonistes de ces deux événements sont des femmes, des reines israélites, l'une du royaume d'Israël et l'autre du royaume de Juda.

Dans le premier cas, il s'agit de la Reine Maacah, descendante probable d'une princesse araméenne du même nom qui appartenait au harem du roi hébreu David. La seconde Maacah apparaît dans la Bible comme la femme de Rehoboam, roi d'Israël de 922 à 915 av. J.-C. environ. La mère de Rehoboam n'était pas d'origine israélite; c'était une princesse ammonite; et c'est ce même roi qui, selon les dires, aurait érigé les statues «païennes» du veau d'or. Murray pense que la Reine Maacah épousa plus tard Abijam, le successeur de Rehoboam qui, dans la généalogie, apparaît comme le fils de Maacah et de Rehoboam. Son hypothèse est basée sur certaines versions de la Bible selon lesquelles Maacah était la mère d'Aba, le fils d'Abijam. Selon d'autres versions, il s'agirait de sa grand-mère, mais son nom apparaît à la place du nom de sa mère dans la généalogie et on ne mentionne jamais qui était sa mère dans ce cas, ce qui est tout à fait inhabituel dans les textes qui traitent des princes royaux d'Israël. Et Murray de conclure: «Si Abijam et Aba avaient la même mère, c'est qu'Abijam avait épousé sa propre mère.»

Asa fut un grand réformateur, abolissant les pra-

tiques «païennes» alors très répandues; c'est lui qui finalement détrôna Maacah. A la lumière des curieuses imprécisions relevées dans la généalogie d'Asa, la raison de la chute de Maacah, rapportée par la Bible, est des plus intéressantes. Dans le Livre des Rois, livre premier, 15:2-14, nous pouvons lire que Maacah avait érigé une «asherah», c'est-à-dire une statue de la Déesse Asherah. Si l'on considère les nombreuses preuves de «paganisme» qui jalonnent cette période, il semble tout à fait probable qu'Israël ait alors adopté les anciennes coutumes religieuses, c'est-à-dire la religion féminine et, avec elle, l'antique coutume de succession matrilinéaire. S'il en fut ainsi, Maacah devait être l'héritière royale, situation qu'elle occupa jusqu'à ce qu'Asa, vraisemblablement sous l'influence des prêtres hébreux, rétablisse une fois de plus la religion de Yahvé.

Le second événement remonte environ à l'an 842 av. J.-C, lorsqu'Athalie, fille de la reine Jézabel devint prétendante au trône de Juda. Selon la loi hébraïque, une femme ne pouvait régner seule et pourtant il fallut une violente révolution pour la détrôner. Jézabel était elle-même étroitement identifiée à l'ancienne religion, puisque ses parents, les grands-parents d'Athalie, étaient respectivement grande-prêtresse d'Ashtoreth et grand-prêtre de Baal dans la ville cananéenne de Sidon dont ils étaient les monarques. Le meurtre de Jézabel qui régna au côté d'Achab sur le royaume d'Israël, au nord, est en fait une attaque politique contre la religion de la Déesse. Les événements qui suivirent ce meurtre, relatés dans le livre premier et deuxième des Rois, sont très clairs. C'est pourquoi il est intéressant de remarquer que c'est la fille de Jézabel qui s'empara du trône de Juda, la seule femme qui ait jamais dirigé de son propre chef la nation juive. Fait encore plus significatif, Athalie, après avoir assuré ses

droits à la royauté, régna durant presque six ans et rétablit l'ancienne religion «païenne» à travers tout le pays, au grand dam des prêtres hébreux.

en résumé

Bien qu'on intervertisse souvent les relations de cause à effet qui lient filiation matrilinéaire, statut élevé des femmes et vénération de la Déesse, un fait ressort incontestablement de toute observation: dans de nombreuses régions du Proche-Orient, la religion de la Déesse fut étroitement liée au système de filiation matrilinéaire. Si la plupart des observations s'appuient sur les documents relatifs aux maisons royales, elles n'en sont pas moins suffisantes pour laisser supposer que les coutumes matrilinéaires étaient suivies par l'ensemble de la population de ces nombreux pays. Certaines lignes de force émergent de l'examen des changements qui menèrent de la religion de la Déesse au culte d'une divinité suprême mâle avec toutes leurs conséquences sur le statut des femmes.

A partir du début du second millénaire, les Assyriens établirent des contacts politiques et commerciaux étroits avec les Hittites, d'origine indo-européenne. C'est à cette même époque que les princes hourrites, également indo-européens, firent leur apparition dans plusieurs villes du nord de la Syrie. Vers 1600 av. J.-C, Babylone tombait aux mains des Kassites, peuple sous l'influence indo-européenne et un siècle plus tard, l'Assyrie était totalement sous le contrôle des Hourrites, qui formèrent le royaume de Mitanni.

Le mythe de Marduk fut introduit à la faveur de ces conquêtes. Marduk, dit-on, tua la Déesse pour

prendre la tête du panthéon babylonien. On retrouve le même mythe en Assyrie, où le nom d'Assur fut simplement substitué à celui de Marduk. Durant tout le second millénaire, les Indo-Européens continuèrent leurs incursions au pays de Canaan et en Mésopotamie, et ils ont sans doute joué un rôle important dans l'émergence de la loi et de la religion hébraïque.

Il pourrait être utile ici de résumer l'évolution des lois qui ont affecté les divers aspects de la vie des femmes. A Eshnunna (Sumer), vers l'an 2000 av. J.-C, un homme qui violait une femme était condamné à mort. Dans l'antique Babylone du temps d'Hammurabi, avant les grandes invasions indo-européennes, et malgré la présence de bon nombre de gens du Nord déjà à cette époque, on infligeait le même châtiment au violeur. Les lois assyriennes, datées de 1450-1250 av. J.-C. (c'est-à-dire quand l'Assyrie était aux mains des Indo-Européens) prescrivaient que le père ou l'époux de la femme violée viole à son tour la femme ou la fille du violeur et/ou que le père marie sa fille au violeur. La dernière partie de cette loi fut reprise par la loi hébraïque qui stipulait que la femme violée devait être mise à mort si elle était déjà mariée ou fiancée. La loi assyrienne semble être la première à faire mention de l'avortement qui était puni de mort.

Les réformes d'Urukagina (environ 2300 av. J.-C.) mentionnent qu'autrefois les femmes avaient l'habitude de prendre deux maris, même si cela n'était plus permis sous le règne d'Urukagina. Les lois d'Eshnunna prescrivent que l'homme qui prend une seconde femme, après que la première ait donné naissance à un enfant, doit être expulsé de la maison et y laisser tous ses biens. Toujours à Eshnunna, si une femme donne naissance à un enfant d'un autre homme que son mari alors que celui-ci est parti en guerre, il doit la reprendre auprès

de lui à son retour. On ne mentionne aucun châtiment en cas d'adultère. Selon le code d'Hammurabi, une femme ayant eu une relation sexuelle avec un autre homme que son mari doit aller prêter serment au temple avant de retourner près de lui. Mais les lois assyriennes et hébraïques donnaient au mari le droit de tuer et la femme et son amant.

Il est parfois difficile de faire des comparaisons entre les différentes régions et les différentes époques, car les lois ont souvent été créées en réponse à des incidents particuliers et font référence à des situations précises. Les changements juridiques majeurs qui affectent les femmes concernent leur droit d'exercer une activité économique, leur droit à l'héritage et corollairement les biens qu'elles peuvent transmettre à leurs enfants; les lois codifièrent aussi les comportements face au viol, à l'avortement, à l'adultère, de la part du mari ou de la femme et enfin la perte de la virginité avant le mariage qui, chez les Hébreux seulement, était puni de mort — pour les femmes. Dans la mesure où ces lois touchent d'abord et avant tout les activités économiques et sexuelles des femmes, il nous semble évident qu'elles étaient dirigées contre les coutumes de filiation matrilinéaire. Le très grand nombre de lois concernant les femmes permet de déduire que la situation économique et sexuelle des femmes se modifia continuellement entre l'époque des premières invasions (environ 2300 av. J.-C.) et la rédaction des lois hébraïques que l'on situe approximativement entre 1250 et 1000 av. J.-C, même si, je l'ai déjà dit, on n'a encore retrouvé aucun des textes de l'époque.

Le meilleur moyen d'évaluer jusqu'à quel point les coutumes de filiation matrilinéaire et l'adoration d'une divinité féminine ont affecté le statut des femmes, c'est peut-être de s'en remettre à nos propres observa-

tions de la situation des femmes des tribus juives, elles qui ont accepté le culte exclusif de la nouvelle divinité mâle et les lois subséquentes qui réglementèrent leur statut et leurs droits dans la société.

Il faut aussi considérer dans une perspective plus subjective, que la naissance d'une fille dans les sociétés matrilinéaires était saluée comme une bénédiction, de la même façon que les Hébreux priaient pour avoir des fils et se réjouissaient de la naissance d'héritiers mâles pour perpétuer la descendance familiale (attitude qui n'est pas très éloignée de celle de nombreuses familles contemporaines). Dans les sociétés matrilinéaires, les petites filles devaient être chéries pour les mêmes raisons. D'après les conservateurs du Musée archéologique de l'université de Cambridge, en Angleterre, cette attitude existe encore aujourd'hui. «Chez les Achantis, tribu africaine de tradition matrilinéaire, les petites filles sont particulièrement valorisées puisqu'elles seules transmettent le sang *(mogya)* et perpétuent la lignée maternelle *(abusua).»*

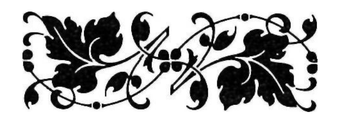
Dans l'antiquité, la Déesse du Soleil d'Arinna, en Anatolie, était vénérée en même temps que Ses deux filles et Sa petite-fille. Les Khasis de l'Assam honoraient leur Déesse avec Ses trois filles, ainsi qu'un fils rebelle. Nous pouvons seulement imaginer l'effet que cette attitude pouvait avoir sur la confiance en soi et le développement d'une jeune fille de cette époque.

La connaissance des liens entre l'adoration de la Déesse et la transmission matrilinéaire du nom, du patrimoine et de la succession au trône est une donnée de première importance si l'on veut comprendre la disparition de la religion de la Déesse. Comme je l'expliquerai, c'est probablement là qu'il faut chercher la raison de l'agressivité des envahisseurs patriarcaux du nord envers le culte de la Déesse (et tout ce qu'il représentait).

Si l'on en juge d'après la pérennité de la présence de la Déesse, divinité suprême des sociétés néolithiques et chalcolithiques du Proche et du Moyen-Orient, il est probable que Son culte, lié aux coutumes matrilinéaires, se soit perpétué sans changement durant des milliers d'années. Les plus grands bouleversements dans les croyances religieuses et les traditions sociales semblent correspondre à l'apparition des envahisseurs nordiques qui, selon toute vraisemblance, suivaient des coutumes patriarcales et patrilinéaires et adoraient une divinité mâle toute-puissante, avant même leur arrivée dans les régions où l'on vénérait la Déesse. Qui étaient ces peuples nordiques? Comment ont-ils réussi à faire disparaître peu à peu la religion plusieurs fois millénaire de la Déesse, pour finalement la détruire complètement?

CHAPITRE 4

LES ENVAHISSEURS DU NORD



À QUEL MOMENT et pour quelles raisons les tribus du nord choisirent-elles une divinité mâle? C'est là une question controversée. En effet, il ne nous est parvenu aucun témoignage de leurs origines, ni tablettes, ni temples. Leur apparition dans l'histoire coïncide pour nous avec leur arrivée dans les communautés du Proche et du Moyen-Orient qui révéraient la Déesse et avaient déjà bâti à cette époque des villes florissantes.

Le fait qu'il n'y ait aucune trace dans les contrées lointaines de la Russie et du Caucase des premiers établissements de ces tribus, juste avant les invasions, nous laisse croire qu'avant leur arrivée au Proche et au Moyen-Orient, elles étaient encore nomades, vivant de chasse et de pêche, éventuellement d'élevage, et qu'elles n'avaient que commencé à pratiquer l'agriculture. Selon

le contexte, on distingue ces peuples nordiques sous le nom d'Indo-Européens, Indo-Iraniens, Indo-Aryens ou simplement Aryens. Lorsqu'ils font leur apparition à l'époque historique, leur existence semble être celle de guerriers belliqueux, conduisant deux par deux des chariots de guerre tirés par des chevaux; à l'époque préhistorique, on présume que ce furent de grands marins, navigant le long des côtes et des rivières de l'Europe et du Proche-Orient.

Voici ce que dit Hawkes au sujet de leurs origines, dans un passage consacré aux groupes néolithiques et mésolithiques connus sous le nom de «cultures de la hache»: «Il n'y a pas de sujet sur lequel les érudits se contredisent plus totalement ou démontrent la plus grande absence d'objectivité que celui de l'origine de ces cultures. La raison de ce parti-pris réside dans l'acceptation par tous les savants du fait que ces cultures «de la hache» représentent l'origine de tous les peuples de langue indo-européenne... On peut avancer avec quelque certitude que les peuples «de la hache» étaient les descendants ethniques et culturels des peuples pêcheurs et chasseurs des grandes forêts tels que les Maglemosiens et les Kunda... Bien qu'il n'en ait pas toujours ni partout été ainsi, ce caractère devint avec le temps à dominance pastorale, patriarcale, belliqueuse et conquérante.*

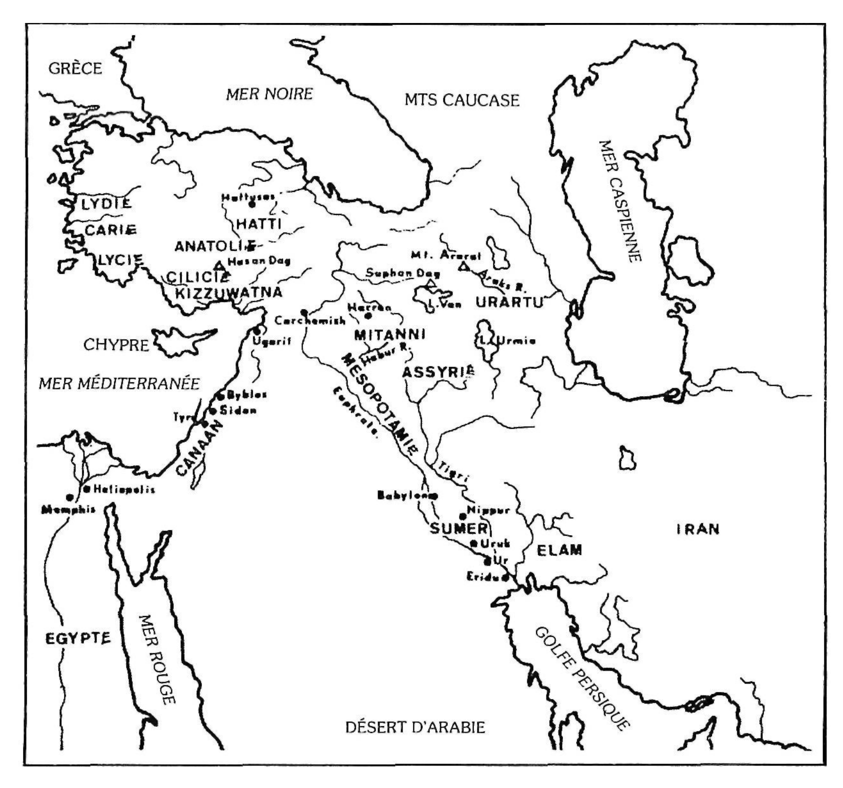
Les peuplades maglemosiennes et kunda de l'époque mésolithique (environ 15 000 à 8000 av. J.-C.)

* Certains érudits rattachent les peuples de langue indo-européenne à la culture néolithique Kurgan en Russie, juste au nord de la mer Noire et du Caucase. On a suggéré que le peuple Kurgan avait à une époque postérieure dominé l'Europe néolithique, et un auteur prétend même que ce sont eux qui introduisirent la langue indo-européenne en Europe à cette époque. (Comme il n'y a aucune trace de cette langue des Kurgan, ni en Russie, ni en Europe à cette époque, cette théorie reste encore hypothétique.)

habitaient pour la plupart les forêts et les côtes de l'Europe du Nord, et plus particulièrement du Danemark. Leurs emplacements se trouvaient généralement situés plus au nord que ceux de leurs prédécesseurs du gravétien-aurignacien, qui nous ont légué les statuettes de Vénus.

Lorsqu'on parle des invasions nordiques, il ne s'agit pas d'un événement majeur et localisé mais plutôt d'une série de vagues migratoires qui se sont échelonnées sur plus d'un millénaire et éventuellement de trois. La plupart des historiens et des archéologues s'entendent sur les invasions de la période historique à partir de 2400 av. J.-C, comme en témoignent la littérature et les découvertes archéologiques. Mais celles des temps préhistoriques restent sujettes à hypothèses et nous devons faire certaines déductions en nous basant sur des liens étymologiques. Ces toutes premières invasions, moins massives, remontent au quatrième millénaire av. J.-C, c'est-à-dire avant l'invention de l'écriture. Elles ne sont généralement pas attribuées aux mêmes tribus; cependant, face à certaines évidences, j'ai cru bon de les mentionner parallèlement aux invasions des périodes mieux connues, afin que le lecteur ou la lectrice puisse en tirer ses propres conclusions.

Ce qui est plus significatif, c'est la façon dont les envahisseurs du Nord, à l'époque historique, se considéraient comme un peuple supérieur. Ils avaient dû développer cette attitude à la suite de leurs victoires sur les habitants des cultures plus avancées, les peuples de la Déesse, qu'ils conquirent avec facilité. Les Indo-Européens étaient en conflit perpétuel non seulement avec les peuples dont ils avaient envahi les territoires, mais aussi entre eux. Les caractéristiques que l'on voit émerger dans chacune des contrées où l'on retrouve la trace de leur passage sont celles d'un groupe de guerriers



CARTE NO 2. Emplacements des régions mentionnées au chapitre 4.

belliqueux, accompagnés d'une caste de prêtres au mode de vie fastueux. Ils s'étaient infiltrés au préalable dans les pays qu'ils envahissaient pour finalement les gouverner.

Les dates attribuées à leurs premières incursions au Proche-Orient varient. Le Professeur James pense qu'ils étaient établis sur le plateau iranien dès le quatrième millénaire. Les conservateurs du Musée Fitzwilliam à Cambridge, en Angleterre, datent leur arrivée en Anatolie à la fin du quatrième millénaire ou au début du troisième, et d'après le Professeur Albright, ce ne serait «pas plus tard que le début du troisième millénaire». Quant au Professeur Seton Lloyd, il écrit: «Vers 2300 av. J.-C, une grande vague de peuples indo-européens, parlant un dialecte connu sous le nom de luvien, semble avoir balayé l'Anatolie.»

D'après le Professeur Gordon, «les Indo-Européens apparaissent sur la scène du Proche-Orient peu après l'an 2000 av. J.-C. Leurs principaux représentants sont les Hittites, mais les rois de Mitanni et leurs dieux portaient souvent des noms indo-européens... Le plateau iranien devint le terrain d'élection des Aryens (nom qui désigne la branche indo-européenne à laquelle appartiennent les Iraniens)». Gordon développe sa pensée et explique: «L'afflux des immigrants indo-européens au Proche-Orient durant le second millénaire av. J.-C. révolutionne l'art de la guerre. Les nouveaux arrivants introduisent le char de guerre tiré par des chevaux qui leur donne une rapidité et une force de frappe jusque là inconnues au Proche-Orient... Les conducteurs de char qui portent le nom indo-européen de *maryannu*, forment bientôt une nouvelle aristocratie dans toute la région, jusqu'en Égypte.»

A partir de l'Anatolie et de l'Iran, ces tribus continuèrent leur percée vers le sud en direction de la

Mésopotamie et du pays de Canaan. Selon le Professeur Albright: «Nous possédons des preuves archéologiques et des documents qui font état d'un grand mouvement migratoire, ou de plusieurs mouvements, partis du nord-est en direction de la Syrie au dix-huitième siècle av. J.-C. A la suite de ce mouvement, les tribus hourrites et indo-iraniennes envahissent la région. Vers le quinzième siècle, la presque totalité de la Syrie orientale et septentrionale était occupée principalement par les Hourrites et les Indo-Iraniens... Megiddo, Jérusalem et Ascalon (toutes situées au pays de Canaan) sont gouvernées par des princes aux noms anatoliens ou indo-iraniens. Le type crânien de Megiddo, qui présentait auparavant tous les caractères méditerranéens, s'apparente maintenant au type alpin brachycéphale.

Ces invasions sont sporadiques; il nous est donc difficile de retracer chacune d'elles, cela nécessiterait probablement un volume entier pour chaque région traitant d'une longue période de temps. Mais selon toutes les évidences historiques, mythologiques et archéologiques, il semble que ce soient ces peuples nordiques qui identifièrent les premiers dieux à la lumière et le démon aux ténèbres (ces concepts sont liés sans doute à leurs comportements raciaux vis-à-vis des peuples méridionaux dont la peau est sombre) et ce sont eux qui introduisirent également la divinité mâle suprême dans les panthéons des pays conquis. L'apparition de cette divinité dans la littérature ultérieure, l'emphase avec laquelle sa suprématie est décrite et affirmée, ainsi que le rôle extrêmement important de la caste des prêtres laissent à penser que ces invasions ont pu être des croisades religieuses tout autant que des conquêtes territoriales.

La mythologie de chaque culture témoigne de l'arrivée de ces tribus indo-aryennes et de la façon dont

elles opposèrent leurs divinités masculines aux divinités féminines vénérées par les populations indigènes des régions occupées; on retrouve par la suite un amalgame confus des deux conceptions théologiques. Ce sont ces mythes qui nous permettent de retracer les attitudes qui ont entraîné la fin du culte de la Déesse.

Comme l'écrit Sheila Collins: «La théologie est en fin de compte de nature politique. La façon dont les communautés humaines divinisent ce qui est transcendant et déterminent les catégories du bien et du mal provient moins d'une révélation miraculeuse de la vérité venue d'un autre monde, que de la dynamique des rapports de pouvoir dans les sociétés qui élaborent ces théologies.»

La mythologie religieuse retrouvée dans les archives royales des nations gouvernées par les Indo-Européens à l'époque historique, mythologie rédigée par les scribes royaux et les prêtres, souvent dans la langue des pays conquis, nous permet de penser que ces peuples étaient plutôt motivés par des buts politiques que par une ferveur religieuse. La prédominance des mythes attribuant à la divinité mâle la création de l'univers ou l'institution de la royauté, alors que rien de tel n'existait auparavant, suggère fortement que la plupart de ces mythes furent rédigés par les prêtres des envahisseurs comme une justification de la suprématie de la nouvelle divinité mâle et de l'instauration d'une royauté, résultat du lien qui unit le roi au dieu.

Contrairement au fils/amant de la Déesse, le dieu mâle indo-européen est souvent représenté comme le dieu de la tempête, jetant le feu et les éclairs du haut d'une montagne. Ce symbolisme récurrent laisse à penser que les peuples nordiques considéraient auparavant les volcans comme les manifestations de leur dieu, élément dont nous reparlerons au chapitre cinq. Dans

certaines régions, ce dieu était associé à la Déesse par mariage, ainsi le dieu de la tempête Taru et la Déesse du Soleil d'Arinna, ou encore Zeus et Héra. Dans certaines légendes, il prend la forme d'un jeune homme fougueux qui tue héroïquement l'ancienne divinité féminine après avoir obtenu parfois la promesse d'être le premier dans la hiérarchie divine.

Dans de nombreux mythes, la divinité féminine est symbolisée par un serpent ou un dragon, le plus souvent associé aux ténèbres et au démon. Il arrive parfois que le dragon n'ait pas de genre, qu'il soit neutre, ou même qu'il ait une identité mâle (étroitement associé à sa mère ou à son épouse, c'est-à-dire la Déesse). Mais l'intrigue et la symbolique sous-jacente à l'histoire se ressemblent tant d'un mythe à l'autre que, si l'on en croit les histoires qui parlent nommément de la divinité féminine, nous pouvons supposer que l'identité allégorique du dragon et du serpent est celle de la religion de la Déesse. La divinité suprême des peuples conquis et gouvernés par les envahisseurs indo-européens, la Déesse, ne fut pas éliminée mais intégrée symboliquement aux mythes de telle façon que nous pouvons retracer l'histoire de sa défaite.

Le dieu mâle est invariablement le maître tout-puissant de la lumière. On retrouve ce mythe, à quelques petites différences près, dans bien des régions; chez les Hittites d'Anatolie, dans la bataille qui oppose le dieu de la tempête au dragon Illuyankas; en Inde, entre Indra, dieu des Montagnes, et la Déesse Danu accompagnée de son fils Vrtra; au pays de Canaan, entre Baal (qui joue un double rôle, à la fois dieu de la tempête du mont Saphon et frère/époux de la Déesse Anat) et le serpent Lotan ou Lawtan (dans la langue cananéenne, *lat* signifie déesse); à Babylone, probablement sous le règne des Kassites indo-européens, entre

Marduk et la Déesse Tiamat; en Assyrie, sous le contrôle des Indo-Européens de Mitanni, le dieu Assur s'approprie les exploits de Marduk; en Grèce indo-européenne, entre Zeus et le serpent Typhon (fils de la Déesse Gaia), entre Apollon et le serpent Python (qui serait aussi le fils de Gaia), et entre Hercule et le serpent Ladon qui garde l'arbre sacré de la Déesse Héra (que Gaia lui aurait donné lors de son mariage avec Zeus). Ce mythe apparaît dans les écritures anciennes des Hébreux (nous reparlerons également de leurs liens avec les Indo-Européens au chapitre cinq) à propos de la victoire du dieu hébreu Yahvé (Jéhovah) sur le serpent Leviathan (un autre nom cananéen pour Lotan). C'est ce même mythe qui est peut-être à l'origine des légendes de Saint Georges et du dragon et de Saint Patrick en proie aux serpents.

Il semble que la religion féminine, spécialement après les premières invasions, ait intégré les divinités masculines à son panthéon. La Déesse reste la divinité populaire durant des milliers d'années après les invasions. Sa situation se détériore en Mésopotamie, au temps de Marduk et d'Assur au seizième siècle av. J.-C, mais ce sont les attaques des Hébreux et pour finir des chrétiens des premiers siècles ap. J.-C. qui lui donnent le coup de grâce et la font presque complètement tomber dans l'oubli.

C'est dans ces récits des peuples indo-européens que nous pouvons retrouver l'origine de bien des concepts hébraïques. L'idée d'un dieu, flamboyant de lumière au sommet d'une montagne, la dualité entre la lumière et les ténèbres qui symbolisent le bien et le mal, la victoire mythique de ce dieu mâle sur le serpent, et la suprématie d'une classe dominante sont des concepts prédominants dans la religion et la société indo-européenne. Nous les retrouvons aussi dans la religion des

Hébreux et dans leurs conceptions politiques. Cette influence ou encore une parenté possible entre les Indo-Européens et les Hébreux explique le patriarcat absolu que professaient ces derniers et sur lequel nous reviendrons au chapitre cinq. Nous comprendrons mieux les attitudes et les idées qui animaient les Hébreux et plus tard les chrétiens en commençant par prendre connaissance des déterminations politiques des Indo-Européens et de leur imagerie religieuse.

l'Inde — «l'origine des castes...»

L'Inde a conservé des traces évidentes des invasions indo-aryennes et de la conquête du peuple fidèle à l'ancienne Déesse. La langue des Indo-Aryens de l'Inde était ce que nous appelons aujourd'hui le sanskrit. A l'époque des invasions, les peuples nordiques ne connaissaient pas l'art de l'écriture. Ils adoptèrent deux alphabets, probablement d'origine akkadienne, avec lesquels ils rédigèrent leurs hymnes et autre littérature. Les témoignages les plus approfondis que nous ont laissés les Indo-Aryens de l'Inde se trouvent dans les livres des Veda, écrits entre 1500 et 1200 av. J.-C. en langue indo-européenne sanskrite avec des alphabets d'emprunt. Voici ce que le Professeur E.O. James écrivait: «Il semble que les dieux du ciel qui font partie de l'ancien panthéon védique étaient déjà honorés par les tribus aryennes lorsqu'elles commencèrent leur migration au second millénaire... A leur arrivée en Inde, ce n'est pas à une population aborigène primitive que ces tribus se trouvèrent confrontés, comme on le croyait jusqu'en 1922, avant les fouilles archéologiques de la vallée et de la région de l'Indus, mais à une civili-

sation urbaine hautement développée, supérieure à leur mode de vie frustre, tel qu'il est décrit dans le Rig Veda.

Guiseppi Sormani écrivait en 1965: «Les Aryens entrèrent en contact avec des formations sociales déjà anciennes et très civilisées auprès desquelles ils faisaient figure de véritables barbares.» Selon le même auteur: «Ils avaient abandonné depuis longtemps le matriarcat pour adopter un système familial ainsi qu'une forme de gouvernement patriarcaux.»

D'après les hymnes du Rig Veda des Indo-Aryens, au tout début des temps seul existait l'*asura* — la puissance vitale. L'asura donna naissance à deux groupes cosmiques; le premier, ennemi des Aryens, et dont la mère était la Déesse Danu ou Diti, était connu sous le nom de Danavas ou Dityas. Le second, qui était sans aucun doute le héros des Aryens, portait le nom de A-Dityas. Cette dernière appellation laisse à penser que cette mythologie a été élaborée en réaction à la présence des fidèles de Diti; en effet, A-Ditya signifie littéralement «non-Dityas», c'est-à-dire qui n'appartient pas au peuple de Diti. Il est donc fort probable que certains de ces hymnes mythologiques ne furent pas rédigés au moment où les Aryens entrèrent en contact avec les peuples qui vénéraient la Déesse, mais qu'ils furent composés beaucoup plus tard.

Un des plus grands dieux indo-aryens était Indra, Seigneur des Montagnes, «celui qui détruit les cités». Après avoir obtenu la promesse de sa suprématie, s'il réussissait à tuer Danu et Son fils Vrtra, il accomplit l'acte et assura ainsi le règne des A-Dityas. Dans un hymne consacré à Indra dans le Rig Veda, à l'occasion de cet événement, Danu et Son fils sont d'abord représentés par des démons à forme de serpent; une fois morts, Ils sont symbolisés par une vache et un veau. Ces deux symboles, le serpent et la vache, font tous

deux partie du culte de la Déesse au Proche et au Moyen-Orient. Après le double meurtre de Danu et de Vrtra, «les eaux cosmiques se répandirent et devinrent gravides». Elles donnèrent alors naissance au soleil. Cette conception du dieu-soleil, émergeant des eaux matricielles, apparaît dans d'autre mythes indo-européens; elle est également associée à deux des invasions préhistoriques.

L'attitude des Indo-Aryens face aux femmes apparaît clairement dans deux phrases du Rig Veda attribuées à Indra: «L'esprit d'une femme ne supporte pas la discipline. Son intelligence est faible.» Ces jugements nous semblent plutôt ironiques lorsqu'on compare le degré de culture des Indo-Aryens patriarcaux à celui des peuples de la Déesse à prédominance féminine, qui furent assujettis par la force.

Le Rig Veda mentionne également un dieu patriarche connu sous les noms de Prajapati et Dyaus Pitar. Dans le Rig Veda, il apparaît sous une forme presque abstraite. Mais dans les écritures brahmaniques postérieures, Dyaus Pitar est considéré comme «le père universel suprême». Dans plusieurs hymnes du Rig Veda, on retrouve des traces du culte des ancêtres paternels. Les Indo-Aryens récitaient chaque jour le Pitriyajna, en l'honneur des anciens patriarches. Dans ce rituel, le père de famille tenait le rôle du grand prêtre et transmettait plus tard ses privilèges à son fils aîné. *Pitar* signifie père en sanskrit, mais *pati* a plusieurs significations dont les liens attestent la situation des hommes dans ces tribus nordiques. *Pati* peut être traduit par seigneur, législateur, maître, propriétaire et *époux*.

Le développement de la culture indo-aryenne est à l'origine de la religion hindoue et de l'idée d'une supériorité des individus à peau claire sur ceux à peau foncée. Les brahmanes, prêtres des Indo-Aryens à la

peau claire, représentent la quintessence de la hiérarchie raciale. Selon Sormani: «Bien des études ont été effectuées sur la véritable origine des castes; les théories les plus fondées font remonter cette origine aux invasions de l'antiquité. Les Aryens à la peau blanche ne voulaient pas se mêler aux premiers habitants, les Dravidiens à la peau colorée (en sanskrit, le mot caste, *varna*, signifie couleur). Les premières mesures qui ont entraîné la division de la population en castes, ont été les lois interdisant les mariages mixtes entre Aryens et Dravidiens.»

Dans un texte plus tardif, la *Bhagavad Gita*, le héros aryen Arjuna craint de miner «les fondements de la société», entraînant un état d'anarchie qu'il décrit comme «la corruption des femmes», qui conduirait finalement au «mélange des castes».

Rama, personnage qui symbolise la tradition brahmanique, apparaît dans la mythologie indo-aryenne vers 400 av. J.-C, mais il devait faire partie des légendes antérieures. Norman Brown, professeur de sanskrit à l'université de Pennsylvanie, le décrit en ces termes: «Rama est dans la mythologie celui qui porte le flambeau de la culture aryenne (soit brahmanique ou sanskrite) aux peuples du sud de l'Inde qui ne sont pas encore «aryanisés». Aujourd'hui encore dans cette région, sous le manteau de la culture officielle aux mains des brahmanes, préside un substrat d'origine essentiellement dravidienne... Rama arrive à ses fins par la force des armes... il apparaît donc comme celui qui apporte la culture et la lumière aux aborigènes; si ces derniers sont récalcitrants, on les appelle des démons et s'ils se convertissent volontairement, des singes et des ours.

Ainsi, ces envahisseurs patriarcaux qui professent l'infériorité des femmes, sont peut-être également responsables des premières attitudes racistes.

Les Aryens devaient se représenter la lumière comme la lueur aveuglante des irruptions volcaniques, symbolisée par la suite par les feux des sacrifices allumés en permanence, ou comme la lueur des astres, particulièrement celle du soleil, ou celle des éclairs lancés par le dieu de la tempête. Il est possible également qu'ils aient pensé en termes de lumière à leur peau claire, comparée à celle des Méditerranéens, de même qu'au «royaume de la lumière éternelle» où l'esprit des morts était censé résider. «Nos pères bienveillants habitent au coeur de la lumière, la lumière primordiale.» Brahma, dont le nom devint finalement celui du dieu suprême, est «celui dont la forme est lumière». *Dev*, terme sanskrit pour dieu, signifie littéralement luisant ou brillant. Un autre dieu du Rig Veda qui tiendra plus tard un rôle plus important dans les Avesta iraniens, Mithra, est continuellement associé à la lumière tandis que Varunna, probablement un autre nom de Dyaus Pitar, a pour tâche d'offrir des sacrifices quotidiens afin de faire sortir «l'éclatant soleil» des «profondeurs des ténèbres souterraines».

Tous les documents archéologiques, particulièrement le travail de Sir John Marshall, attestent qu'avant les invasions aryennes la population indigène de l'Inde adorait la Déesse. Les toutes premières cultures de la vallée de l'Indus semblent avoir été en contact avec Sumer et Élam aux environs de l'an 3000 av. J.-C. Les attitudes et les croyances religieuses sont souvent fortement ancrées dans la famille ou dans les coutumes sociales. Si la majeure partie de la population révérait autrefois la Déesse, il n'est pas surprenant de voir ces croyances resurgir de temps à autre, aux époques où il est possible de le faire ouvertement et en toute sécurité, même si les laps de temps entre ces résurgences peuvent nous sembler incroyables.

On peut constater à des périodes plus récentes de l'histoire indienne, comme dans bien des régions où le culte d'une divinité mâle s'est substitué à une religion féminine, la survivance du culte de la Déesse chez bien des gens, en particulier ceux qui vivent dans des zones plus isolées. Le culte d'une divinité féminine apparaît encore en Inde en l'an 600 de notre ère. La Déesse est présente dans les Puranas et les Tantras, sous de nombreuses appellations, mais celle de *Devi,* qui signifie simplement Déesse, les résume toutes. On remarquera que le nom de Devi provient du sanskrit Dev, et que le nom de Danu ou Diti est tombé dans l'oubli.

Voici ce qu'explique le Professeur Brown: «Si nous n'en avons pas entendu parler plus tôt, c'est que de toute évidence la Grande Mère n'est pas d'origine aryenne et que les brahmanes mirent du temps à la reconnaître. Elle est tout à fait différente des divinités féminines du Rig Veda... Le culte de la Grande Mère Divine est largement répandu aujourd'hui dans l'Inde non aryenne; dans le sud de l'Inde, chaque village possède sa collection d'Ammas, ou Mères. Leur adoration constitue la principale activité religieuse du village... et les prêtres (il y a également des prêtresses) ne sont pas des brahmanes... mais ils appartiennent à des castes inférieures, ce qui indique l'origine pré-aryenne ou tout au moins non aryenne de ces déesses.»

Brown nous dit que la Déesse a été finalement intégrée dans la littérature brahmanique, mais il fait remarquer que «la conception de la Grande Mère reste encore ambiguë dans les cercles de brahmanes».

l'Iran — «...la semence des terres aryennes»

On retrouve également les croyances indo-aryennes dans la littérature iranienne, mais à une époque plus tardive. Malheureusement, les écrits les plus anciens que nous possédons ne remontent qu'au sixième siècle avant J.-C; il s'agit du Zend-Avesta de Zarathoustra. Mais, comme l'explique James, ces sources mythologiques nous éclairent puisque «les Indiens comme les Iraniens étaient, nous l'avons vu, des Aryens provenant de la même souche ethnique indo-européenne établie sur le plateau iranien depuis le quatrième millénaire, et qui parlait, semble-t-il, un dialecte sanskrit védique».

C'est ce que confirme le Professeur M.J. Dresden: «Un ensemble de preuves linguistiques, religieuses et sociales substantielles fondent l'hypothèse selon laquelle les tenants des deux cultures, l'une trouvant son expression dans le Rig Veda indien, l'autre dans les Avesta iraniens, ne formaient autrefois qu'un ensemble.»

Bien que des changements considérables séparent l'époque du Rig Veda de la rédaction des Avesta, nous y retrouvons le concept du père patriarche, qui représente la lumière; il se nomme maintenant Ahura Mazda. On lui donne en général le titre de Maître de la Lumière. Il réside au sommet d'une montagne d'où il brille avec éclat. Cette résidence était située, disait-on, sur le mont Hara qui aurait été la première montagne de la création. Dans la langue indo-iranienne, le mot *hara* signifierait de fait montagne.

Le dualisme lumière-ténèbres identifié au bien et au mal est omniprésent dans la pensée religieuse iranienne. Ahura Mazda représente l'essence même du bien, tandis que le démon appelé Ahriman vit au «plus

profond des ténèbres». Dans un récit, Ahriman, qui a osé se hisser jusqu'à la frontière qui le sépare d'Ahura, est aveuglé par la lumière de celui-ci. Devant cette force et cette suprématie évidentes, Ahriman s'enfuit à nouveau vers les ténèbres. Dans les textes iraniens du deuxième siècle ap. J.-C, textes dits «manichéens», le bien et le mal sont une fois de plus identifiés à la lumière et aux ténèbres: «Les maux de l'humanité résultent du mélange du bien et du mal.» Mithra, qui fait une apparition dans le Rig Veda, joue un rôle plus significatif dans la pensée iranienne: il y devint le vainqueur «des démons des ténèbres».

Le personnage iranien le plus intéressant est celui de Gayo Mareta, le premier homme de la création. Gayo Mareta devait représenter en Iran ce que représentait Indra en Inde. *Gauee* ou *gavee* signifie vache en sanskrit et *mrityu,* mort ou meurtre, mot qui a survécu dans la langue germanique indo-européenne sous la forme de *Mord,* et dans la langue anglo-saxonne sous la forme de *murder,* qui signifient tous deux meurtre. Ainsi Gayo Mareta serait le «meurtrier de la vache». Il aurait joué ce rôle autrefois en Iran comme Indra, meurtrier de la Déesse Danu, symbolisée par une vache et dont le culte était mieux connu en Égypte. Dans les livres des Pahlavi, écrits environ 400 ans av. J.-C., on peut lire: «Ahura créa à partir de Gayo Mareta la famille des pays aryens, la semence des terres aryennes.»

Dans une addition tardive à la mythologie iranienne, nous voyons réapparaître la religion de la Déesse. Selon des textes du quatrième siècle ap. J.-C., la Déesse Anahita avait la garde de l'univers. Fait assez curieux, ces textes disent que «Ahura Mazda lui avait donné la tâche de veiller sur la création».

les Hourrites — «...une caste dominante chez les Indo-Aryens»

Un groupe plus ancien, connu sous le nom de Hourrites, nous éclaire encore plus sur l'identité et les schèmes culturels des envahisseurs du nord. La majorité des Hourrites n'étaient pas d'origine indo-européenne, et ils n'utilisaient même pas une langue indo-européenne. Mais ils venaient, comme les Indo-Européens, du nord de l'Anatolie ou de l'Iran et possédaient les caractéristiques du groupe brachycéphale (groupe alpin). C'est peut-être dans ces régions qu'ils furent eux aussi conquis par les Indo-Européens, qui prirent en main leur gouvernement.

D'après le Professeur Saggs, «ces peuplades étaient connues depuis longtemps dans l'Ancien Testament sous le nom de Horites ou Horims; elles parlaient une langue qui n'avait d'affinité avec aucune autre si ce n'est avec la langue d'Urartu, plus récente. Elles ont dû atteindre les montagnes de l'Assyrie septentrionale, venant vraisemblablement des régions du Caucase, vers le milieu du troisième millénaire av. J.-C.»

Vers 2400 av. J.-C, il existait un établissement hourrite isolé à Urkish, dans la vallée de l'Habur, à l'ouest de l'Assyrie. A cette même époque, on voit apparaître des noms hourrites à Nuzi et Tell Brak qui deviennent par la suite des centres importants du royaume hourrite; on en trouve jusqu'au sud de Babylone et dans la cité sumérienne de Nippur, à soixante kilomètres d'Érech, vers 2300 av. J.-C.

L'archéologue O.R. Gurney, auteur de *The Hittites* (1952), suggère que la première patrie des Hourrites fut le nord de l'Iran. «On sait que les peuples hourrites ont quitté les régions montagneuses du sud de la Cas-

pienne pour se répandre progressivement vers le sud et vers l'ouest, à partir de 2300 av. J.-C... C'est durant le second millénaire qu'ils s'organisèrent en plusieurs royaumes puissants... situés en amont de l'Euphrate et de l'Habur.»

Si nous portons un intérêt à ces Hourrites ou Horites, alors que la majorité d'entre eux n'étaient même pas indo-européens, c'est qu'il est prouvé que leurs princes et leurs chefs, eux, l'étaient. Saggs explique que «... les rois de Mitanni ne portaient pas de noms hourrites, mais des noms indo-européens, et les anciens dieux de l'Inde, Mitra, Varuna et Indra, y étaient honorés... Tous ces éléments indiquent la présence d'une caste de guerriers aryens dominant une vaste population d'origine non aryenne.» Gurney confirme l'hypothèse selon laquelle Mitanni «... était gouvernée par une dynastie de rois dont les noms avaient une étymologie aryenne. Les divinités indiennes, telles Indra et Varuna, avaient une place de choix dans leur panthéon. Il est donc évident que la population hourrite de Mitanni était dominée par une caste dirigeante d'Indo-Aryens».

La légende d'Indra devait y être connue puisque son nom figure dans les tablettes des Hourrites, mais aucune trace de cette légende n'a encore été retrouvée. Un des mythes hourrites, que l'on connaît à travers des copies hittites, décrit les efforts pour détruire Teshub, époux d'une des grandes Déesses anatoliennes Hepat, que la reine hittite Pudu-Hepa prenait pour la même divinité que la Déesse du soleil d'Arinna; mais ce mythe n'est pas une histoire de dragon typique. Le principal protagoniste est le dieu Kumarbi, dont le principal sanctuaire correspond au premier établissement hourrite à Urkish. Dans ce mythe, on le nomme «père de tous les dieux», ce qui est révélateur de ses origines aryennes,

puisque *rajkumar* en sanskrit veut dire prince. Kumarbi donne naissance à un enfant de pierre, nommé Ullikummi, qui est aussi le nom d'une montagne située sur le territoire de Kizzuwatna en Cilicie, dans le centre-sud de l'Anatolie; il s'agit peut-être du volcan à deux sommets appelé aujourd'hui Hasan Dag. La tâche d'Ullikummi est de détruire Teshub. Le texte est long et tortueux; il est brisé à certains endroits essentiels, mais un des points majeurs est l'ordre donné à Ullikummi «d'éliminer la ville de Kummiya», et d'aller «frapper Teshub», «de le battre comme de la paille» et «de l'écraser du pied comme une fourmi». Bien que cela ne soit pas prouvé, il est probable que la ville de Kummiya de la légende représente la cité de Kummani, qui était un des plus importants sanctuaires de la Déesse Hepat.

On peut associer la signification du mot Hourrite, Horite ou Horim à celle du mot iranien *hara,* montagne. On retrouve la racine de ce mot dans les termes allemands *Höhe,* colline, et *höher,* comparatif de haut (comme peut-être dans l'anglais *higher).* Il est donc probable que les Hourrites étaient simplement désignés par le terme de «montagnes» ou «collines» en souvenir de leur patrie d'origine.

Mais il est également possible que le nom de Hourrite provienne à l'origine du mot sanskrit *hari,* qui signifie «jaune doré». Le mot *hari* est généralement associé à Indra, dieu des montagnes, pour qualifier son arc, son cheval, ses sandales et tous ses attributs symboliques. On peut même remonter au terme sanskrit *hiran,* posséder de l'or, qui est devenu en latin *oro.*

Si l'on veut aller plus loin, ces deux groupes de mots dérivent vraisemblablement d'une ancienne conception de la montagne d'or, le royaume de la lumière éternelle où résidaient les ancêtres des Aryens après leur mort. Cette image est encore plus claire dans la

représentation plus tardive d'Ahura dans sa demeure de lumière au sommet du Mont Hara.

la période d'El-Obéïd — Éridu, Urartu, Ararat et Aratta

Parallèlement à ces apparitions indo-européennes dont on a des preuves historiques à partir du milieu du troisième millénaire, on a émis l'hypothèse que les Indo-Européens, ou d'autres groupes qui leur étaient apparentés, tels que les prédécesseurs des Hourrites, auraient pu pénétrer au sud de l'Iraq dès le quatrième millénaire av. J.-C. Un de ces groupes, désigné généralement sous le nom de culture Obéïd (terme donné par les archéologues d'après le nom actuel du site d'El-Obéïd, où l'on a décelé pour la première fois leur présence), pénétra dans la région du Tigre et de l'Euphrate à cette époque. On a longtemps pensé que le peuple d'Obéïd venait des hauts plateaux de l'Iran, mais certains érudits commencent à croire qu'il était originaire du nord de l'Iraq.

Selon certains auteurs, c'est lui qui introduisit la langue sumérienne, bien qu'il n'en existe aucune preuve puisqu'il n'y avait à l'époque aucune forme d'écriture. Cette langue qui n'est ni sémitique, ni indo-européenne, a longtemps intrigué les linguistes. D'après le professeur S.N. Kramer, qui a effectué un énorme travail pour déchiffrer les tablettes sumériennes, la langue sumérienne présente «certaines réminiscences des langues ouraliennes-altaïques». La présence de ces langues a été décelée dans certaines régions au nord et à l'ouest de la mer Caspienne, et on a suggéré qu'Aratta, dont on parle souvent dans les textes sumériens, était situé dans



CARTE NO 3. Les principales voies d'eau de l'Estonie au golfe Persique.

ces mêmes régions ou légèrement plus au sud, sur la bordure nord-ouest de l'Iran, le long de la mer Caspienne.

Quelle qu'ait été sa provenance, il semble que le peuple d'Obéïd ait fondé son principal établissement à l'endroit où s'élèvera plus tard la ville d'Éridu, tout près de l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate dans le golfe Persique. On sait également que sa population se répandit le long des deux fleuves. D'après Mellaart, cet événement eut pour conséquence «la chute de la culture de Halaf» et «une série de massacres et de destructions à Arpachiyah».

Le peuple d'Obéïd s'étendit jusqu'au lac Urmia et au lac Van au nord, tout près de la frontière russo-iranienne, région dont il était peut-être originaire lorsqu'il n'était encore qu'un peuple nomade. Cette région fut désignée plus tard sous le nom d'Ararat ou Urartu, probablement dérivé du nom Aratta. Il est possible que le nom d'Aratta ou Urartu (qui, d'après ce qu'on en sait, fut occupé plus tard par les Hourrites et que l'on donne parfois pour leur terre d'origine).

Vers 4000 av. J.-C, le peuple d'Obéïd bâtit un temple à Éridu. Alors que des sanctuaires en l'honneur de la Déesse avaient été érigés dans bien des cités du néolithique et du chalcolithique dès le septième millénaire, le temple d'Éridu semble être le premier construit sur une plate-forme élevée. Est-ce qu'il s'agissait là de simuler une montagne, alors qu'il n'y en avait pas? Fait assez surprenant, le mot sumérien pour montagne est *hur* ou *kur.* Contrairement à toutes les communautés vivant en Iraq à cette époque, on n'a pas retrouvé une seule figure de la Déesse dans le temple des Obéïd à Éridu.

Les peuples maglemosiens et kunda, dont nous avons déjà parlé, et qui semblent être les ancêtres cul-

turels des Indo-Européens, utilisaient des pirogues ou canots, même au mésolithique. Ces embarcations étaient creusées dans des troncs d'arbres dont on brûlait l'intérieur pour laisser une place à leurs occupants. Dans la très haute antiquité, ces peuples habitaient le nord de l'Europe et le Danemark. On leur a attribué la fabrication de deux canots, l'un trouvé aux Pays-Bas et l'autre sur la côte de l'Écosse. Or les gouvernails, les filets et les casiers à poissons révèlent que ces embarcations étaient utilisées pour la pêche, qui constituait, semble-t-il, une de leurs principales activités.*

A une époque toujours marquée par la fonte des grands glaciers et les pluies diluviennes qui survenaient encore au dixième millénaire, l'Europe et le Proche-Orient étaient sillonnés d'un grand nombre de fleuves et de rivières qui n'existent plus aujourd'hui. Il est donc possible que quelques-uns de ces anciens navigateurs se soient finalement frayés un chemin vers le climat plus clément d'Éridu, mais leur migration a dû s'étaler sur des générations. On a également retrouvé des traces de peuples maglemosiens en Estonie, ce qui laisse à penser qu'ils durent descendre la Volga en direction de la mer Caspienne. Beaucoup d'entre eux ont dû vagabonder à l'embouchure des nombreuses rivières qui se jettent sur le bord occidental de la Caspienne, dans la région du Caucase. La plus importante de ces rivières, même de nos jours, est l'Araks. En suivant le cours de l'Araks, ils durent déboucher sur le lac Urmia et le lac Van, c'est-à-dire au pays d'Urartu, là où les affluents du Tigre se jettent dans le cours principal du fleuve qui conduit directement au golfe Persique, où il rejoint l'Euphrate.

* Les Maglemosiens, un peuple particulièrement mobile, portaient le plus grand intérêt aux moyens de transport; ils ont inventé des skis et des traîneaux.

Hawkes nous dit que «les hommes de la culture d'El-Obéïd furent probablement les premiers à naviguer régulièrement sur l'Euphrate... Dans une tombe obéïd plus tardive, exhumée à Éridu, on a retrouvé la plus ancienne représentation de bateau à voile connue dans le monde».

La divinité vénérée à Éridu à l'époque historique était le dieu Enki. A l'époque préhistorique, le dieu de ce sanctuaire était représenté sous la forme d'un poisson ou d'un dieu aquatique; on lui apportait des offrandes de poissons qu'on brûlait sur son autel. A l'époque historique, Enki était considéré comme le dieu des eaux; on le décrivait souvent naviguant dans son bateau, ou encore on l'appelait simplement «celui qui navigue». Cette conception d'un dieu-poisson ou dieu des eaux est tout à fait semblable à celle retrouvée dans un fragment de tablette attribuée aux Hittites indo-européens; on y décrit le dieu soleil émergeant des eaux avec un poisson sur sa tête. C'est une idée qui rappelle également le dieu soleil né des eaux cosmiques qui selon la légende furent libérées par Indra à la suite de la mort de Danu et de Vrtra. Même si Enki ne porte pas le nom de dieu du soleil, il est désigné comme le père de Marduk dans le mythe relatif à ce dernier, où Marduk est appelé «fils du soleil».

On attribue au peuple d'Obéïd le développement des premiers canaux d'irrigation à Éridu. Même si ces canaux furent par la suite envahis par l'eau salée du golfe Persique, nous pouvons voir dans leur conception le penchant naturel d'un peuple qui, après avoir vécu sur les eaux des rivières et des fleuves, s'est installé dans des contrées plus arides.

Nous possédons une autre clé pour identifier le peuple d'Obéïd de l'époque d'Éridu; il s'agit de l'institution de la royauté et la mention du nom d'Alalu,

tout premier roi de Sumer, dans la liste des rois du début du second millénaire. La résidence d'Alalu est indiquée comme étant Éridu. Selon ces tablettes, qui semblent se rapporter à la période préhistorique, c'est dans la cité d'Éridu que «la royauté descendit pour la première fois du ciel». On retrouve également le nom d'Alalu dans le mythe hourrite de Kumarbi, que nous avons déjà mentionné. Voici comment débute ce mythe: «Il y a très longtemps, quand Alalu régnait au ciel, Alalu était assis sur le trône...» On a souvent suggéré que l'utilisation du nom d'Alalu chez les Hourrites provenait des textes sumériens antérieurs, mais il est possible malgré tout que ce nom appartienne au patrimoine du peuple d'Obéïd, qui devait plus tard retourner en bateau vers la région du lac Urmia, où sa présence est attestée par des sites postérieurs à celui d'Éridu. C'est peut-être de cette façon que le nom d'Alalu a survécu dans les mythes hourrites des populations de la région.

Sumer et Babylone —
un autre peuple, d'autres dieux
et une allégorie du meurtre de la Déesse

Entre 3400 et 3200 av. J.-C, il semble qu'un autre peuple fasse son apparition à Sumer. Selon le Professeur Saggs, le mode de construction d'un temple appartenant à la période dite d'Uruk, niveau V, «indique l'arrivée d'une race de montagnards connaissant bien les techniques d'appareillage des pierres». Cette même époque voit le développement des régions de Nippur et de Kish

qui accueillent une population importante.* A Nippur, à l'époque historique, un dieu nommé Enlil semble avoir éclipsé Enki. Enlil est décrit dans les mythes et dans les inscriptions comme «la grande montagne à l'oeil lumineux», et son temple est appelé la Maison de la Montagne, bien que Nippur, c'est-à-dire la plus grande partie de Sumer, ne s'élève pas à plus de 200 mètres du niveau de la mer. L'introduction d'Enlil dans la ville de Nippur est associée dans la mythologie au viol de la fille de la Déesse à Nippur, Nunbarshegunu. Cette fille, appelée Ninlil, devint par la suite la femme d'Enlil. Plus tard, Enlil prend le nom de Seigneur de l'Air, titre également attribué à une divinité égyptienne (le mot air était représenté par une voile). Dans la mythologie des Hourrites, Kumarbi était associé à la ville de Nippur, qui était selon eux la ville de Kumarbi.

Dans les tablettes sumériennes, la Déesse prend différents noms. Dans la haute antiquité, chacun de ces noms devait correspondre à l'Ancêtre Divine révérée dans telle ou telle communauté ou cité. Ninsikil était la patronne de Dilmun, le Paradis des Sumériens, mais Dilmun apparaît aussi dans de nombreux récits comme un lieu ayant effectivement existé. Nammu était «Celle qui donna naissance au ciel et à la terre», et «la mère de toutes les divinités». Nina était vénérée comme «la prophétesse des divinités»; et Nanshe de Lagash, «Celle qui accueille la veuve et l'orphelin, rend justice au pauvre et protège le faible»; Cette dernière jugeait l'humanité entière le jour du Nouvel An. Nidaba d'Érech était considérée comme la théologienne des sanctuaires, l'inspiratrice des décrets et la grande scribe céleste.

* Les listes des rois de Sumer font état d'un grand déluge, à la suite duquel la royauté serait une seconde fois descendue du ciel, mais cette fois à Kish.

Shala, titre d'Ininni, se présentait Elle-même ainsi: «Je suis la puissante Déesse-reine, qui créa le ciel et la terre.»

Il se peut qu'à une époque donnée, Ningal ou Nikkal («la Grande Dame») ait représenté le soleil, mais à la période historique, Elle n'est plus que la femme du dieu-lune appelé Nannar («Péché» en akkadien). En Anatolie, le nom de Nikkal faisait partie du nom de plusieurs grandes reines-prêtresses de la Déesse du Soleil d'Arinna. A l'époque historique, Nikkal est désignée comme la mère d'Utu, le soleil, dont l'introduction est plus tardive. A Ur, au tout commencement, il est probable qu'un sanctuaire devait être dédié à Ningal, mais dans la plupart des périodes suivantes, Elle dut le partager avec son mari. Lors de l'époque Kassite à Ur, Ningal disparut complètement du sanctuaire principal et fut reléguée dans une petite annexe. Il existe un long poème qui Lui est dédié en tant que «mère et reine d'Ur»; on y mentionne que Nannar était Son prêtre ou *ishib.*

La Déesse Ninhursag, connue également sous le nom de Ninmah, semble avoir été étroitement associée au culte d'Enki, dont Elle était l'épouse et la soeur. Cependant, dans les légendes plus anciennes, Son rôle semble beaucoup plus dominant et Son nom précède souvent celui d'Enki et d'Enlil. Une légende explique que c'est Elle qui, avec l'aide de Nammu, créa le premier peuple sur la terre. Dans une ancienne légende sumérienne, la Déesse Ereshkigal, dont nous entendrons parler plus tard comme la Maîtresse des Enfers, fut emportée vers le monde souterrain comme un trophée — à l'époque où Enlil prit possession de la terre. Mais il est dit que même aux enfers Elle n'eut pas la paix; Elle fut forcée d'accepter un époux pour gouverner à Ses côtés, et c'est à lui qu'Elle dut présenter les Tables de la Destinée.

Le nom de la Déesse Inanna semble dérivé d'Innin, Innini ou Nina. Elle est vraisemblablement devenue la soeur de Ningal en même temps qu'Utu devenait dieu-soleil. Lorsque nous La retrouvons à l'époque des légendes écrites (peu après 2000 av. J.-C), même si Elle reçoit encore de grands honneurs, Elle a de toute évidence perdu ses attributs passés. Bien que Nammu ait créé le ciel et la terre et que Ninhursag, Nintu ou Ninmah soit à l'origine du premier peuple, un mythe proclame que c'est Enki qui définit l'ordre du monde. Nous pouvons aussi y lire que c'est lui qui inventa les canaux d'irrigation «permettant ainsi au Tigre et à l'Euphrate de manger ensemble». Nous apprenons ensuite qu'Enki attribua certaines positions à différentes divinités, et que lui-même ou un personnage à qui il avait confié la garde des canaux «emporta du palais, comme un paquet de graisse, le genou princier». Bien que cette dernière phrase soit plutôt obscure, il est possible qu'elle fasse référence au meurtre d'un jeune prince de l'époque. Peu de temps après, nous pouvons lire à deux reprises qu'Inanna abandonna Son sceptre royal, après quoi Elle demanda par deux fois à Enki: «Où sont mes pouvoirs royaux?» En guise de consolation, il lui répondit qu'Elle régnait sur «les paroles du jeune homme», paroles qu'Elle avait Elle-même formulées et que la houlette et «le bâton de commandement du pasteur» Lui appartenaient toujours. Dans une explication ultérieure, il semble que cette perte de pouvoir corresponde à la construction du canal, car Enki termine en disant: «Inanna, toi qui ne connais pas les puits lointains, les cordes qui se tendent, l'inondation s'est produite, l'inondation d'Enlil, qui a fertilisé la terre.»

Nous pouvons voir dans cette légende une explication de la réduction des pouvoirs de la Déesse et de la baisse de Son statut, suite à l'arrivée du peuple d'Obéïd

d'Éridu ou à l'action des adeptes d'Enlil à Nippur auxquels, selon la légende sumérienne, Enki fit de nombreux présents. Étant donné que ce mythe ne fut rédigé qu'après 2000 av. J.-C, il nous est difficile de savoir si ces changements accompagnèrent l'arrivée du peuple d'Enki, ou s'ils eurent lieu au moment de la fondation de Nippur. Quoique la situation des femmes comme celle de la Déesse aient certainement régressé durant toute la période historique à Sumer, ces changements pourraient avoir eu lieu au cours des siècles ou même des millénaires précédents. Pourtant la Déesse, entre autres Inanna, était encore profondément vénérée durant l'époque historique et particulièrement à Érech; Elle était considérée, semble-t-il, comme Celle qui accorde les droits au pastorat ou à la royauté, ce qui semble indiquer la persistance du droit matrilinéaire dans la succession royale, facteur que nous développerons au chapitre six.

Il semble même qu'il y ait eu une résurrection de la religion de la Déesse entre les deux périodes, puisqu'un mythe décrit le transfert du centre culturel d'Éridu à Érech; Enki y déclare qu'Inanna lui a dérobé tous les cadeaux de la civilisation. Parallèlement au fait que toutes les preuves archéologiques montrent que nombre de ces «cadeaux de la civilisation» provenaient en fait des communautés néolithiques qui vénéraient la Déesse, il est intéressant de noter que les mots utilisés par les Sumériens pour désigner le cultivateur, la charrue, le sillon, le forgeron, le tisserand, le tanneur, le vannier, le potier et le maçon ne sont pas d'origine sumérienne; ils ont été empruntés, semble-t-il, à une autre langue, peut-être plus ancienne.

Une troisième divinité mâle fut introduite à Sumer probablement peu de temps avant le début du deuxième millénaire, époque à laquelle on situe l'arrivée des

Hourrites dans la région. Son nom est An ou Anu, que l'on donne généralement comme le mot sumérien pour ciel. Or le mot sumérien *an* ou *ahn* fait partie de plusieurs langues indo-européennes dans le sens d'«ancêtre» et en allemand, *Urahn* désigne le tout premier ancêtre. On retrouve cette racine dans le nom grec d'origine indo-européenne du dieu du ciel: Uranus. D'après le Professeur Hooke, «dans la période initiale de Sumer, le nom d'Anu reste relativement obscur et n'apparaît sur aucune des dix-huit listes qui datent de cette époque...»

Anu semble succéder à Alalu dans le mythe hourrite et hittite de Kumarbi dont nous avons déjà parlé. Mais son apparition dans le mythe plus tardif de Marduk, le fils du soleil, présente plus d'intérêt. Nous y apprenons qu'Enki, à qui on avait d'abord confié la tâche de soumettre la Déesse de la Création, appelée Tiamat, n'en fut pas capable. Il parvint tout de même à tuer le mari de celle-ci, Apsu, et prit alors lui-même le titre de Seigneur de l'Abzu (des eaux primordiales). On désigna ensuite Anu pour accomplir cette tâche, mais selon la légende, il se prosterna, effrayé, à la vue de Tiamat et renonça à remplir sa mission. Finalement Marduk, fils d'Enki, se porta volontaire, mais seulement sur la promesse d'obtenir la première place dans le panthéon s'il réussissait son entreprise. L'assurance de cette promesse n'est pas sans rappeler celle qu'Indra exigea avant de tuer Danu et son fils Vrtra; ces deux mythes furent d'ailleurs probablement écrits à la même époque (entre 1600 et 1400 av. J.-C).

Cette légende, connue sous le nom de *Enuma Elish*, explique l'origine de la suprématie de Marduk; elle a longtemps été attribuée aux Babyloniens, et serait donc d'origine akkadienne et sémitique. Mais des recherches récentes suggèrent que malgré l'existence du culte de Marduk à l'époque d'Hammurabi, ce mythe n'aurait

en réalité pas été conçu avant la conquête de Babylone par les Kassites. Le Professeur Saggs fait remarquer qu'«aucun des textes subsistants qui en font partie ne remontent au-delà du premier millénaire... On a suggéré que cette oeuvre a été en fait conçue uniquement durant la période kassite, période qui, nous le savons maintenant, fut marquée par une intense activité littéraire». Comme je l'ai déjà souligné, les Kassites étaient sous la domination des Indo-Européens. «On a découvert que le nom des divinités indiennes constituait une partie du nom des dirigeants kassites de Babylone», nous dit Gurney, quoique, je le répète, la majorité du peuple kassite n'ait pas été d'origine indo-européenne.

Vers 2100 av. J.-C, un roi de Sumer appelé Ur Nammu décida de rétablir la justice dans le pays, un peu à la manière d'Urukagina qui l'avait précédé. On raconte qu'il supprima les lourdes corvées et les impôts qui écrasaient le peuple à cette époque, et qu'«il débarrassa le pays des *grands navigateurs* qui volaient les boeufs, les moutons et les ânes» (c'est nous qui soulignons).

Dans la plupart des légendes et des inscriptions sumériennes, le peuple de Sumer est souvent désigné comme «le peuple aux cheveux noirs». Ce signalement, qui correspond probablement à la couleur des cheveux de la plupart des Sumériens de l'époque, est intéressant si l'on veut bien se demander pourquoi il était utilisé. Généralement, on identifie les peuples par ce qui les différencie. Nous ne désignerons pas un groupe de population par l'expression «les gens à deux yeux», à moins qu'il n'existe aussi des peuples qui n'aient qu'un oeil ou plus de deux yeux. Ainsi, ce qualificatif si souvent appliqué au peuple de Sumer, même dans sa propre littérature, pourrait bien indiquer que ceux qui inventèrent et répandirent le terme n'avaient pas eux-

mêmes les cheveux noirs ou ne connaissaient pas de peuples à cheveux noirs.

Si l'on met côte à côte toutes ces remarques, on peut penser qu'Enki, Enlil, Anu et Marduk furent tous introduits par les Indo-Européens ou par des tribus nordiques qui s'infiltrèrent en Mésopotamie dans les communautés fidèles à la Déesse. Enlil, Enki et Anu semblent avoir été progressivement assimilés par les très nombreux adorateurs de la déesse. Mais le dernier personnage, celui de Marduk, et plus encore Assur, qui lui succéda en Assyrie sous le gouvernement des Hourrites, fut vénéré dans des sociétés où le statut des femmes avait nettement régressé.

l'Égypte — un bateau dans les cieux?

Il est possible que ces mêmes envahisseurs venus du nord aient fait une incursion en Égypte, peu avant la période des premières dynasties, mais il ne s'agit encore que d'une hypothèse. Selon certains indices, l'Égypte aurait subi une invasion juste avant le troisième millénaire et, comme à Éridu, c'est peu de temps après que la royauté fut instituée. La Basse et la Haute-Égypte furent alors réunies pour la première fois — sous le contrôle d'un même monarque. Jusqu'à cette invasion, les cultures néolithiques de l'Égypte vénéraient deux Déesses, la Déesse-Cobra au nord (Ua Zit) et la Déesse-Vautour au sud (Ne-khebt); de plus, chaque communauté adorait de nombreuses divinités locales. Après l'invasion, les deux Déesses furent déchues; pourtant Elles continuèrent à symboliser les couronnes royales de la Haute et de la Basse-Égypte; leurs deux emblèmes — l'un dans l'autre — ornaient désormais la tête du roi.

D'après M.E.L. Mallowan, «l'hypothèse selon laquelle l'Égypte et Sumer auraient été en contact à cette époque se trouve confirmée par la présence de sceaux du type Djemdet-Nasr». La période Djemdet-Nasr à Sumer correspond à la fondation de Nippur et vraisemblablement à l'apparition d'Enlil. Se référant aux méthodes et aux styles de construction, Mallowan suggère également que les tombes de la première dynastie ont été inspirées des temples mésopotamiens.

Toujours à propos de la période Djemdet-Nasr, Saggs fait remarquer ceci: «On a trouvé de nombreuses preuves de l'influence culturelle de la Mésopotamie sur l'Égypte de cette époque. La présence des sceaux cylindriques (une invention spécifiquement mésopotamienne) est un fait significatif, de même que les méthodes de construction en briques, inconnues en Égypte mais typiques de la culture Djemdet-Nasr. Des objets et des motifs mésopotamiens apparaissent également dans l'art égyptien de l'époque, l'exemple le plus frappant étant celui d'un bateau de style mésopotamien sculpté sur le manche d'un couteau... et enfin le principe de l'écriture (mais non pas la technique) fut certainement emprunté par les Égyptiens à la Mésopotamie.»

Il se peut qu'à cette époque, le peuple connu sous le nom d'Obéïd à Sumer se soit déplacé vers l'Égypte durant la période Djemdet-Nasr, tandis que de nouveaux groupes s'installaient à Sumer. Certaines peintures dans les tombes des premières dynasties représentent une nasse d'osier de forme conique, utilisée pour la pêche. Cette nasse ressemble à celles du groupe d'Ertebolle, originaires du nord de l'Europe, et ancêtres directs des Maglemosiens. En Égypte, le père de l'ancienne Déesse Nut s'appelait Shu, Seigneur de l'Air. Comme je l'ai déjà mentionné, l'air était représenté en Égypte par une voile, tandis que la représentation du

mot dieu était une série de bannières et de flammes, comme on en voit d'habitude à la proue des bateaux. La divinité mâle chez les Égyptiens fut introduite par les envahisseurs; elle était représentée sous les traits d'un dieu-soleil navigant dans un bateau, représentation fort semblable à celle d'Enki qu'on appelait «le navigateur».

Le Professeur Walter Emery a passé quelque quarante-cinq ans de sa vie à fouiller les tombes et pyramides de l'Égypte ancienne. Voici ce qu'il écrit à propos de l'arrivée de ces envahisseurs: «Nous ne savons pas si cette invasion se fit sous forme d'une infiltration progressive ou s'il y eut incursion massive; mais nous penchons fortement pour la deuxième hypothèse à la lumière de certains indices dont principalement la sculpture d'un manche de couteau en ivoire provenant de Gebel-el-Arak et les peintures murales de la dernière tombe prédynastique à Hiéraconpolis. Certains pensent que le style du manche de couteau est d'origine mésopotamienne, ou même syrienne; la scène représente une bataille navale contre des envahisseurs, thème que l'on retrouve aussi dans la tombe d'Hiéraconpolis, bien que dans un style assez fruste. Sur l'une comme l'autre scène, des bateaux de fabrication typiquement égyptienne côtoient d'étranges vaisseaux à l'étrave et à la proue élevées, et qui sont incontestablement d'origine mésopotamienne.

«De toute manière, vers la fin du quatrième millénaire av. J.-C, un peuple traditionnellement connu sous le nom des «adeptes d'Horus» formait, semble-t-il, une aristocratie ou une race qui gouvernait la totalité de l'Égypte. L'existence de cette race dominante est démontrée par la découverte dans des tombes de la dernière période prédynastique, dans la partie nord de la Haute-Égypte, de crânes et de squelettes de plus

grandes dimensions que ceux des indigènes du pays. La différence est si remarquable qu'il est impossible de croire qu'il s'agit de gens de la même race que les premiers habitants du pays.»

Emery décrit également la tête d'une masse d'armes appartenant à l'un des premiers rois et qui le représente en train de construire un canal, vraisemblablement au cours d'une grande cérémonie. «Il est fort probable», ajoute-t-il, «que le conquérant du nord tenta de légitimer sa situation en épousant une princesse du nord.»

Les Égyptiens appelèrent ces envahisseurs Shemsu Hor, c'est-à-dire le peuple de Hor. Les tribus de Hor finirent par établir leur capitale à Memphis, et ce sont eux qui introduisirent la nouvelle divinité appelée Hor Wer — le Grand Hor. A propos de l'apparition du personnage de Hor dans la mythologie égyptienne, Rudolf Anthes, professeur d'égyptologie, la situe «au début et au milieu du troisième millénaire; elle correspond aux premiers documents historiques. Les circonstances qui l'accompagnent favorisèrent l'établissement de la royauté en Égypte.»

Vers 2900 av. J.-C, certains dessins représentent le dieu-soleil Hor Wer voguant sur son bateau céleste. Ce concept imagé du dieu-soleil voguant sur les cieux n'est pas si éloigné de l'imagerie indo-européenne qui représente, beaucoup plus tard, en Inde et en Grèce, le dieu-soleil transporté par les cieux dans un char tiré par des chevaux.

Selon le Professeur Emery, le premier roi de la première dynastie qui, dans l'histoire rédigée par Manéthon en 270 av. J.-C., porte le nom de Narmer ou Ménès, s'appelait en fait Hor Aha. Mais il semble que le nom de Hor ait alors été intégré aux rituels de l'ancienne religion de la Déesse, pour désigner «le fils qui meurt». La présence de ces deux Hor a entraîné

bien des confusions, le plus ancien étant le dieu de la lumière et le dieu des envahisseurs, le second étant le fils de la Déesse Isis.

Dans divers textes, Hor (que les Grecs appelleront Horus) mène un combat rituel contre une autre divinité mâle, dénommée Set. Set est souvent désigné comme l'oncle ou le frère de Hor. Le combat symbolise la victoire de Hor, la lumière et le bien, sur Set, l'obscurité et le mal. «La bataille que remporte Horus, le dieu-soleil, contre la nuit et les ténèbres était aussi associée à une époque très ancienne au combat entre Horus, fils d'Isis, et son frère Set...», écrit le Dr E. Wallis Budge. «A l'origine, Set ou Sut représentait la nuit; il était l'opposé d'Horus.»

Le mot *sat*, en sanskrit, veut dire détruire, mettre en pièces. Dans le mythe d'Osiris, qui prend la place d'Horus après la mort de celui-ci (quoique Osiris soit aussi désigné comme le père d'Horus), c'est Set qui tue Osiris et découpe son cadavre en quatorze morceaux. Mais il n'est pas indifférent que le mot *set* désigne aussi la «reine» ou la «princesse» en égyptien. Au Set, que les Grecs appelleront Isis, est définie comme la «reine absolue». Dans le mythe du combat, Set tente de s'accoupler avec Horus, ce que l'on interprète généralement comme une insulte. Mais il est possible que la figure de Set ait été à l'origine de nature féminine, Set étant étroitement associé au serpent des ténèbres Zet, et souvent identifié par les auteurs de la Grèce classique à Typhon, le serpent de la Déesse Gaia. Le personnage de Set est d'une certaine manière symbolique de la religion de la Déesse et son identité est peut-être liée à celle d'Ua Zit, le Grand Serpent, la Déesse-Cobra de l'époque néolithique.

Ce sont les adeptes de Hor, ceux-là même qui envahirent l'Égypte néolithique, qui instituèrent la

royauté. Horus était souvent symbolisé par un faucon ou un vautour et le nom d'Horus, que portait le roi, était toujours représenté par un faucon. En Iran, à l'époque indo-européenne, le mot *xvarnah* signifiait l'autorité légitime du roi. Or, dans un mythe iranien, ce *xvarnah* abandonne son possesseur sous la forme d'un faucon qui s'envole.

L'arrivée des Shemsu Hor date d'une époque reculée, antérieure à la période dynastique. Nous avons peu d'informations sur eux, mais il est possible qu'ils aient été à un moment donné en relation avec le peuple connu plus tard sous le nom de Hourrites ou Horites. Ces Hourrites, installés à l'origine au nord de l'Iran puis à Sumer, sont-ils les ancêtres des Shemsu Hor d'Égypte?

A l'époque de la deuxième dynastie, une école de scribes, fidèles à un dieu-soleil voguant dans une embarcation, fut fondée dans la ville d'Héliopolis (Annu pour les Égyptiens), à quelque dix-sept kilomètres au nord de Memphis. Le nom donné à ce dieu dans la ville de Memphis était Râ, mot qui signifie royal ou élevé aux nues, en sanskrit. On retrouve ce préfixe dans les mots sanskrits *raja* (roi) et *rani* (reine). Cette racine a survécu dans le mot allemand *ragen,* s'élever, dans le mot français *roi* et dans les termes anglais *royal, reign* et *regal.*

Dans les textes des pyramides, qui datent de la cinquième dynastie (environ 2400 av. J.-C), Horus est décrit comme l'égal de Râ. Ils sont tous deux étroitement liés au trône auquel ils ont des droits égaux et entrent parfois même en compétition. Sous la forme de Râ-Harakhty, Râ est semblable à l'Horus de l'Horizon, c'est-à-dire au soleil levant. On décrit aussi Râ comme un soleil voguant sur les nuées dans son embarcation sacrée. D'où vient l'idée de cette embarcation céleste?

Est-elle liée à ces peuples qui, arrivés par bateaux, apportaient avec eux le culte du dieu de la lumière? L'embarcation de Râ était sortie, dit-on, des eaux primordiales, ce qui n'est pas sans rappeler Enki menant sa barque sur les eaux profondes de l'Abzu à Éridu, ou le soleil des Indo-Aryens jaillissant des eaux cosmiques. Comme dans le mythe hittite indo-européen où le dieu-soleil émerge de l'océan avec un poisson sur la tête, ainsi Râ chaque matin s'élève au-dessus des eaux.

Dieu du soleil, Râ était dénommé «celui qui rayonne», «l'ancêtre de la lumière», «le seigneur de la lumière». Une fois de plus, nous retrouvons le mythe du dragon, typique de la religon aryenne. En effet, chaque jour, Râ doit se battre contre le serpent des ténèbres, Zet, dénommé plus tard Apophis. Que le fait de se lever soit une si lourde tâche pour le soleil, et particulièrement sous le climat égyptien, cela a de quoi nous surprendre. Nous comprendrions mieux qu'une telle pensée soit originaire d'Europe du Nord. Mais les ténèbres de la nuit sont considérées comme une force que l'on doit repousser chaque jour, comme l'Indo-Aryen Varuna offre chaque jour des sacrifices pour faire jaillir le soleil du monde souterrain des ténèbres.

Le nom d'Horus ayant été intégré dans la religion de la Déesse (Horus devient le fils d'Isis), les prêtres de Memphis proposent une nouvelle conception du grand dieu père. Il est appelé Ptah, nom qui ressemble étrangement au sanskrit Pitar. Les textes qui le concernent décrivent la création de l'univers à laquelle Ptah aurait présidé. Il est dit cette fois que Ptah fit naître toutes les autres divinités par un acte de masturbation, éliminant ainsi la nécessité d'une ancêtre divine.

Cependant, malgré toutes les tentatives des divinités mâles pour remplacer la Déesse-Cobra et la Déesse-Vautour à la tête du panthéon égyptien, le culte de la

Déesse est loin d'être tombé dans l'oubli. Les anciens Égyptiens montrent tant d'ingéniosité à intégrer les divinités nouvelles à leur religion (à tel point que, parfois, la myriade des noms est confondante et l'imbrication des mythes inextricable), qu'ils semblent avoir assimilé les divinités mâles des envahisseurs en créant une synthèse religieuse très diversifiée. Si l'on en juge d'après la survivance du mode de filiation matrilinéaire, jusqu'à une période avancée de l'époque historique, ils intégrèrent probablement les envahisseurs eux-mêmes, même si nombre d'entre eux restèrent dans la maison royale.

Les caractéristiques de la Déesse-Cobra, Ua Zit, réapparaissent chez plusieurs divinités féminines, entre autres la Déesse Hat Hor, nom qui signifie littéralement Maison de Hor. Elle est en général représentée par une vache portant un cobra enroulé dans ses cornes, mais dans un texte Elle est Elle-même le serpent primitif qui créa le monde. Au Set, qui a une forme humaine, porte aussi un cobra sur le front. Il semble que le nom d'Au Set soit dérivé d'Ua Zit.

C'est la Déesse égyptienne Maât qui présente le plus d'intérêt. Maât symbolise l'ordre de l'univers, tout ce qui est juste et bon. Suivant l'endroit d'où proviennent les textes, Elle est l'Oeil d'Horus, l'Oeil de Râ ou l'Oeil de Ptah. Le mot oeil en égyptien se dit *uzait*, mot encore une fois très proche du Ua Zit. Mais en grec indo-européen, le mot oeil se dit *mati*. Maât est l'incarnation de l'ancien cobra uraeus*. Il semble qu'Elle ait pu conserver Sa nature et Ses particularités aussi longtemps qu'Elle appartenait à une des divinités mâles.

* Uraeus: représentation du serpent qui ornait la coiffure des pharaons et de quelques divinités égyptiennes (N.d.t.).

«Aussi longtemps que le roi vivait, l'uraeus était, selon les textes des pyramides, gardé de façon magique par le roi. Mais si le roi venait à mourir, la vipère venimeuse s'échappait, à moins qu'on ne l'emprisonne», écrit le professeur Anthes.

Nous pouvons donc penser que, pour les adeptes d'Hor, de Râ ou de Ptah, la loi et l'ordre ne régnaient que si la Déesse-Cobra était sous le contrôle du roi. L'étrange combinaison des qualités attribuées au cobra uraeus, connu sous le nom de Maât — sagesse ultime et désordre total, pouvant même mener à la rébellion — nous permet de penser que le cobra représentait pour les rois égyptiens le peuple de la Déesse dont il était, à l'origine le symbole.

Une allusion, contenue dans les textes des pyramides de la cinquième dynastie, a longtemps confondu les égyptologues. On y rapporte le fait qu'autrefois on sacrifiait des hommes sur la tombe d'Osiris, des hommes à la chevelure rousse. Cette histoire se comprend mieux si l'on admet que les Shemsu Hor étaient liés au peuple que nous retrouverons plus tard sous le nom d'Indo-Européens ou Hourrites.

Que les peuples de la période Obéïd à Éridu, ceux de la période Djemdet-Nasr à Nippur et les Shemsu Hor en Égypte aient compté parmi les premiers groupes indo-européens, ou qu'ils aient été liés aux peuples de la région d'Urartu et du Caucase, ce ne sont là que des hypothèses encore, du moins jusqu'à ce que de plus amples recherches nous renseignent à ce sujet. Ce qui est sûr, c'est que ces différents groupes introduisirent le culte des divinités mâles dans les pays où ils pénétrèrent, pays jusqu'alors fidèles au culte de la Déesse. D'autre part, ce sont les groupes Obéïd et Shemsu Hor qui semblent à l'origine du concept de royauté, tandis que les Djemdet-Nasr de Nippur et de Kish le font revivre.

les Hittites — «... la naissance d'une caste»

Revenons maintenant à une époque mieux connue de l'histoire, celle des invasions indo-européennes. On suppose que les Hittites, venant de la région du Caucase, sont entrés en Anatolie vers 2200 av. J.-C, quoiqu'on ait remarqué l'arrivée de petits groupes bien avant cette date.

Selon le Professeur Gurney, «l'examen des crânes trouvés dans de nombreux sites anatoliens, démontre que durant le troisième millénaire, la population était majoritairement dolichocéphale ou à tête allongée (type méditerranéen), et que le pourcentage de types brachycéphales (type alpin) y était minime. Au second millénaire, la proportion de crânes brachycéphales s'accroît d'environ 50%.»

Ce sont ces populations brachycéphales ou de type alpin qui devaient par la suite former la classe dominante de l'Empire hittite. Avant leur arrivée, les habitants du pays s'appelaient le peuple d'Hatti. C'est en fait le nom d'Hatti qui donna naissance à celui des Hittites, nom que les premiers savants donnèrent à ces peuples, ignorant encore que le royaume hittite était composé de deux peuples distincts. Tout ceci est encore compliqué par le fait que plusieurs rois hittites prirent le nom d'Hattusili et que les envahisseurs appelèrent leur capitale Hattusas, cherchant peut-être ainsi à s'identifier aux autochtones. Nous avons maintenant plus d'informations sur cette période et il est évident que les premiers habitants du pays devinrent une classe dominée et servile, tandis que les envahisseurs prenaient en main la royauté et les charges de commandement, comme l'avaient fait les Shemsu Hor en Égypte, et comme les Aryens, dont les exploits sont authentifiés

par l'histoire, le firent en Inde, chez les Hourrites de Mitanni, parmi les Kassites et plus tard en Grèce et à Rome.

«L'État hittite, dit Gurney, fut la création d'une caste unique qui s'imposa par la force à la population indigène... un groupe d'immigrants indo-européens prit le pouvoir sur les peuples aborigènes de Hatti.» Selon le Professeur Saggs, «après la période de confusion qui suivit l'invasion indo-européenne dans la région des Halys, un de leurs princes, un certain Labarnas, se tailla un royaume personnel et n'eut de cesse qu'il ne l'eût agrandi par une suite de conquêtes militaires, selon la tradition hittite, jusqu'à ce que ses frontières atteignent la mer.» En accord avec Gurney, le Professeur Saggs affirme que «le gouvernement du royaume hittite était à cette époque exclusivement réservé à une caste noble très fermée qui gouvernait la population indigène et s'occupait seule des activités militaires et de l'administration centrale de l'État».

Avantagés par leurs chariots de guerre tirés par des chevaux, leurs armes en fer et leur grande taille (qu'ils exagéraient encore par le port de chapeaux coniques d'environ quarante-cinq à soixante centimètres de haut), les Indo-Européens possédaient une puissance militaire encore inégalée. Le véhicule à roues est apparu dans les cultures de la Déesse, à la période Halaf, mais jusqu'à l'arrivée des Hittites et des Hourrites, les charettes et les chariots étaient, semble-t-il, attelés seulement à des ânes et servaient principalement de moyen de transport pour les gens et pour les marchandises. Ce n'est qu'après l'arrivée des guerriers *maryannu* indo-européens qu'on utilise le cheval et que les chariots de guerre font leur apparition au Proche-Orient. D'après les descriptions du Rig Veda, ces chariots sont tirés par deux chevaux, attelés de front, conduits par deux cava-

liers. On admet généralement que c'est durant le second millénaire av. J.-C. que les Hittites découvrirent le procédé d'extraction et de fonte du minerai de fer; cependant, on a trouvé un poignard en fer dans une tombe datée de 2500 av. J.-C. En comparaison du cuivre, de l'or et du bronze utilisés par les cultures de la Déesse, le fer offre de toute évidence un armement plus «efficace». Le mot anglais *iron* (fer) dérive peut-être lui-même du mot *aryen,* puisqu'il est étroitement associé à ces peuples qui firent en sorte de garder le procédé de fabrication secret durant des siècles après sa découverte. Les Égyptiens de l'époque néolithique avaient déjà utilisé du fer provenant des météorites, qu'ils désignaient comme «le métal tombé du ciel», quoiqu'il soit scientifiquement prouvé qu'il s'agissait de fer terrestre. C'est peut-être cette identification du fer aux peuples aryens qui donna naissance aux légendes sur les origines célestes des Aryens et de la royauté elle-même. Ainsi, grâce au monopole qu'ils détenaient sur les armes en fer, grâce à la force et à la vitesse de leurs chariots de guerre tirés par des chevaux (sans compter l'effet d'intimidation que leur arrivée devait provoquer chez les citadins pacifiques), les envahisseurs indo-européens détenaient une puissance militaire inconnue au Proche-Orient avant leur arrivée.

Après la conquête, les Hatti durent se soumettre par peur de cette caste de guerriers bien armés qui détenait fermement le commandement de leur pays. Voici par exemple une des lois hittites: «Si quelqu'un s'oppose au jugement du roi, toute sa nation sera détruite; si quelqu'un s'oppose au jugement d'un dignitaire, c'est sa tête qui tombera.»

Avant les invasions, les Hittites ne connaissaient pas encore l'écriture, ou du moins ils ne l'utilisaient pas pour consigner leur mythologie et leur littérature.

(Pourtant, il existe des hiéroglyphes hittites; nous en parlerons en détail plus loin.)

Lorsqu'ils entrèrent en contact avec le peuple d'Akkad, ils commencèrent à utiliser l'alphabet cunéiforme des Akkadiens, lui-même basé sur les écritures sumériennes. Même s'ils utilisèrent de fait la langue akkadienne pour rédiger la plupart de leurs mythes, les Hittites transcrivirent leur propre langue en écriture akkadienne. C'est cette langue hittite qui semble être une des plus anciennes formes des langues indo-européennes. Dans les premières périodes historiques, cette langue s'apparentait au sanskrit, au latin et au grec; les recherches récentes nous montrent qu'elle était en fait liée aussi à l'allemand, au français, à l'anglais, au danois, ainsi qu'à presque toutes les langues européennes.

Gurney rappelle que «c'est en 1915 qu'un savant tchèque, B. Hrozny, découvrit la parenté de la langue hittite avec les autres langues indo-européennes. Mais la possibilité qu'une langue indo-européenne ait été parlée en Asie Mineure deux millénaires av. J.-C. semblait si étonnante que sa thèse fut d'abord reçue avec un grand scepticisme». Gurney ajoute que cela ne fait plus aucun doute aujourd'hui.

Les indigènes hatti devaient avoir des liens avec le peuple de l'antique culture de Catal Hüyük, où l'on vénérait la Déesse, car celle-ci était aussi leur divinité suprême. D'ailleurs, le site de Catal Hüyük se trouve à quelque 200 kilomètres de la capitale hittite, Hattusas. Les Déesses HannaHanna, Hepat, Kupapa et la Grande Déesse du soleil d'Arinna semblent toutes venir de la tradition hatti. Dans certains textes, la Déesse est simplement désignée par le terme Le Trône, titre qui était aussi associé à la Déesse Isis en Égypte.

Bien qu'il soit évident en lisant les textes hittites

qu'ils adoraient Indra, Mitra et Varuna, on n'a pas encore retrouvé les mythes et les légendes se rapportant à ces divinités. Les dieux de la tempête qui siégeaient sur les montagnes furent introduits par les Hittites, et les textes de l'Anatolie hittite nous disent comment ils ont été reçus. Dans les textes concernant le roi Annita, un des premiers rois hittites, le dieu de la tempête, Taru, est la divinité suprême. Pourtant, on trouve une histoire différente quelques siècles plus tard, dans la cité d'Arinna qui, selon les textes, était à une journée de voyage d'Hattusas, mais dont le site n'a pas encore été localisé. Voici ce que Gurney déduit des textes de Boghazkoy: «La principale divinité d'Arinna était vraisemblablement la Déesse du soleil, Wurusemu; son époux Taru, le dieu du beau et du mauvais temps, occupe la seconde place, viennent ensuite ses filles Mezulla et Huila et même sa petite fille Zintuhi».

Certains textes décrivent les rites qu'observèrent toute une série de reines hittites en l'honneur de la Déesse du soleil d'Arinna; ils montrent que la reine jouait aussi le rôle de grande prêtresse de la Déesse. Comme je l'ai déjà fait remarquer, cette intime relation entre les reines hittites et la Déesse du soleil laisse à penser que les envahisseurs indo-européens épousèrent à un moment donné des prêtresses hatti afin de s'assurer la reconnaissance populaire et la légitimité de leur prétention au trône, trône qui jusqu'alors s'était transmis selon la descendance matrilinéaire. Gurney explique que les rois aryens conservèrent les anciens sanctuaires d'Hatti «... tout en assumant eux-mêmes le rôle de grand prêtre absolu du royaume».

Une fois encore, nous retrouvons le mythe de la défaite du dragon. Le roi hittite Mursilis II prescrit dans plusieurs villes la célébration de fêtes en l'honneur du dieu de la tempête, et dans la même lettre, il fait

référence à une grande fête semblable qui a eu lieu dans la capitale, Hattusas, au mausolée de la Déesse appelée Lilwanis. Lors de ces fêtes, on récitait ou on jouait l'histoire d'un combat rituel qui devait ressembler à celui qui opposa Hor et Set en Égypte. A Hattusas, c'est le dieu de la tempête et le dragon Illuyankas qui s'affrontent lors de ce combat, et il semble que le roi Mursilis jouait lui-même un rôle dans la pièce, éventuellement celui du dieu de la tempête. Mais il s'agissait plus vraisemblablement du rôle attribué à un autre personnage, lui aussi impliqué dans l'histoire, celui du jeune homme Hupisayas qui, après avoir couché avec la Déesse Inara, en retire une telle force qu'il peut aider le dieu de la tempête à vaincre le dragon. L'histoire d'Hupisayas qui tire sa force de sa liaison sexuelle avec la Déesse doit avoir donné lieu à la représentation d'une union sexuelle sacrée, célébrée chaque année, de la même façon que celles qui étaient décrites dans les textes de Sumer et de Babylone et dont nous reparlerons au chapitre six. Dans ces régions, le roi jouait le rôle du fils/amant de la Grande Prêtresse qui en retour l'investissait de l'autorité royale. S'il en fut bien ainsi, cela renforce notre hypothèse selon laquelle les premiers rois indo-européens cherchaient à légitimer leur situation. Le nom du dragon, Illuyankas, doit être relié à celui de la Déesse Lilwanis. A la fin, le dragon est anéanti, comme le fut la Déesse Tiamat, symbolisée par un dragon et tuée par Marduk. Est-ce seulement une coïncidence si cette fête se tenait non pas au temple de Lilwanis, mais à son mausolée?

Le nom du dieu hittite Taru est parfois relié au mot hittite *tarh,* qui signifie conquérir. En sanskrit, le mot *tura* veut dire puissant, tandis qu'en Inde, Tura Shah était un des titres attribués à Indra. Cette racine se retrouve dans les mots *taurus* et *toros,* taureau; mais

elle est aussi associée aux montagnes, comme les mots *Hor, Hur* ou *Hara.* Parallèlement au fait qu'une des principales chaînes de montagnes anatoliennes porte le nom de massif du Taurus, dont l'un des sommets est appelé mont Taurus, nous retrouvons ce mot dans la langue celtique indo-européenne sous la forme de *tor,* qui signifie sommet rocheux, dans la langue allemande sous la forme de *Turm,* tour, et enfin en anglais où nous avons le mot *tower*.* C'est de là que semble provenir le nom étrusque du dieu de la tempête, Tarchon, et même celui du dieu viking bien connu Thor, dieu de la Tempête.

Les Hittites entrèrent souvent en conflit avec les armées égyptiennes, chacune des parties cherchant à prendre le contrôle du pays de Canaan (qui s'étendait sur une partie de la Syrie, du Liban et d'Israël/Palestine, tels que nous les connaissons aujourd'hui). Au terme de ces conflits, peut-être dans un effort de paix, peut-être dans une tentative d'infiltration, on offrit des princesses hittites, hourrites et kassites en mariage aux monarques égyptiens de la Dix-huitième Dynastie (1570-1300 av. J.-C), et ce durant plusieurs générations. Les deux reines Tiy et Nefertiti, respectivement mère et épouse du roi Akhenaton, grand révolutionnaire religieux étaient d'après certains savants, d'ascendance hittite ou hourrite. Si cette hypothèse est vraie, elle nous éclaire sur la révolution religieuse de 1350 av. J.-C. environ, au cours de laquelle Akhenaton déplaça sa capitale à El Amarna et renia toutes les divinités pour ne garder que Râ, le disque du soleil, qu'il appela Aten. Si ces mariages faisaient partie d'un plan d'infiltration, on peut dire que ce fut une victoire dans le cas d'Akhe-

* Qui signifie aussi tour (N.d.t.).

naton, apparemment si préoccupé par ses activités religieuses qu'il en oublia ses colonies et ses alliés cananéens; ce qui laissa le champ libre aux armées hittites et hourrites pour en prendre le contrôle.

Mais il y a un fait encore plus curieux; il s'agit d'une lettre reçue par un roi hittite peu après les décès d'Akhenaton et de son beau-fils Toutânkhamon. On ne sait pas si cette lettre a été envoyée par Nefertiti elle-même ou par sa fille Anches-en-Amun, mais son auteur, qui se dit reine d'Égypte, prie le roi hittite de lui envoyer un de ses fils en mariage.

Les Hittites, comme toutes les nations gouvernées par des Indo-Européens, étaient continuellement impliqués dans des guerres et en général dans la politique internationale. C'est sous le règne du roi Mursilis que les Hittites assiégèrent Babylone vers 1610 av. J.-C, et malgré l'assassinat de Mursilis, ce furent les Kassites qui prirent les rênes du gouvernement. L'État hourrite de Mitanni prit le contrôle de l'Assyrie environ à cette même époque et maintint son joug durant des siècles, tandis que les Kassites s'emparèrent des anciennes cités sumériennes d'Ur et d'Érech.

Du vingtième au seizième siècle av. J.-C, les découvertes archéologiques de Canaan font état de bouleversements continuels au sein des communautés nomades. On attribue généralement les diverses scissions des groupes aux conflits locaux entre tribus. Mais selon le Professeur Albright, qui décrit l'arrivée des Indo-Européens au pays de Canaan comme «un mouvement migratoire», «vers le quinzième siècle, les princes et la noblesse indo-aryennes et hourrites étaient déjà établis presque partout». En fait, on avance rarement l'hypothèse que «le démembrement des tribus nomades» ait pu être le résultat des premières invasions des tribus

indo-aryennes et hourrites qui cherchaient par les armes à prendre le pouvoir. Voici ce qu'écrit Werner Keller au sujet des lettres trouvées dans la correspondance d'Akhenaton et à El Amarna: «Aussi incroyable que cela puisse paraître, un tiers de ces correspondants princiers cananéens sont d'ascendance indo-européenne.»

Le nom de Baal, qui désigne l'époux de la Déesse d'Ugarit, au pays de Canaan, vers le quatorzième siècle, ainsi que l'époux d'Astoreth dans la période biblique post-mosaïque (environ 1250-586 av. J.-C.) au sud de Canaan, trouve ses origines dans la langue indo-européenne. Vers le quatorzième siècle, la majeure partie de la population d'Ugarit est d'origine hourrite. Les Hittitites et les Hourrites utilisent le même signe que les Akkadiens pour désigner Baal. En sanskrit, le mot *bala* signifie à peu près la même chose que le mot *tura*, c'est-à-dire taureau ou puissant. On l'utilise surtout pour qualifier les armées. Tout ceci peut nous aider à expliquer le rôle de Baal. En tant que dieu de la tempête à Ugarit, il est le seigneur du mont Saphon et exige de la Déesse Anath la construction d'un temple qui lui soit dédié. Le mont Saphon est d'ailleurs aussi mentionné dans le mythe hourrite de Kumarbi. A l'époque classique, il prend le nom de mont Casius; c'est là que se déroule la bataille entre Zeus et le serpent Typhon qui, selon la légende grecque, était né dans une caverne de la Cilicie où Zeus l'attaqua pour la première fois. Il est intéressant de constater que le volcan situé au nord du lac Van porte encore le nom de mont Suphan, même si on situe généralement le mont Saphon de la légende de Baal près d'Ugarit (aujourd'hui Jebel-el-Akra). De même que le nom de Hor est utilisé en Égypte pour désigner le fils de la Déesse Isis, il semble qu'on ait utilisé le nom de Baal pour remplacer celui de Tammuz, époux de la Déesse. Néanmoins, le nom de

Tammuz reste en usage jusqu'en l'an 620 av. J.-C. à Jérusalem.

Une autre divinité mâle d'Ugarit, El, est considérée comme l'époux de la Déesse Asherah et l'on pense qu'il faisait partie du panthéon de la Déesse à une époque très reculée. Cependant, les véritables origines de ce dieu El d'Ugarit posent bien des questions car les textes le désignent continuellement sous le nom de Thor-El, ce qui laisse deviner ses liens avec le dieu-tempête indo-européen.

les Luviens ou Louvites

Tout près du territoire des Hittites, en Anatolie, se trouvait un autre groupe d'Indo-européens connus sous le nom de Luviens ou Louvites (selon les traductions). Un certain nombre d'entre eux résidaient au sud de l'Empire hittite, dans la région de la Cilicie près des monts Taurus, région où s'était développée autrefois la culture de Catal Hüyük et où fleurissait la religion de la Déesse. Les Luviens ont été longtemps considérés comme une branche des Hittites et ce n'est que depuis quelques dizaines d'années qu'on les a identifiés comme un groupe bien distinct.

On sait peu de choses sur ce peuple, sinon qu'ils sont les véritables auteurs des hiéroglyphes qu'on a longtemps attribués aux Hittites. Ces hiéroglyphes ou idéogrammes apparaissent surtout sur les monuments royaux ainsi que dans quelques textes; ils ont été extrêmement difficiles à déchiffrer et nombre d'entre eux constituent encore aujourd'hui un mystère.

On a avancé plusieurs dates quant à l'arrivée des Luviens en Anatolie. D'après Albright, «les Luviens

occupaient la presque totalité du sud de l'Asie Mineure dès le début du troisième millénaire». R.A. Crossland suggère une date plus récente dans *Cambridge Ancient History:* «Nous sommes portés à croire, écrit-il, que les Luviens s'implantèrent en Anatolie occidentale à partir de 2300 av. J.-C.» C'est également l'hypothèse du Professeur Lloyd: «Une grande vague de peuples d'origine indo-européenne, parlant un dialecte appelé le luvien, semble avoir balayé l'Anatolie vers 2300 av. J.-C… Ils semaient la désolation sur leur passage...»

Selon certains savants, le luvien constitue une forme archaïque du hittite. Le mot *luvien* provient des textes hittites qui mentionnent l'existence d'un pays appelé Luviya, où l'on parlait une langue dite luvili. On a sans doute appelé les peuples de cette région des Luviens ou Louvites comme on avait dénommé Hittites les gens du pays d'Hatti, ou de la même façon que les Hourrites furent appelés à certaines époques les Horites. Les archéologues français disent Louvites et les Allemands parlent de *Luvischen.* Leur véritable nom pourrait être un élément très significatif, comme je l'expliquerai dans le chapitre suivant.

D'après les linguistes, la langue luvili appartiendrait à la famille indo-européenne et serait étroitement liée à la langue hittite. Au fur et à mesure de leur traduction, les hiéroglyphes des Luviens nous apportent une nouvelle connaissance de ce peuple. Hans Güterbock, professeur d'hittitologie, écrivait en 1961: «Nous sommes portés à croire que les Luviens, eux aussi, supplantèrent une population indigène qui parlait une autre langue et dont les origines restent encore inconnues. La langue des idéogrammes hittites n'est qu'un dialecte luvien.»

A cause des difficultés que représente la lecture des hiéroglyphes, du délabrement dans lequel se trouvent

la plupart des objets exhumés et des limites que ce matériel présente, on sait finalement peu de chose sur la religion des Louvites. Nous savons que la principale divinité était le dieu de la tempête, dont le nom s'apparente à celui du dieu hittite Taru. Les Louvites le nomment Tarhund, Tarhunta ou Tarhuis. Jusqu'à maintenant, nous dit Güterbock, aucun élément mythologique n'a été découvert dans les hiéroglyphes, qui présentent dans leur ensemble un caractère votif. Ils forment ce que Güterbock appelle «une dimension magique», «des incantations et des formules à caractère magique insérées dans des textes rituels». La prédominance de thèmes exclusivement religieux dans les hiéroglyphes archaïques des Louvites, alors même que d'autres formes d'écriture leur étaient accessibles, laisse à penser que les Louvites étaient peut-être une caste de prêtres, semblables aux brahmanes de l'Inde ou aux scribes rattachés au culte de Râ à Annu, en Égypte. D'autres indications semblent confirmer cette hypothèse, entre autres le fait que les écoles de scribes qui rédigèrent les mythes hourrites, hittites et akkadiens se trouvaient, semble-t-il, en territoire luvien, dans la région de Kizzuwatna.

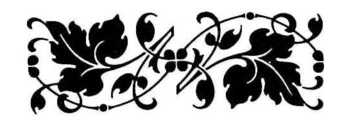
Selon Güterbock, «c'est à Kizzuwatna, la province hittite du sud-est de l'Anatolie, comprenant les plaines de Cilicie, que se développèrent les écoles de scribes hourrites les plus florissantes». Cette hypothèse découle du fait que de nombreux termes appartenant au luvien se retrouvent dans les textes écrits en langue hittite qui ont trait à la mythologie hourrite. Il est possible également que ce soient les Louvites qui firent eux-mêmes ces emprunts.

Tant que l'interprétation des hiéroglyphes ne sera pas plus avancée et qu'on n'aura pas découvert d'autres objets, il sera difficile d'en dire plus au sujet des

Louvites. Mais nous savons qu'ils ont joué un rôle exceptionnel dans l'histoire religieuse, comme je l'expliquerai dans le chapitre suivant en poursuivant l'examen des cultures patriarcales qui ont mis fin à la religion de la Déesse.

CHAPITRE 5

UN DE LEUR RACE



AUSSI INVRAISEMBLABLE QUE CELA PUISSE PARAÎTRE, le prochain groupe dont nous allons examiner les liens avec les Indo-Européens est le peuple hébreu. Comme l'écrit George Mendenhall, «on ne peut plus considérer l'ancien État d'Israël comme un fait isolé. Si nous nous intéressons à la religion et à l'histoire politique et culturelle, nous devons reconnaître que l'histoire d'Israël est inséparable de celle de l'Orient antique».

«La formulation d'hypothèses, nous dit aussi Mendenhall, est un aspect fondamental de la recherche et s'avère également d'une grande importance pratique; les hypothèses n'ont pas pour but de remplacer les faits, mais de dégager des pistes et de guider les recherches

ultérieures.» C'est dans cet esprit que je souhaite être comprise.

Abraham, patriarche des tribus hébraïques et premier prophète du dieu Yahvé, devait être en relation ou à tout le moins profondément influencé par le conclave d'Indo-Européens qui vivaient dans la ville de ses ancêtres, Harran. Il est possible que le nom du dieu judéo-chrétien, Yahvé dans l'Ancien Testament, ou Jéhovah qui nous est plus familier, provienne du mot sanskrit *yahveh,* qui signifie éternel. Le nom d'Abraham lui-même dérive probablement du nom de la caste des prêtres aryens de l'Inde, les brahmanes; enfin, les attitudes patriarcales des Hébreux ne sont pas nées au milieu d'un vide culturel, comme on le croit souvent, mais elles se sont élaborées au contact des sociétés patriarcales venues du nord.

Il est certain que l'on n'a jamais pensé que les Hébreux puissent être d'origine indo-européenne, et à l'époque où ils s'installèrent au pays de Canaan, après leur séjour en Égypte, la majorité était sans doute sémite. Mais il existe un groupe qui, bien que distinct des Hébreux, est néanmoins considéré comme une des tribus d'Israël. Il s'agit des prêtres lévites. Je vais peut-être émettre une hypothèse très controversable, au risque de déclencher une vague de réactions religieuses et émotives ou de choquer les universitaires, mais il est possible, d'après moi, que les Lévites aient été apparentés aux Indo-Européens, et plus spécialement aux Luviens ou Louvites, selon les traductions. Bien que l'on ait toujours, et de façon presque universelle, considéré les Hébreux comme un peuple sémite, plusieurs indications curieuses nous amènent à discuter dans cet exposé de leurs relations avec les Indo-Européens.

Avant de continuer, il est important de souligner que les plus vieux textes de l'Ancien Testament, rédigés

en hébreu, ont été trouvés récemment à Qumran et datent de deux à trois siècles avant le Christ. La plus ancienne version que l'on possédait, avant cette découverte, était une traduction grecque datant environ de la même époque, et le plus ancien texte en hébreu remontait au dixième siècle av. J.-C. D'après le vocabulaire, la syntaxe et le nom des lieux et des personnages, on considère généralement qu'une partie de l'Ancien Testament, connue sous le nom de Yahviste, fut rédigée vers 1000 av. J.-C, tandis que l'autre, l'Ecclésiaste, date du sixième siècle av. J.-C.

Nous devons aussi tenir compte des nombreux changements qui ont été apportés au cours des siècles à la Bible que nous connaissons aujourd'hui. Ces modifications sautent aux yeux dans certains passages contradictoires. Voici ce qu'en dit le Professeur Chiera: «La Bible, comme toute la littérature de l'Antiquité, a subi un processus de développement continu, mais on y retrouve une autre tendance en contradiction avec la première; il s'agit de la censure ombrageuse exercée par le prêtre à l'endroit de certains épisodes ou explications qui ne concordent pas avec sa propre conception du dieu ou de l'histoire des fondateurs de la race et qui, pieusement mais impitoyablement, éliminait ce qu'il désapprouvait.»

George Widengren, professeur de langues orientales à l'Université d'Uppsala, en Suède, écrit lui aussi: «Nous ne devons pas perdre de vue que l'Ancien Testament, tel qu'il nous a été légué par la tradition juive, ne constitue qu'une partie de la littérature nationale d'Israël (nous ne savons d'ailleurs même pas s'il s'agit là de la plus grande partie), et plus encore, que le texte qui a été préservé a, de toute évidence, été soumis à la censure et expurgé en conséquence.»

les Indo-Européens dans le livre de la Genèse

Les spécialistes de la Bible situent généralement la vie d'Abraham entre 1800 et 1700 av. J.-C. Mais beaucoup prétendent que Moïse aurait vécu autour de 1300 ou 1250 av. J.-C. Or, si nous suivons soigneusement les générations citées dans la Bible, nous nous apercevons que seulement sept générations séparent les deux patriarches. Cinq ou même quatre siècles, c'est un peu long pour quatre générations. Dans la mesure où les dates assignées à Moïse sont basées sur des faits historiques plus précis et qui sont directement reliés à l'histoire mieux connue de Saul, David et Salomon, je situerais, pour ma part, l'existence d'Abraham vers 1550 av. J.-C. Si l'on place Moïse vers 1300 av. J.-C, cela laisse encore plus de quarante ans entre chaque génération, ce qui est plus vraisemblable que les soixante ou soixante-dix ans que suggèrent les autres dates. Si l'on se réfère toujours aux générations qui sont citées dans la Bible et en supposant qu'aucun nom n'ait été omis, en accordant 35 à 40 ans à chaque génération nous parvenons à situer l'antique personnage de Noé seulement dix générations avant Abraham, autour de 2000-1900 av. J.-C, c'est-à-dire à l'époque même de l'arrivée des Indo-Européens au Proche-Orient.

L'Ancien Testament nous dit qu'Abraham vivait dans la ville chaldéenne d'Ur, et l'on considère généralement qu'il s'agissait de la cité sumérienne d'Ur, à quelque huit kilomètres d'Éridu. Pourtant, après cette première mention d'Ur, on retrouve continuellement le nom d'Harran, pays d'Abraham, patrie de ses ancêtres et de la maison de son père. La Bible dit qu'après avoir quitté Ur, «ils arrivèrent à Harran et ils s'y établirent» (Gen. 11:32). Mais une fois à Harran, «Yahvé dit à

Abraham: Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père...» (Gen. 12:1). Puisqu'il y avait à cette époque plusieurs villes dont le nom commençait par Ur («ur» signifiant vieux ou grand), telles que Urkish, Uruk, Ura, Urfa et d'autres, certains spécialistes suggèrent que l'une de ces villes a pu être la cité d'Ur dont parle la Bible. Harran pourtant semble être la véritable patrie d'Abraham, la cité de ses pères; cela paraît d'autant plus évident dans l'histoire d'Isaac et de Jacob, et nous pouvons même nous demander si Abraham et sa famille n'ont pas quitté d'abord Harran pour Ur à une époque précédente. Nous savons qu'il y avait des Hourrites à Nippur vers l'an 2300 av. J.-C. Enfin, ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'Abraham a quitté Ur pour Harran avec femme et enfants.

Les informations que nous possédons sur les invasions indo-européennes démontrent que vers 1800 av. J.-C, beaucoup de Hourrites allèrent s'établir dans une région connue ensuite sous le nom de Mitanni. Harran était située en plein centre de ce royaume, et le nom de la cité elle-même provient sans doute de sa situation dans le territoire des Hourrites. Elle n'était pas loin du premier établissement hourrite d'Urkish, qui date d'environ 2400 av. J.-C. On peut voir également les liens d'Abraham à cette ville transparaître dans les noms de ses proches parents. Son grand-père et l'un de ses frères s'appelaient tous deux Na Hor et son autre frère Haran.

On retrouve dans la Bible, et plus spécialement dans la Genèse, des références au peuple hittite ou hourrite, dont certaines sont étroitement associées à la famille d'Abraham. Nous pouvons lire dans la Genèse (23:6) qu'Abraham, une fois rendu au pays de Canaan, chercha une place pour enterrer sa femme Sarah. Or, nous savons que les peuples ont toujours cherché à

enterrer leurs morts dans un terrain consacré ou au moins dans un endroit qui leur est familier. C'est pourquoi il est assez curieux de voir que l'homme à qui Abraham demanda l'usage de sa terre pour enterrer Sarah est Ephron, le Hittite. La réponse que fait Ephron à Abraham, lorsque celui-ci lui offre de payer la terre, est encore plus surprenante. «Tu es un prince parmi nous, répond le Hittite, enterre la morte dans la meilleure de nos tombes.» C'est dans cette même terre, en territoire hittite, que l'on enterra Abraham. Même son petit-fils Jacob, avant de mourir en Égypte, demanda à ses fils de ramener son corps en pays de Canaan pour être enterré sur la terre qu'Abraham avait achetée à Ephron le Hittite.

Isaac était le fils d'Abraham; il eut lui-même deux fils, Jacob et Ésaü. Quand vint le temps de trouver une femme pour Isaac, Abraham ordonna à son serviteur de retourner à Harran chercher la fille du frère d'Abraham, Na Hor. Plus tard, lorsque Jacob se maria, c'est encore la petite-fille de Na Hor qui fut choisie et qui venait, elle aussi, d'Haran. Ésaü eut deux femmes. L'une était la fille d'Élon le Hittite, l'autre la fille de Zibéon le Hourrite. Ésaü partit alors avec sa famille vers une région de Canaan appelée dans la Bible «la montagne de Seir, pays des Hourrites». Dans les généalogies, si nombreuses dans les écritures bibliques, nous trouvons une liste des descendants d'Ésaü qui est suivie, bizarrement, d'une liste des descendants de Seir le Hourrite, grand-père de la femme d'Ésaü.

Il est surtout fait mention de ces liens avec les Hittites ou les Hourrites dans le premier livre de la Bible, la Genèse. Plus tard, dans le livre d'Ezéchiel, nous trouvons à deux reprises une réprimande adressée par Ezéchiel au peuple d'Israël: «Ton père était un Amorite, ta mère une Hittite». Cette phrase suggère

que c'était Sarah qui était d'origine indo-européenne, ou même la mère d'Abraham, dont l'absence dans tout le livre de la Genèse est assez remarquable. Il n'y a sans doute aucune preuve décisive quant à la nature exacte de ces liens, mais nous devons absolument tenir compte de ces éléments qui associent maintes fois la famille d'Abraham à des peuples et des lieux que nous savons liés aux royaumes indo-européens à l'époque même de leur essor.

quels étaient ces liens?

La coutume hébraïque du lévirat présente une autre étrange similitude; il s'agit de la loi qui obligerait la veuve à épouser le frère de son mari défunt, ou s'il n'en avait pas, son beau-père. «Cette loi, écrit le Professeur Gordon, anciennement bien établie en Inde, n'apparaît au Proche-Orient qu'à l'époque des invasions indo-européennes; il semble donc qu'elle fut introduite ou tout au moins répandue par les Indo-Européens». Le Professeur Gurney, qui s'est également penché sur la coutume du lévirat ches les Hittites, écrit: «Cette loi est remarquablement similaire à la loi hébraïque du mariage dite lévirat». La conception du lévirat touche de trop près la cellule pour avoir été adoptée à la légère; elle a sans doute des racines profondes dans les sociétés qui la mirent en pratique.

Le Professeur Gordon a longtemps souligné les relations étroites qui existent entre les Hébreux et les peuples indo-européens dans le domaine de la littérature, de la linguistique et des coutumes. Même s'il n'en conclut pas à une parenté aussi étroite que celle que je suggère, il affirme pourtant: «Nous pouvons dès main-

tenant comprendre pourquoi les Hébreux et les Grecs apparaissent comme les premiers historiens de l'Occident. Les carrières historiographiques de ces peuples prennent toutes deux racine dans le substrat hittite.» Robert Graves suggère lui aussi une étroite relation entre les concepts et la littérature des Hébreux d'une part et celle des Grecs indo-européens de l'autre. Il va même jusqu'à défendre cette position en affirmant qu'il n'est pas un «Israélite anglais».

Comme je l'ai déjà mentionné, les Hébreux ont conservé le souvenir du mythe de la bataille qui opposa Yahvé au serpent Léviathan, quoique une grande partie du mythe ait dû être éliminée plus tard, probablement lorsqu'a été ajoutée la légende d'Adam et Ève. Dans le livre de Job (26:13) et dans le Psaume 104, nous pouvons lire aussi que c'est Yahvé qui a tué le serpent originel. Dans le Psaume 74, il est dit: «Ô Dieu... Toi qui fendis la mer par ta puissance (comme Marduk), qui brisas les têtes des monstres sur les eaux; toi qui fracassas les têtes de Léviathan...» Ce serpent Léviathan apparaît aussi dans les textes d'Ugarit au nord de Canaan, où il est l'ennemi de Baal, le dieu de la tempête. Même si on ne considère pas actuellement les chefs d'Ugarit, située seulement à quelques kilomètres au sud du territoire hittite et luvien, comme des Indo-Européens, ils étaient en excellents termes avec les rois hittites. Nous savons qu'il y avait un grand nombre de Hourrites à Ugarit à l'époque où ces textes ont été rédigés, vers le quatorzième siècle av. J.-C. Le père de Baal y était appelé Dagon; or le mot *dag* est encore utilisé en Turquie pour dire montagne. Certains textes d'Ugarit racontent comment Baal eut le dessus sur le dragon Lotan, Lawtan ou Léviathan. J'ai déjà dit qu'en langue cananéenne *lat* ou *élat* signifiait déesse. Ce nom réapparaît encore dans le mythe grec indo-européen d'Her-

cule; ce dernier tue le serpent Ladon qui gardait, disait-on, l'arbre sacré de la Déesse.

Les descriptions bibliques de la victoire de Yahvé sur le serpent primitif ne sont peut-être qu'une version de la fable indo-européenne, maintenant familière, de la victoire du dieu mâle sur le serpent des ténèbres, c'est-à-dire la Déesse. Après l'époque de Moïse et jusqu'à la chute des deux royaumes hébreux, les Hébreux méprisent le nom de Baal; le dieu de la tempête est, semble-t-il, assimilé à Tammuz, le fils/amant dans la religion de la Déesse. En langue akkadienne, Baal signifiait tout simplement Seigneur et Baalat, Dame. Mais vers le premier millénaire, le nom de Baal est étroitement associé à celui d'Ashtoreth, dont il est l'époux. Mais lorsqu'il fait son apparition à Ugarit, avant même qu'il n'ait son propre temple, Baal (qui provient sans doute du sanskrit *bala*, c'est-à-dire puissant) et Yahvé ne sont probablement qu'une seule et même divinité. On peut lire dans les textes d'Ugarit: «Vois, tes ennemis, ô Baal; vois tes ennemis que tu as abattus»; et dans le Psaume 92: «Vois tes ennemis, Seigneur, vois, tes ennemis périssent.» A Ugarit, Baal était appelé le Cavalier des Nuées; dans le Psaume 104:3, on lit que Yahvé avait fait des nuées son char.

Un autre passage mystérieux de la Bible peut également faire référence aux premiers Indo-Européens. Ce passage semble un véritable reflet de l'attitude des Aryens qui, on le sait, se considéraient comme une race supérieure aux peuples qu'ils avaient conquis. Dans la première partie de la Bible, il est écrit (Gen. 6:1-4): «Lorsque les hommes commencèrent d'être nombreux sur la surface de la terre et que des filles leur furent nées, les fils des dieux trouvèrent que les filles des hommes leur convenaient et ils prirent pour femmes toutes celles qu'il leur plut... En ces jours-là,

quand les fils de dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants, les Néphilim (des géants) étaient sur la terre; ce sont les héros du temps jadis, ces hommes fameux.»

Ce passage qui figure si souvent dans le flot des textes, suggère que le développement de la culture humaine est dû à cette race de surhommes. Cette conception rejoint l'image que les Aryens avaient d'eux-mêmes, physiquement plus développés et seuls adorateurs du dieu de la lumière qui vivait au sommet d'une montagne, par opposition aux peuples méditerranéens qui vénéraient la déesse et dont la taille était nettement plus petite. Ces unions mixtes, si décriées par les prêtres aryens, semblent avoir été la véritable raison du déluge auquel Noé et son arche survécurent.

La littérature iranienne commence quatre siècles après l'époque généralement assignée aux sections yahvistes de l'Ancien Testament et simultanément avec l'apparition de l'Ecclésiaste. Les similitudes entre les mythes hébreux et iraniens proviennent sans doute des relations que les deux peuples entretenaient à cette époque (vers le sixième siècle), mais il est difficile de dire lequel des deux est à l'origine de ces mythes. Il est possible cependant que les deux mythologies proviennent du même substrat religieux, celui des Indo-Européens. Dans les textes Pahlavi qui datent de l'an 400 av. J.-C. et qui sont basés sur l'Avesta (600 av. J.-C), la création de l'univers se déroule en sept actes qui correspondent étroitement au récit hébraïque. Dans le premier apparaît le ciel; dans le second, les eaux; au troisième, la terre; au quatrième, les plantes; au cinquième, les animaux; au sixième, l'homme et au septième, Ohrmazd lui-même (Ahura Mazda). Le récit est tout à fait semblable, mais diffère néanmoins sur certains points; on a donc tout à fait raison de dire qu'il ne s'agit ni d'un côté ni de

l'autre d'un pur emprunt, mais plus vraisemblablement de l'aboutissement de deux cheminements ayant une origine commune.

Un autre texte des livres Pahlavi présente la conception indo-iranienne de la première femme. Elle portait le nom de Jeh, «reine de tous les vices». Le récit reprend les caractéristiques de la légende d'Adam et Ève, puisque Jeh débarque en ce monde en compagnie du démon (Ahriman). Dans ce récit, Jeh ne parle pas au démon, mais s'accouple avec lui. Il est dit que son union avec le diable frappe d'impureté toutes les autres femmes, qui à leur tour vont souiller les hommes. «Puisque les femmes sont les esclaves du diable, elles sont la cause de l'impureté des hommes.» Ce n'est donc pas tout à fait la même histoire, mais elle relève sans aucun doute du même type de pensée et d'attitude. On peut se demander d'ailleurs pourquoi les récits hébreux suivent si étroitement les thèses indo-iraniennes.

Il existe encore une autre fable iranienne qui possède sa contrepartie biblique; il s'agit de l'histoire d'un homme appelé Yima. Ahura l'avertit que le monde serait détruit par les eaux, car les hommes ont péché. Il lui ordonne de construire une *vara*, généralement traduit par forteresse, dans laquelle il doit conserver le feu, de la nourriture et héberger un couple de chaque espèce animale et humaine. L'ancienne fable du déluge n'apparaît pas seulement dans la littérature iranienne et hébraïque, mais aussi dans l'antique légende sumérienne, et l'on estime généralement que les Hébreux empruntèrent la fable aux Sumériens. L'histoire du déluge appartient sans doute à «la race des montagnes», qui arriva à Sumer peu de temps après la période Djemdet-Nasr, et ce n'est peut-être que l'histoire transmise sous forme de mythe, de l'arrivée de leurs ancêtres dans les régions montagneuses de l'Aratta. Elle a été associée

par la suite à l'arrivée de ce peuple à Sumer, arrivée probablement marquée par les pluies diluviennes qui s'abattirent sur la région à cette époque; c'est pourquoi on retrouve cette phrase: «L'inondation d'Enlil est venue, et les terres ont fructifié.» Parallèlement à son apparition dans les mythes sumériens, il est également possible que cette histoire ait été transmise oralement parmi ceux qui restèrent à Aratta (Ararat?), et qui auraient été liés à Noé, l'ancêtre d'Abraham, et à Yima, l'Iranien.

Cette hypothèse semble d'autant plus vraisemblable que la région de Sumer ne présente ni élévation de terrain, ni montagne sur laquelle l'arche aurait pu s'échouer (alors que même les Sumériens en parlent). Dans le récit hébraïque, l'arche s'échoue à Ararat ou sur le mont Ararat lui-même. Ce mont porte d'ailleurs toujours le même nom; il domine tous les autres sommets avoisinants et culmine à 5165 mètres. Il est situé à l'extrémité orientale de la Turquie, près des frontières iranienne et russe, dans une région appelée autrefois Urartu, mot très proche du mot Ararat lui-même. La rivière Arak, qui va se jeter dans la mer Caspienne, coule à ses pieds. Il est donc significatif que l'endroit où Noé, ancêtre des Hébreux, jeta les bases de l'État hébreu après le déluge, corresponde exactement, selon toutes les données disponibles, à la région par laquelle les Indo-Européens entrèrent en Anatolie.

Il existe une autre similitude entre les légendes bibliques et celles de Sumer; il s'agit des canaux d'irrigation. La Bible rapporte que lorsque Yahvé eut créé la terre, rien n'y poussait car il n'y avait pas d'eau. On peut lire dans la Genèse (2:6): «Toutefois, un flot montait de terre et arrosait toute la surface du sol». Dans la légende sumérienne du Paradis, Dilmun, aucune végétation ne poussait car il n'y avait pas d'eau non

plus. Enki, le dieu du temple d'Éridu, donna l'ordre de faire jaillir l'eau de la terre, afin qu'elle arrose le sol. Le mythe qui relate comment Enki ordonna le monde décrit aussi ses activités de constructeur de canaux. Chacune de ces histoires a pour cadre une région où les pluies sont rares ou même nulles. L'eau doit donc venir du sol. C'était certainement la situation à Éridu au temps des Obéïds qui construisirent les premiers canaux d'irrigation — on raconte encore l'histoire de cette époque deux mille ans plus tard, au début du second millénaire à Sumer. Nous en revenons donc à l'hypothèse selon laquelle ces récits ont pu être transmis à nouveau à Aratta, les deux pays restant en contact étroit.

Les relations entretenues par Moïse, Joseph et même par Abraham avec la couronne d'Égypte doivent être considérées comme un autre élément de parenté entre les Hébreux et les Indo-Européens. Nous avons déjà relevé le fait que durant toute la dix-huitième dynastie (entre 1570 et 1300 av. J.-C), des princesses hittites et hourrites avaient été offertes en mariage aux rois d'Égypte, ce qui constituait sans aucun doute une rupture de la tradition matrilinéaire. C'est durant cette période que les prêtresses disparaissent des temples égyptiens que le mot *par-o* (pharaon) est employé pour désigner uniquement le roi et non plus la maison royale. C'est aussi à cette époque que se situe la révolution religieuse d'Akhénaton qui permet aux armées hittites et hourrites de prendre le contrôle du pays de Canaan; un tiers de la correspondance trouvée dans les archives du palais d'Akhénaton provient de princes aux noms indo-aryens.

Il est aussi significatif que la Bible ait fait de Moïse «l'enfant adopté» de la fille du pharaon, qui l'aurait recueilli à la naissance. Nous lisons dans l'Exode 2:5-10

qu'il fut découvert par la fille du pharaon qui le confia alors à une femme, sa vraie mère, pour qu'elle le nourrisse. «Lorsqu'il eut grandi, elle le ramena à la fille du pharaon qui le traita comme un fils et lui donna le nom de Moïse...» Or, nous savons que de nombreux pharaons de la dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième dynastie portaient des noms tels que Kamosis, Amosis, Tutmosis et Ramsès. Il est assez étrange que la fille du pharaon ait donné un nom aussi royal à un enfant «trouvé».

Avant Moïse, Joseph, un des fils de Jacob, eut lui aussi des liens étroits avec la couronne d'Égypte. Il est dit dans la Bible qu'il accéda à cette situation grâce à son habileté à interpréter les rêves. On peut lire dans la Genèse 41:41, «Le pharaon dit à Joseph: 'Vois, je t'établis sur tout le pays d'Égypte'».

Abraham lui-même semble avoir été en relation avec les rois d'Égypte. Dans la Genèse 12:10-20, Abraham et Sarah se retrouvent en Égypte, fuyant, dit-on, la famine qui sévissait au pays de Canaan. Nous apprenons qu'Abraham pria Sarah de se faire passer pour sa soeur. On raconte qu'à cause de sa grande beauté, elle fut emmenée au palais du pharaon, qui la prit pour épouse.

Une fois de plus, nous ne pouvons pas en tirer de conclusions définitives puisque la Bible ne mentionne pas le nom des pharaons. Mais nous savons que l'existence d'Abraham et celle de Joseph correspondent à l'époque de la dix-huitième dynastie, tandis que Moïse aurait vécu peu de temps plus tard. Nous devons donc encore nous demander s'il n'y avait pas un lien entre les princesses indo-européennes et leur suite et les récits bibliques de la vie d'Abraham, de Joseph et de Moïse, chacun ayant été, en son temps, en relation étroite avec les pharaons.

les dieux et les montagnes de feu

Le symbolisme de la montagne et, plus précisément, de cette aveuglante lumière qui inonde les sommets constitue un élément complexe, mais qui est sans doute le plus significatif et le plus révélateur des liens qui ont dû exister entre les Hébreux et les Indo-Européens. Les Aryens de l'Inde adoraient leurs ancêtres «qui s'étaient envolés vers le royaume de l'éternelle lumière. Indra était le Dieu des Montagnes et tout ce qui lui appartenait était nimbé d'or; et la demeure de l'Indo-Iranien Ahura, située au sommet de mont Hara, n'était qu'étincelante lumière. Comme nous l'avons déjà dit, en langue iranienne indo-européenne, *hara* signifie montagne.

Dans les textes hébreux, l'histoire de Moïse est souvent associée au mont Sinaï, situé à l'extrémité sud de la péninsule du Sinaï. Mais dans de nombreux passages de la Bible, la montagne sur laquelle Moïse parle à Yahvé est désignée sous le nom de Mont *Horeb*. Bien avant qu'il ne conduise les Hébreux hors d'Égypte, Moïse connaissait cette montagne. Nous lisons dans l'Exode 3:1 que «Moïse parvint à la montagne de Dieu, l'Horeb». Après l'exode et le célèbre épisode de l'ascension de Moïse sur le mont Sinaï, on peut lire: «Ne va pas oublier le jour où tu te tenais à l'Horeb en présence de Yahvé, ton Dieu» (Deut. 4:10); et un peu plus loin: «... Le jour où Yahvé, à l'Horeb, vous a parlé du milieu du feu...» (Deut. 4:15).

Tout au long du livre des Psaumes, qui est sans doute une des parties les plus anciennes de la Bible, Yahvé est clairement associé et même identifié à la montagne. Dans les Psaumes 31, 62, 71, 89 et 94, Yahvé est appelé «le rocher du refuge». Dans le Psaume 62,

il est «le rocher du salut»; «mon roc et mon rempart» dans le Psaume 18; «mon rocher et mon rédempteur» dans le Psaume 19. Nous lisons au Psaume 28, «Ô mon rocher», et au Psaume 42, «Dieu est mon rocher». Dans le Psaume 78, il est écrit: «Il les fit entrer en son lieu de sainteté, la montagne». Dans le Psaume 48: «notre Dieu, le mont sacré», dans le Psaume 99, l'auteur dit à ses auditeurs: «prosternez-vous devant sa sainte montagne», et dans le Psaume 92 il est dit simplement: «Dieu est mon rocher». S'il n'y avait pas tant d'autres allusions à la montagne, nous pourrions y voir un simple symbole de stabilité, mais il y a l'importance de la montagne elle-même et de tout ce qui lui est lié.

Dans l'Exode 24:17, Yahvé ne réside pas seulement au sommet de la montagne, mais «sa gloire revêtait aux yeux des enfants d'Israël l'aspect d'une flamme dévorante couronnant la montagne». Dans le Deut. 5:24: «sur la montagne, au milieu du feu, Yahvé vous a parlé face à face». Dans le Psaume 144, «Yahvé, fais éclater l'éclair et disperse, décoche tes flèches». Dans le Psaume 104, Yahvé est décrit «drapé de lumière comme d'un manteau».

Zeus, l'Indo-Européen, habitait le sommet de l'Olympe au milieu des éclairs, du feu et du tonnerre. Baal, symbolisé lui aussi par l'éclair, résidait sur le Mont Saphon. Les dieux de la tempête des Hittites et des Hourrites, souvent représentés la foudre à la main, habitaient au sommet d'une ou même de deux montagnes. Indra, étincelant d'or et porteur lui aussi de la foudre — *vajra* — portait le nom de Seigneur des Montagnes. Quant à la demeure d'Ahura, elle jetait mille feux du haut du Mont Hara. Le dieu hébreu Yahvé qui parlait au milieu des flammes sur le Mont Horeb, est-il si différent dans son essence et dans les représentations qui en sont faites de tous les dieux

indo-européens? Est-il possible qu'il soit identique au dieu indo-aryen, «le père qui demeure dans la lumière étincelante», tel qu'il est représenté dans le Rig Veda? N'est-il pas étrange que montagne se dise *har* en hébreu?

les Louvites et les lévites

Après avoir examiné les liens qui unissaient les Hébreux aux grandes tribus indo-européennes, il semble, en définitive, que ce soient les Luviens qui aient été le plus étroitement liés à l'émergence de la religion hébraïque. Il paraît de plus en plus certain que les Luviens (ou Louvites) aient pu être à l'origine de la caste des prêtres hébreux, les lévites.

On n'a pas fini de déchiffrer les textes luviens. Nous l'avons déjà dit, les Luviens étaient en relation étroite avec les peuples hourrites et hittites, et les archéologues les ont même considérés pendant longtemps comme des Hittites. Ces textes votifs, rituels ou incantatoires qui leur ont été attribués jusqu'à maintenant sont en si grand nombre que l'on pense que les Luviens devaient être une caste de prêtres d'origine indo-européenne, comme les brahmanes en Inde. On peut se demander pour quelle raison ils ont continué, malgré leur manque de souplesse, à utiliser les hiéroglyphes, alors que d'autres formes d'écriture, en usage chez certains groupes indo-européens, étaient à leur disposition. Comment se fait-il que les hiéroglyphes étaient utilisés exclusivement pour les textes rituels et les inscriptions sur les monuments royaux? De nombreuses écoles de scribes se trouvaient, semble-t-il, sur le territoire des Luviens et l'on peut penser que tout en utilisant les langues hourrite, hittite et akkadienne pour propager

leurs idées, les Luviens se réservaient l'usage des hiéroglyphes, peut-être comme une forme d'écriture sacrée (à la manière dont les Juifs ont utilisé l'hébreu).

Chez les Indo-Aryens, la caste sacerdotale des brahmanes fit des sacrifices par le feu l'un des éléments majeurs de la religion. Parlant des brahmanes du quatrième siècle av. J.-C, le Professeur Norman Brown décrit «la puissance inégalée qui caractérisait le sacrifice védique, particulièrement élaboré, tel qu'il était pratiqué par les brahmanes selon un rituel antique d'une grande complexité et dont le pouvoir était incontesté». Selon lui, «les brahmanes s'étaient arrogés de manière exclusive le rôle d'officiants, ce qui leur conférait une supériorité morale et sociale à la fois sur l'ancienne armée séculière et sur l'aristocratie gouvernementale...»

Giuseppi Sormani prétend que dans l'ancien texte sanskrit du Yajurveda, ensemble de formules de prières rituelles et sacrificielles légèrement postérieur au Rig Veda, «les prêtres dirigeaient la société; c'étaient les maîtres, ils étaient même plus grands que les dieux qu'ils manipulaient à volonté par l'intermédiaire des rites. Ce pouvoir sacerdotal des Brahmanes était alors déjà évident.»

Ces caractéristiques pourraient aussi bien s'appliquer aux prêtres hébreux, les lévites. En effet, si les Luviens furent une caste sacerdotale semblable à celle des brahmanes et s'il est vrai que les lévites furent à l'origine un groupe de Luviens, ces hypothèses pourraient bien expliquer l'extraordinaire situation dont jouissaient les lévites au sein des tribus hébraïques.

D'après l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, c'est-à-dire les deuxième, troisième, quatrième et cinquième livres de l'Ancien Testament, les lévites apparaissent comme un groupe très fermé. Moïse est de père et de mère lévites, tout comme son

frère Aaron. On peut lire dans le livre des Nombres 8:14 ces paroles de Yahvé: «C'est ainsi que tu mettras à part les lévites, au milieu des enfants d'Israël, pour qu'ils m'appartiennent.» Yahvé dit encore à Aaron (18:2): «Toi et tes fils avec toi, vous porterez le poids des fautes de votre sacerdoce.»

Seuls les lévites pouvaient faire partie des prêtres de Yahvé. Moïse, Aaron et les fils d'Aaron étaient les grands prêtres. Un grand prêtre lévite n'avait pas le droit d'épouser ni une femme étrangère, ni même une femme d'une autre tribu d'Israël. Même dans sa propre tribu, il ne pouvait prendre pour femme une veuve ou une divorcée, en fait aucune femme qui aurait pu avoir eu des relations sexuelles avec un autre homme.

Personne d'autre qu'un lévite n'avait le droit de pénétrer dans la Tente du Témoignage, où Yahvé était honoré. Enfreindre cette loi pouvait coûter la vie. Lorsque les Israélites traversèrent le désert du Sinaï, les lévites les conduisaient, «précédant le reste des tribus d'une journée de marche» pour choisir le prochain campement. Alors qu'au début Moïse siégeait seul pour rendre la justice et trancher les litiges, il finit par s'adjoindre des lieutenants, chargés chacun de diriger des unités distinctes. Celles-ci comptaient dix, cinquante, cent et mille personnes, chacune sous le contrôle d'un officier, comme dans une armée. Les lévites faisaient régner la loi dans la communauté. «Il leur revient de se prononcer sur toute contestation et sur toute voie de fait.» (Deut. 21:6)

Seuls les lévites possédaient et disposaient des deux trompettes d'argent qui servaient à rassembler la communauté et à lever le campement. La sonnerie d'une seule trompette s'adressait aux chefs des autres tribus pour qu'ils se rassemblent devant la Tente du Témoignage, signe manifeste de l'autorité des lévites

même sur les chefs des autres tribus. La sonnerie des deux trompettes était un signal de rassemblement pour toute la communauté d'Israël. Seuls les prêtres d'Aaron pouvaient toucher aux deux trompettes que l'on utilisait aussi durant les batailles pour stimuler les Israélites, ou encore déterminer la stratégie militaire, comme le suggèrent les parchemins de Qumran.

Alors qu'ils étaient encore dans le désert, on procéda à un recensement des tribus, vraisemblablement en prévision des batailles qu'ils auraient à affronter en arrivant au pays de Canaan. Au départ, ce recensement ne visait que les onze autres tribus d'Israël. On comptait chaque homme âgé de vingt et un ans et plus et apte au service militaire. Plus tard, lorsque vint le tour des lévites, on enregistra tous les mâles d'un mois et plus sans qu'il soit question d'aptitudes militaires. Dans les Nombres 13:1-15, on rapporte que Moïse forma une équipe d'éclaireurs pour aller reconnaître le pays à l'approche de la terre de Canaan; bien que chaque tribu y soit représentée par un homme, on n'y trouve pas de lévite.

A cette époque, les autres tribus se soulevèrent pour protester contre le manque de nourriture et la perte des facilités qu'ils avaient connues en Égypte, où l'on dit pourtant qu'ils furent maltraités et réduits en esclavage. Mais les punitions infligées à ceux qui enfreignaient les lois des lévites étaient sévères. Dans le Lévitique 24:16, on raconte l'histoire d'un homme qui fut lapidé pour avoir blasphémé; dans les Nombres 15:32, il s'agit d'un homme que l'on trouva en train de ramasser du bois le jour du sabbat: «Toute la communauté le fit sortir du camp et le lapida jusqu'à ce que mort s'ensuive, selon ce que Yahvé avait commandé à Moïse.» Lorsque Josué prit la place de Moïse à la tête de la communauté, les hommes lui firent cette promesse:

«De même que nous avons obéi en toute chose à Moïse, ainsi nous t'obéirons... Quiconque sera rebelle à ta voix et n'obéira pas à tes ordres, quoi que tu lui ordonnes, qu'il soit mis à mort.» (Jos. 1:18)

Comme chez les brahmanes de l'Inde, les sacrifices par le feu constituaient un aspect majeur et extrêmement important des rites lévites. Les dix premières sections du Lévitique décrivent en détail les différents sacrifices par le feu. Dans ces versets, ainsi que dans les Nombres et dans le Deutéronome, qui décrivent aussi les règles et les rites des lévites, nous apprenons que les sacrifices ont lieu deux fois par jour, aussi bien le jour du sabbat que lors du changement des saisons, pour les cas d'impureté et pour les péchés.

Seuls les lévites avaient le droit de consommer la nourriture offerte en sacrifice à la Tente du Témoignage. C'est donc, en fait, les autres Israélites qui leur fournissaient volailles, moutons, béliers, pigeons, ainsi que le froment, la farine, le pain, l'huile et le vin. Ce droit accordé aux lévites et à leurs familles (quoiqu'il s'agisse le plus souvent des membres masculins) est si souvent mentionné dans la Bible que j'hésite à rapporter ici toutes les lois qui le régissent. Un seul des passages concernant ces lois sera sans doute suffisant pour comprendre la situation.

On devait apporter aux prêtres les aliments cités plus haut et les déposer devant la tente pour tous les sacrifices par le feu, appelés «holocaustes». Voici ce que la loi prescrivait: «Les prêtres lévites, toute la tribu de Lévi, n'auront point de part ni d'héritage avec Israël: ils vivront des mets offerts à Yahvé et de son patrimoine... Voici les droits des prêtres sur le peuple, sur ceux qui offrent un sacrifice de gros ou de petit bétail: on donnera au prêtre l'épaule, les mâchoires et l'estomac. Tu lui donneras les prémices de ton froment, de

ton vin et de ton huile, ainsi que les prémices de la tonte de ton petit bétail. Car c'est lui que Yahvé ton Dieu a choisi entre toutes tes tribus pour se tenir devant Yahvé ton Dieu» (Deut. 18:2-8).

Des offrandes d'or, d'argent et de biens, destinées aux lévites, étaient aussi régulièrement ordonnées par Yahvé. Chaque homme de plus de vingt ans devait donner un demi-sicle pour le rachat de sa vie. Dans un autre système de rachat des premiers-nés, les lévites reçurent 1365 sicles d'argent. «Tu donneras cet argent à Aaron et à ses fils pour le rachat de ceux qui sont en excédent.» (Nob. 3:48)

Les lévites qui vendaient leurs maisons gardaient sur elles un droit de rachat perpétuel et s'ils ne se réclamaient pas de ce droit, les maisons pouvaient leur revenir automatiquement l'année du jubilé, c'est-à-dire tous les sept ans. Si un homme d'une autre tribu décidait de vendre sa maison à un lévite, seul ce dernier pouvait fixer le prix; et si le vendeur désirait par la suite racheter son bien, l'estimation était automatiquement majorée d'un cinquième.

Voici le sort d'une autre offrande comportant six chariots couverts et douze boeufs: «Tu les donneras aux lévites, à chacun selon sa fonction.» (Nb. 7:5). Dans un autre verset, on trouve le détail d'une offrande pour la dédicace de la Tente: des coupes d'argent valant 2400 sicles, de l'or pour une valeur de 120 sicles, trente-six boeufs, soixante-douze béliers, soixante-douze chèvres et soixante-douze agneaux d'un an (Nb. 7:84-88). Dans les Nombres 18:8, il est écrit: «Yahvé dit à Aaron: 'Moi je t'ai donné la charge de ce qu'on prélève pour moi. Tout ce que consacrent les enfants d'Israël, je te le donne comme la part qui t'est assignée, ainsi qu'à tes fils, en vertu d'une loi perpétuelle.» Et plus loin, on lit: «Aux enfants de Lévi, je donne pour héritage toute dîme perçue en Israël.» (Nb. 18:21)

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, les lévites n'avaient droit à aucun patrimoine, en raison justement de toutes les offrandes qu'ils recevaient par ailleurs. Pourtant, on peut lire le commandement suivant dans les Nombres 35:2-6: «Ordonne aux enfants d'Israël de céder aux lévites, sur l'héritage qu'ils possèdent, des villes pour qu'ils y demeurent et des pâturages autour des villes.» Au total, quarante-huit villes furent ainsi cédées aux lévites.

L'habillement des lévites fait également l'objet d'instructions très précises; les vêtements en étoffes pourpres et écarlates, en lin finement tissé, rehaussés d'or et de pierreries sont longuement décrits au chapitre 28 de l'Exode. En plus de leur robe, les fils d'Aaron devaient porter également des couvre-chefs qui leur conféraient un air de «grandeur et de dignité», ce qui n'est pas sans rappeler les chapeaux en hauteur des Hittites. Il en va même jusqu'au parfum qui devait être fourni à Aaron et à ses fils. Quiconque osait l'utiliser, «se coupait automatiquement des siens».

Constamment, on rappelle aux autres tribus d'Israël «de ne pas négliger le lévite qui est dans tes villes» (Deut. 14:27), et dans un autre verset: «En ton pays, garde-toi de jamais négliger le lévite» (Deut. 12:19).

Voici ce qu'on peut lire dans le Deut. 31:24: «Lorsqu'il eut achevé d'écrire sur un livre les paroles de cette loi jusqu'à la fin, Moïse donna cet ordre aux lévites: 'Prenez le livre de cette loi. Placez-le à côté de l'arche de l'alliance de Yahvé votre Dieu. Qu'il y serve de témoin contre toi.'»

C'est donc ainsi que ces lois, initialement rédigées par les lévites, se trouvèrent par la suite sous la garde exclusive de ces derniers qui, seuls, avaient le droit de les consulter, et donc de les interpréter, de les censurer ou de les modifier à leur convenance.

L'image qui se dégage de cette description des

lévites n'est pas celle d'un groupe de prêtres à la vie monacale, ni celle d'une tribu de gourous, mais plutôt celle d'une aristocratie somptueusement vêtue, parfumée, bien nourrie, confortablement logée et transportée et qui exerçait un pouvoir absolu sur le reste du peuple hébreu.

En parcourant toutes les lois qui concernent les lévites, nous découvrons un décalage incroyable entre le statut de ces derniers et celui des autres Israélites. Les lévites, selon la version de la Bible que nous possédons, étaient des descendants de Lévi, un des douze fils de Jacob. Si nous nous reportons encore une fois aux listes généalogiques, Moïse aurait été l'arrière petit-fils de Lévi, ce qui ne cadre pas du tout avec le nombre de mâles recensés peu après le départ d'Égypte. En effet, les lévites affirmaient qu'il y avait 22 000 mâles parmi eux; même si on tient compte d'un certain facteur d'exagération, cela fait une bien grande famille en trois générations.

La position de classe dominante qu'occupaient les lévites parmi le peuple hébreu relève de toute évidence d'un modèle indo-européen et suggère que la descendance qu'ils s'étaient attribuée était destinée à justifier leurs relations avec les autres tribus. De surcroît, comme ce sont les histoires d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et d'Ésaü qui sont le plus clairement liées à l'histoire des Hittites et des Hourrites, nous pouvons en déduire selon toute vraisemblance que Jacob et Abraham furent les véritables ancêtres de Moïse et de son frère Aaron, les chefs des lévites; dans le cas des autres lévites, ainsi que des membres des onze autres tribus, cette descendence avait un caractère symbolique plus que biologique. Si l'on en juge d'après leur nombre, les autres tribus avaient été rassemblées sous cette même filiation symbolique, qui expliquerait en retour pourquoi

Jacob, le père présumé des douze hommes qui fondèrent les douze tribus hébraïques, s'appelait en réalité Israël, plutôt qu'Abraham que l'on considère généralement comme le fondateur du peuple hébreu.

L'hypothèse selon laquelle les premiers Hébreux n'étaient pas tous d'une race unique transparaît dans les Psaumes. Dans le Psaume 107, on lit: «Ils le diront, les rachetés de Yahvé, qu'il racheta de la main de l'oppresseur, qu'il rassembla du milieu des pays, orient et occident, nord et midi.» Et dans le Psaume 87, il est dit de Sion, autre nom de la nation d'Israël: «Chacun lui dit: Mère! car en elle les hommes de toutes races sont nés.» Ces versets nous laissent supposer qu'à l'époque où ils furent composés, le peuple d'Israël se considérait comme un groupe de races différentes, incluant peut-être des peuples sémites du désert, des Égyptiens, des Cananéens et d'autres, unis sous le même emblème et sous la direction des lévites.

Il existe dans le Deut. 18:14-22 un autre passage étrange quant aux origines indo-européennes des lévites. Il s'agit du passage où Yahvé parle à Moïse du haut de la montagne. Moïse redescend et explique à tous les Israélites ce que Yahvé vient de lui dire: «Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, un de leur race.»

Les mots Lewi et Lévi, noms que les Hébreux donnaient à leurs prêtres, sont presque identiques, ce qui transparaît d'ailleurs dans les traductions anglaises, allemandes et françaises. Je suggère que ce nom et celui des Luviens (Louvites) proviennent tous deux du mot désignant la matière incandescente qui jaillit des volcans en éruption.

En latin, *lavo* signifie laver à l'eau courante, tandis que *lavit* signifie verser. En langue hittite, *lahhu* signifie également verser. On retrouve cette même

racine dans le mot français *laver*, ce qui nous indique qu'elle fut à l'origine associée à l'élément liquide. En allemand, nous trouvons le mot *Lawine* qui signifie avalanche et en anglais le mot *lavish*, somptueux, abondant. Tous ces mots semblent donc liés à l'idée de masse liquide.

Il existe une autre série de mots associés à la lumière flamboyante: le latin *levo*, qui signifie lever, est plus spécifiquement associé au lever du soleil; le sanskrit *lauha* qui désigne l'état de ce qui est incandescent, et *lohla* qui désigne l'éclair; l'allemand *Lohe* qui signifie flamme; le danois *lue* qui veut dire prendre en feu. Mais c'est sans doute dans le mot *lave*, qui se dit *lava* en anglais et en allemand, et qui désigne la masse incandescente en fusion qui jaillit d'un volcan, que se trouve la clé de ces deux séries de mots: la lumière flamboyante qui s'embrase et se répand au même moment sous la forme d'une masse liquide.

L'image de la divinité suprême, divinité mâle, siégeant au sommet d'une montagne embrasée, image commune aux Indo-Européens et aux Hébreux (en particulier dans les récits du mont Horeb), indique peut-être une origine commune à ces anciens adorateurs de volcans. Voici la description de «la montagne de Dieu» qu'on peut lire dans l'Exode (Ex. 19:16): «Or, le surlendemain, au lever du jour, il y eut sur la montagne des tonnerres, des éclairs, une épaisse nuée, accompagnés d'un puissant son de trompe, et dans le camp, tout le peuple trembla.» Un peu plus loin, on lit (Ex. 20:18-21): «Devant ces tonnerres, ces lueurs, ce son de trompe et la montagne fumante, tout le peuple trembla de peur et se tint à distance. Et ils dirent à Moïse: 'Parle-nous, toi, et nous pourrons entendre; mais que Dieu ne nous parle pas car, alors, c'est la mort!' Moïse répondit au peuple: 'Bannissez toute crainte! C'est

pour vous éprouver que Dieu est venu et pour que sa crainte, vous demeurant présente, vous garde de pécher.' Le peuple se tint donc à distance et Moïse s'approcha de la nuée obscure où était Dieu.»

Dans le Deutéronome, lorsque Moïse rapporte les événements qui ont eu lieu sur l'Horeb, «la montagne de Dieu», il dit ceci aux Hébreux: «Et vous vous êtes alors approchés, pour vous tenir auprès de la montagne; la montagne était embrasée jusqu'en plein ciel — ciel obscurci de nuages ténébreux et retentissants! Yahvé vous parla alors du milieu du feu; vous entendiez le bruit des paroles, mais vous n'aperceviez aucune forme, rien qu'une voix.» (Deut. 4:11-13) Leur rappelant la statue du veau d'or qu'ils avaient érigée pendant son absence, il leur dit: «Cette oeuvre de péché que vous aviez fabriquée, ce veau, je le pris, je le brûlai, je le broyai, je le réduisis en menue poussière, et j'en jetai la poussière au torrent qui descend de la montagne.»

Ces mêmes descriptions abondent dans les Psaumes: «Il fera pleuvoir sur les impies charbons de feu et de soufre» (Ps. 11); «Devant lui, un feu dévore, autour de lui, bourrasque violente» (Ps. 50); «Brûlera-t-elle comme un feu, ta colère?» (Ps. 89); «Ses éclairs illuminent le monde... les montagnes fondent comme la cire devant le maître de toute la terre» (Ps. 97). Dans le Psaume 18, nous trouvons une des descriptions certainement les plus caractéristiques de Yahvé, le volcan: «Et la terre s'ébranla et chancela, les assises des montagnes frémirent (sous sa colère, elles furent ébranlées); une fumée monta à ses narines et de sa bouche un feu dévorait (des braises en furent enflammées)... sa tente, ténèbre d'eau, nuée sur nuée, un éclat devant lui enflammait grêle et braises de feu... Yahvé tonna des cieux, le Très Haut fit entendre sa voix.» Le symbolisme de ce passage est on ne peut plus clair.

Il est également significatif que la montagne située au nord du lac Van, dans la région appelée autrefois Urartu, et qui porte encore aujourd'hui le nom de mont Saphon, soit un volcan. Il y avait deux volcans en Cilicie, dans le territoire luvien de Kizzuwatna*. Dans la région du Caucase et un peu au sud, toujours dans la région d'Urartu, on dénombre pas moins de treize volcans, dont trois sont encore en activité. L'un d'eux se trouve près de Bakou sur la mer Caspienne, près de l'embouchure de l'Arak. Il est également pertinent de rappeler que selon la légende grecque qui relate la bataille entre Zeus et le serpent Typhon, le Typhon était né dans une grotte de montagne en Cilicie où Zeus alla l'attaquer une première fois, le battant ensuite au mont Casius (Saphon), pour finir par le tuer sur le volcan Etna en Sicile. En dernier lieu, l'existence d'une chaîne de volcans, aujourd'hui éteints, à l'est du Sinaï, tout le long de la côte qui fait face à l'Égypte, constitue un élément déterminant, sans oublier que le mont Ararat lui-même est un volcan.

Pour se faire une idée plus claire de cette époque, nous devons nous rappeler que les volcans en activité ont souvent plusieurs éruptions sur une période relativement courte. Le Mont Kilauea aux îles Hawaï, par exemple, a eu plus d'une douzaine d'éruptions ces vingt dernières années. (Au passage, notons que ce volcan est vénéré comme étant la Déesse Pele.) Même aujourd'hui, les derniers Zoroastriens d'Iran adorent encore le feu, et en territoire kurde, qui correspond en partie

* L'un d'eux, appelé aujourd'hui l'Hasan Dag, possède deux cratères. C'est peut-être ce qui explique pourquoi, chez les Hittites, le dieu de la tempête et le roi étaient souvent représentés sur une montagne à deux crêtes, un pied sur chaque sommet.

à l'ancienne région d'Urartu, on allume des feux au sommet des montagnes pour célébrer la Nouvelle Année.

Ce culte des dieux représentés sous la forme de montagnes volcaniques et qu'on retrouve chez les Indo-Européens comme chez les Hébreux peut expliquer l'importance des holocaustes célébrés par les brahmanes et les lévites. Il éclaire également la signification du nom Yahvé, qui intrigua si longtemps les historiens qui en cherchaient la signification dans les textes et la culture sémitiques. Or en sanskrit, le mot *yahveh* désigne un flux perpétuel, état caractéristique de la lave volcanique; on peut d'ailleurs relier le nom Yahvé au mot lave lui-même. Autre élément significatif: on pense qu'il existait un autre groupe parlant un dialecte luvien dans la partie volcanique de la Turquie; or ce groupe portait, curieusement, le nom de Ahhiyawa.

Ainsi, les liens entre les Hébreux et les Indo-Européens sont trop nombreux pour être passés sous silence. Mais c'est seulement lorsque les textes luviens seront mieux connus ou à la faveur de nouvelles découvertes, que nous pourrons définitivement affirmer ou rejeter l'existence d'une parenté directe entre Luviens (Louvites) et lévites.

les lévites et les Fils de la Lumière

L'association du peuple hébreu aux groupes indo-européens, chacun d'eux adorant le dieu de la lumière, se trouve confirmée par les récentes découvertes d'anciens textes hébreux, connus sous le nom de Manuscrits de la mer Morte. Ces manuscrits, découverts à Qumran, en Palestine, constituent une version assez complète, la plus ancienne que nous possédions en hébreu, de l'Ancien

Testament. On les date en général du troisième siècle av. J.-C. A quelques variations près, les textes sont en majorité assez proches de la version grecque et même de la version hébraïque plus tardive. Mais ils contiennent un récit supplémentaire dont les historiens bibliques ignoraient complètement l'existence. Il s'agit d'un manuscrit qui traite de «la guerre entre les Fils de la Lumière et les Fils des Ténèbres». Le récit est le plan d'une bataille imminente. Les ennemis sont désignés en bloc sous le nom de Fils des Ténèbres, tandis que les Hébreux, toujours dirigés par les lévites, sont les Fils de la Lumière. Le récit commence ainsi: «Le premier engagement des Fils de la Lumière sera contre les Fils des Ténèbres... Les Fils de la Lumière sont avec Dieu.»

De nombreux savants ont une fois de plus attribué cette découverte surprenante à l'influence iranienne, où le culte d'Ahura était encore vivace. Pourtant, si l'on considère que la plupart des autres textes de Qumran sont des textes de l'Ancien Testament, nous devons nous demander pourquoi ce récit particulier y a été adjoint. D'autre part, il n'y a aucune mention d'Ahura dans ces textes.

Comme nous l'avons déjà remarqué, la conception d'un dieu lumière n'est pas nouvelle dans les textes hébraïques, et la dualité lumière/ténèbres, caractéristique chez les Indo-Européens, sous-tend toutes les premières descriptions de la création du monde par Yahvé. Il est dit dans la Genèse (1:3): «Dieu dit: 'que la lumière soit', et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était *bonne,* et Dieu sépara la lumière des ténèbres.»

Le texte de ce manuscrit révèle un autre élément important: les prêtres lévites détiennent toujours le pouvoir. Les habitants de Qumran à cette époque appartenaient aux tribus de Juda et de Benjamin, installées

au sud et qui avaient survécu à la conquête et à la dispersion des autres tribus d'Israël en 722 av. J.-C. Quoique l'État méridional de Juda ait été conquis en 586 av. J.-C, beaucoup d'Hébreux étaient retournés vivre dans cette région, maintenant sous contrôle étranger. C'est de ces tribus que descend le peuple juif d'aujourd'hui; les autres se sont probablement assimilés aux populations de la Syrie, du Liban, de la Turquie et de l'Irak, malgré les tentatives de démontrer des traces de leur existence en Irlande ou dans diverses cultures indiennes d'Amérique du Nord.

Dans le manuscrit de Qumran, comme dans les livres de l'Ancien Testament, l'habit, les bannières, les devoirs et le statut des lévites sont décrits avec soin et dans des textes spécifiques. Les bannières devaient reproduire les noms d'Aaron et de ses fils, et les lévites étaient encore et toujours responsables des trompettes de bataille. Les ordres transmis par ces trompettes sont soigneusement expliqués dans le manuscrit comme dans un véritable manuel de guerre; différentes sonneries commandent différents mouvements de l'armée: «prêts à avancer», «avancez», «approchez», «engagez le combat» et «retirez-vous». Ce récit, écrit quelque dix siècles après Moïse, démontre l'importance du pouvoir des lévites et nous donne une idée de la rigidité avec laquelle l'ancienne loi de Moïse s'est transmise à travers les siècles.

Nous reviendrons dans les chapitres suivants sur cette tendance belliqueuse des Hébreux, dès l'époque de Moïse, lorsque nous traiterons de l'élimination par les Hébreux du culte de la Déesse. Pour l'instant, nous nous contenterons de souligner le sens du nom donné aux Hébreux, Yehudi ou Juda, qui en sanskrit *(yuddha)* signifie guerrier.

en résumé

Je dois absolument formuler un commentaire avant de clore ce chapitre. Si l'hypothèse que je soutiens s'avère juste à l'avenir, nous devons reconsidérer les événements de la Seconde Guerre mondiale et les atrocités perpétrées contre le peuple juif du vingtième siècle par ces nazis qui se donnaient le nom d'Aryens, non seulement sous l'angle de la tragédie mais également sous celui de l'ironie. Ce sont des archéologues allemands qui effectuèrent les premiers, au cours de ce siècle, les recherches et les fouilles qui ont permis de mettre à jour la culture hittite. C'est avant et tout de suite après la Première Guerre mondiale que l'on commença lentement à reconnaître le mot *nasili* comme le véritable nom de la langue hittite et Nesa, ou Nasa, le nom de leur première capitale. Le premier nom des envahisseurs hittites devait être Nésiens ou Nasiens. Nuzi devint la capitale du royaume indo-européen de Mitanni. On peut se demander jusqu'à quel point Adolf Hitler fut influencé par ces découvertes, divulguées sans doute par la presse de l'époque. Est-ce cela qui lui fit changer son véritable nom, Schickelgrüber, pour celui d'Hitler, qui en allemand signifie à peu près «celui qui professe le Hit»? L'usage du mot *nasi* pour désigner le prince en hébreu n'est d'ailleurs pas le moindre ni le moins étrange des liens entre les Hittites et les Hébreux.

Au cours des deux derniers siècles, les chercheurs en théologie, en archéologie, en histoire et même en sciences ont dû revoir, à la lumière de nouvelles découvertes archéologiques, bien des a priori qu'ils considéraient comme des faits. Il faudra encore revoir nos explications actuelles sur les origines du dieu Yahvé, le dieu du feu sur le sommet du Mont Horeb, lorsque la

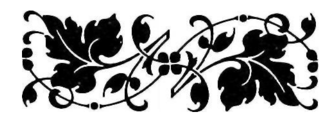
culture des Louvites sera mise à jour. C'est ce qui nous permettra peut-être d'expliquer la plupart des lois patriarcales, les attitudes des prêtes lévites chez les Hébreux de l'Ancien Testament et l'importance qu'ils accordaient à la disparition de la religion de la Déesse.

Sachant que le culte de la Déesse a été touché par les invasions indo-européennes dès 2400 av. J.-C, probablement dès le troisième millénaire en Égypte, quoique de façon moins directe, et peut-être durant le quatrième millénaire à Sumer, dans les toutes premières périodes de la culture sumérienne, nous sommes à même de resituer les transitions qui ont eu lieu dans les mythes, les rites et les coutumes liés au culte de la Déesse durant la période historique. Commence également à se dessiner la confrontation qui eut lieu lorsque les tribus patriarcales venues du nord cherchèrent à éliminer l'ancien culte et tout ce qui le représentait.

Une des questions les plus controversées semble être celle du concept de droit divin aux privilèges royaux et l'institution de la royauté héréditaire. Les tout premiers mythes et les plus anciennes lois laissent à penser que les peuples adorateurs de la Déesse étaient organisés de façon communautaire, quoique vraisemblablement centralisés autour des sanctuaires de la Déesse. Nous allons maintenant décrire la transition entre la religion de la Déesse et l'institution de la royauté de droit divin, droit accordé par un dieu mâle, et qui correspond à l'institution de la royauté telle que nous la connaissons encore.

CHAPITRE 6

SI LE ROI NE PLEURE PAS...



DÈS LE DÉBUT DE LA PÉRIODE HISTORIQUE et même à l'époque néolithique, il semble que dans de nombreuses villes et établissements, la monarchie est déjà «de droit divin» (comme se prétendent, de nos jours, les monarchies régnantes). Pourtant, à cette époque, ce droit est accordé, selon toute vraisemblance, non par un dieu mais par la Déesse. Si l'on s'en tient aux documents mythologiques et archéologiques, ce droit aurait été accordé, à l'origine, non à un homme mais à une femme, la grande prêtresse de la Déesse. Cette grande prêtresse, reine ou législatrice, recevait sa charge des femmes de sa lignée. Ce fut certainement le cas à Khyrim où, selon Frazer, la grande prêtresse était automatiquement chef de l'État.

Nous trouvons la preuve de la cumulation des

deux charges, celle de grande prêtresse et celle de reine, dans les textes et tablettes originaires du Proche-Orient, datant de la période historique. De nombreux auteurs, suivant sans doute le schéma de nos propres sociétés patriarcales, inversent cause et effet et suggèrent que lorsqu'une femme montait, à la suite d'un mariage, sur le trône, elle devenait alors grande prêtresse. Tout semble pourtant prouver que les choses se soient passées à l'inverse: la servante sacrée de la déesse, celle qui Lui est la plus proche, est probablement et dès les temps les plus anciens, à l'origine du concept de royauté. C'est ce que nous essaierons d'expliquer.

Les temples de la Déesse, nous l'avons déjà souligné, semblent avoir été, dès l'époque néolithique, le centre des diverses communautés. Ils possédaient des terres, des troupeaux et la majorité des biens de la communauté. C'était le cas, encore au début de la période historique, du temple de la Déesse Inanna, la Maison du Ciel, à Érech.

«Au troisième millénaire à Uruk (Érech), de nos jours Warka, au lieu sacré d'Inanna (la Grande Dame du Ciel pour les Sumériens), s'élevait un ensemble architectural qui, même de nos jours, s'il avait été mieux conservé, figurerait parmi les plus belles pièces architecturales», écrit A. Moortgat. Et le professeur Albright continue: «... les découvertes d'Érech, en Babylone, prouvent que l'ensemble religieux d'Éanna était déjà avant le troisième millénaire, le centre d'une intense activité économique.» Selon Sidney Smith, archéologue, spécialiste du Proche-Orient, à Sumer, «... le temple était le centre de toutes les activités, non seulement de ce que l'on pourrait appeler les activités religieuses proprement dites mais de toutes les activités propres à un centre urbain (artisanat, commerce...) ou spécifiques au milieu rural: culture, élevage, pêche et jardinage.»

Au néolithique et au début de la période historique, Entu, la grande prêtresse de Sumer, Tawawannas, connue en Anatolie, et toutes leurs homologues des différentes religions, dirigeaient probablement en leurs noms propres les communautés installées autour des temples. Enki, à Éridu, se plaignait justement que cette fonction lui ait été enlevée au profit d'Érech par Inanna, elle faisait alors référence à cette charge de «Grande Dame».

Mais un leadership n'implique pas obligatoirement une monarchie. En fait, plusieurs documents et certains mythes semblent suggérer qu'à l'époque néolithique et au début de la période historique, les communautés qui vénéraient la Déesse étaient gouvernées par des assemblées formées probablement des membres les plus âgés de la communauté. Une tablette mésopotamienne se lit comme suit: «Inspirés par Inanna, les femmes et les hommes âgés d'Agade prodiguent de sages conseils.» La «dignité d'ancien», voilà un autre don de la civilisation accordé par Inanna à Érech. Selon Gurney, les Hattiens, avant l'arrivée des Hittites, étaient organisés en «villes indépendantes, chacune d'entre elles dirigées par l'assemblée des anciens». A l'époque des Hittites, certains textes parlent d'un groupe de vieilles femmes, investies d'une fonction prophétique et consultative; elles soignaient également les maladies physiques et mentales.

Le professeur Thorkild Jacobsen, de l'Université de Chicago, a eu une influence déterminante auprès des archéologues et des historiens à ce sujet. S'appuyant sur le fait que les premiers mythes sumériens associaient hommes et femmes aux prises de décisions célestes, il suggère que cette participation des femmes ait été le reflet de leur participation aux prises de décisions communautaires. On peut même envisager le monothéisme,

que l'on nous présente souvent comme un type de religion plus évolué, plus civilisé, comme le reflet d'une idéologie politique qui investit tout le pouvoir dans une seule et même personne tandis que le polythéisme, particulièrement celui qui se présente sous la forme d'assemblées des dieux, serait peut-être le symbole, dans les sociétés qui ont développé et suivi ce type de pensée théologique, d'une orientation politique de type plus communautaire.

Nous n'avons aucune preuve d'un lien éventuel entre la fonction de grande prêtresse et celle de ces assemblées d'anciens; pourtant, le fait que ces derniers aient été «inspirés par Inanna» peut faire référence au rôle joué par Sa représentante la plus directe. D'après les récits mythologiques ayant trait à la Déesse (dont la grande prêtresse est l'incarnation sur terre), nous sommes en présence non pas d'une femme célibataire ni d'une femme mariée, telle une reine de la période historique, mais d'une femme qui, tout en choisissant chaque année amant ou prince consort, conserve pour elle-même et de façon permanente la fonction suprême.

Réminiscence probable de la période néolithique et des débuts de la période historique, le symbole de l'époux annuel, fils/amant promis à une mort prématurée, traverse toutes les légendes. Il est présent dans les légendes les plus anciennes, aussi bien à Sumer qu'en Égypte, et survit encore au Proche-Orient à la période historique jusqu'aux premiers siècles de la chrétienté. On peut en trouver une survivance dans le deuil annuel célébré pour la mort de Jésus.

Sir James Frazer, auteur du *Rameau d'or*, a particulièrement traité ce sujet et de façon beaucoup plus exhaustive que n'importe quelle autre étude de religion comparée. Bien que certaines de ses théories et certaines conclusions aient été contestées par des auteurs

plus récents, le corpus que constituent les douze volumes de son ouvrage reste encore de nos jours une source précieuse d'informations et — surtout — pose toujours des questions intéressantes. La mort annuelle du fils/ amant de la déesse nous paraît d'un intérêt particulier parce qu'elle semble issue directement des rites et coutumes de l'antique religion de la Déesse. Elle symbolise une des pratiques les plus anciennes dont nous ayons connaissance: le sacrifice rituel d'un «roi» annuel, prince consort de la grande prêtresse.

Plusieurs récits africains font mention de reines qui, sans prendre époux, choisissaient des amants de rang inférieur. On rapporte qu'au Nigéria la reine choisissait un époux qui, une fois qu'elle était enceinte, était étranglé par un groupe de femmes, sa mission terrestre accomplie.

De nombreux récits, légendes, fragments de textes et prières témoignent de pratiques similaires dans la plupart des cultures du Proche-Orient qui vénéraient la Déesse. Selon les régions et les transformations graduelles dues au temps, on les retrouve sous des formes légèrement différentes. Il est difficile de généraliser puisque chaque information se rapporte à telle ou telle culture. Pourtant, pour chaque région, nous avons des preuves qu'au néolithique et même au tout début de la période historique, l'époux de la Grande Prêtresse mourait de mort violente tandis qu'Elle le pleurait.

La documentation nous vient de trois sources différentes. La première comporte les récits de cérémonies décrivant le mariage de la Grande Prêtresse qui offre à son époux une situation que l'on a assimilée plus tard à celle du roi; la seconde source nous vient des rites qui, à l'époque historique, se sont substitués au sacrifice originel: substitution de personnages, violences, sacrifices d'animaux et d'effigies. La troisième, la plus dé-

taillée, ce sont les légendes qui, sans doute, accompagnaient ces rites, offrant au moment dit, l'explication théologique du geste symbolique.

Toute cette documentation montre que la Grande Prêtresse, incarnation sur terre de la Déesse, choisissait un amant sans doute beaucoup plus jeune qu'elle, puisqu'il est souvent désigné comme le fils de la déesse. Un grand nombre de récits décrivent leur union sexuelle, souvent appelée *hieros gamos,* mariage sacré. Ce mariage sacré ou union sexuelle avait toujours lieu à l'époque historique à Sumer, en Égypte, à Babylone et même en Grèce classique. Après la cérémonie sexuelle, le jeune homme jouait le rôle d'«époux» de la Grande Prêtresse. Il était le «roi».

«On peut conclure de façon incontestable», écrit le professeur S. Smith, «que le rite du mariage sacré remonte à la plus haute antiquité et que c'est pour cette raison qu'il fait partie du culte d'un grand nombre de dieux très différents... le fait qu'il soit annuel est peut-être lié à la réinvestiture annuelle de la fonction royale.» Dans une description du statut du partenaire de la grande prêtresse dans les régions bordant la mer Égée, Butterworth nous dit qu'«il n'avait de contact avec le divin que par l'intermédiaire de la reine».

L'union sexuelle avec la grande prêtresse confère donc à son époux une situation privilégiée. Selon le professeur Saggs, à Babylone et à Sumer, la Déesse, après le mariage sacré «fixe la destinée» du roi pour l'année à venir. Sa situation de roi est loin d'être permanente; l'homme choisi ne détient les attributs royaux que pour une période déterminée. A la fin de cette période (peut-être une année puisque la cérémonie est annuelle, bien que certains documents suggèrent une période plus longue dans certaines régions), le jeune homme meurt au cours d'un sacrifice rituel.

En 1914, Stephen Langdon écrivait: «Les personnages sacrés de Tammuz, Adonis et Osiris représentent un principe théologique; ils sont l'incarnation d'une pensée religieuse qui s'est illustrée autrefois de façon beaucoup plus tangible. Ce n'est pas le fils divin qui périt dans les vagues mais un roi en chair et en os assassiné...»

En 1952, Charles Seltman, de l'Université de Cambridge, présentait ainsi son point de vue: «La grande déesse était toujours honorée et ses noms, très nombreux, n'étaient que les différents titres qu'on lui accordait selon les régions. Elle n'avait pas de véritable «époux», mais son compagnon, son jeune amant, mourait ou était tué chaque automne. On célébrait au printemps sa résurrection et son retour à la déesse; de même, il se peut qu'un nouveau prétendant ait été choisi chaque année comme compagnon de la reine de la région.»

En 1957, Robert Graves, cherchant à expliquer le rituel du régicide dans la Grèce préindo-européenne, écrivait ceci: «Chaque année, la Nymphe de la Tribu choisissait, semble-t-il, dans son entourage, un amant, un roi que l'on sacrifiait à la fin de l'année... le roi sacré devait sa situation au fait d'être l'époux de la Nymphe...» Dans l'introduction aux *Mythes grecs,* il explique comment, selon lui, l'institution royale dans les pays de la mer Égée est devenue une institution permanente. Au treizième siècle, sous l'influence des envahisseurs achéens (indo-européens), l'«année royale» devint plus longue et les Doriens, un peu plus tard, vers 1100 av. J.-C, instituèrent une royauté permanente.

La description que Frazer et James ont donnée des groupes Shilluk, dans la région du Haut-Nil, présente une certaine analogie. Le professeur James écrit, en 1937: «Dans ces tribus, la coutume, jusqu'à une

date assez récente, était de mettre à mort le roi, dès qu'il manifestait des signes de mauvaise santé ou d'impuissance. S'il ne pouvait satisfaire sexuellement ses épouses, elles devaient en avertir les anciens qui s'occupaient immédiatement de transmettre la couronne à un successeur plus vigoureux.» Selon Frazer, à Canaan, à Chypre et à Carthage, il est à peu près certain que le roi était tué. Frazer, comme Langdon, James, Graves et bien d'autres, pense qu'il ne s'agit pas que d'une légende et que l'homme qui était effectivement sacrifié était le roi temporaire de la cité, le jeune homme qui tenait le rôle de fils/amant au cours de l'union sexuelle sacrée.

La plupart des auteurs qui traitent de ce sacrifice le donnent d'abord comme un rite lié à la fertilité. Selon eux, les restes de l'époux étaient éparpillés dans les champs après les semailles. Il se peut que la coutume en ait été établie plus tard, mais une des plus anciennes légendes écrites (celle de la Déesse sumérienne Inanna, rédigée peu après 2000 av. J.-C), qui est sans doute la transcription de mythes et de concepts religieux encore plus anciens, nous donne une explication différente.

Dans cette légende, le prince consort est sacrifié lorsqu'il refuse d'obéir à la Déesse. On peut penser que le récit le plus ancien donne les raisons initiales de la mise à mort du «prince». On a pu, par la suite, broder de nouvelles explications: expiation des péchés ou rituel de fertilité, pour continuer à expliquer la coutume.

L'explication courante fait de ce sacrifice un rite de fertilité. Cela vient sans doute du fait que tous les textes dont nous disposons jusqu'à maintenant ne parlent que de la douleur de la Déesse devant la mort de Son fils/amant. Ce n'est que lorsqu'on a pu déchiffrer les derniers fragments de la légende sumérienne

qui montrent que cette mort est la conséquence de la colère d'Inanna devant l'arrogance du jeune homme, que l'on a commencé à se poser des questions sur la signification de ce rite ancien et à revoir les explications généralement acceptées.

Nous allons maintenant examiner les différents récits concernant le mariage sacré ou ceux qui traitent du fils/amant dans ses attributions royales et de la situation de la grande prêtresse dans plusieurs cultures du Proche-Orient; envisager les différentes versions d'une même coutume, en suivant leur évolution à partir des invasions indo-européennes jusqu'à la période historique, devrait nous permettre une bien meilleure compréhension.

Sumer — «les époux bien-aimés d'Inanna»

Dans les récits sumériens, nous apprenons qu'une fois que Damuzzi (le «véritable fils») eût fait ses preuves au lit, Inanna décida de son avenir et en fit le «berger du royaume». Si l'on songe de suite à l'importance symbolique de ce titre, il ne faut tout de même pas oublier les troupeaux immenses que possédaient les temples, et il se peut que ce titre n'ait été à l'origine qu'une description de son véritable rôle. Le fils/amant, dans son rôle de berger, apparaît dans de nombreuses versions de la légende, dans des régions et à des époques les plus diverses. On peut songer, là encore, à un lien entre ce fils/amant des origines et le culte plus tardif de Jésus.

Quel que soit son rôle véritable, la légende sumérienne raconte que lorsqu'Inanna fut en quête d'un substitut pour prendre sa place au royaume des morts, Elle ne choisit pas son propre serviteur, celui qui Lui

avait été le plus fidèle, celui qui L'avait le mieux servie; Elle ne choisit pas un dieu de moindre importance qui L'avait honorée comme Elle le voulait, mais Elle choisit Son propre fils, Son amant Damuzzi qui avait osé monter joyeusement sur Son trône en Son absence et qui, à Son retour, s'était comporté de façon particulièrement arrogante. La mort de Damuzzi ne fut pas un accident. Il mourut sur l'ordre d'Inanna.

Les documents sumériens montrent qu'à l'origine, la royauté à Sumer était désignée par le terme *en* qui signifiait à la fois prêtre et prince consort de la déesse. *en* se transforma plus tard en *ensi,* terme qui recouvrait de plus grands pouvoirs séculiers. Le titre d'*ensi* fut par la suite supplanté par celui de *lugal,* qui signifie littéralement «homme important», mais que l'on traduit habituellement par «roi». Un autre mot très ancien, que l'on traduit aussi souvent par roi, c'est le mot *mukarrib,* qui signifie littéralement «celui qui apporte des offrandes». Saggs explique que le *ensi* était à l'origine élu, sans doute en période de guerre, mais vers la fin du troisième millénaire, la fonction devint héréditaire. Selon le professeur Sidney Smith, les documents qui montrent l'usage étendu des oracles et des prophéties prouvent que même lorsque la royauté devint permanente, «le roi n'agissait jamais selon son seul jugement».

Le roi n'accéda à la situation de chef qu'à une époque suffisamment récente pour que les premiers écrits en témoignent. Dans la légende d'Étana (début du second millénaire), nous pouvons lire: «A cette époque, la tiare n'avait pas encore été portée... le peuple de la Déesse n'était pas dirigé par un roi... puis la royauté descendit du ciel». Mais il est plus vraisemblable que cette royauté, loin d'emprunter un vaisseau céleste, arriva tout simplement par bateau comme nous le suggèrent les récits de l'arrivée des peuples Obéïd et Shemsu Hor en Égypte et à Sumer.

Le professeur S.N. Kramer, éminent spécialiste de Sumer, rapporte qu'à la période historique, à Sumer: «Le rite le plus significatif pour marquer le nouvel an, c'est le *hieros gamos* ou mariage sacré entre le roi, symbolisant le dieu Damuzzi, et l'une des prêtresses qui, elle, symbolise la déesse Inanna... On pense que le roi de Sumer, quel qu'il fût et d'où qu'il vînt, devait épouser la déesse de l'amour, celle qui donne la vie, Inanna d'Érech... Dans tous les documents sumériens, depuis l'époque d'Enmerkar (vers 2600 av. J.-C.) jusqu'à la période post-sumérienne, les rois de Sumer sont appelés les «époux bien-aimés» d'Inanna; ils sont l'incarnation mystique de Damuzzi.»

Le professeur Kramer décrit la prêtresse d'Inanna comme la «partenaire dominante» de cette union: c'est Elle qui le sacre roi et non le contraire, Elle introduit Son amant dans Sa propre maison et il Lui demande, en tant que Reine du Ciel, de lui permettre de passer de longs jours à Ses pieds. Le professeur Henri Frankfort souligne que: «Dans l'union sacrée, la dépendance du dieu vis-à-vis de la déesse est manifeste. Les textes d'Isin montrent sans aucun doute possible que c'est à elle que revient l'initiative.» Tous les rois d'Isin, cité sumérienne très florissante entre 2000 et 1800 avant J.-C, se nommaient «bien-aimé prince consort de Nana».

Des tablettes datant du règne de Shu Sin, vers 1980 avant J.-C, montrent Inanna particulièrement entreprenante: «Époux, laisse-moi te caresser. Mes caresses sont plus douces que le miel, dans la chambre nuptiale, *laisse-nous* jouir de *ta* beauté généreuse.» (C'est nous qui soulignons.)

Lorsqu'Enmerkar *(en* d'Érech) triompha d'Aratta, ce dernier lui dit: «Tu es le bien-aimé d'Inanna, c'est toi qu'elle a élevé, toi qu'elle a placé sur ses genoux.» Et sur une autre tablette: «C'est à Eannatum, ensi de

Lagash (vers 2200 av. J.-C.) qu'Inanna, parce qu'elle l'aimait, a donné le royaume de Kish en plus de celui de Lagash.»

Shulgi, roi de la troisième dynastie à Ur (environ 2040 av. J.-C), écrivait: «Déesse, j'accomplirai pour toi les rites qui me confèrent la royauté. Je suivrai pour toi le modèle divin.» Dans ces tablettes qui semblent être le texte des dialogues prévus pour la cérémonie sacrée du *hieros gamos,* la grande prêtresse d'Inanna dit alors à Shulgi: «Lorsque, sur le lit, il m'aura fait l'amour, je lui manifesterai alors mon amour, il aura un grand destin, il sera berger du royaume.»

Liés à cette coutume, on a mentionné deux autres noms de la Déesse à Sumer (dans deux régions différentes); ces deux noms Lui attribuent le rôle de mère d'Inanna. Une inscription parle de la Déesse Ninmah (Reine Mère) qui a «élevé» Rim Sin à la royauté vers 1800 av. J.-C. à Larsa. Selon les récits de quatre rois de Sumer, la Déesse connue sous le nom de Ninlil aurait fait pénétrer le jeune roi dans Sa demeure — ce qui veut sans doute dire qu'il y eut union sexuelle rituelle entre le futur roi et la grande prêtresse de la Déesse. Le professeur Sidney Smith écrit à ce propos : «Les archives des fêtes de Ninlil montrent que l'introduction d'un roi de Sumer et d'Akkad marquait un changement de dynastie.»

Au début du règne de Lipit-Ishtar, vers 1930 av. J.-C, la «soeur» de ce dernier était grande prêtresse d'Ur; mais lorsque la ville fut conquise, son nom fut associé à celui du nouveau monarque conquérant. Il est évident qu'à cette époque et même à l'époque d'Enmerkar, on utilisait les anciennes coutumes pour légitimer l'issue des batailles et les conquêtes militaires; le mariage avec la grande prêtresse était un des moyens d'accéder au trône de façon légitime aux yeux du peuple.

Sidney Smith parle de «l'exceptionnelle position politique des prêtresses». Il décrit ainsi la situation de Lipit-Ishtar et de sa prétendue soeur: «Cet incident montre la signification politique de ces fonctions... La nomination sporadique de princesses à Ur lorsque la ville devait s'incliner devant le pouvoir d'hommes venus d'ailleurs, avait évidemment des motifs politiques.»

J'ai expliqué dans un précédent chapitre qu'au fur et à mesure que les fidèles d'Enki et d'Enlil devenaient plus puissants, la grande prêtresse représentante de la Déesse perdait un grand nombre de ses prérogatives, conservant sans doute celle d'accorder le titre royal puisque la filiation matrilinéaire était encore en vigueur. Il reste pourtant à définir la situation exacte de la grande prêtresse à cette époque.

Nous savons, d'après les annales, qu'un grand nombre d'entre elles étaient les filles, les soeurs ou les mères des rois alors au pouvoir. Les annales du temps d'Hammurabi montrent que sa propre soeur était prêtresse naditu; elles suggèrent que la grande prêtresse entretenait des liens avec le groupe qui gérait les affaires des temples et les terres communautaires.

Babylone — «c'est Elle qui tient les rênes du gouvernement»

Babylone, du 18e au 6e siècles av. J.-C, prend la place de Sumer et devient la plus grande puissance de la Mésopotamie. Là, la Déesse s'appelle Ishtar. C'est la version akkadienne d'Inanna et Elle est honorée même dans le temple d'Érech. Son fils/amant qui va périr ne s'appelle plus Damuzzi comme à Sumer mais Tammuz. Sur les liens qui unissent Ishtar et Tammuz,

le professeur James écrit: «Dans cette alliance, c'est elle qui domine, nous l'avons démontré dans le mythe de Tammuz, il est son fils, son époux et son frère, mais il lui est toujours subordonné car il est le Jeune dieu.»

Les attributs et les légendes qui entourent Inanna et Ishtar sont si semblables qu'un grand nombre d'auteurs parlent de la Déesse Inanna/Ishtar. On remarque toutefois des variations dans les légendes qui reflètent peut-être les changements d'attitudes qui ont eu lieu au cours des siècles, à la suite des invasions continuelles des Indo-Européens. Il n'y a pratiquement aucun texte babylonien qui accuse Ishtar d'être la cause de la mort de Tammuz. Elle survient d'un grand nombre de manières mais toujours accidentellement. Les légendes expliquent en général que Tammuz est mort et qu'Ishtar le pleure.

Mais dans l'épopée babylonienne de Gilgamesh, écrite d'après une saga sumérienne dont on ne connaît que quelques fragments, le nom de Tammuz fait partie d'une longue liste d'amants qu'Ishtar aurait d'une façon ou d'une autre profondément blessés. Gilgamesh lui-même, très ancien *en* d'Érech, décline ouvertement l'honneur de devenir l'époux d'Ishtar et de voir son nom s'ajouter à cette liste. Cette histoire retrace probablement le premier refus d'un prince consort de se plier aux coutumes anciennes et la première tentative d'instaurer une royauté permanente et puissante. Dans cette même légende, sa quête de l'immortalité peut être aussi un indice de ce message implicite.

L'histoire de Gilgamesh se passe à Sumer. Mais, là encore, nous pouvons y déceler l'influence ou la présence des envahisseurs nordiques (de tradition patrilinéaire) venus peut-être d'Aratta. On peut associer le nom de Gilgamesh à celui de la cité hourrite de Car-

chémish, dont le nom ancien était Kar Gamish. On retrouve l'histoire de Gilgamesh non seulement dans la littérature sumérienne et babylonienne, mais aussi dans les textes hourrites et hittites.

Le nom de Gilgamesh figure dans la liste des *en* d'Érech; il est devenu «roi» parce qu'il est consort de la grande prêtresse. Son père, Lugal Banda, bien qu'ayant déjà été *en* d'Érech, est décrit comme un berger et un nomade. Au tout début de l'histoire, nous apprenons que Gilgamesh terrorise Érech; «il enlève le fils à son père et la jeune fille à son fiancé». Puis nous apprenons qu'il est sur le point de participer à une cérémonie au cours de laquelle il «fertilisera la femme de la destinée», ce qui pourrait suggérer son rôle au cours des rites du mariage sacré. Un autre personnage apparaît alors; il s'agit d'Enkidu, l'homme des bois. Enkidu est vêtu de façon extravagante; on lui offre les meilleurs mêts et il boit en compagnie d'une *gadishtu,* une sainte femme du temple avec laquelle il a sa première relation sexuelle.

Peu de temps après, Ishtar demande Gilgamesh en mariage en lui avouant à quel point elle convoite sa beauté. Mais Gilgamesh, sortant du rôle qui lui est imparti, repousse avec mépris la Déesse. Il lui nomme tous ses amants passés qui ont tous connus une fin tragique et termine ainsi: «Vous m'aimeriez, puis j'aurais le même sort qu'eux». Le nom de Tammuz figure parmi les premiers des amants nommés, celui de Damuzzi apparaît deux fois sur la liste des rois sumériens, une fois entre Lugal Banda et Gilgamesh et une autre fois à une époque plus ancienne, quelques noms après Alalu, premier roi de Sumer à Éridu. Le second Damuzzi, et Gilgamesh lui-même, semblent avoir vécu vers 2500 avant J.-C.

Après le refus de Gilgamesh, une lutte s'engage

entre Ishtar, Enkidu et Gilgamesh, au cours de laquelle les deux hommes insultent la Déesse, tuent Son taureau divin, Lui jetant l'os de la cuisse (ou les organes génitaux, selon les traductions) à la figure. Gilgamesh Lui crie: «Si je le pouvais, je vous en ferais autant.» A la suite de cet incident, Enkidu, qui joue le rôle de substitut sacrificiel, est mis à mort. Gilgamesh est épargné; c'est alors que commence sa quête de l'immortalité qui nous entraîne dans le récit du déluge et l'histoire de ses survivants.

Mis à part les liens possibles entre le nom de Gilgamesh et celui de la ville hourrite de Kar Gamish, les allusions au fait que Gilgamesh était un oppresseur de la ville d'Érech, le schéma général de l'histoire, l'existence de versions hourrites et hittites de la même épopée ainsi que d'autres facteurs relèvent une fois de plus de l'influence nordique. A travers cette épopée, nous sommes confrontés à deux cultures. Dans la liste des rois de Sumer, Lugal Banda, père de Gilgamesh, suit immédiatement Enmerkar. Plusieurs textes montrent qu'Enmerkar et Lugal Banda étaient tous deux en relation étroite avec le pays d'Aratta (sans doute Urartu). L'un parle du voyage que fit Lugal Banda en compagnie d'Enmerkar dans cette région, voyage qui prit fin à la suite d'une cérémonie mystique au mont Hurum. Enmerkar, lui, était très lié au temple d'Enki, à Éridu, et il exigeait que le peuple d'Aratta lui verse un tribut. C'est le prédécesseur d'Enmerkar qui aurait fondé la première dynastie à Érech. La liste des rois nous apprend qu'il a «traversé les mers et passé les montagnes», faisant peut-être référence à ses voyages avant d'atteindre Érech. Les montagnes pourraient êtres celles du pays d'Aratta. Le récit de la rébellion contre Ishtar (en la personne de la grande prêtresse) correspond sans doute à ce qui s'est réellement passé au moment de

l'instauration de la royauté à Érech, l'histoire s'ajoutant par la suite aux récits babyloniens de Gilgamesh. Ce dernier semble être devenu un véritable héros de légende à la suite de ses exploits militaires.

Quelle que soit la date exacte des événements en question, ce récit fait peut-être référence symboliquement à un incident semblable à celui que rapporte Diodore de Sicile à propos des Nubiens du Haut-Nil. Il rapporte qu'un roi, un jour, refusa d'être sacrifié et, s'attaquant aux dignitaires qui présidaient la cérémonie, il les tua et se proclama lui-même roi à vie.

A l'époque de Babylone, le roi n'était certainement plus mis à mort. Pourtant, Ishtar est encore celle qui nomme le roi, «celle qui l'investit de son prestige». Dans une inscription, elle porte le titre de «conseillère du législateur, celle qui détient les rênes du pouvoir». Dans une autre inscription, on l'appelle «celle qui donne le sceptre, le trône et fixe l'année royale». Sargon d'Akkad, l'un des premiers rois de Mésopotamie (vers 2300 av. J.-C), écrivait que sa mère était une grande prêtresse et qu'il ne connaissait pas son père. Puis il dit: «J'ai été aimé par Ishtar... j'ai alors exercé le pouvoir pendant de nombreuses années.»

Dans *The Childhood of Man*, L. Frobenius explique ainsi le rituel du sacrifique royal: «Déjà la coutume se perdait à Babylone, le roi, lors des cérémonies de la nouvelle année au temple, était seulement dépouillé de ses vêtements, battu et humilié tandis que sur la place publique, on installait avec tous les honneurs un substitut qui était ensuite mis à mort.»

De nombreux récits de ces cérémonies, datant de l'époque babylonienne, racontent comment le roi se présentait au temple, où il était frappé au visage et où on lui arrachait ses vêtements et ses attributs royaux. Certains textes nous disent qu'il était tondu; on lui

retirait sa ceinture et on le jetait dans la rivière. Puis, pendant plusieurs jours, on l'obligeait à se vêtir de toile grossière, symbole de deuil. Saggs fait observer qu'«il semble que dès le premier millénaire, la mort ait été assimilée à celle du dieu Tammuz».

Ces cérémonies rappellent symboliquement l'époque où le roi, prince consort de la déesse, était mis à mort. De même que Gilgamesh, vainqueur, laissait derrière lui un Enkidu mort, l'institution de la royauté permanente et héréditaire à Sumer et à Babylone s'accompagnait de la mise à mort rituelle d'un substitut. Il y a dans ces rituels une allusion à des rites d'expiation et de rachat des fautes. Le roi est puni, mais quelles sont ses fautes? Il semble qu'il expie les fautes de son peuple mais le premier châtiment ne trouve-t-il pas son origine dans son refus de s'incliner devant la prêtresse-reine? C'est peut-être ce que nous rappelle la prédiction de chance si les larmes montent aux yeux du roi lorsqu'on le frappe. Selon les textes babyloniens: «Si le roi ne pleure pas lorsqu'on le frappe, c'est de mauvais augure pour l'année à venir.»

Égypte — Isis pleure la mort d'Osiris

Saggs, parlant des rituels de régicide, précise: «Cette pratique courante en Égypte à l'époque préhistorique, aurait subsisté, pour certains chercheurs, à l'époque historique.» Dans les plus anciens documents égyptiens qui datent du début du troisième millénaire, on trouve trace de sacrifices humains sur la «tombe d'Osiris», frère/époux de la déesse Isis. Il s'agit d'hommes aux cheveux roux, un rappel, peut-être, de l'invasion des Shemsu Hor.

Dans la théogonie égyptienne, Horus est le fils d'Isis, mais à sa mort, il devient Osiris. Bien que l'on célèbre la mort d'Osiris, c'est en fait Horus, le fils, qui est mort. A la mort d'Osiris, Horus monte sur le trône. Dans les mythes égyptiens, tout nouvel élément se superpose à l'ensemble existant, sans que rien ou presque n'en soit jamais retranché. C'est ainsi qu'Horus et Osiris engagent une lutte contre Set au cours de laquelle seul Osiris sera tué par Set. La mort d'Osiris n'était pas seulement célébrée en Égypte, mais aussi au pays de Canaan, en particulier dans l'antique port de Byblos. Byblos, légèrement au nord de Beyrouth, au Liban, était une colonie égyptienne ou un comptoir commercial dès la seconde dynastie égyptienne, c'est-à-dire vers 2850-2600 av. J.-C. D'après Lucien, vers l'année 150 de notre ère, la mort de l'amant de la Déesse, que l'on nomme alors Adonis, était toujours célébrée à Aphaca, près de Byblos. Lucien révèle que les rites secrets du culte d'Adonis sont ceux du culte d'Osiris. Certains récits rapportent que le corps d'Adonis fut enterré à Aphaca, à quelques milles de Byblos, tandis que le mythe égyptien rapporte qu'Isis ramena le corps en Égypte pour qu'il y soit enterré, insistant avec beaucoup de détails sur les difficultés qu'Elle rencontra pour réaliser cet objectif.

Crète — le dieu qui meurt après les épousailles

Dans l'île de Crète, le culte de la Déesse est particulièrement florissant dès le troisième millénaire jusqu'à l'arrivée des Doriens indo-européens, qui envahissent l'île vers 1100 av. J.-C. Hawkes décrit ainsi la Déesse et le jeune dieu: «Le jeune mâle qui, chaque année,

l'accompagne est le prince consort et le fils tout à la fois; il meurt et ressuscite dans la même année. C'est la version crétoise d'Adonis. Dans la Crète minoenne, ce jeune dieu est soumis à la déesse; c'est l'instrument de sa fertilité et on le montre toujours dans des attitudes très humbles d'adoration.»

Stylianos Alexiou suggère qu'en Crète «l'union sacrée de la déesse et du dieu (qui meurt peu de temps après cette union) est le symbole de la fertilité de la terre».

Même à l'époque classique, le dieu indo-européen Zeus est vénéré en Crète sous la forme d'un nouveau-né; il est avant tout le fils de sa mère, Rhéa. Selon la théogonie grecque, la Déesse Rhéa aurait caché Son nouveau-né, Zeus, dans une caverne crétoise pour le protéger de son père. Dans une légende, Rhéa est «assaillie» par son fils Zeus, réminiscence probable de l'union sacrée qui eut lieu entre eux deux. En Crète, Zeus est promis à la mort, mais cette idée est totalement rejetée en Grèce indo-européenne où Zeus est immortel.

au nord de Canaan: Elle est «maîtresse de la royauté»

Dans les textes d'Ugarit du 14^{e} siècle avant notre ère, de nombreux récits opèrent une synthèse entre la religion de la Déesse et les concepts indo-européens plus récents, vraisemblablement introduits par les nombreux Hourrites qui vivaient là à cette époque. Les textes nous rapportent l'histoire de la mort de Baal, seigneur du mont Saphon. Il mourut à la suite d'un combat avec Mot, personnage qui nous est inconnu si ce n'est qu'il fut, selon les légendes, un ennemi parti-

culièrement redouté de Baal. Après sa mort, la Déesse Anath l'emporte sur Ses épaules à la recherche d'un lieu pour l'inhumer. Ensuite, Elle venge sa mort en tuant Mot, événement rapporté avec force détails macabres. C'est par cette vengeance que Baal peut ensuite reprendre sa place dans le monde des vivants. Il rejoint alors Anath dans un champ et, selon la légende, tombe à Ses pieds avec reconnaissance et admire Ses «cornes de puissance». Elle prend alors la forme de la génisse sacrée tandis qu'il se transforme en taureau pour réaliser l'union sexuelle sacrée. Anath était toujours à cette époque «Reine des Cieux et Maîtresse de la Royauté».

Anatolie — «Celle qui a tout pouvoir sur les rois...»

Il n'existe pas en Anatolie de textes hittites mentionnant cette mise à mort du roi, peut-être parce que les textes les plus anciens qu'on ait retrouvés jusqu'à maintenant sont ceux des Hittites eux-mêmes. Pourtant, la Déesse du Soleil d'Arinna, divinité hattienne qui semble avoir été adoptée par les envahisseurs, était encore désignée dans les prières comme «Celle qui a tout pouvoir sur les rois, au ciel comme sur la terre...» Des textes hittites décrivent un rituel accompli par la reine devant huit statues de la Déesse-Soleil, chacune portant le nom d'une ancienne grande prêtresse-reine.

Pour Gurney, «la grande divinité nationale des Hittites, c'est la déesse du Soleil d'Arinna, 'Celle qui gouverne les rois et les reines', et il n'est donc pas surprenant de voir que pour ses fêtes, la présence du roi est particulièrement requise.» Bien que la documentation

soit peu abondante, elle tendrait à prouver qu'il existait le même type de relation entre la prêtresse de la Déesse et le roi à l'époque pré-hittite. La coutume aurait probablement été adoptée par les Hittites pour s'assurer de la légitimité du trône et les premiers gouvernants indo-européens ont peut-être célébré des mariages sacrés avec les prêtresses hattiennes.

Au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, on retrouve, en Anatolie, de nombreuses histoires de la Déesse, connue alors sous le nom de Cybèle et du jeune berger Attis. Ces légendes nous semblent encore une fois être des survivances de l'ancienne religion de la Déesse. De nombreuses versions de la mort d'Attis, parfois associées à sa castration, retracent l'histoire du fils/amant qui doit mourir. Ce qui est intéressant de remarquer dans l'histoire de Cybèle et d'Attis, c'est que cet aspect de la religion de la Déesse sera plus tard introduit à Rome. Il donnera lieu à de grandes processions et à des fêtes jusque vers l'an 268 ap. J.-C, fêtes auxquelles participeront les empereurs Claude et Auguste, par exemple.

On ne peut que faire des conjectures sur l'influence de ces rites sur la religion chrétienne qui se développa à la même époque. Les documents de l'époque romaine sur les rites de Cybèle montrent que le fils, cette fois sous la forme d'une effigie, était d'abord attaché à un arbre, puis enterré. Trois jours plus tard, la lumière apparaissait dans la tombe et Attis ressuscitait des morts, apportant le salut par sa résurrection. Cybèle était toujours identifiée à la Déesse Rhéa, mère de Zeus, et il est possible que dans la Rome préchrétienne, la mère du jeune dieu qui devait mourir ait été Rhéa.

Chypre et la Grèce — les rites de la mort du berger

Dans l'île de Chypre, la mort d'Adonis fait partie du culte d'Aphrodite. Les légendes grecques racontent que la Déesse avait choisi comme amant un jeune berger dont elle était tombée amoureuse dès le premier regard, alors qu'il n'était encore qu'un nouveau-né. Selon la légende, elle aurait vécu un an avec lui dans les montagnes boisées de Chypre, avant de partir pour Corinthe, l'un des hauts lieux du culte d'Aphrodite dans la Grèce classique. En son absence, Adonis fut tué par un sanglier et la description de sa mort ressemble à celle d'Osiris et d'Attis dans certaines légendes. C'est par le culte d'Aphrodite, associé à Chypre à celui d'Astarté, la cananéenne, que les rites entourant la mort du jeune berger Adonis se sont transmis en Grèce classique bien qu'ils aient été désapprouvés par les gouvernants indo-européens.

Israël — la mort du dieu appelé Tammuz

Dans la Bible, on retrouve également ce rituel de la mise à mort du fils/amant; il a lieu, cette fois, parmi les femmes qui prient au temple de Jérusalem, vers l'an 620 av. J.-C.

Dans le livre d'Ézéchiel, on peut lire: «Il m'emmena à l'entrée du porche du temple de Yahvé qui regarde vers le nord, et voici que les femmes y étaient assises, pleurant Tammuz.» (Éz. 8-14) Elles étaient là, près du mur du temple, perpétuant les rites funèbres, pleurant la mort de Tammuz.

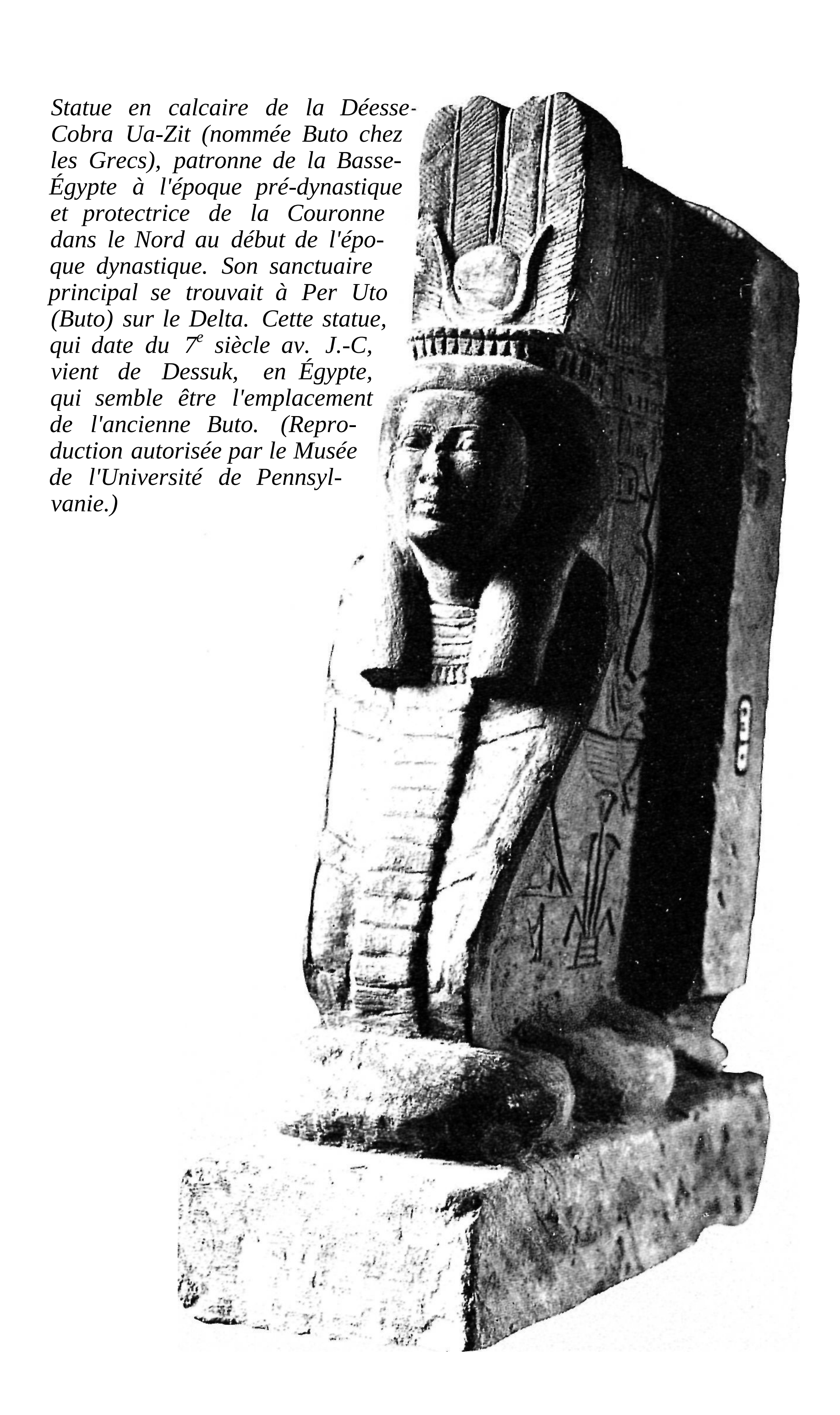
En 1933, le professeur T.H. Robinson, parlant des cérémonies funèbres qui se déroulaient en Israël en l'honneur de Tammuz, prétendait que: «Au cours des dernières années, de minutieuses recherches tendent à prouver (bien qu'il y ait encore divergence d'opinion) qu'il existait effectivement en Israël un rite se rapportant à la mort d'un dieu, un mariage divin et une procession religieuse.»

En 1958, le professeur Widengren écrivait: «Nous sommes en mesure d'affirmer qu'il y avait en Israël le même rite funèbre que celui qui existait en Mésopotamie après la mort de Tammuz. Ces lamentations étaient liées à la fête de Booths, après les cérémonies commémoratives du mariage sacré.»

des dieux castrés et des prêtres eunuques

Il est possible que, dans certaines régions, l'un des rites substitutifs à la mise à mort du roi ait été la castration. Ce serait peut-être là l'origine du fantasme freudien. Dans plusieurs légendes, la castration précède la déposition du pouvoir mâle. On retrouve ces récits dans les mêmes régions où l'on raconte la mort du jeune prince consort; dans certains cas, comme pour Osiris et Athis, castration et mort sont liées.

On trouve dans la mythologie hittite l'histoire de Kumarbi, qui castra le dieu Anu lorsqu'il voulut lui prendre le pouvoir. Dans la mythologie grecque, qui là emprunte sans doute à la mythologie hittite, on trouve l'histoire de Cronos qui, inspiré par sa mère, la Déesse Gaia, castra son père Uranus (Ouranos) pour prendre sa place. Cronos craignit alors que son propre fils ne lui en fasse autant, et une série d'aventures my-



Statue en calcaire de la Déesse-Cobra Ua-Zit (nommée Buto chez les Grecs), patronne de la Basse-Égypte à l'époque pré-dynastique et protectrice de la Couronne dans le Nord au début de l'époque dynastique. Son sanctuaire principal se trouvait à Per Uto (Buto) sur le Delta. Cette statue, qui date du 7e siècle av. J.-C, vient de Dessuk, en Égypte, qui semble être l'emplacement de l'ancienne Buto. (Reproduction autorisée par le Musée de l'Université de Pennsylvanie.)



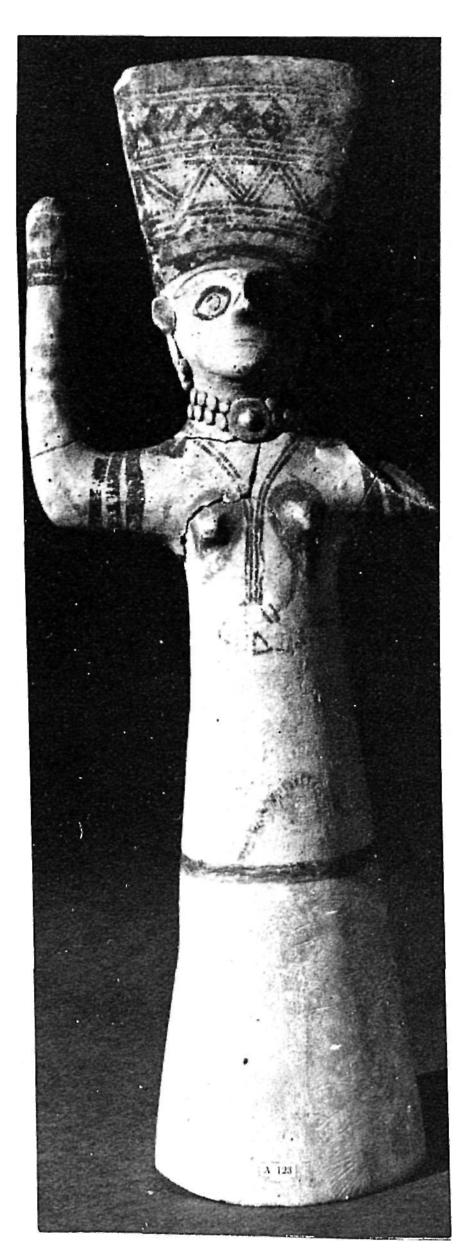
Plaque pectorale représentant Isis ailée et portant le symbole du trône sur la tête. Cette pièce, découverte dans une pyramide, en Éthiopie, date d'environ 600 ans av. J.-C. (Reproduction autorisée par le Museum of Fine Arts de Boston.)



Statue de la période grecque de la Dame de Byblos (Balaat) trouvée à Byblos, au pays de Canaan (Liban). Le culte de la Déesse au temple de Byblos date de 2800 ans av. J.-C. au moins et était étroitement lié au culte d'Isis et d'Hathor, en Égypte, ainsi qu'à celui de la Dame aux Serpents de la péninsule du Sinaï. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)



Les ailes protectrices de la Déesse Isis abritent la figure plus petite d'Osiris, son frère et mari. Cette sculpture égyptienne en pierre date de 600 ans av. J.-C. environ. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)





Ci-dessus. Tube à serpents du 13e siècle av. J.-C. environ, découvert à Beth Shan, Israël (Canaan). Des tubes semblables, datant de la même époque, ont été découverts dans les fouilles de Kition, de Chypre et de Knossos, en Crète. (Reproduction autorisée par le Musée de l'Université de Pennsylvanie.)

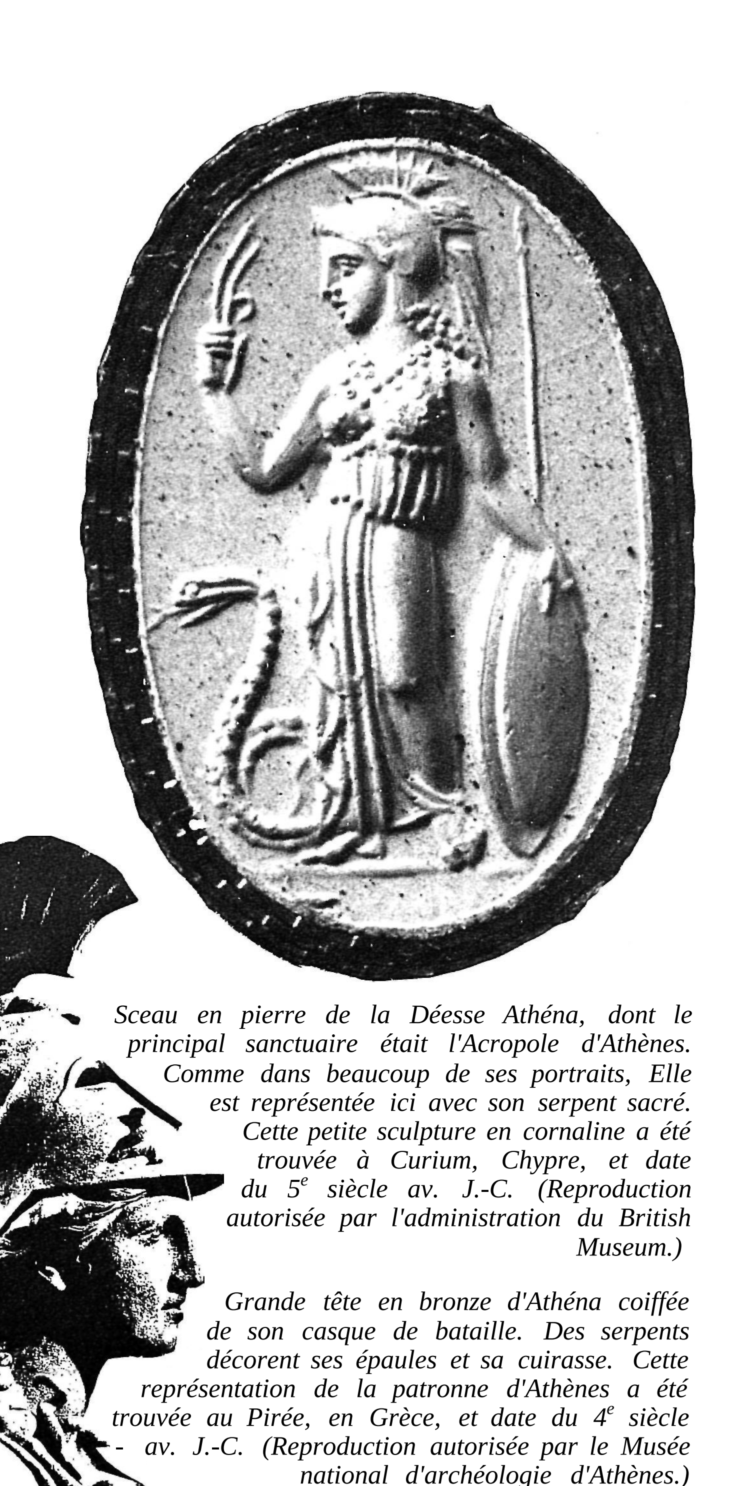
A droite. Tenant à la main une cymbale rituelle, Aphrodite, telle qu'elle était connue à Thapsus, Carthage, à la période romaine. Bien qu'on la désigne généralement comme la Déesse de l'amour, Aphrodite était aussi révérée comme Déesse de la bataille et Mère de tous les dieux. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)

Ci-dessus. Statue d'une prêtresse du temple d'Aphrodite de Paphos, à Chypre. Selon la légende grecque, Chypre, où le culte de la Déesse nommée Ashtoreth (Astarté) était très répandu depuis le 2e millénaire av. J.-C, était le lieu de naissance de la Déesse qu'on nommait Aphrodite en Grèce classique. Cette statue date de 700 ans av. J.-C. environ. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)


C 681

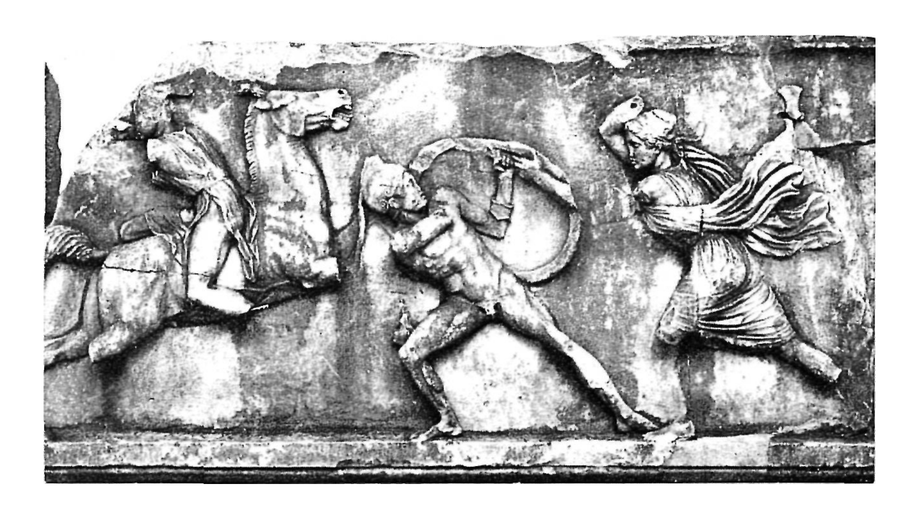


Statue plus grande que nature de la Déesse grecque Déméter, à laquelle on rendait un culte en tant que *Pourvoyeuse des lois et de l'agriculture. Son sanctuaire principal était à Éleusis. Cette représentation de la Déesse des Mystères d'Éleusis provient de Cnidus, Turquie, ou l'ancienne Caria. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)*



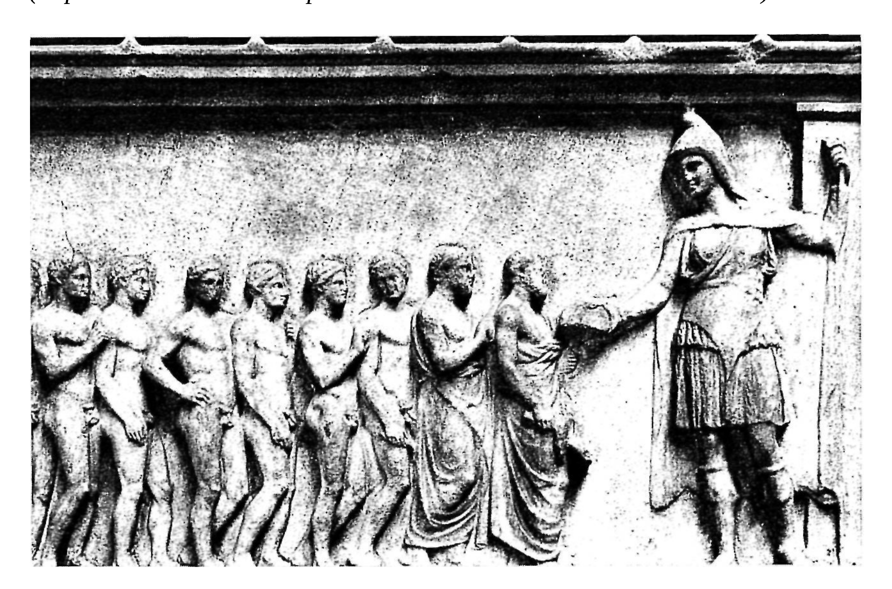
Sceau en pierre de la Déesse Athéna, dont le principal sanctuaire était l'Acropole d'Athènes. Comme dans beaucoup de ses portraits, Elle est représentée ici avec son serpent sacré. Cette petite sculpture en cornaline a été trouvée à Curium, Chypre, et date du 5^e^ siècle av. J.-C. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)

Grande tête en bronze d'Athéna coiffée de son casque de bataille. Des serpents décorent ses épaules et sa cuirasse. Cette représentation de la patronne d'Athènes a été trouvée au Pirée, en Grèce, et date du 4^e^ siècle av. J.-C. (Reproduction autorisée par le Musée national d'archéologie d'Athènes.)



Ci-dessus. Les Amazones ont-elles existé ou sont-elles une création de l'imagination? Les Grecs et les Romains ont rapporté dans leurs écrits que les Amazones adoraient une Déesse qui était la Génitrice de toutes les divinités. Ceci est une partie d'un bas-relief imposant qui représente les Amazones sur le tombeau d'Artémis à Halicarnassus, Turquie (l'ancienne Caria). Ce monument est un exemple des nombreuses représentations de femmes amazones livrant bataille à des hommes grecs. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)

Ci-dessous. Ce bas-relief à caractère votif, dédié à la Déesse Artémis, montre la présentation à la Déesse du Flambeau porté dans une course en son honneur au Pirée, en Grèce. Il date du 4ème siècle av. J.-C. (Reproduction autorisée par l'administration du British Museum.)



thologiques se succédèrent au cours desquelles le fils, Zeus, arriva finalement à renverser son père. Les légendes grecques comme les légendes hittites sont d'origine indo-européenne. La castration est peut-être la version indo-européenne du rite du régicide.

En Anatolie, le mythe de la Déesse Inara montre qu'après avoir connu la Déesse, un homme ne doit avoir de relation sexuelle avec aucune autre femme, de peur de transmettre à cette dernière les pouvoirs sacrés de la Déesse. Une des légendes d'Attis raconte comment ce dernier choisit la castration de peur d'être infidèle à la Déesse. Si le jeune dieu ne peut avoir de relation sexuelle après avoir connu la grande prêtresse, la castration peut être la solution qui lui gardera la vie sauve.

Quand le corps d'Osiris, découpé en quatorze morceaux par Set (souvent décrit sous la forme d'un sanglier), fut reconstitué patiemment par Isis, il y manquait, selon le mythe égyptien, les parties génitales, irrémédiablement perdues; elles avaient été dévorées par un poisson du Nil. Les parties génitales d'Uranus avaient, elles, été jetées à la mer. Attis d'Anatolie semble s'être castré lui-même dans un accès d'amour, de religiosité, ou par peur de l'infidélité, honte ou mortification, selon les versions de l'histoire. L'escorte et les fidèles assistants, dans les légendes d'Ishtar et d'Inanna, sont des eunuques.

Le phénomène de la castration apparaît dans de nombreux textes anciens. De nombreuses références sont faites à la présence d'eunuques dans l'antique Sumer, Babylone, Canaan et plus particulièrement en Anatolie. Les textes de l'époque classique mentionnent leur importance numérique dans certaines villes (parfois jusqu'à cinq mille). En Anatolie, à l'époque classique, les prêtres eunuques s'appelaient Attis.

On a fait un certain nombre de suggestions pour

tenter d'expliquer comment ces hommes pouvaient accepter ainsi de se castrer eux-mêmes, coutume qui semble incompréhensible de nos jours. Les explications sont corroborées par les nombreuses représentations dans tout le Proche-Orient de prêtres en habit féminin, costume que portaient les prêtres eunuques.

Stylianos Alexiou écrit: «Les prêtres et les musiciens portant de longs vêtements féminins forment une caste particulière. On a supposé qu'il y avait des communautés de prêtres eunuques à la cour crétoise, peut-être à cause de l'influence syrienne. Plus tard, les eunuques, prêtres de Cybèle et d'Attis, ont formé, en Asie Mineure, une caste semblable.»

Il est tout à fait probable qu'au fur et à mesure que les hommes ont eu plus de pouvoir, ils ont remplacé peu à peu les prêtresses, même dans la religion de la Déesse. A l'origine, ils ont sans doute acquis ce droit en s'identifiant au fils/amant castré au point de l'imiter; ou bien, ils ont peut-être essayé de ressembler aux prêtresses qui détenaient le pouvoir, en se débarrassant de leurs attributs masculins par la castration et en portant des vêtements féminins.

En Anatolie et même à Rome, lorsqu'un jeune adepte avait porté à ses parties génitales le couteau sacré, il courait dans les rues tenant dans ses mains les parties coupées qu'il lançait dans une maison sur son chemin. La coutume voulait que les habitants de cette demeure lui fournissent les vêtements de femme qu'il porterait dorénavant.

G.R. Taylor, dans son abrégé de l'oeuvre de Briffault, *Les Mères,* commente ainsi cette coutume: «Le premier pas pour limiter le rôle des femmes était de leur enlever le monopole des fonctions religieuses.» Graves fait remarquer que le roi avait souvent le privilège de remplacer la reine, mais seulement s'il portait

son habit. Il pense que c'était la coutume à Lagash de Sumer.

Dans certaines régions d'Anatolie, à l'époque classique, les prêtres eunuques semblent avoir pris le contrôle de la religion de la Déesse. Un grand nombre d'entre eux accompagnaient la statue et les rites de Cybèle lorsqu'ils furent introduits à Rome. On ne peut que faire des spéculations sur l'influence qu'ils eurent sur la jeune religion chrétienne et la coutume du célibat des prêtres qui est toujours de règle dans les canons de l'Église catholique.

La loi des anciens Hébreux stipulait qu'un homme sans pénis ne pouvait faire partie du peuple d'Israël. «L'homme aux testicules écrasés ou à la verge coupée ne sera pas admis à l'assemblée de Yahvé.» (Deut. 23:1) Il est peut-être significatif que le premier pacte d'alliance entre Yahvé et Abraham soit si explicite quant à la pratique de la circoncision. Elle devait être pratiquée sur tous les enfants mâles dès leur naissance. Bien qu'à l'époque contemporaine on y ait vu une mesure préventive contre les maladies vénériennes, on peut se demander si ce n'était pas là un moyen d'accentuer le côté «mâle» de la société patriarcale propre aux Hébreux, par opposition à la «féminité» de ceux qui adoraient la Déesse.

en résumé

Les auteurs ignorent souvent ou mésinterprètent le phénomène du jeune dieu castré et/ou condamné à mourir, vestige d'une époque où la grande prêtresse détenait le droit divin au trône. Ils s'attachent à une région particulière ou à une période précise, sans voir

les transitions qui ont mené graduellement de la suprématie de la divinité féminine et de Sa grande prêtresse à la suppression et à l'oubli de Son culte.

Cette incompréhension semble parfois incroyable, tant les preuves documentaires abondent. En 1964, A. Leo Oppenheim classait en moins de deux lignes la première Déesse adorée à Sumer, divinité protectrice de l'art de l'écriture, puis, pendant cinq longues pages, il exposait sa théorie selon laquelle le mot *istaru* n'était qu'un concept lié à l'idée de destin ou de fatalité, que plus tard les hommes attribuèrent à la personne de la Déesse Ishtar. C'est pourquoi, dit-il, la Déesse était toujours présentée comme «celle qui transmet le pouvoir et la source de la puissance royale». Mais toute la documentation montre très clairement qu'Ishtar et toutes ses versions du Proche et du Moyen-Orient portent ces titres parce que le roi doit devenir l'amant de la grande prêtresse, incarnation de la Déesse sur terre et détentrice des droits légitimes au trône.

La coutume du régicide disparut quand les tribus de tradition patrilinéaire devinrent dominantes. Les nombreuses versions de la légende de Gilgamesh, en plusieurs langues, ont peut-être servi à cela. La royauté héréditaire devint la règle, et la divinité mâle affirmant peu à peu sa souveraineté, c'est elle qui transmettait le pouvoir royal; la royauté devenait alors de droit divin, conception du droit au trône qui survit encore de nos jours.

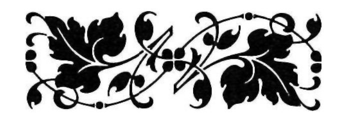
Il semble évident que les coutumes de régicide et le pouvoir politique de la grande prêtresse faisaient obstacle aux conquérants venus du nord qui cherchaient à établir une royauté permanente leur donnant un plus grand contrôle politique.

D'autre part, nous allons aborder, dans le chapitre suivant, un autre sujet de confrontation tout aussi

essentiel à une explication plus approfondie des attitudes et des schémas culturels entourant la vie sexuelle et la reproduction dans la religion de la Déesse, et qui ont permis et même encouragé le système de filiation matrilinéaire.

Chapitre 7

LES COUTUMES SEXUELLES SACRÉES



«DANS L'ENSEMBLE DE L'ANCIEN TESTAMENT, les Cananéens sont désignés comme étant la principale composante de la population de la Palestine qui fut supplantée par Israël sur la «terre où coulent le lait et le miel». Les prophètes hébreux, les réformateurs et les auteurs de l'Ancien Testament stigmatisent avec force indignation et généralisations «les abominations des Cananéens». Ils les accusent carrément «d'idôlatrie envers Baalim» et Ashtoreth, les représentations locales des divinités du culte cananéen de la fertilité, qu'ils caricaturent en insistant sur une de leurs caractéristiques, la licence sexuelle...»

Tel est le commentaire du professeur John Gray dans son ouvrage, *The Canaanites,* écrit en 1964. Cette «licence sexuelle» dont il est parlé à propos des Cana-

néens fait référence aux coutumes sexuelles sacrées de l'ancienne religion, coutumes que l'on retrouve dans bien des régions du Proche et du Moyen-Orient.

A l'époque biblique, comme cela avait été la coutume auparavant à Sumer, à Babylone et au pays de Canaan durant des milliers d'années, il était encore courant qu'un grand nombre de femmes vivent à l'intérieur de l'enceinte du temple qui, dans les temps les plus reculés, était le véritable centre de la communauté. Comme nous l'avons déjà vu, les temples possédaient la plus grande partie des terres arables et des troupeaux d'animaux domestiques, conservaient les documents culturels et économiques, et semblent avoir généralement rempli le rôle d'une administration centrale de la société. Les femmes qui habitaient dans les enceintes sacrées de l'Ancêtre Divine prenaient pour amants des hommes de la communauté, faisant l'amour à ceux qui venaient au temple pour honorer la Déesse. Pour eux, l'acte sexuel était quelque chose de sacré, si révéré et précieux qu'il se pratiquait dans la demeure de la Créatrice du ciel, de la terre et de tous les vivants. Parmi ses nombreuses attributions, la Déesse était vénérée en tant que divinité protectrice de l'amour physique.

Pour certains archéologues, ces pratiques sexuelles qui avaient lieu dans les temples et dont on a de multiples témoignages dans la religion de la divinité féminine au cours des premières périodes historiques du Proche et du Moyen-Orient, doivent être considérées comme une sorte de magie symbolique primitive destinée à favoriser la fertilité aussi bien parmi le bétail et la végétation que chez les êtres humains. A mon avis, il est probable qu'elles représentent l'aboutissement d'une prise de conscience et d'une compréhension très anciennes des liens qui existent entre le sexe et la reproduction. Depuis que ce rapprochement a été fait, pro-

bablement à l'origine par les femmes, il a pu être intégré dans les pratiques religieuses comme un moyen d'assurer la procréation chez les femmes qui choisissaient de vivre et d'élever des enfants à l'intérieur des lieux saints, aussi bien que comme une méthode, peut-être, de régulation des grossesses.

La conception de la reproduction a été illustrée sur une plaque de pierre grise découverte dans le sanctuaire néolithique de la Déesse à Catal Hüyük, et qui fut sculptée il y a quelque huit mille ans. Sur une face sont représentés les corps de deux amants qui s'étreignent, sur l'autre une femme tenant un enfant.

Nous qui avons été élevés dans la «moralité» des religions mâles contemporaines et conditionnés par elles, nous pouvons trouver ces comportements et coutumes sexuelles dérangeants, choquants ou même sacrilèges. Pourtant, il nous faut bien voir que, selon toute vraisemblance, de tels jugements et réactions sont le résultat de l'apprentissage et de la soumission à des attitudes religieuses présentes dans nos sociétés qui, elles-mêmes, ont pour fondement les conceptions de ceux qui, à l'origine comme par la suite, ont condamné les coutumes sexuelles rattachées au culte de la Déesse.

Dans le culte de la divinité féminine, le sexe était considéré comme un don fait par la Déesse à l'humanité. Il était sacré et révéré. Elle était la Déesse de l'amour sexuel et de la procréation. Mais la manière de voir des religions actuelles est presque complètement inverse. Le sexe, particulièrement les relations sexuelles en dehors du mariage, est considéré comme quelque chose de laid, de sale, voire comme un péché. Néanmoins, plutôt que de caractériser les anciennes religions, qui faisaient montre d'une aussi large acceptation de toute la sexualité humaine, comme étant des «cultes de la fertilité», on peut dire que ce sont les religions actuelles

qui sont étranges en ce qu'elles semblent conférer un caractère honteux et même coupable au processus même de conception d'une nouvelle vie humaine. Peut-être dans quelques siècles les chercheurs et les historiens leur donneront-ils le nom de «cultes de la stérilité».

Les documents en provenance de Sumer, de Babylone, du pays de Canaan, de l'Anatolie, de la Grèce et même la Bible révèlent qu'en dépit du fait que le concept de mariage était connu dans les tout premiers documents écrits, les femmes mariées, au même titre que les célibataires, continuaient à vivre à certaines périodes à l'intérieur de l'enceinte du temple et à suivre les anciennes coutumes sexuelles de la Déesse. Selon la Bible même, ces femmes étaient libres d'aller et venir comme bon leur semblait. Les femmes de familles riches et royales prenaient part aux coutumes sexuelles de la Déesse au même titre que les femmes de la communauté. Ces femmes étaient libres de se marier n'importe quand, et on sait par Strabo que, même au premier siècle av. J.-C, époque pourtant tardive, elles étaient considérées comme d'exceptionnellement bonnes épouses. Au cours des premières époques historiques, la question — ou même l'idée — de la respectabilité ou de la bienséance n'était jamais posée; ce n'est que plus tard qu'elle fut forgée en tant que nouvelle *moralité.*

«Toutes les religions de l'ancien monde méditerranéen, mise à part la religion hébraïque, s'accordaient pour considérer les processus de propagation de la vie comme quelque chose de divin, tout au moins comme quelque chose qui n'était pas étranger à la divinité et dont elle aurait horreur. Mais les premiers propagateurs de la religion chrétienne, suivant en cela les principes hébraïques, ont renforcé la séparation entre Dieu et le simple phénomène de la vie, engendrant de ce fait à la longue un parti pris antisexuel, et amorçant un désaccord

entre toute éventuelle explication biologique et le dogme de la religion en cours; on peut dire que la réflexion éthique moderne n'y a pas beaucoup gagné.»

Voilà ce que déclarait à Oxford, en 1896, l'historien L.R. Farnell. Il était l'un des rares auteurs de cette époque — toujours aussi rares depuis lors — à parvenir à traiter de façon objective de l'ancienne attitude religieuse envers le sexe, au lieu de la stigmatiser en rougissant de gêne comme une pivoine ou de faire des commentaires pleins d'indignation vertueuse.

Dans ce chapitre, j'ai l'intention de dégager et d'essayer d'expliquer les raisons profondes de cette position «anti-sexuelle» des Hébreux et, par la suite, des religions chrétiennes, ainsi que des conflits qui s'ensuivirent. Cette attitude antisexuelle n'est pas due à une plus grande pureté ou à un désir sexuel moindre chez ceux qui adhèrent aux croyances judéo-chrétiennes. Comme nous le verrons, il est probable qu'elle fit son apparition et fut propagée pour des raisons purement politiques, dont l'objectif était de permettre aux envahisseurs hébreux patrilinéaires d'avoir une mainmise plus grande sur la terre ainsi que sur le pouvoir local, en détruisant l'ancien système matrilinéaire.

Depuis l'époque des toutes premières conquêtes indo-européennes, les lois concernant les femmes sacrées des temples, les *gadishtu* — les lois traitant des droits de succession, des droits de propriété, des droits commerciaux, et de leurs relations légales et économiques avec leurs enfants — ces lois font régulièrement leur apparition dans les législations. Pourtant, les Indo-Européens, tels que nous les connaissons, ne semblent pas s'être ouvertement opposés aux coutumes sexuelles elles-mêmes. Du moins aucun des documents écrits découverts et traduits jusqu'à présent ne le laisse penser, quoique les lois de plus en plus sévères en ce qui con-

cerne l'infidélité des femmes mariées puissent avoir été dirigées contre elles.

En revanche, les choses sont claires chez les Hébreux, dirigés par les lévites. Les lois lévites des Israélites à dater de Moïse, exigent que toute femme soit vierge jusqu'au mariage, sous peine de mort par le feu ou par lapidation, et une fois mariée, qu'elle soit strictement fidèle — et ceci ne concerne que l'épouse — également sous peine de mort. C'est probablement la peine de mort qu'encourait une femme mariée ou fiancée qui avait été violée qui montre avec le plus d'évidence à quel point les lévites tenaient à ce que le père soit connu. Prendre part aux coutumes sexuelles sacrées des temples aurait été, bien sûr, faire fi de ces lois. Ces interdits sexuels plus sévères concernant les femmes vont de pair avec les condamnations incessantes, par les prêtres et les prophètes lévites, des coutumes sexuelles des temples. Voyons maintenant ce qui, à mon avis, faisait problème.

Si en tant que *gadishtu,* c'est-à-dire femmes sacrées de la Déesse, les femmes faisaient l'amour à différents hommes, au lieu d'être fidèles à leur seul mari, la paternité des enfants de ces femmes était incertaine. Les documents sumériens et babyloniens nous apprennent que ces femmes, parce qu'elles étaient liées au fonctionnement du temple, possédaient des terres et des biens et avaient d'importantes activités commerciales. Divers documents comptables attestent qu'elles étaient souvent de familles riches, tout à fait intégrées dans la société. Conformément aux droits de parenté spécifiques liés à la religion de la Déesse, les enfants des *gadishtu* auraient probablement hérité des noms, titres et biens de leur mère; la filiation matrilinéaire aurait continué à exister en tant que structure sociale propre à la communauté. Les filles pouvaient elles-mêmes devenir *gadishtu.* Une inscription gravée à Tralles, en Anatolie

de l'Ouest, par une femme nommée Aurelia Aemilias à une date aussi tardive que l'an 200 de notre ère, annonce fièrement qu'elle était entrée au service du temple en prenant part aux coutumes sexuelles, comme l'avaient fait sa mère et toutes ses aïeules avant elles.

Les coutumes sexuelles sacrées de la religion de la Déesse constituent pour nous un autre des liens manifestes qui existaient entre les cultes de l'Ancêtre Divine tels qu'ils se pratiquaient à Sumer, à Babylone, à Carthage, à Chypre, en Anatolie, en Grèce, en Sicile et même au pays de Canaan. Les femmes qui faisaient l'amour dans les temples étaient appelées dans leur propre langue les «femmes sacrées», «les pures». Leur nom akkadien de *gadishtu* signifie littéralement «femmes sanctifiées» ou «saintes femmes». Pourtant, même dans les études les plus sérieuses écrites ces deux derniers siècles, les coutumes sexuelles sont presque toujours décrites comme une forme de «prostitution», les femmes sacrées étant appelées «les prostituées du temple» ou «prostituées rituelles». L'usage du terme «prostituée» pour traduire *gadishtu,* non seulement nie la sainteté de ce qui était tenu pour sacré, mais indique, de par les connotations et les implications sociales du mot, un subjectivisme ethnocentrique de la part de l'auteur. Cela porte le lecteur à interpréter complètement de travers les croyances religieuses et les structures sociales de cette époque. Il me semble que le terme «prostituée» fausse complètement la véritable signification des anciennes coutumes que l'auteur est censé expliquer.

Le professeur Albright, qui est un admirateur des idéaux élevés des Israélites, écrit: «La prostitution sacrée était manifestement une caractéristique quasi invariable du culte de la déesse phénicienne et syrienne, quel que soit son nom, comme l'attestent bien des allusions dans la littérature classique, particulièrement chez

Hérodote, Strabo et Lucien. En tant que prostituée sacrée, la déesse était appelée, assez étrangement à notre point de vue, "la Sainte Suprême"... Cette pratique s'était fortement implantée parmi les Cananéens originaires de Palestine et fut constamment réintroduite à partir des pays qui entouraient Israël comme une "coutume véritablement sacrée", pour reprendre les mots de Lucien parlant de cette même pratique à Hiérapolis, en Syrie, environ un siècle après Asa.»

Quelque peu moins hostile, le professeur James écrit: «Ceci est confirmé par la pratique de la prostitution rituelle en liaison avec les sanctuaires israélites à Shiloh, condamnée par Amos... Comme Osée l'a abondamment attesté, les prêtresses continuaient à exercer leurs fonctions à son époque avec un zèle toujours aussi grand (750-735 av. J.-C), en dépit des efforts d'Amos et de ceux d'autres réformateurs, comme Asa, pour les éliminer.»

même dans la patrie de Juda

Cependant, en dépit de la façon dont les auteurs modernes parlent des coutumes sexuelles, les archéologues ont découvert qu'il est fait mention des femmes sacrées dans les documents sumériens les plus anciens. La légende d'Inanna et Enki parle des coutumes sexuelles sacrées comme de l'un des magnifiques dons faits par Inanna pour civiliser le peuple d'Érech. La Reine du Ciel était vénérée tout particulièrement par les femmes sacrées, dont elle était la Déesse protectrice. A Érech, on appelait les femmes du temple les *nu-gig*, les pures ou sans tache. Un fragment sumérien particulièrement intéressant cite le nom de Lilith qui est décrite comme

étant une jeune vierge, la «main d'Inanna». On peut lire sur cette très ancienne tablette qu'Inanna avait envoyé Lilith rassembler les hommes dans la rue pour les amener au temple. Ce même nom, Lilith, apparaît plus tard dans la mythologie hébraïque comme étant celui de la première femme d'Adam, qui refusa de s'unir sexuellement avec lui; et encore plus tard comme le nom du démon qui rôde, à l'affût de sperme répandu, pour s'en fabriquer des «enfants démoniaques illégitimes». Il est possible que ces deux récits aient été forgés en réaction à la véritable Lilith, si étroitement associée aux coutumes sexuelles de la Déesse.

A Babylone, au cours du dix-huitième siècle av. J.-C, le nom akkadien Ishtar commence à remplacer le nom sumérien Inanna. Une tablette parle d'Érech, où le culte d'Ishtar avait finalement supplanté celui d'Inanna, comme de la ville des «courtisanes et des prostituées» (ceci, traduit en termes «modernes»). Cette même tablette parle des prêtresses qui font l'amour avec des inconnus, en affirmant qu'elles sont des incarnations de l'esprit saint. Les femmes d'Ishtar sont aussi appelées du nom akkadien de *gadishtu,* tandis que dans le grand temple de Babylone on les dénomme *ishtaritu,* ce qui signifie simplement «femmes d'Ishtar».

Hérodote parle de ce qui restait à son époque (450 av. J.-C.) de ces coutumes sexuelles plus anciennes; les femmes de Babylone, écrit-il, font l'amour à un inconnu une seule fois dans leur vie, et c'est là leur première expérience sexuelle, après quoi elles se marient et n'ont de relations sexuelles, toute leur vie durant, qu'avec leur mari.

Strabo, né en Anatolie très peu de temps avant le Christ, raconte qu'à cette époque les coutumes sexuelles liées au culte de la Déesse étaient toujours en vigueur dans de nombreuses régions de l'Anatolie. Elles se

déroulaient sous l'égide soit de Cybèle, soit d'Anaitis. Il relate que ces coutumes faisaient partie intégrante du culte, à Comana aussi bien qu'en Lydie, ce que l'inscription en provenance de Tralles, en Lydie, corrobore tout à fait. Il écrit qu'il a constaté, au cours de ses voyages, que les enfants issus de ces unions étaient reconnus comme légitimes et respectés, et que tout naturellement on leur donnait le nom et le statut social de la mère. Il ajoute que le nom et le titre étaient ensuite utilisés avec fierté dans tous les documents officiels, et qu'en Anatolie, à cette époque, «les mères non mariées semblent être l'objet d'un culte».

Il existait des femmes sacrées au service du temple d'Aphrodite à Corinthe durant la période classique grecque. Plus tard, Lucien parle de l'existence de ces coutumes à son époque, en l'an 150 de notre ère. Il explique qu'alors les femmes prenaient des inconnus pour amants seulement le jour de la fête d'Adonis. Même lorsque le culte égyptien d'Isis fut introduit à Rome, des femmes sacrées s'adonnaient aux anciennes coutumes sexuelles dans le temple d'Isis.

Aucun document connu à ce jour ne permet d'affirmer que les femmes de l'Égypte ancienne suivaient les coutumes sexuelles, mais au chapitre 23 du livre du prêtre-réformateur Ézéchiel, celui-ci accuse avec colère un groupe de femmes hébraïques de débauche et de luxure, en affirmant qu'elles avaient appris leurs «mauvaises» moeurs sexuelles des Égyptiens. Dans un des versets, il donne cet avertissement: «Je mettrai fin à ton inconduite et à tes prostitutions commencées en Égypte.» Dans son allégorie des deux jeunes filles, qui symbolise les deux nations séparées du peuple hébreu, Juda et Israël, il se lamente de ce que les jeunes filles, parce qu'elles avaient été si libres sexuellement en Égypte, soient devenues des femmes mauvaises et déchues au pays de Canaan.

Le culte de la Déesse, sous le nom d'Ashtoreth (Astarté) était généralisé dans tout le monde méditerranéen. Les Cananéens de Tyr et de Sidon (les Phéniciens) avaient fondé des temples d'Ashtoreth à Carthage, à Éryx, en Sicile et en plusieurs endroits de l'île de Chypre; dans chacun de ces temples, on suivait les coutumes sexuelles sacrées. Sozomenos a décrit les coutumes sexuelles des temples d'Ashtoreth à Aphaca et Balbeck, dans la région connue de nos jours sous le nom de Liban. Farnell, quant à lui, a donné l'explication de bien des correspondances existant dans le monde méditerranéen.

Dans la religion d'Ashtoreth, exactement comme dans le culte de la Déesse partout ailleurs au Proche et au Moyen-Orient, les femmes continuaient à suivre les coutumes sexuelles sacrées. On sait par la Bible qu'à Jérusalem, les *gadishtu* tissaient des voiles ou du linge pour les *asherim* (représentations de la Déesse Asherah), dans ce que Roland de Vaux mentionne comme étant la «maison des prostituées sacrées». Il affirme également que les coutumes sexuelles sont un trait tout à fait caractéristique des temples cananéens et que les femmes d'Israël s'adonnent à ces pratiques malgré la condamnation des chefs hébreux.

Le plus important pour parvenir à une meilleure compréhension de l'opposition des Hébreux à ces coutumes est de bien se rendre compte qu'au travers de ces anciennes pratiques sexuelles, les femmes sacrées continuaient à vénérer la divinité féminine — même dans la patrie de Juda. Les coutumes sexuelles étaient demeurées vivantes et constituaient une partie du culte religieux au temple de Jérusalem, le temple qui avait été proclamé celui de Yahvé, ce même temple où on avait vu des femmes verser des larmes pour Tammuz.

Selon le professeur James, ainsi que d'autres éru-

dits, le culte d'Ashtoreth se poursuivait à Jérusalem en même temps que le culte de Yahvé. James a également fait la description des coutumes sexuelles à Jérusalem et au temple hébreu de Shiloh.

Dans le livre d'Osée de l'Ancien Testament, on apprend qu'une femme (en l'occurence Gomer, femme d'Osée) était libre de se marier, d'élever des enfants et de continuer à faire l'amour au temple à d'autres hommes, revêtant pour ce faire ses plus belles parures. Même dans ces passages de la Bible, qui ont manifestement été écrits dans le but de rabaisser et d'avilir le comportement de Gomer, on apprend qu'elle participait aux coutumes sexuelles de sa propre volonté et qu'elle les envisageait non pas comme un devoir impératif ou une obligation, mais comme des moments très agréables, un peu comme des fêtes. Cette situation était évidemment inacceptable pour les hommes qui adoptaient le système hébraïque patrilinéaire, comme Osée, mais elle démontre aussi que pour ceux qui adhéraient à d'autres systèmes religieux, c'était une conduite tout à fait normale.

Ces coutumes sexuelles sacrées avaient été considérées comme naturelles par les peuples du Proche et du Moyen-Orient pendant des milliers d'années. Elles ont probablement permis et même encouragé la perpétuation du modèle de filiation matrilinéaire et la survivance d'un système de parenté fondé sur les femmes. Le propre d'une véritable pratique des coutumes sexuelles était qu'elle ne se souciait pas de savoir qui était le *père* des enfants — or c'est seulement à partir d'une connaissance certaine de la paternité qu'un système patrilinéaire peut se maintenir.

A mon avis, c'est pour essayer de garantir cette connaissance, qui elle-même rendrait possible un système patrilinéaire, que ces anciennes coutumes sexuelles furent

finalement dénoncées comme perverses et dépravées, et c'est aussi pourquoi les prêtres lévites inventèrent le concept de «moralité» sexuelle: virginité pour *les femmes* avant le mariage, fidélité pour *les femmes* lorsqu'elles sont mariées, autrement dit garantie absolue de savoir qui est le père.

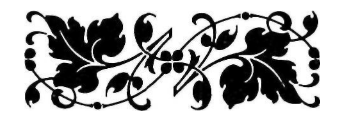
De toute évidence, ce qu'on pense dépend de la place qu'on occupe. Les adeptes de la religion de la Déesse, à leur point de vue, ne faisaient que se conformer aux anciennes coutumes. En revanche, du point de vue des envahisseurs, c'est-à-dire les tribus hébraïques, cette religion primitive devait être considérée comme un culte orgiaque, malfaisant, licencieux, honteux, scandaleux, coupable et ignoble, de la fertilité. Mais n'est-il pas possible d'imaginer que derrière cette position *morale* se cache une manoeuvre politique pour prendre le contrôle de la terre et des biens auxquels les Hébreux ne peuvent avoir accès qu'à travers l'institution d'un système patrilinéaire, système dont, peut-être, ils ont longuement pris connaissance dans les régions septentrionales habitées par les Indo-Européens? Peut-être est-ce pour cela que, selon les lois lévites, toute activité sexuelle des femmes qui ne se situait pas dans les limites du lit conjugal devait être considérée comme coupable, c'est-à-dire contraire aux commandements de Yahvé? D'après la Bible, ces lois furent instituées pour la première fois à l'époque de Moïse, peu de temps avant l'invasion du pays de Canaan par les tribus hébraïques. Conflit territorial et conflit social allaient de pair. Ce fut une longue et bien vilaine bataille, qui débuta avec l'arrivée des Hébreux au pays de Canaan et se poursuivit bien avant à l'époque romaine et au début de l'ère chrétienne, et dont la plupart des épisodes sont relatés dans la Bible.

Pour bien comprendre la portée de la position

«antisexuelle» des Hébreux et la volonté des prêtres lévites de modifier le comportement et les attitudes sexuels des femmes hébraïques, il nous faut examiner à quel point la religion de la Déesse influençait le peuple hébreu. Est-ce que les coutumes de la religion de la Déesse étaient un divertissement assez rare et tout à fait occasionnel, ou au contraire cette religion constituait-elle encore, en dépit des invasions des Indo-Européens et des lévites, un des principaux aspects de la vie qui ceux qui habitaient au pays de Canaan?

CHAPITRE 8

ON BRÛLAIT DE L'ENCENS EN L'HONNEUR DE LA REINE DU CIEL



ENFOUIES DANS LES SABLES PROFONDS de ce qui fut naguère Canaan, les statues de la Déesse, dont certaines remontent au septième millénaire, continuent à être exhumées au cours des fouilles archéologiques. L'abondance de ces représentations témoigne du culte ancien de la Reine du Ciel dans une région que plusieurs auteurs persistent à considérer surtout comme le foyer du christianisme et du judaïsme.

Yigael Yadin, professeur d'archéologie à l'Université hébraïque de Jérusalem et directeur de l'Institut d'archéologie, a publié récemment le récit des fouilles de la ville d'Hazor au pays de Canaan. De façon quelque peu évasive, il décrit ainsi les preuves du culte de la Déesse: «Bien que la religion officielle dans les régions du nord d'Israël soit celle de Yahvé, le dieu

d'Israël, nous savons, par les textes bibliques et par les découvertes archéologiques, que les cultes de Ba'al et d'Astarté ont fortement influencé les populations locales dans leurs croyances folkloriques et populaires, leur procurant en quelque sorte une double sécurité. Nous avons en effet découvert un grand nombre de figurines en terre représentant Astarté, déesse de la fertilité, et ce que l'on pourrait appeler les saintes prostituées liées au culte de Ba'al et d'Astarté.»

Traitant de l'âge du bronze au pays de Canaan (environ 1500 - 1300 av. J.-C), le professeur Albright affirme: «Un des objets religieux que l'on retrouve le plus fréquemment dans les fouilles de la période de l'âge du bronze, est la fameuse plaque «d'Astarté». C'est une plaque d'argile de forme ovale sur laquelle a été imprimée (à l'aide d'un moule de terre ou de métal) la silhouette nue de la déesse Asherah, de face, les bras levés, et tenant dans ses mains des lys ou des serpents ou encore les deux à la fois. Son front s'orne de deux longues boucles torsadées comme celles de Hator l'Égyptienne. Ces plaques sont originaires de Mésopotamie où elles ont une longue histoire qui remonte au début de l'âge du bronze (environ 3200 - 2100 av. J.-C).»

Kathleen Kenyon, ancienne directrice de l'École britannique d'archéologie de Jérusalem, écrit à propos de Canaan: «... les plaques d'Astarté... constituent les objets de culte les plus abondants sur presque tous les sites de cette période (fin de l'âge du bronze). Que ces plaques soient associées à la religion phénicienne ne prouve pas que le site n'ait pas encore passé sous contrôle israélite, car Tell Beit Mersim montre clairement que l'on peut trouver de telles plaques ou des figurines de ce genre jusqu'au 7^{e} siècle av. J.-C. Les nombreuses dénonciations des prophètes prouvent suffisamment que la religion de Yahvé a dû lutter continuellement contre l'ancienne religion du pays.»

Si l'on cherche à évaluer l'influence et l'importance du culte de la Déesse au pays de Canaan à l'époque biblique, on se rend compte que, en tant que Ashtoreth, Asherah ou Astarté, Attoret, Anath ou plus simplement Élat ou Baalat (toutes deux décrites comme la Déesse), Elle était la divinité principale des grandes villes cananéennes telles que Tyr, Sidon, Ascalon, Beth, Anath, Aphaca, Byblos et Ashtoreth Karnaim.

En 1894, Robertson Smith supposait qu'Astarté était devenue, dès l'époque biblique, une des épouses de moindre rang de Baal; pourtant, dans certaines inscriptions, on l'appelle «Législatrice céleste», «Maîtresse de la Royauté», «Mère de tous les Dieux»...

Elle est effectivement associée à Baal — soit à un seul Baal ou plusieurs Baalim — mais si l'on examine avec attention la forme et les rites des pratiques religieuses, ce sont celles de l'antique religion de la Déesse.

Selon Seton Lloyd, professeur d'archéologie, spécialiste de l'Asie occidentale, le mot *baal* que l'on traduit habituellement par «seigneur», désignait à l'origine une fonction temporaire ou un titre de propriété temporaire. Il a pu être utilisé comme le terme indo-européen *pati* qui signifie aussi seigneur, propriétaire, mari et maître et, comme je l'ai déjà mentionné, il était peut-être lié au mot sanscrit *bala.* Dans les légendes d'Ugarit du nord de Canaan, Baal du mont Saphon demanda à la Déesse, connue dans cette région sous le nom d'Anath, de l'aider à trouver un temple parce qu'il n'en avait pas. Dans ces légendes qui datent du 14e siècle av. J.-C, Anath tuait facilement l'ennemi qui effrayait Baal et qui devait le tuer. Bien que le nom de Baal ait pu être introduit dans cette région des siècles auparavant par les Hourrites pour désigner le dieu de la tempête du mont Saphon, à l'époque où les légendes d'Ugarit ont été écrites, ce nom était celui du

prince consort de la Déesse et Baal était à la fois le dieu des tempêtes et le prince qui devait mourir, tout comme Dammuzi, Tammuz, Attis, Osiris et Adonis. Lorsqu'il mourut, le chagrin d'Anath ressemblait, nous dit-on, à celui de la vache pour son veau qui vient de mourir.

Même Thor-El, une divinité mâle plus âgée, souvent décrite par certains auteurs comme le chef du panthéon d'Ugarit, se cachait, dit-on, dans un coin reculé de son sanctuaire de huit chambres, tremblant de peur à l'approche de la puissante Anath. Dans ces mêmes textes, Anath est «Maîtresse de la Royauté, Maîtresse de l'Empire, Maîtresse des Cieux». A la lumière des tablettes trouvées au nord de Canaan, personne ne peut sérieusement soutenir que l'une ou l'autre de ces divinités mâles ait pu être le tout-puissant, si ce n'est ceux qui croient en la suprématie absolue des divinités mâles. Bien que la plupart des auteurs le passent sous silence, c'est la Déesse Anath qui, dans les légendes cananéennes, est la divinité toute puissante.

J. Hastings, dans son *Dictionary of the Bible*, datant de 1900, affirme qu'Ashtoreth était la plus grande divinité et dit d'Elle: «C'était la divinité suprême des Sémites au stade de l'organisation matriarcale. Elle était l'analogue de la matriarche humaine, libre de ses amours, mère fertile du clan, et son chef en temps de guerre comme en temps de paix.»

Pourtant, dans l'Ancien Testament, le nom d'Ashtoreth, utilisé fréquemment dans le sud de Canaan, où la majorité du peuple hébreu s'était installé, apparaît rarement seul. Presque toujours, il accompagne celui de Baal, de la même façon que les démons serpents des légendes indo-européennes étaient les fils ou les époux de la Déesse; parfois on a même désigné cette religion du nom de baalisme. Bien qu'il soit possible que la

religion cananéenne, au sud, là où les princes aryens avaient pénétré profondément, ait plus tard donné à Baal un statut plus élevé à l'époque biblique, tout semble prouver (les rituels, les cultes, les coutumes sexuelles, la présence des eunuques, l'abondance des statues et des plaques à l'effigie d'Astarté, la douleur pour la mort de Tammuz ou Baal, les colonnes symboliques (appelées d'ailleurs *asherah,* quoique ce mot soit toujours transcrit en minuscules) que c'est le symbolisme et les rituels de la religion de la Déesse qui étaient visés par les Hébreux. Selon toute vraisemblance, les prêtres lévites, qui intentionnellement déformaient Son nom (le prononçaient *boseth,* c'est-à-dire «honte») et se référaient toujours à Elle au masculin, refusaient de reconnaître l'importance de la Déesse et associaient toujours son nom à celui de son prince consort.

La Bible, et la littérature religieuse en général, peut être considérée comme un instrument politique tout autant que les recueils de croyances et de traditions.

Joseph Campbell, à propos du mythe du Paradis, parle d'«une mythologie contrefaite, volontairement falsifiée». Selon le professeur Chiera, ce sont sans doute les armées babylonniennes qui ont propagé la légende de la suprématie d'Assur, qui n'est qu'une des versions de la légende de Marduk. Il écrit également que le mythe d'Adam et Ève «provient sans aucun doute de milieux érudits» et il explique plus loin que la Bible a été l'objet de la censure des prêtres qui avaient le pouvoir de décider «ce qu'il convenait d'ajouter à l'histoire des fondateurs de la race...»

Le professeur Widengren ajoute, lui aussi, que la Bible telle que nous la connaissons «... a, de façon évidente, été censurée à maints endroits et expurgée».

S'il est vrai que de nombreux récits bibliques ont probablement une base historique, corroborée de nom-

breuses façons par des documents et le matériel réuni lors de fouilles archéologiques, il semble tout à fait probable que la description donnée par les lévites de la religion «païenne» de Canaan, loin d'être un récit historique objectif, correspondait plutôt à la prise de position la plus avantageuse et la plus acceptable du point de vue de leur théologie. En dépit de tous les moyens utilisés pour occulter l'identité et le sexe de la Déesse Ashtoreth, ou Asherah, certains passages de la Bible (même dans la version que nous connaissons) et certains symboles trahissent l'influence du culte ancien de la divinité-femme. Les objets exhumés à Canaan et au Proche-Orient ne font que confirmer cette influence.

En Égypte, les Hébreux ont connu la Déesse sous le nom d'Hathor ou Isis. Pendant quatre générations, ils ont vécu dans un pays où les femmes jouissaient d'un statut très élevé et où le système de filiation avait été, la plupart du temps, matrilinéaire. Si l'on en juge par le nombre d'Hébreux originaires d'Égypte, comparé à la famille des douze fils qui, dit-on, s'y était installée quatre générations plus tôt, il semble évident qu'un grand nombre de ces Hébreux étaient en fait des Égyptiens, des Cananéens, des nomades sémites et autres adorateurs de la Déesse qui s'étaient rassemblés en Égypte. A Babylone, juste à l'est de Canaan, s'élevaient les temples d'Ishtar. Et au pays de Canaan, envahi par les Hébreux après leur départ d'Égypte, le matériel archéologique mis à jour lors des fouilles prouve que la religion de la Déesse nommée Ashtoreth, Astarté, Asherah, Élat ou Baalat, était encore florissante dans de nombreuses grandes villes.

«Vous détruirez leurs autels et briserez leurs idoles...»

Les lévites qui rédigèrent l'Ancien Testament prétendent que leur Dieu leur offrit la terre de Canaan, la «Terre promise». Pourtant il est clair, jusque dans leurs propres textes, que Canaan n'était pas un pays désert même au temps d'Abraham. Dans les Nombres 13:17-19, il est dit que lorsqu'elles traversaient le désert du Sinaï, les tribus israélites envoyèrent des messagers dans les villes de Canaan. Voici comment sont rapportés les faits vers 1300 - 1250 av. J.-C: «Nous sommes allés dans le pays où tu nous as envoyés. En vérité, il ruisselle de lait et de miel; en voici les produits. Toutefois, le peuple qui l'habite est puissant; les villes sont fortifiées et très grandes» (Nb. 13:28).

Les récits de la Bible reconnaissent que Canaan était déjà peuplé et qu'une grande partie de la population vivait dans de grandes villes fortifiées. Pourtant, les intentions des Hébreux étaient non seulement de pénétrer profondément en terre de Canaan, mais encore de détruire expressément et de façon violente la religion locale et de la remplacer par la leur. Les lévites présentèrent ceci comme un ordre édicté par Yahvé, bien avant que les Israélites n'entrent au pays de Canaan: «Observe donc ce que je te commande en ce jour. Je vais chasser devant toi les Amorites, les Cananéens, les Hittites, les Périzzites, les Hivvites et les Jébuséens. Garde-toi de pactiser avec les habitants du pays où tu vas entrer, de peur qu'ils ne constituent un piège en ton milieu. Vous démolirez leurs autels, vous mettrez leurs idoles en pièces et vous couperez leurs bocages sacrés. Tu ne te prosterneras pas devant un autre Dieu car Yahvé, dont le nom est jaloux, est un Dieu jaloux» (Exod. 34:11-16).

C'est sur cet ordre que l'invasion de Canaan devait débuter. On imagine souvent l'arrivée des Hébreux en «terre promise» comme l'arrivée dans un havre de paix après les siècles d'esclavage en Égypte. En réalité, cette occupation, selon la Bible, prit la forme d'une série de sièges très meurtriers, sans doute comme ceux qui eurent lieu plus tôt à l'arrivée des Indo-Européens.

Dans le Deutéronome (2:33), nous pouvons lire que, sous la direction de Moïse et d'Aaron, les Israélites rencontrèrent un roi nommé Sihon devant la ville de Jahaz. Le récit des lévites nous informe: «Yahvé notre Dieu nous le livra et nous le battîmes, lui, ses fils, et tout son peuple. Nous nous sommes alors emparés de toutes ses villes, et nous avons mis à mort dans les villes tous, sans exception, hommes, femmes et enfants; nous ne laissâmes aucun survivant...»

Quand ils rencontrèrent Og, roi de Bashân, il est dit: «Yahvé, notre Dieu, livra aussi en notre pouvoir Og, roi du Bashân, et tout son peuple. Nous le battîmes et rien n'en réchappa... nous nous emparâmes de soixante villes en tout... vouant à l'anathème tous les hommes, femmes et enfants dans chaque cité» (Deut. 3:3-7).

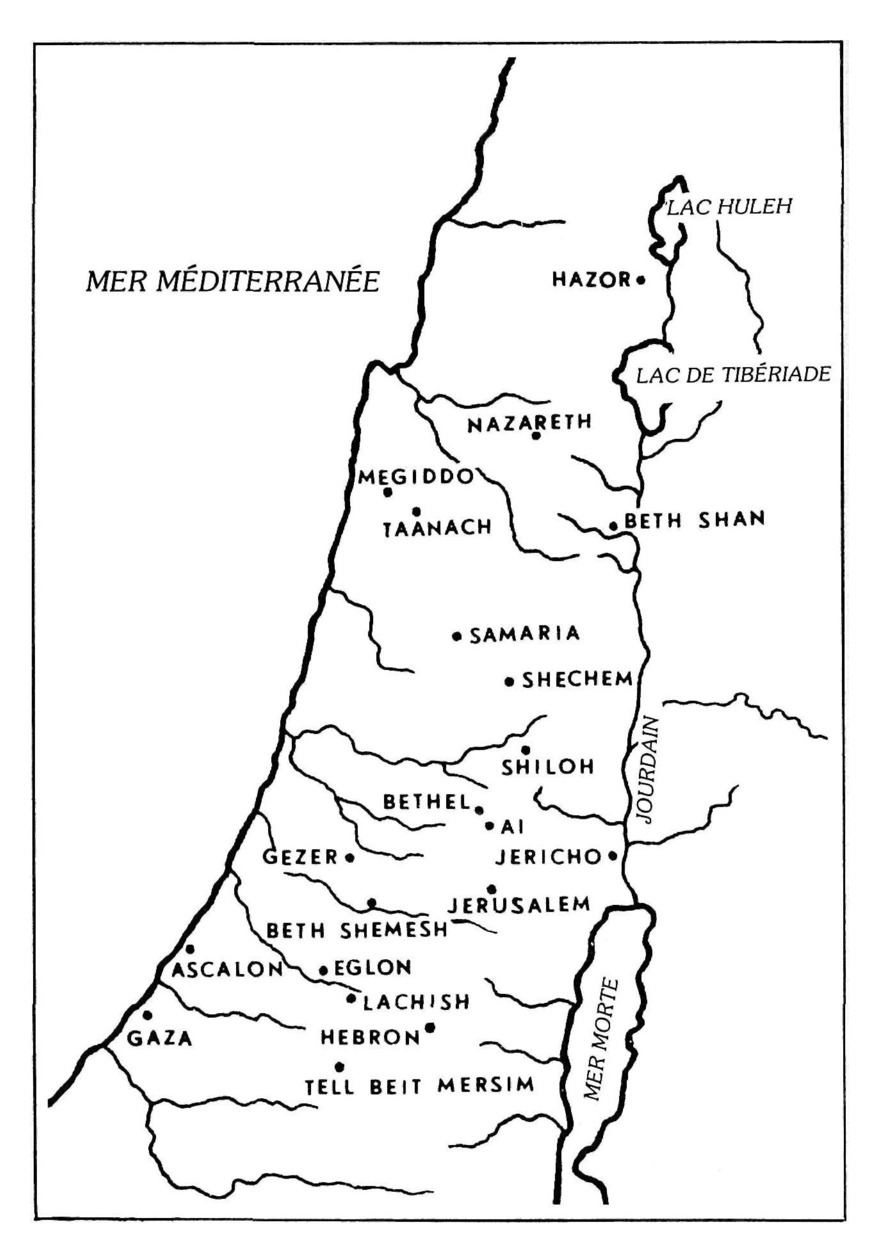
Aaron et Moïse moururent dans le désert. Josué assuma le commandement et les Hébreux entrèrent dans Jéricho. Voici ce qu'on peut lire dans le livre de Josué: «Ils appliquèrent l'anathème à tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux...» (Jos. 6:21). Mais lors de ce même siège on nous dit que «tout l'argent et tout l'or, tous les objets de bronze et de fer seront sanctifiés; ils appartiennent à Yahvé et ils entreront dans son trésor.» (Jos. 6-19). Nous apprenons que ces ordres furent exécutés: «On brûla la ville et tout ce qu'elle contenait, sauf l'argent, l'or et tous les objets de bronze et de fer, qu'on livra

au trésor de la maison de Yahvé» (Jos. 6:24). A la bataille de Aï, «le total de tous ceux qui tombèrent en ce jour, tant hommes que femmes, fut de douze mille, tous gens de Aï» (Jos. 8:25).

Et dans le verset 8:29 on nous dit que Josué «pendit le roi de Aï à un arbre et le laissa là jusqu'au soir; mais au coucher du soleil, Josué ordonna qu'on descendît de l'arbre son cadavre.» Dans un passage précédent, nous apprenons que Yahvé ordonna à Josué de traiter le roi de Aï comme il avait traité le roi de Jéricho. On peut donc supposer que le roi de Jéricho a subi le même sort bien que nous n'en ayons aucun récit.

Dans le livre de Josué (10), on peut lire: «Dans la même journée, Josué se rendit maître de Makkedah, et la frappa ainsi que son roi du tranchant de l'épée: il les voua à l'anathème avec tout ce qui se trouvait là de vivant sans en laisser échapper personne, et traita le roi de Makkedah comme il avait traité le roi de Jéricho. Josué, avec tout Israël, passa ensuite de Makkedah à Libna, qu'il attaqua. Yahvé la livra aussi avec son roi au pouvoir d'Israël qui la fit passer au fil de l'épée avec tout ce qui s'y trouvait de vivant; il n'y laissa pas un survivant. Il traita son roi comme il avait traité celui de Jéricho. Josué, avec tout Israël, passa de Libna à Lakish qu'il assiégea et attaqua. Yahvé livra Lakish au pouvoir d'Israël qui s'en empara le second jour et la fit passer au fil de l'épée avec tout ce qui s'y trouvait de vivant, tout comme il avait agi pour Libna.

C'est alors que le roi de Gézer, Horam, monta pour secourir Lakish, mais Josué le frappa ainsi que son peuple, jusqu'à ce qu'il ne lui laissât un survivant. Josué, avec tout Israël, passa de Lakish à Eglôn. Ils l'assiégèrent et l'attaquèrent. Ils s'en emparèrent le jour même et la firent passer au fil de l'épée. Il voua à



CARTE NO 4. La région sud de Canaan (Ancien Testament).

l'anathème, en ce jour-là, tout ce qui s'y trouvait de vivant, tout comme il avait agi pour Lakish. Josué, avec tout Israël, monta d'Eglôn à Hébron, et ils l'attaquèrent. Ils s'en emparèrent et la firent passer au fil de l'épée, ainsi que son roi, toutes les localités qui en dépendaient, et tout ce qui s'y trouvait de vivant. Il ne laissa pas un survivant, tout comme il avait agi pour Églôn. Il la voua à l'anathème, ainsi que tout ce qui s'y trouvait de vivant. Alors Josué, avec tout Israël, se détourna sur Debir et l'attaqua. Il s'en empara avec son roi et avec toutes les localités qui en dépendaient; ils les firent passer au fil de l'épée et vouèrent à l'anathème tout ce qui s'y trouvait de vivant. Il ne laissa pas un survivant. Comme il avait traité Ébron, Josué traita Debir et son roi, tout comme il avait traité Libna et son roi.

Ainsi Josué soumit tout ce pays, à savoir: la montagne, le Negeb, le bas-pays, les pentes ainsi que tous leurs rois. Il ne laissa pas un survivant et voua tout être vivant à l'anathème, comme Yahvé, le Dieu d'Israël, l'avait prescrit» (Jos. 10:28-40).

Au cours d'autres sièges semblables, Josué et les Hébreux mirent à sac les villes de Gibeon, Hazor et jusqu'à Baal Gad dans la vallée du Liban, au pied du mont Hermon. Au risque de me répéter, je ne peux m'empêcher de songer aux commentaires du professeur Albright sur le «caractère orgiaque» du culte cananéen, auquel a fait place, écrit-il, «la pureté et la simplicité pastorale du peuple d'Israël, la grandeur de son monothéisme et la rigueur de son éthique. Il ne s'agit pas d'esclaves tyrannisés, animés des plus hauts idéaux, entrant en «terre promise» pour y trouver le repos et y construire une vie meilleure... On pense plutôt à l'entrée des Luviens en Anatolie, telle qu'elle est décrite par le

professeur Lloyd: «leur avance était jalonnée de tous les signes d'une destruction généralisée».

La prétendue «pureté de vie» des Hébreux et leur «code éthique sévère» ne doivent pas nous masquer la vérité. Bien que tous les récits prétendent qu'ils ne laissèrent aucun survivant, dans le livre des Nombres (31:17), nous apprenons qu'après la campagne contre les Midianites, toujours dirigée par Moïse et Aaron, on dit aux enfants d'Israël: «Tuez donc tous les dépendants mâles, tuez aussi toutes les femmes qui ont partagé la couche d'un homme. Ne laissez la vie qu'aux femmes qui n'ont pas partagé la couche d'un homme et qu'elles soient à vous.» Dans les Nombres 31:32-35, on présente la liste de tous les trophées de guerre, de tout le butin récupéré par les Israélites au cours de la bataille. Dans l'ordre, il est question de petit bétail, de gros bétail, d'ânes et de «32 000 filles n'ayant pas partagé la couche d'un homme».

Dans le Deuteronome (21:10-14), précédant les ordres de Josué, on peut lire: «Lorsque tu partiras en guerre contre tes ennemis, que Yahvé ton Dieu les aura livrés en ton pouvoir et que tu en auras fait des prisonniers, si tu vois parmi les captifs une femme bien faite et que tu t'en éprends, tu pourras la prendre pour femme et l'amener en ta maison. Elle se rasera la tête, se coupera les ongles et quittera son vêtement de captive; elle demeurera dans ta maison et pleurera tout un mois son père et sa mère. Ensuite, tu pourras t'approcher d'elle, agir en mari, et elle sera ta femme. S'il arrive qu'elle cesse de te plaire, tu la laisseras partir à son gré, sans la vendre à prix d'argent: tu ne dois pas tirer profit puisque tu as usé d'elle.»

Bien que les chiffres aient pu être exagérés par la suite, ces passages nous montrent qu'un grand nombre de femmes qui devinrent plus tard les femmes des

Israélites, furent très probablement les derniers témoins des massacres de leurs familles entières et de leurs amis, de la destruction de leurs demeures et de leurs villes. On peut imaginer que la peur et le traumatisme de ces femmes, «intégrées» de cette façon aux tribus d'Israël, les souvenirs de leur mode de vie et des croyances de leur enfance, leur ait donné une position très difficile dans la communauté. Bien que l'on ne recense jamais le nombre des femmes dans les tribus d'Israël, ces passages permettent de croire que lorsque les Hébreux quittèrent l'Égypte, ils étaient une majorité d'hommes. Tous ces éléments permettent d'expliquer «l'acceptation» par les femmes israélites des nouvelles lois patriarcales.

«ils délaissèrent Yahvé pour servir Baal et Ashtoreth»

Bien que selon les textes bibliques, les populations entières d'un grand nombre de villes et de cités aient été massacrées, plusieurs grandes villes restèrent indemnes, notamment des villes où l'on adorait encore Ashtoreth. Après la conquête, Canaan fut divisé entre les différentes tribus; les lévites obtinrent le droit de vivre parmi chacune d'elles. C'est à partir de ce moment que l'on peut observer une violente campagne des Hébreux contre la Reine du Ciel et Baal, Son bien-aimé. En dépit des mises en garde, la religion de la Déesse présentait beaucoup d'attraits pour les Hébreux qui avaient envahi Canaan. Pour un grand nombre d'entre eux, c'était peut-être la religion de leurs ancêtres. La Bible, encore une fois sous la plume des lévites, fourmille de références aux Hébreux, adeptes de l'ancienne religion: «...Ils délaissèrent Yahvé pour servir Baal et

Ashtoreth» (Jg.2:13). «... Les Israélites firent ce qui déplaît à Yahvé. Ils oublièrent Yahvé leur Dieu pour servir Baal et Ashtoreth» (Jg. 3:7). «... Samuel parla ainsi à la maison d'Israël, disant, si c'est de tout votre coeur que vous revenez à Yahvé, écartez les dieux étrangers du milieu de vous et les Ashtoreth, fixez votre coeur en Yahvé et ne servez que lui, et alors il vous délivrera de la main des Philistins» (Samuel 7:3-4).

Le livre de Samuel se situe à l'époque du premier roi hébreu, Saül, vers 1050 av. J.-C. Le livre des Juges lui est antérieur. Selon la Bible, le roi Salomon, vers 960-922 av. J.-C, adorait Ashtoreth et d'autres divinités. Finalement, il craignit de perdre son royaume parce qu'il avait délaissé Yahvé et vénéré la Reine du Ciel, Ashtoreth de Sidon. Dans le premier livre des Rois (15:13), on peut lire le compte rendu de la chute de la reine Maacah, détrônée par son fils (ou petit-fils) Asa vers 910 avant notre ère. Son crime: elle vénérait Asherah. On retrouve ce nom dans les textes originaires du nord de Canaan, parfois avec celui d'Anath. Culte de la mère et de la fille à cette époque? Mais Asherah est aussi parfois identifiée à Ashtoreth, particulièrement honorée à Tyr et à Sidon sous ce nom. Voici comment l'on décrit Asherah dans l'un de ces textes: «Il arriva au sanctuaire d'Asherah, la déesse des Tyriens et même des Sidoniens». Dans les textes d'Ugarit, Elle est «Celle qui a créé toutes les divinités».

Cette apostasie devait durer toute la période biblique, comme nous le verrons. C'est dans le livre de Jérémie que l'on trouve un passage particulièrement révélateur. L'incident se situe dans une colonie hébraïque d'Égypte vers 600 av. J.-C. La religion de la Déesse et le culte qui lui est rendu, même par les Hébreux de cette époque, ne sont pas présentés comme une nouvelle religion, mais comme un rituel adopté autrefois par les

Hébreux à Jérusalem. Le texte laisse entendre qu'il s'agit d'une religion de femmes, bien que le lévite qui a rédigé le texte insiste soigneusement sur le fait que ce sont les maris qui détiennent l'autorité et souligne avec un peu trop d'insistance le système de parenté patrilinéaire dans la réponse présentée par les adorateurs de la Reine du Ciel eux-mêmes: «Alors tous les hommes qui savaient que leurs femmes encensaient des dieux étrangers et toutes les femmes présentes, une grande assemblée, avec tout le peuple établi au pays d'Égypte et à Patros, firent cette réponse à Jérémie: "En ce qui concerne la parole que tu nous as adressée au nom de Yahvé, nous ne voulons pas t'écouter; mais nous continuerons à faire tout ce que nous avons promis: offrir de l'encens à la Reine du Ciel et lui verser des libations, comme nous le faisions, nous et nos pères, nos rois et nos chefs, dans la ville de Juda et les rues de Jérusalem. Alors nous avions du pain à satiété, nous étions heureux et nous ne voyions point de malheur. Mais depuis que nous avons cessé d'offrir de l'encens à la Reine du Ciel et de lui verser des libations, nous avons manqué de tout et avons péri par l'épée et la famine." Et les femmes d'ajouter: "D'ailleurs, quand nous offrons de l'encens à la Reine du Ciel et lui versons des libations, pensez-vous que c'est à l'insu de nos maris que nous lui faisons des gâteaux qui la représentent et lui versons des libations?"» (Jérémie 44:15-19).

Le professeur Hooke se demande: «Que peut-on dire lorsque l'on trouve... des femmes qui déclarent que depuis qu'elles ont cessé de préparer des gâteaux pour la Reine du Ciel, rien de bien ne leur est arrivé?» et il répond: «On ne peut nier qu'il s'agit là d'éléments étrangers, pour certains, d'origine cananéenne, d'autres probablement assyro-babylonienne, d'autres encore d'origine égyptienne, tous ces éléments se retrouvant

dans le judaïsme, comme nous pouvons nous en rendre compte dans l'Ancien Testament.»

Le professeur Widengren, en manière de confirmation, fait observer: «Et cette Reine du Ciel (ou des Cieux) ne peut être autre qu'Astarté elle-même, qui, jusqu'aux environs de l'an 600, a été honorée officiellement au royaume de Juda.»

De nombreux passages de la Bible mentionnent que l'on pouvait trouver des idoles de la divinité féminine, que l'on nommait *asherah* (toujours écrit en minuscules), au sommet de toutes les collines, au pied de chaque arbre et à côté des autels dans les temples. Symboles, identifiés au culte de la Déesse Asherah (Astarté), simple pieu ou arbre vivace, sculptés peut-être comme des statues. Pour Arthur Evans, «les documents bibliques attestent le culte de *Vasherah,* arbre vivant ou pieu ou poteau substitutif devant lequel les Cananéens dressaient leurs autels».

Je me demande si les *asherim* (au pluriel) n'étaient pas des figuiers, le figuier sycomore qui, en Égypte, était considéré comme «le corps de la Déesse sur terre». Il y a plusieurs raisons à cela, que nous verrons plus en détail lorsque nous essaierons d'éclairer plus directement le mythe d'Adam et Ève — ce qui nous permettra d'expliquer peut-être le symbolisme de l'arbre dans le mythe du Paradis.

Si nous poursuivons nos recherches sur la présence de la Déesse à Canaan, les récits bibliques nous disent que l'on pouvait trouver des *asherim* partout, bien que leur lien avec Asherah, la Déesse, ne soit jamais spécifié. «Les Israélites machinèrent en secret de mauvais desseins contre Yahvé leur Dieu. Ils se construisirent des hauts lieux et se dressèrent des stèles et des asherim sur toute colline élevée et sous tout arbre verdoyant. Ils y sacrifièrent à des idoles et fabriquèrent des images de deux

veaux en métal qu'ils avaient mis à fondre. Ils firent un asherah et se prostituèrent à faire du mal à la vue du Seigneur» (2 Rois 17:9).

Puisque les lévites avaient déclaré que c'était une mission des Hébreux que de détruire ces symboles qu'ils appelaient si souvent «leurs dieux», ce fut fait, chaque fois, bien sûr, qu'il fut possible de les trouver. Pour les prêtres lévites, il s'agissait là d'un ordre de Yahvé: «Vous abolirez tous les lieux où les peuples que vous dépossédez auront servi leurs dieux, sur les hautes montagnes, sur les collines, sous tout arbre verdoyant: vous démolirez leurs autels, briserez leurs stèles, abattrez leurs pieux sacrés, brûlerez au feu leurs asherim» (Deut. 12:2-3). «Vous ne planterez pas de pieu sacré, de quelque bois que ce soit, à côté de l'autel de Yahvé votre Dieu» (Deut. 16-21).

Mais en dépit des avertissements des prêtres lévites, on élevait sans cesse de nouveaux *asherim* et leur rendait un culte. Dans le premier livre des Rois (16:33), nous pouvons lire que Achab, roi d'Israël et époux de Jézabel, dressa un pieu sacré ou *asherah.* Isaïe, au 8^{e} siècle av. J.-C, parla des *asherim* de la ville de Damas. Gédéon, à l'époque du livre des Juges, coupa le pieu sacré d'un temple et le brûla en holocauste à Yahvé.

«Dieu punira Israël parce qu'il adore des idoles», était la menace qui planait sur le peuple d'Israël. Ezéchias, qui régna vers 715-690 av. J.-C, «fit ce qui plaît aux yeux du Seigneur». Ce fut lui qui supprima tous les hauts lieux, brisa les stèles, coupa les *asherim.* C'est encore lui qui mit en pièces le serpent d'airain que l'on gardait au temple de Jérusalem depuis l'arrivée des Hébreux au pays de Canaan. Après Ezéchias, son fils Manassé lui succéda. Il régna 55 ans et à nouveau éleva les pieux sacrés comme devait le faire après lui son fils Amon.

Dans le deuxième livre des Rois (23:4-15), le prêtre lévite Hilkia, au service du roi Josué vers 630 av. J.-C, jeta hors du temple de Jérusalem les vases préparés en l'honneur d'Asherah et de Baal. Il détruisit *Vasherah.* «Il profana les hauts lieux que Salomon, roi d'Israël, avait bâtis pour Ashtoreth... Il brisa aussi les stèles, coupa les pieux sacrés et combla leur emplacement avec des ossements humains.»

Bien qu'encore une fois il ne soit pas question de religion de la Déesse, on peut tout de même en retrouver la trace dans la présence de cortèges funèbres pleurant la mort du fils/amant Tammuz. Dans le livre d'Ezéchiel, il est question des femmes qui pleurent la mort de Tammuz au temple de Jérusalem vers 620 av. J.-C, continuité des pratiques babyloniennes pour le culte de la Déesse Ishtar. Le professeur Widengren, nous l'avons déjà cité, affirme qu'un rituel de deuil similaire à celui qui avait lieu en Mésopotamie avait lieu en Israël pour commémorer la mort de Tammuz.

I. Epstein, dans son histoire du judaïsme, publiée en 1959, parle de la pénétration des idées «païennes», en particulier au temps de Salomon. Pour lui, ce sont les femmes de Salomon qui sont idolâtres. Il est fort possible que les habitudes de Salomon de choisir des princesses étrangères pour peupler son harem (sept cents selon la Bible) ait été un habile calcul politique qui lui donnait toute légitimité sur des terres dont ses épouses étaient les héritières. Dans de nombreuses régions du Proche-Orient, il est possible de faire le lien entre le système de transmission des droits au trône et le système de parenté matrilinéaire habituel chez les peuples qui vénéraient la Déesse. C'est ce qui explique le grand nombre de princesses étrangères — toutes présentées comme les épouses légitimes de Salomon — et la présence des religions apportées par elles et que l'on tolérait à sa cour.

Après le règne de Salomon, le peuple d'Israël se divisa en deux nations bien distinctes. Et l'on continua d'adorer la Déesse. Nous en avons des preuves à Samarie, capitale du royaume du nord, Israël, au cours du règne de Achab et de Jézabel (vers 869-850 av. J.-C.) où le culte d'Ashtoreth et de Son Baal était apparemment florissant à cette époque. Le mariage de l'Hébreu Achab à la princesse Jézabel, fille de la reine et du roi de Sidon qui étaient également grande-prêtresse et prêtre d'Ashtoreth et de Baal, devait lui apporter un droit encore plus légitime au trône. Mais même Rehoboam qui régnait avant lui (vers 922-901 avant J.-C.) avait fabriqué des veaux d'or, symboles de la religion de la Déesse.

Au royaume de Juda, l'État hébreu du sud, dont la capitale était Jérusalem, il est dit que vers 922-915 av. J.-C. régnaient Rehoboam et son fils Abidjam, peut-être tous deux époux de la reine Maacah, et qu'ils «pratiquaient l'idolâtrie». Nous savons que la reine Maacah adorait Asherah et qu'elle fut détrônée parce qu'elle en avait fait une idole. La reine Athalie, qui régnait à Jérusalem vers 842 av. J.-C, favorisa les religions «païennes» qui refleurirent à cette époque. Elle était fille de Jézabel et nous pouvons nous demander si, pour le peuple de Canaan, Athalie n'était pas reine parce qu'elle était la petite-fille de la grande-prêtresse et du prêtre d'Ashtoreth à Sidon. Vers 735-727 av. J.-C, le roi Ahaz pratiquait encore l'antique religion, commettant ainsi «le mal aux yeux du Seigneur». Vers 620 av. J.-C, à l'époque d'Ezéchiel, on pouvait voir des femmes, au temple de Jérusalem, pleurant la mort de Tammuz. Tandis qu'à l'époque de Jérémie, vers 600 av. J.-C, des femmes se rebellaient et affirmaient ouvertement leur intention de continuer à honorer la Reine du Ciel.

en résumé

Les recherches archéologiques qui nous aident à comprendre les nombreuses références plus ou moins obscures, les formulations évasives ou le manque d'explications de la Bible, nous permettent d'affirmer avec certitude qu'au pays de Canaan, à l'époque biblique, les prêtres lévites étaient en contact permanent avec la religion de la Déesse. Il est probable que le fait d'ordonner la destruction de tous les objets du culte a entraîné une certaine pauvreté des découvertes archéologiques dans le sud du pays par rapport aux autres régions du Proche-Orient où l'on a découvert d'innombrables témoignages du culte de la Déesse, régions où vivaient des communautés hébraïques ou qui étaient en contact étroit avec les Hébreux: l'Égypte, Babylone, le Sinaï et le nord du pays de Canaan. Les anciens habitants de Canaan, citadins des villes qui n'avaient pas été prises par les Hébreux et où l'on vénérait depuis les temps les plus anciens la divinité féminine, vivaient parmi les Hébreux.

La Bible elle-même nous prouve que le culte de la Déesse, dans les deux capitales du peuple hébreu, Samarie et Jérusalem, au coeur même des tribus d'Israël qui suivaient la nouvelle religion de Yahvé (en particulier les rois et les dirigeants qui ne semblent pas avoir été choisis parmi les lévites), ce culte a eu une influence capitale sur le développement du judaïsme et plus tard sur le christianisme. L'hypothèse selon laquelle les lévites seraient les descendants des Luviens, peuple indo-européen, tandis que les autres tribus auraient une origine méditerrannéenne proche des peuples adorateurs de la Déesse, peut expliquer la division très nette entre les lévites et les prophètes, d'une part, et le peuple d'Israël, toujours attiré par l'antique religion.

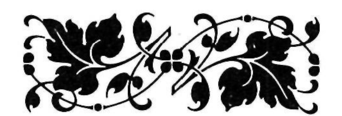
Les prêtres lévites déclaraient: «Il n'y aura pas de prostituées rituelles parmi les femmes d'Israël». Pourtant, nous l'avons vu, les anciennes coutumes sexuelles survivent. Il semble que ce soient les coutumes sexuelles, partie intégrante de la religion féminine, permettant et sans doute encourageant le système de parenté matrilinéaire, qui devaient susciter la réaction la plus violente de la part des lévites.

Lorsque l'on est conscient de cette présence de la religion de la Déesse, une lecture attentive de l'Ancien Testament (qui présente la femme hébraïque soumise et dans un rôle subalterne) révèle de nombreux passages qui ne sont que des menaces parfois voilées ou entourées de symbolisme contre le culte de la Déesse. Ces menaces sont parfois très claires. Elles visent ceux qui continuent à pratiquer l'antique religion et vont, selon les récits de la Bible elle-même, jusqu'au massacre de ceux qui osent adorer d'«autres dieux».

L'imagerie sexuelle particulièrement insistante, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, nous permet de comprendre l'attitude des lévites vis-à-vis des pratiques sexuelles rituelles, vis-à-vis de l'autonomie sexuelle des femmes en général, autonomie qui pendant des milliers d'années avait permis aux femmes de conserver leur indépendance économique, sociale et légale. Ainsi les lois des lévites stipulaient explicitement l'abolition du culte de l'Ancêtre Divine et l'abolition du système de parenté matrilinéaire.

CHAPITRE 9

ET LES HOMMES DE LA CITÉ LA LAPIDERONT...



LES PRÊTRES LÉVITES étaient si opposés à la religion de la Déesse au pays de Canaan (bien que le terme «autres dieux» soit toujours utilisé dans tous les textes), qu'ils établirent des lois pour interdire le culte de tout «autre dieu». Ces lois étaient si dures qu'elles obligeaient les Israélites à tuer leurs propres enfants s'ils n'adoraient pas Yahvé. La loi de la Bible prescrit: «Si ton frère, fils de ton père ou fils de ta mère, ton fils, ta fille, l'épouse qui repose sur ton sein ou le compagnon qui partage ta vie, cherche dans le secret à te séduire en disant: "Allons servir d'autres dieux", dieux que tes pères ni toi n'avez connus... tu ne l'épargneras pas et tu ne cacheras pas sa faute. Oui, tu devras le tuer, ta main sera la première contre lui pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple continuera l'exécution» (Deut. 13:15).

Cet ordre s'adressait visiblement aux seuls hommes puisque le seul membre de la famille qu'il n'était pas question de tuer, c'était le mari. Et ce n'était pas seulement la famille qui était ainsi placée sous surveillance, car il est écrit: «Si tu entends dire que, dans l'une des villes que Yahvé ton Dieu t'a données... des hommes, des vauriens, issus de ta race ont égaré leurs concitoyens en disant: "Allons servir d'autres dieux"... tu examineras l'affaire, tu feras une enquête... S'il est bien avéré qu'une telle abomination a été commise au milieu de toi, tu devras passer au fil de l'épée les habitants de cette ville (Deut. 13:15).

Une fois que l'on a compris l'identité de la Reine du Ciel et l'influence de son culte en Canaan, même au sein des familles royales d'Israël, on peut mieux réaliser les motivations politiques des lévites en approfondissant sa connaissance de l'image de la femme véhiculée par la Bible et des différentes lois qui la concernent.

Les prêtres hébreux, les lévites, n'avaient que mépris pour toute femme qui n'était ni vierge ni mariée. Tous les textes insistent sur le fait que toutes les femmes doivent appartenir ouvertement à un homme, père ou époux. Ils ont ainsi créé et institué une *morale* sexuelle pour les femmes.

Dans la préface à une édition du Talmud de 1935, l'historien de la Bible I. Epstein suggère que c'est peut-être une des raisons majeures pour lesquelles les Hébreux se sentaient menacés par les religions environnantes: «L'expérience prouva rapidement à quel point la tentation était grande d'imiter les pratiques religieuses des peuples voisins, même à une époque où les Israélites vivaient dans leur propre pays. La difficulté de résister à l'influence étrangère devait croître dans les périodes de dispersion lorsque les Juifs étaient environnés de païens. Les rabbins avaient grand-peine à contrecarrer

les forces d'assimilation qui menaçaient les communautés juives installées dans des pays où l'on adorait officiellement des idoles.

«Il est important de comprendre que la forte opposition à l'idolâtrie qui a marqué les lois de la Bible et plus tard celles du Talmud, n'était pas seulement le reflet d'une opposition entre deux systèmes théologiques. Fondamentalement, il s'agissait d'un conflit entre deux éthiques. Les peuples païens pratiquaient des abominations contre lesquelles les saintes écritures mettaient en garde le peuple d'Israël. On identifiait idolâtrie et conduite immorale, identification qui, malheureusement, s'est trouvée trop souvent vérifiée par l'expérience.»

Ce «conflit entre deux éthiques», cet «immoralisme» semble être lié en tout premier lieu à la perception qu'avaient les lévites des coutumes sexuelles qui ont existé à toutes les époques de l'histoire biblique. Il semble que la principale raison des persécutions des prêtres hébreux contre les anciennes croyances ait été le manque d'intérêt, chez les Hébreux qui continuaient à adorer la Reine du Ciel, pour les liens de paternité, ce qui permettait de perpétuer le système de parenté matrilinéaire, résultat des coutumes sexuelles. Il était sans doute évident pour les leaders lévites que s'il existait, parallèlement à la leur, une religion dans laquelle les femmes étaient maîtresses de leurs biens, possédaient une identité légale, étaient libres de nouer des relations sexuelles avec plusieurs hommes, il leur serait difficile de convaincre les femmes israélites d'accepter le statut de propriété privée de leur mari. Il fallait persuader les femmes d'Israël qu'il était mal, pour une femme, de coucher avec plus d'un homme. Il fallait leur apprendre que cela entraînait la colère du Tout-Puissant et qu'elles seraient couvertes de malheur et de honte — tandis que leurs époux pouvaient fort bien, eux, avoir des relations

sexuelles avec deux, trois ou cinquante femmes. Ainsi la virginité et la fidélité dans le mariage devint une loi divine obligatoire pour toutes les femmes israélites, antithèse des attitudes de la religion de la Déesse envers la sexualité.

Néanmoins, l'influence et le prestige de l'antique religion étaient toujours très vivaces. Nous l'avons vu dans la Bible, où il est continuellement question du «paganisme» sévissant dans toutes les régions; dans l'Ancien Testament, c'est un problème constant. Les prophètes grondaient et menaçaient. Les lévites qualifiaient toute femme sexuellement autonome de putain, de prostituée (y compris les saintes femmes du temple). Ils voulaient imposer leur conception patriarcale de la propriété sexuelle des femmes. Une fois qu'ils eurent inventé le concept de «moralité», ils pouvaient accuser d'«immoralité» les femmes dont la conduite et la vie étaient, selon les croyances les plus anciennes, absolument irréprochables et sacrées.

«tu t'es prostituée à de nombreux amants»

L'analogie symbolique établie entre les femmes qui refusaient les diktats de la nouvelle moralité — toujours désignées comme des femmes adultères et des putains — et la trahison, et la rébellion constante du peuple d'Israël, est particulièrement significative. L'infidélité sexuelle féminine est considérée comme la plus haute trahison — égale à l'infidélité envers Yahvé — ce qui est très révélateur de l'attitude des lévites envers la femme sexuellement autonome. Les deux éléments de cette analogie sont souvent étroitement liés, de façon parfois peu claire, mais lorsque les prophètes de Yahvé s'élèvent contre

les Hébreux qui osent adorer «d'autres dieux», ils attaquent toujours en même temps et de façon presqu'automatique toute femme qui refuse de devenir la propriété d'un seul homme. Pourtant, nous l'avons vu, en dépit des menaces constantes, les Hébreux, hommes et femmes, les membres des familles royales eux-mêmes, continuaient à adorer la Reine du Ciel. Les prêtres les nommaient «filles de Sion» et les dénonçaient comme d'infidèles prostituées.

Jérémie, Isaïe, Ézéchiel, Osée et Nahum ont tous utilisé largement les métaphores sexuelles. Jérémie, un lévite, disait: «Si un homme répudie sa femme et qu'elle, l'ayant quitté, se marie avec un autre, a-t-elle encore le droit de revenir à lui? N'est-elle pas totalement profanée, cette terre-là? Et toi, qui t'es prostituée à de nombreux amants qui prétends revenir à moi? Oracle de Yahvé.» Puis il compare à nouveau le manque de religion des Hébreux à une femme infidèle: «Mais comme une épouse qui trahit son mari, ainsi m'a trahi la Maison d'Israël, oracle de Yahvé.» Dans une autre tirade, il accuse les Hébreux de jouer les prostituées: «Sur toute colline élevée et sous tout arbre vert, tu t'es couchée, comme une prostituée.»

Il prit la place de Yahvé pour dire avec colère: «Pourquoi te pardonnerais-je? Tes fils m'ont abandonné jurant par des dieux inexistants. Je les rassasiais et ils devenaient adultères; ils hantaient la maison de la prostituée» (Jér. 5:7). Et encore une fois, il utilise l'analogie: «Yahvé me dit au temps du roi Josias: As-tu vu ce qu'elle a fait, Israël la rebelle? Elle s'est rendue sur toute montagne élevée et sous tout arbre vert, et s'y est prostituée. Je pensais: «Après avoir fait tout cela, elle reviendra à moi» mais elle ne revint pas. Juda, sa soeur perfide, a vu cela. Elle a vu aussi que j'ai répudié la rebelle Israël pour tous ses adultères et lui ai donné

son acte de divorce. Or, la perfide Juda, sa soeur, n'a pas eu de crainte; elle est allée, elle aussi, se prostituer. Finalement, avec sa prostitution sans vergogne, elle a profané le pays; elle a commis l'adultère avec la pierre et le bois.» (Ces paroles de Jérémie (3:6-10) datent d'un siècle après la défaite du royaume d'Israël par Sargon II d'Assyrie en 722 av. J.-C.)

Le prophète et prêtre lévite Ézéchiel parlait ainsi au peuple: «La parole de Yahvé me fut adressée en ces termes: Fils d'homme, il était une fois deux femmes, filles d'une même mère. Elles se prostituèrent en Égypte dès leur jeunesse. C'est là qu'on a porté la main sur leur poitrine, c'est là qu'on a caressé leur sein virginal. Voici leurs noms: Ohola l'aînée, Oholiba sa soeur. Elles furent à moi et elles enfantèrent des fils et des filles. Leurs noms: Samarie, Ohola, Jérusalem, Oholiba.» Tout le chapitre 23 du livre d'Ézéchiel décrit le comportement «lubrique» de ces deux soeurs qui symbolisent les deux capitales des royaumes d'Israël: «Je mettrai fin à ton inconduite et à tes prostitutions commencées en «Égypte.» Il conclut: «Je purgerai le pays de l'infamie; toutes les femmes seront ainsi averties et n'imiteront plus votre inconduite. On fera retomber sur vous votre infamie et vous porterez le poids de vos péchés d'idolâtrie et vous saurez que je suis le Seigneur Yahvé.» Dans un autre passage, Ézéchiel donne cet avertissement: «Et ils brûleront tes maisons et te condamneront pour que tu cesses de jouer les prostituées, tu ne te prostitueras jamais plus.»

Nahum, parlant de la ville de Ninive, centre religieux de la Déesse babylonienne Ishtar, flétrit ainsi la Déesse et sa vie sexuelle: «Voilà le salaire de toutes les débauches de la prostituée, de la gracieuse merveille, de l'habile enchanteresse qui réduisit en esclavage les nations par ses débauches, les peuples par ses enchante-

ments. Me voici!.. A toi, oracle de Yahvé Sabaot. Je vais relever jusqu'à ton visage les pans de ta robe, montrer ta nudité aux nations, ta honte aux royaumes.»

Mais les premiers chapitres du livre d'Osée décrivent très clairement l'outrage subi par l'homme hébreu dont l'épouse refuse d'être sa propriété privée. Yahvé dit à Osée: «Va, prends une femme portée à la prostitution et des enfants de prostitution car le pays, abandonnant Yahvé, ne fait que se prostituer.» Osée parle ensuite à sa fille des «vices et prostitutions» de sa mère, Gomer, qui semble avoir été une sainte femme du temple. Plus tard, on ordonne à Gomer de cesser ses conduites adultères et ses prostitutions, à quoi elle répond avec défi: «Je rechercherai encore mes amants». Devant cette rébellion, le dieu la menace de déjouer ses projets jusqu'à ce que, désespérée, elle accepte de «revenir auprès de son premier époux».

On ne sait pas très bien s'il s'agit là des paroles de Yahvé ou de celles d'Osée, car à l'origine, c'était Osée qui s'adressait à son épouse, mais il est écrit: «Je ferai cesser toutes ses réjouissances, ses fêtes, ses néoménies, ses sabbats, toutes ses fêtes solennelles. Je lui ferai expier les jours des baal, quand elle brûlait des offrandes, et qu'elle se parait de son anneau et de son collier pour courtiser ses amants; et moi, elle m'oubliait! Oracle de Yahvé.» Puis Osée ajoute: «Vos filles se prostituent et vos épouses commettent l'adultère car les hommes vont à l'écart avec les prostituées et sacrifient en leur compagnie au temple.»

«ils entrèrent dans la ville et massacrèrent la population»

Non seulement ces femmes étaient sujettes aux insultes mais on les menaçait. Dans le livre de Jérémie, le prophète nomme avec colère «les filles d'Égypte, de Tyr, de Sidon, et d'Ascalon,» références symboliques à la Déesse, si l'on en juge par le nom des villes mentionnées. Dans un autre passage, il prévient les femmes qui ont ouvertement annoncé leur intention de continuer à vénérer la Reine du Ciel, qu'elles seront promises à la famine, aux violences et à la mort en raison de leurs croyances religieuses.

Le prophète Isaïe, atterré par la situation, se plaignait en ces termes: «Quant à mon peuple, des enfants sont leurs oppresseurs et ce sont des femmes qui les gouvernent.» Accusant avec dérision la «fille de Babylone» (encore une référence à Ishtar), il l'insultait pour Sa vie sexuelle et Son assurance, pour Ses pouvoirs magiques et Ses maléfices. Sur l'indépendance des femmes israélites, influencées, semble-t-il, par la liberté des femmes alentour, Isaïe décrivait avec mépris les bijoux et les séductions et menaçait: «Tes hommes tomberont sous l'épée et tes preux dans la mêlée; les portes gémiront et seront dans le deuil; désertée, tu t'assoieras par terre. Et sept femmes s'arracheront un seul homme, ce jour-là: "Nous pourvoierons à notre nourriture et nous nous habillerons nous-mêmes; laisse-nous seulement porter ton nom, diront-elles, enlève-nous notre déshonneur".»

Ainsi le prophète hébreu rêve au jour de gloire de l'homme mâle, lorsque toutes les femmes indépendantes auront choisi d'appartenir à un homme comme elles étaient forcées de le faire dans le désert, ou lorsque leurs villes étaient brûlées, leurs familles massacrées et que les premières épouses israélites étaient choisies parmi les

prisonniers de guerre. Dans cette lutte pour le pouvoir mâle, Isaïe rêve au jour où toutes les femmes diront: «Laisse-nous seulement porter ton nom.»

La religion de la Déesse est encore une fois prise pour cible dans le huitième chapitre du livre d'Ézéchiel, lorsqu'il se remémore cet événement: «Il me conduisit à l'entrée du parvis. Je regardai: il y avait un trou dans le mur. Il me dit: "Fils d'homme, perce le mur." Je perçai le mur: il y avait une entrée. Et il me dit: "Entre et regarde les pratiques abominables auxquelles ils se livrent là." J'entrai et je regardai: c'étaient toutes sortes d'images de reptiles et d'animaux répugnants et toutes les idoles de la maison d'Israël, représentées sur le mur tout autour.» Selon Ézéchiel, ces «pratiques abominables» consistaient, pour les adorateurs de ce temple, à se tourner vers l'est, se prosterner devant le soleil en levant un rameau vers leurs narines. Il s'agissait sans doute d'une branche de l'arbre sacré, nommé *asherah*. Et Ézéchiel poursuit: «Il m'emmena à l'entrée du porche du Temple de Yahvé qui regarde vers le nord, et voici que les femmes y étaient assises, pleurant Tammuz.» Plus que tout autre commentaire, cette remarque montre bien que nous sommes en présence de la religion d'Ashtoreth/Ishtar, toujours pratiquée au temple de Jérusalem.

L'être mystérieux qui le conduit lui dit alors: «As-tu vu, Fils d'homme?» Cette appellation «Fils d'homme», utilisée constamment dans le livre d'Ézéchiel, cherche peut-être à rappeler au lecteur que les prêtres lévites, comme Ézéchiel, ne se considéraient plus comme les fils des femmes. Un peu plus loin, parlant des prophétesses, l'être mystérieux lui ordonne:«Et toi, Fils d'homme, tourne-toi vers les filles de ton peuple qui prophétisent de leur propre chef (contrairement aux lévites, prophètes de Yahvé, qui, eux, étaient en communication directe avec la Vérité) et prophétise contre elles.»

Les habitants du pays de Canaan et les Hébreux qui avaient adopté leur religion, celle de la Reine du Ciel, n'étaient pas seulement livrés aux menaces et aux insultes de ceux qui tentaient de les décourager ou de les effrayer. Nous pouvons lire les récits du massacre impitoyable de ceux qui refusaient de reconnaître Yahvé. La Bible elle-même témoigne de la terrible persécution religieuse dont étaient victimes les Hébreux qui osaient pratiquer l'antique religion de la Déesse et de Baal.

Les paroles et les menaces d'Ézéchiel, comme celles des autres prophètes, se traduisaient par des massacres et des pillages qui auraient été accomplis sur l'ordre de Yahvé. Voici la description qu'en fait l'Ancien Testament: «Alors Dieu lui dit: "Parcours la ville, parcours Jérusalem et marque d'une croix au front les hommes qui gémissent et qui pleurent sur toutes les pratiques abominables qui se commettent au milieu d'elle." Je l'entendis dire aux autres: "Parcourez la ville à sa suite et frappez. N'ayez pas un regard de pitié, n'épargnez pas; vieillards, jeunes gens, vierges, enfants, femmes, tuez et exterminez tout le monde. Mais quiconque portera la croix au front, ne le touchez pas. Commencez à partir de mon sanctuaire." Ils commencèrent donc par les vieillards qui étaient devant le temple. Et il leur dit: "Souillez le temple, emplissez de cadavres les parvis, sortez." Ils sortirent et frappèrent à travers la ville» (Éz. 9:4-7).

Un autre épisode sanglant se situe sous le règne d'Achab. Commise au nom de Yahvé, la tuerie fut dirigée directement contre la religion de la Déesse. Élijah manifesta le même bon droit qui, à travers l'histoire a justifié tant de massacres au nom d'un principe, qu'il soit politique, religieux ou les deux à la fois. Mentionnant quatre cents personnes qui pratiquaient encore l'antique religion, le passage se poursuit ainsi: «Et Élijah

leur dit: "Prenez les prophètes de Baal, et que pas un seul n'en réchappe. Alors ils les prirent et Élijah les emmena jusqu'à la rivière Kishon où ils moururent.»

C'est là la version traditionnelle de l'Ancien Testament, mais dans la nouvelle traduction, publiée en 1970 par l'École biblique d'Écosse et d'Angleterre (qui reprend les textes hébreux et grecs), l'histoire est légèrement différente. Dans cette dernière version, les références à Asherah, Ashtoreth et aux *asherim* sont beaucoup plus explicites. Dans la nouvelle Bible, il est dit qu'Élijah luttait contre l'antique religion d'Asherah. Le premier livre des Rois (18:19) présente ces quatre cents personnes comme «quatre cents prophètes de la déesse Asherah, créatures de Jézabel».

Il est bien évident, dans l'histoire de Jézabel, présentée comme le symbole de la perfidie et de la méchanceté féminine, que son vrai crime fut de refuser de reconnaître Yahvé pour continuer à pratiquer la religion de ses parents, la religion de la Reine du Ciel et de Baal. Ses parents, reine et roi de Sidon (certains disent de Tyr), étaient très haut placés dans la hiérarchie de la religion ancienne, puisqu'ils étaient grande-prêtresse et grand-prêtre. Non seulement Jézabel pratiquait cette religion mais, selon la Bible, son époux Achab, roi d'Israël, devait, sous son influence, suivre les préceptes de l'ancienne religion et ériger des *asherim* dans le temple. On peut remettre en question le crime imputé à Jézabel, qui aurait déclenché une rumeur à l'origine de la mort d'un homme, lorsqu'on sait que c'était son mari, Achab, qui convoitait les biens de cet homme et que ce sont des lettres signées du nom d'Achab qui ont fait porter l'accusation sur elle.

Jézabel fut assassinée de la façon la plus affreuse qui soit et sa mort nous est décrite dans la Bible avec moult détails morbides comme un avertissement à toutes

les femmes «perfides». Ce fut le héros hébreu Jéhu qui l'exécuta. Mais les motivations de Jéhu deviennent effroyablement claires lorsque, après la mort de la reine «païenne», il organise le massacre de tous ceux qui mangeaient à sa table» puis s'empare, pour son propre compte, du trône d'Israël.

Peu après le meurtre de Jézabel, Jéhu convoqua l'assemblée de tous ceux qui adoraient Ashtoreth et Baal. Il s'agissait d'un piège pour les rassembler tous dans un même lieu, au même moment. Selon la Bible, le sanctuaire était alors archi-plein: «Or Jéhu avait posté au-dehors quatre-vingts de ses gens et avait dit: "Si l'un de vous laisse échapper un des hommes que je vais vous livrer, sa vie paiera pour la vie de l'autre."» Ainsi il est écrit dans le deuxième livre des Rois que Jéhu et ses hommes passèrent au fil de l'épée tous les membres de l'assemblée et firent un «cloaque» du temple lui-même. «Et lorsqu'ils eurent terminé et profané les lieux, Jéhu entendit Yahvé qui disait: "Tu as bien exécuté ce qui m'était agréable"» (2 Rois 10:18-31).

«qu'il rédige pour elle un acte de répudiation»

Les preuves sont nombreuses. L'ennemi partout identifié, c'est la religion d'Ashtoreth, d'Asherah, d'Anath et de Baal et l'autonomie sexuelle des femmes qu'elle implique. Tous les moyens étaient bons pour atteindre les buts que l'on s'était fixés. Et pour clarifier les objectifs des lévites, il faut envisager, à côté des massacres, les règles que les prêtres lévites avaient établies pour toutes les femmes israélites. Lorsqu'on lit ces lois des lévites, il devient évident que l'autonomie sexuelle dont jouissaient les femmes dans la religion de la Déesse, était

une menace continuelle. Elle sapait les objectifs à long terme des hommes, influencés peut-être par les peuples indo-européens pour qui la femme est un bien et la structure de parenté patrilinéaire une règle. Cet objectif exigeait la possession de chaque femme par un homme, afin que l'on n'eût aucun doute quant à l'identité du père des enfants que chacune porterait, particulièrement des enfants mâles. Mais la filiation par le père restait impossible tant que les femmes gardaient une vie sexuelle autonome et continuaient de porter des enfants dont on ne connaissait pas le père ou dont le père était sans importance.

Les lois, les discours et même la parole divine semblent avoir été de peu de poids quand la liberté avait une si longue histoire. Alors on imaginait (et on appliquait) des punitions terribles pour arriver à contrôler totalement la sexualité des femmes israélites. Toute déviation était péché, dans la plupart des cas passible d'une mort affreuse et déshonorante. (Bien que ces lois apparaissent dans le Lévitique et le Deutéronome, écrits à l'époque de Moïse, les chercheurs les situent généralement entre 1000 et 600 av. J.-C.) Selon les lois lévitiques, toute femme devait être vierge avant son mariage. Une fois mariée, une femme ne pouvait avoir de relations sexuelles qu'avec un seule homme, son époux, choisi probablement par son père. Cet époux pouvait, lui, posséder déjà une ou plusieurs épouses ou concubines. Il était libre, d'autre part, d'en acquérir des nouvelles.

Dans le Lévitique (20:10), on peut lire que si une femme commettait l'adultère, elle devait mourir, elle et son amant. Dans le Deutéronome, à propos de la jeune mariée israélite, il est écrit: «Mais si la chose est avérée, et qu'on n'ait pas trouvé à la jeune femme les signes de la virginité, on la fera sortir à la porte de la maison

de son père et ses concitoyens la lapideront jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour avoir commis une infamie en Israël en déshonorant la maison de son père. Tu feras disparaître le mal du milieu de vous» (Deut. 22:20-22). Ainsi une jeune fille israélite pouvait être traînée dans la rue et sauvagement lapidée pour avoir fait l'amour ou même pour avoir perdu, accidentellement, sa virginité tandis que ses contemporaines, les Cananéennes, étaient sanctifiées lorsqu'elles prenaient part aux rites sexuels.

Il y avait un tel respect de la paternité chez les lévites que le viol était considéré comme l'équivalent du mariage, comme chez les Assyriens de l'époque indo-européenne. Sous la loi lévite, le viol d'une vierge était accepté comme la déclaration d'une prise de possession; il entraînait un mariage forcé. Victime d'un viol, une femme perdait automatiquement tout droit à une vie célibataire, elle ne pouvait plus se marier de la façon traditionnelle, probablement plus souhaitable. Voici le texte de la loi: «Si un homme rencontre une jeune fille vierge qui n'est pas fiancée, la saisit et couche avec elle, pris sur le fait, l'homme qui a couché avec elle donnera au père de la jeune fille cinquante pièces d'argent; elle sera sa femme, puisqu'il a usé d'elle, et il ne pourra jamais la répudier» (Deut. 22:28,29).

Pour les filles des lévites, il est écrit: «Si la fille d'un homme qui est prêtre se profane en se prostituant, elle profane son père et doit être brûlée au feu» (Lév. 21-9). Puisque ce sont les prêtres lévites qui ont rédigé ces lois, on réalise, devant une telle diligence à sacrifier par le feu leurs propres filles, à quel point les Lévites s'opposaient à l'autonomie sexuelle des femmes.

La loi la plus étonnante est sans doute celle qui condamne à mort la femme mariée ou fiancée victime d'un viol. La loi stipule que si une femme mariée ou

fiancée a subi des violences sexuelles, elle doit, avec le violeur, être lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuive (Deut. 22:23-25). Le viol est alors un affront envers l'homme dont elle est la propriété. Seulement si la chose s'est passée à la campagne, la femme peut se faire «pardonner» le viol, car il est possible qu'elle ait crié sans que personne ne soit venu à son secours.

Bien que la Bible répète sans arrêt qu'une femme qui ose faire l'amour avec un autre homme que son mari est une honte et une profanation pour les siens, les hommes, eux, peuvent honorablement collectionner leurs amantes en autant qu'ils peuvent se le permettre économiquement. Les documents montrent que les rois hébreux possédaient d'immenses harems et que la plupart des Hébreux prenaient plusieurs femmes; ces femmes devaient être rigoureusement fidèles à la «portion» d'homme qui leur était dévolue. L'infidélité chez l'homme était une chose admise, à moins qu'elle ne touche une femme mariée ou fiancée. C'était alors un acte infamant, puisqu'il y avait violation des droits d'un autre homme. Il ne s'agissait pas d'une fidélité réciproque sur le mode romantique; seule la femme devait se plier à la règle «morale» de la virginité prémaritale et de la fidélité conjugale. Ce sont des comportements que l'on retrouve encore de nos jours.

Mais la situation d'une femme mariée fidèle était aussi très précaire. Voici, dans le Deutéronome, la description de la condition de la femme mariée: «Soit un homme qui a pris une femme et consommé son mariage; mais cette femme n'a pas trouvé grâce à ses yeux, et il a découvert une tare à lui imputer; il a donc rédigé pour elle un acte de répudiation et le lui a remis, puis il l'a renvoyée de *chez lui.*» (Deut. 24:1). Il est clair que, selon la loi des lévites, seul l'homme peut demander ou exiger le divorce; en fait, il n'a qu'un mot à

écrire. Il s'agit là d'une société bien différente de la société sumérienne Eshnunna où une femme avec des enfants pouvait mettre à la porte son époux s'il prenait une seconde femme.

C'est là qu'on voit l'avantage du système de parenté patrilinéaire et des lois d'héritage en faveur des descendants mâles, non seulement pour les membres des familles royales ou de la famille des prêtres mais pour tout un chacun. Une femme qui a vécu dans la maison de son époux, qui a porté ses enfants, réalisé les tâches ménagères, augmenté par son travail la valeur de la maison, de la propriété ou de la terre, quel que soit son âge ou son état de santé, n'avait aucun droit sur ces biens. Sur simple notification écrite, elle pouvait se retrouver à la rue. Son mari gardait tous les produits de son travail et de son temps, et s'il ne l'avait pas déjà fait, il la remplaçait rapidement par une ou deux femmes. Elle qui n'était plus vierge n'avait sans doute plus aucune valeur sur le marché du mariage.

Ces divorces n'étaient peut-être pas chose courante et nous n'avons aucun document pour en juger, mais les lois qui les autorisaient entraînaient probablement chez les femmes la crainte de se voir ainsi renvoyées et favorisaient donc l'attitude soumise de la «bonne épouse» souriante qui satisfait en toute obéissance le moindre désir de son époux.

«je suis venu détruire l'oeuvre de la femme»

Au cours des siècles, les persécutions contre la religion de la divinité féminine ont continué. Dans un livre du Talmud, l'Abodah Zarah, compilé vers le cin-

quième siècle av. J.-C, des instructions sont données au croyant pour qu'il sache comment détruire le pouvoir d'une «idole». On pouvait le faire en lui faisant sauter un petit bout d'oreille ou le nez (ce qui explique peut-être le nombre de statues auxquelles il manque le nez). Le livre est plein des lois précises et de règlements qui définissent les relations des Hébreux avec les «idolâtres».

Les civilisations qui avaient honoré la Déesse pendant des millénaires et qui dès les temps les plus reculés avaient favorisé l'invention de nouvelles méthodes en agriculture, en médecine, en architecture, dans la métallurgie, les véhicules à roues, la céramique, les textiles et l'écriture, étaient peu à peu anéanties. Bien que les Indo-Européens aient été à l'origine de nombreux changements, tout Hébreu, puis tout chrétien, devait détruire partout où il le rencontrait le culte de la divinité féminine.

Si les Hébreux suivaient les commandements du Deutéronome, les massacres décrits dans l'Ancien Testament n'étaient probablement qu'une partie symbolique des destructions et massacres réellement commis. Comme la nouvelle religion chrétienne a adopté les textes et les dogmes de la religion hébraïque, les persécutions contre la religion de la Déesse devaient continuer au cours de la période chrétienne. Le pouvoir et l'influence de la nouvelle Église allait en grandissant, à la loi lévite venait se juxtaposer la version révisée de l'ancienne légende de la mère et de son fils mourant — et avec elle une répression encore plus grande contre la religion féminine.

En 1971, R.E. Witt publiait *Isis in the Graeco-Roman World.* Il montre que c'est le culte de la Déesse, nommée couramment Isis et Artémis, à l'époque du Christ, qui est la cible de l'apôtre Paul. Il s'explique: «En Palestine et en Syrie, comme en Asie mineure où l'apôtre Paul exerçait son zèle apostolique, le culte de la divinité fé-

minine était fortement implanté et très ancien... le sermon qui reprochait aux Éphésiens leur idolâtrie envers la Grande Déesse Artémis, ne nous est pas parvenu dans tous ses détails. Inutile de se demander si Paul se rendait vraiment compte de la juste valeur des divinités féminines, car il avait une longue expérience de leur influence, particulièrement d'Artémis et d'Isis... Paul savait qu'il avait là des rivales dangereuses... Il est clair que la vision paulinienne du culte d'Isis était pénétrante. Le monde de Paul était un patriarcat, sa religion était christologique et monothéiste, Dieu était semblable à un homme. Isis était femme... De toute évidence, l'ennemi de l'Église, dans sa première période de lutte oecuménique, c'était le culte d'Isis et les gardiens de son temple. C'était là une chose évidente bien avant le coup de grâce que devait infliger Théodose au paganisme.»

C'est peut-être dans Witt que l'on trouve la citation la plus révélatrice dans l'histoire de la répression contre la religion de la Déesse. Il écrit: «Clément d'Alexandrie rapporte une phrase de l'*Évangile selon les Égyptiens*. Les paroles du Christ sont révélatrices et dans le contexte s'adressent sans aucun doute au culte très répandu d'Isis: "Je suis venu détruire l'oeuvre de la femme".»

Vers 300 ap. J.-C, l'empereur Constantin fermait le sanctuaire d'Ashtoreth à Aphaca et plus généralement mettait fin au culte d'Ashtoreth en pays de Canaan sous le prétexte qu'il était «immoral». Au cours d'une bataille, il avait eu une vision du Christ qui, disait-on, lui avait ordonné: «En ce signe, va et conquiers.» Mots étranges dans la bouche du Prince de la paix.

En 380 ap. J.-C, l'empereur Théodose fermait le temple de la Déesse à Éleusis, les temples de Rome et la «septième merveille du monde», le temple de la Déesse, connue alors sous le nom d'Artémis ou de Diane,

à Éphèse en Anatolie. On disait qu'il méprisait une religion de femme. On se souvient de ce grand empereur chrétien qui ordonna le massacre de 7 000 personnes à Thessalonique.

A Athènes, le temple du Parthénon sur l'Acropole, lieu sacré du culte de la Déesse depuis l'époque mycénienne vers 1300 av. J.-C, fut transformé en église chrétienne en 450 de notre ère. Au cinquième siècle, l'empereur Justinien transformait tous les temples d'Isis en églises chrétiennes.

En Arabie, au septième siècle, Mohammed mettait fin au culte national de la Déesse du Soleil, Al Lat et de la Déesse connue sous le nom de Al Uzza, nom lié peut-être à celui de l'antique Ua Zit. Le professeur J.B. Pritchard pense que Al Lat était peut-être la même divinité qu'Asherah dans la religion arabe. Mohammed introduisit le culte d'Allah, divinité suprême. En fait, Allah signifie «dieu», comme Al Lat signifie «déesse». Bien qu'on ne le sache pas toujours en Occident, Mohammed emprunta de nombreuses légendes et préceptes à l'Ancien et au Nouveau Testament, que l'on retrouve dans le Coran musulman, la bible de l'Islam. Dans le Coran, Sura 4:31, il est écrit: «Les hommes ont l'autorité sur les femmes parce que Dieu les a faits supérieurs aux femmes et parce qu'ils dépensent toute leur richesse pour entretenir ces dernières. Une femme honnête est obéissante, elle prend garde de ne pas dévoiler les parties qui doivent rester cachées comme Dieu l'a voulu.»

Jusqu'au 16^e^ siècle (de notre ère), les érudits hébreux ont rassemblé un texte connu sous le nom de la Kabbale. On y retrouve le nom de Lilith, décrite dans une inscription sumérienne comme «la main d'Inanna» celle qui introduisait des hommes dans le temple. C'est un nom que l'on retrouve dans la littérature hébraïque comme étant celui de la première femme d'Adam,

soit celle qui refusa de s'étendre sous lui et d'obéir à ses ordres. Dans la Kabbale hébraïque, Lilith était le symbole du mal, le démon femme. G. Scholem, citant le Zohar, une partie de la Kabbale, écrit: «Lilith, reine des démons, ou les démons de sa suite, font de leur mieux pour exciter les hommes et les entraîner dans des actes sexuels qui ne bénéficient pas aux femmes, leur but étant de fabriquer des corps de cette semence perdue.»

Les textes préviennent que Lilith rôdait aux alentours à l'affût de sperme pour en créer des démons et des enfants illégitimes. La Kabbale avertit tout un chacun que, par la faute de Lilith, des enfants illégitimes risquent de naître. N'est-ce pas une référence lointaine aux *gadishtu* d'autrefois, maintenant personnifiées par le mauvais génie qu'est Lilith? Pourquoi devait-on éviter la dangereuse Lilith? Encore une fois pour des questions d'héritage. Cela est manifeste dans la description des actions des enfants illégitimes après la mort de leur père.

Scholem écrit: «Souhaitant comme les autres enfants recevoir leur part d'héritage de leur père défunt, ils le tiraillent et le pincent et le font souffrir de telle sorte que Dieu lui-même voyant ces rejetons malfaisants auprès du cadavre, se souvient des péchés du mort... Tous les enfants illégitimes qu'un homme a conçu des démons au cours de sa vie surgissent après sa mort pour participer aux lamentations lors de ses funérailles... à cette occasion, les démons réclament leur part d'héritage au même titre que les autres fils du défunt et cherchent à nuire aux enfants légitimes.»

en résumé

Nous avons vu que la question de l'anéantissement de la religion de la Déesse s'inscrivait dans les principes et dans les lois des religions mâles qui prirent sa place. Il est évident que le culte antique de la divinité féminine n'allait pas disparaître de lui-même, mais par un processus graduel initié par les envahisseurs indo-européens. Les Hébreux prirent leur suite et à la longue les chrétiens et finalement les musulmans. Avec l'acceptation grandissante des religions mâles à travers le monde, les préceptes de la «moralité» sexuelle, à savoir la virginité prémaritale et la fidélité conjugale pour les femmes, s'inscrivirent dans les attitudes et les lois des sociétés.

L'opposition des patriarches lévites à la religion de la divinité féminine est on ne peut plus claire. Des récits, provenant peut-être de la tradition orale, empruntés à d'autres écrits de la tradition hébraïque ou même provenant d'autres cultures furent intégrés aux textes bibliques qui ont été rédigés, pense-t-on, tels que nous les connaissons, aux alentours de 1000 av. J.-C. A partir de Moïse, les lévites semblent avoir pris la décision de détruire les lieux de culte et les sanctuaires de l'antique religion. A partir de cette époque jusqu'à la chute des deux nations juives en 722 et en 586 av. J.-C, la Bible relate les massacres et les profanations exécutés sur l'ordre de la divinité mâle. On ne peut s'empêcher de remarquer l'insistance mise sur la seule sexualité féminine admise: celle des femmes qui sont identifiées clairement comme la propriété d'un seul homme. Toute déviation est dénoncée comme prostitution ou adultère et est passible de la peine de mort, ce qui rend la pratique des rites sexuels de l'antique religion à peu près impossible. Il n'est peut-être pas si utopique d'affirmer que le mythe d'Adam et Ève, ce mythe dont le professeur Chiera

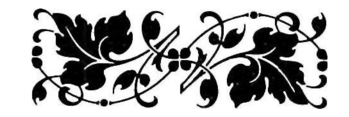
nous dit qu'il fut «créé dans les cercles d'érudits», puisse avoir été écrit et incorporé à l'histoire de la création présentée par la Bible, comme une autre attaque contre la religion de la Déesse.

C'est par la légende de la création par Yahvé, cette histoire qui explique soi-disant le tout début des temps, que l'image de la femme tentatrice et dangereusement séduisante, vouée à entraîner l'humanité tout entière à sa perte, a peut-être été introduite. Avec tout ce que nous savons sur les rites sexuels sacrés de la religion de la Déesse, la présence continue de ces coutumes chez les Hébreux même à Jérusalem, l'utilisation par les Indo-Européens des symboles du serpent ou du dragon dans les mythes de la création, et les vestiges, dans l'Ancien Testament, du mythe de Léviathan, nous pouvons nous faire une idée plus claire du symbolisme et de la signification du mythe biblique d'Adam et Ève.

L'étude du répertoire symbolique de la religion de la Déesse et celui du récit de la création dans la Genèse, nous entraînera, dans le chapitre suivant, à faire des constatations étonnantes. On commence à comprendre quand la Bible nous dit qu'Ève a défié la divinité mâle pour accepter les conseils du serpent. Et même le mythe apparemment innocent du paradis et celui de l'origine du monde sont en fait des fables soigneusement calculées pour «maintenir les femmes à leur place», celle que leur avait assignée la tribu des lévites, au pays de Canaan.

CHAPITRE 10

DÉNOUER L'ÉCHEVEAU DU MYTHE D'ADAM ET ÈVE



QUAND J'AI COMMENCÉ MES RECHERCHES sur le culte de la divinité féminine, j'étais largement influencée par l'image de la femme véhiculée par le judaïsme et le christianisme — par cette femme connue sous le nom d'Ève. Au fur et à mesure de mes recherches sur les rites et les symboles de ceux qui honoraient l'Ancêtre Divine, j'ai acquis la conviction que l'histoire d'Adam et Ève n'était qu'une légende, avec une morale très partiale à la fin, utilisée par les lévites dans la guerre sans merci qu'ils menaient contre la religion féminine. C'est sans doute une version actualisée du mythe du dragon (ou du serpent) dont on trouve des vestiges plus anciens dans le livre de Job ou les Psaumes

La structure théologique très complexe de la religion féminine se répercutait sur de nombreux aspects de la

vie des peuples qui lui rendaient hommage. Élaborée pendant plusieurs milliers d'années, elle possédait une symbolique riche et compliquée. Aux temps bibliques, les serpents, les arbres sacrés, les femmes attirantes conseillées par des serpents symbolisaient la présence alors familière de la Déesse. Reprises dans le mythe du paradis, ces images gardaient leur fonction allégorique et pouvaient servir à expliquer comment c'était par la faute des femmes qui révéraient la Déesse que l'humanité avait été chassée du séjour de félicité en Éden.

serpents sacrés et vision prophétique

Commençons par le serpent. Dans certaines contrées, il semble que toute existence tirait son origine d'un serpent. Malgré l'insistance, et peut-être le secret espoir, avec lesquels on a tenté de faire passer le serpent pour un symbole phallique, c'est sous une forme féminine qu'il a été honoré à l'origine, au Moyen et au Proche-Orient. Généralement, on l'associait à la sagesse et à la prophétie plutôt qu'à la fertilité et à la croissance, comme on le suggère si souvent.

La Déesse Nidaba, scribe du paradis sumérien, l'Initiée des chambres sacrées et divine patronne de l'écriture, était représentée sous la forme d'un serpent. Dans la ville sumérienne de Dir, on appelait la Déesse la Dame-Serpent divine. On disait que Ninlil, qui aurait fait don de l'agriculture et ainsi de la civilisation à Son peuple, avait une queue de serpent. Dans quelques tablettes sumériennes la Déesse était simplement nommée la Grande Mère-Serpent des Cieux.

Stephen Langdon, l'archéologue qui dirigea quelques-unes des toutes premières fouilles à Sumer et qui

enseigna ensuite à Oxford, a affirmé qu'Inanna, alors appelée Ininni, était étroitement liée au culte du serpent. Lui aussi l'a décrite sous la forme de la Divine Mère, dispensatrice des lois. Selon lui, la Déesse Nina, autre nom d'Inanna, mais plus ancien, était une déesse-serpent dans les plus anciens temps de Sumer. Il a expliqué que Nina était considérée comme une divinité oracle, interprète des rêves, grâce à cette prière relevée sur une tablette sumérienne: «Ô Nina des rites sacerdotaux, Dame aux commandements précieux, Tu est la Prophétesse des divinités...» Et Langdon ajoute: «On ne peut nier l'existence d'une déesse-serpent originelle, qui interprétait l'avenir inconnu à partir des rêves.» Plusieurs sculptures découvertes à Sumer, datant d'environ quatre mille ans av. J.-C, représentent une figure féminine à tête de serpent.

Dans les premiers temps d'Élam, juste à l'est de Sumer, où la Déesse régnait sans partage, «... une des caractéristiques» de la personnalité des Élamites, écrit le D^r^ Walter Hinz, «était la vénération et le respect peu commun qu'ils portaient à l'éternel féminin, et un culte des serpents qui avait ses racines dans la magie... Même les poteries des quatrième et troisième millénaires sont couvertes de serpents...»

Ishtar de Babylone, qui a succédé à Inanna, est identifiée à la planète Vénus. Dans certains textes babyloniens, cette planète est appelée Masat, littéralement la prophétesse. On représentait Ishtar, assise sur le trône royal des cieux, tenant un bâton autour duquel s'enroulaient deux serpents. Un sceau de Babylone qui montre Ishtar tenant le sceptre avec les serpents entrelacés porte cette inscription: «Dame de la Vision de Kisurru». Ailleurs, Ishtar est dite «Celle qui gouverne les oracles» et «Prophétesse de Kua». Les tablettes babyloniennes rapportent plusieurs cas de prêtresses

qui, dans les sanctuaires d'Ishtar, donnaient des conseils prophétiques dont certains occupent une place importante dans les rapports des événements politiques d'alors.

Même dans le mythe babylonien-kassite, Tiamat est considérée comme le premier être divin. Selon cette légende, c'est Tiamat qui détenait à l'origine les tablettes de la destinée; avec Son meurtre, ces tablettes furent revendiquées par Marduk. Dans ce mythe, Tiamat est dépeinte comme un dragon ou un serpent. C'est sans doute cette association du serpent et de la divinité féminine tout au long des textes et des inscriptions de Sumer et de Babylone qui justement explique l'utilisation de ce symbolisme dans les mythes indo-européens.

Dans l'île de Crète, le serpent est constamment mêlé au culte de la divinité féminine, plus que partout ailleurs en Méditerranée. Dans toutes les régions de l'île, on a exhumé des objets façonnés représentant la Déesse ou Ses prêtresses avec des serpents dans leurs mains ou enroulés autour de leurs corps; ces objets montrent à quel point le serpent faisait partie intégrante des rites religieux. Aux côtés de ces statues de prêtresses enlacées de serpents, on a aussi découvert en Crète des objets cylindriques en argile également entourés de serpents. Arthur Evans, l'archéologue qui entreprit les fouilles du palais de Knossos en Crète, les a appelés «tubes à serpents» et a émis l'hypothèse qu'ils étaient utilisés pour nourrir les serpents sacrés conservés dans les sanctuaires de la Déesse crétoise. La nature sacrée du serpent, liée à celle de la déesse, s'impose avec une telle évidence en Crète que de nombreux archéologues appellent la divinité féminine la Déesse-Serpent.

De nombreux éléments ont permis à Evans d'affirmer que la dame aux serpents crétoise était issue du culte de la Déesse-Cobra de l'Égypte prédynastique. Selon lui, le culte de cette dame aux serpents a été

importé en Crète environ 3000 ans av. J.-C, à peu près au moment où naissait la première dynastie égyptienne. Il ajoute que ce sont sans doute des invasions qui ont poussé les Égyptiens à émigrer vers la Crète à cette époque.

L'utilisation du cobra dans la religion de la Déesse en Égypte est si ancienne que le signe qui précède le nom de n'importe quelle déesse est le cobra (en d'autres termes, le dessin du cobra est le signe hiéroglyphe correspondant au mot Déesse). Dans l'Égypte prédynastique, la divinité féminine de la Basse Égypte (le Nord), la Déesse-Cobra est appelée Ua-Zit. On ne sait pas grand-chose de cette très ancienne Déesse-Cobra, mais on La retrouve plus tard sous la forme du cobra *uraeus,* qui ceignait le front des autres divinités et des rois égyptiens. Le cobra était appelé *uzait,* l'oeil, symbole de la perspicacité mystique et de la sagesse, et des avatars plus récents de la Déesse-Cobra, comme Hathor ou Maat ont également droit au titre «l'oeil». Quel qu'en soit le contexte, ce terme est toujours du genre féminin. La fonction de l'oeil et ses liens éventuels avec des divinités mâles ont été expliqués au chapitre 4. La Déesse Hathor était également associée à la divinité mâle Horus. Son nom veut d'ailleurs dire Maison de Hor. Mais il existe un texte qui révèle que Hathor était autrefois le serpent qui préexistait à toute existence. Ensuite, Elle créa les cieux, la terre, et toute la vie qui s'y manifeste. Dans ce récit, Elle était en colère — le texte ne dit pas pourquoi. Elle menaça de détruire toute la création, puis retourna à Sa forme originelle, le serpent.

C'est dans la ville égyptienne de Buto, autrefois centre religieux principal de la Déesse-Cobra, que fut bâti un sanctuaire de prophéties. Les Égyptiens l'appelaient Per Uto, mais les Grecs le nommèrent Buto,

donnant également ce nom à la Déesse-Cobra Elle-même. Au temps de la Grèce classique, ce sanctuaire était dédié à la Déesse Lato, mais il ne fait presque aucun doute qu'il s'agissait de l'ancien sanctuaire de la Déesse Ua Zit Elle-même. Hérodote rapporte qu'il a vu un grand nombre de squelettes de serpents jonchant un chemin dans cette ville.

C'est en Grèce que nous trouvons les plus récents avatars de la Déesse-Serpent égyptienne et crétoise. Bien que la religion ait subi des transformations majeures après les invasions des Achéens et des Doriens qui importèrent le culte de Zeus, on y retrouve de nombreux vestiges des images et des symboles plus anciens. C'est en particulier le cas de la figure héroïque d'Athéna. Son serpent apparaît sans cesse, dans les légendes, les peintures et les sculptures. Sur les statues, il monte la garde derrière son grand bouclier de bronze, ou encore il se tient à ses côtés. Sur l'Acropole, l'Erechteïon a été bâti tout exprès pour le serpent d'Athéna à côté du Parthénon, le temple de la Déesse. Mais le serpent de la Déesse de la Sagesse grecque, à qui on a élevé un autel sur l'Acropole athénien, n'était pas une création de la Grèce classique. Le légende grecque indo-européenne veut qu'Athéna soit née de la tête de Zeus; mais bien avant cette légende, on rendait déjà hommage à la Déesse sur l'Acropole — comme à la Déesse crétoise des colonies mycéniennes. Les temples classiques de l'Acropole, consacrés à Athéna la grecque, ont été en fait bâtis sur des fondations mycéniennes.

Dès à présent, les connexions commencent à se dessiner plus clairement. Comme nous l'avons vu, les Mycéniens occupaient le palais de Knossos en Crète vers 1400 av. J.-C. Ils avaient si bien assimilé la culture de leurs prédécesseurs, les Minoens, qu'on désigne souvent leurs culte sous le nom de religion mino-

mycénienne. Vêtements, bagues chevalières, peintures murales, sceaux et objets façonnés de toutes sortes révèlent une grande parenté entre les croyances religieuses des Mycéniens et celles des anciens Crétois. C'est en prenant conscience de ces ressemblances que nous comprenons pourquoi, sous les ruines des temples classiques d'Athènes, de Delphes et de beaucoup d'autres sanctuaires où l'on honorait autrefois la Déesse-Serpent, on ait trouvé ces fondations mycéniennes plus anciennes.

C'est le sanctuaire de Delphes qui offre le meilleur exemple de cette parenté entre la divinité féminine de la Grèce et la Déesse-Serpent de Crète. Sous le temple et les bâtiments de l'époque classique, on a mis à jour des objets mycéniens et des ruines plus anciennes. A l'origine, le sanctuaire était dédié à la Déesse qui dispensait les révélations divines par la bouche des prêtresses consacrées à Son culte. La femme qui énonçait les oracles de la sagesse divine était appelée la Pythie. Elle était assise sur un trépied autour duquel s'enroulait un serpent, Python. A l'origine, ce serpent était de nature femelle, mais des textes plus récents lui attribuent le sexe masculin. Ce serpent Python avait une telle importance que la ville portait autrefois son nom: Pytho. Selon Pausanias, le premier temple du site de Delphes avait été construit par des femmes. Éschyle, de son côté, note que sur cet autel sacré parmi les plus sacrés, on adorait la Déesse sous l'appellation de Déesse des Premiers Ages. Plus tard, les prêtres d'Apollon s'emparèrent de ce sanctuaire et la légende grecque nous conte le meurtre de Python par Apollon. C'est sans doute cette lutte sans merci que nous racontent les nombreux bas-reliefs et sculptures qui représentent des femmes, les fameuses Amazones, combattant les hommes dans ce sanctuaire.

Les récits sur Python, ainsi que la légende de

Cassandre de Troie, nous apprennent que les serpents étaient des familiers du sanctuaire de l'oracle à Delphes. Le temple de la Déesse Héra possédait aussi ses serpents sacrés. Héra était une divinité très proche de Gaia de Delphes, la prophétesse des Premiers Ages. Les sanctuaires de divination de Delphes, Olympie et Dodone, étaient initialement consacrés à la Déesse, mais ils furent confisqués plus tard par les prêtres de Zeus et d'Apollon (qui tous deux, selon les légendes, tuèrent le serpent de la Déesse Gaia). Cependant, c'étaient toujours des prêtresses qui officiaient au nom de ces dieux mâles.

Ainsi, d'après tout ce que nous savons, la divinité féminine connue à Babylone, en Égypte, en Crète et en Grèce, était soit incarnée dans un serpent, soit accompagnée de serpents sacrés, et associée à la sagesse et aux prophéties. Mais la Déesse-Serpent n'était pas connue que dans ces contrées. Si on regarde à nouveau du côté de Canaan, pays méditerranéen comme l'Égypte, la Crète et la Grèce, on y découvre de nombreux indices du culte rendu à la Dame-Serpent.

La manière dont se sont tissés les liens entre ces régions est pour le moins complexe; cela mériterait un livre entier plutôt que les quelques paragraphes dont nous disposons ici. Dès le néolithique, les différentes peuplades se déplacèrent beaucoup, faisant du commerce et guerroyant à des kilomètres de leur lieu d'origine. Elles fondèrent des colonies et des comptoirs là où elles trouvaient du bois de construction, de l'or, des épices et autres matières précieuses. Les bateaux phéniciens sillonnaient non seulement la Méditarranée et les rivières y affluant, mais avaient également fait le tour de l'Espagne jusqu'à Cadix et remonté sans doute jusqu'aux îles Britanniques, de nombreux siècles avant la naissance du Christ et les invasions romaines. Même avant les Phéniciens (c'est-à-dire les Cananéens de Tyr

et de Sidon), des groupes de navigateurs appelés «peuples de la mer» sillonnaient librement la Méditerranée. Ils voyageaient très loin, laissant souvent derrière eux des traces de leur passage et de leurs colonies.

C'est le cas des Philistins. On les connaît par la Bible; ils y sont le plus souvent dépeints comme des gens perfides et mauvais; ce sont manifestement les pires ennemis des Hébreux. Mais, comme l'écrit le professeur R.K. Harrison, «les fouilles archéologiques sur le territoire philistin montrent que c'est une erreur de considérer les Philistins comme des barbares, ce que l'on fait si souvent dans le langage courant».

Ce sont les Philistins qui nous donnent la clé des liens entre le culte de la Déesse-Serpent en Crète et la divinité féminine de Canaan. L'Ancien Testament rapporte que les Philistins venaient de l'île de Caphtor (on pense généralement qu'il s'agit de la Crète); les Égyptiens appelaient cette île Keftiu. La Bible rapporte qu'ils venaient de Crète et d'Égypte. Bien que la migration la plus importante vers Canaan se soit sans doute déroulée vers 1200 av. J.-C, on parle déjà des Philistins de Canaan au temps d'Abraham. Plusieurs auteurs pensent que les Philistins étaient en réalité une branche des Mycéniens, ce peuple dont la culture rayonnait à la fois sur la Grèce et la Crète. Certains auteurs associent leur nom à celui des Pélasges, peuple qui habitait en Grèce avant les invasions indo-européennes. Au moment de leur plus importante migration vers Canaan, les Philistins s'établirent dans le Sud-Ouest. Cette région fut alors appelée Philistie, origine du mot Palestine. Il semble bien que ce soient les Philistins qui aient propagé la religion de la Déesse-Serpent.

Un des indices les plus éclatants de cette parenté entre la Déesse-Serpent de la Crète et la divinité féminine de Canaan (ainsi que celle de Chypre, île voisine) est la

découverte de «tubes à serpents» quasiment identiques à ceux trouvés en Crète. Plus significatif encore est la découverte d'un de ces tubes dans un temple philistin dédié au culte d'Ashtoreth.

L'archéologue R.W. Hutchinson a mis en évidence quelques-uns de ces liens: «On retrouve hors de Crète des "tubes à serpents" qui ressemblent étonnamment à ceux trouvés à Gournia (ville de Crète); Evans a d'ailleurs rassemblé une série convaincante de tubes d'argile liés au culte domestique du serpent, dont certains entourés de serpents modelés dessus... Les "tubes à serpents" les plus intéressants, toutefois, ne viennent pas de Crète, mais de sites datant de la fin de l'âge du bronze à Chypre et en Philistie. Un des tubes trouvés à Kition, à Chypre, montre le "tube à serpents" transformé en colombier... Un autre tube trouvé dans le temple d'Ashtoreth sur le site philistin de Beth Shan (Canaan), datant de l'époque de Ramsès II en Égypte (1292-1225 av. J.-C. environ) représente deux serpents s'enroulant autour et à l'intérieur du tube...»

Une autre pièce archéologique trouvée à Beth Shan représentait la Déesse se penchant à la fenêtre du sanctuaire, tandis qu'un serpent émergeait d'un niveau inférieur. Sur le même site, on a trouvé d'assez nombreuses «plaques d'Astarté» aux côtés d'une statue de femme, sans doute une prêtresse, dont le cou est entouré par un serpent. On a fait dans ce temple une autre découverte intéressante: un serpent en terre cuite avec des seins de femme. Selon la Bible, c'est dans ce temple d'Ashtoreth de Beth Shan que les Philistins exposèrent la cuirasse du roi hébreu Saül après sa défaite (I Sam. 31:10).

Tout près, sur l'île de Chypre, dans un autre temple dédié à Ashtoreth, à Kition (non loin de Larnaca), on a non seulement trouvé un tube à serpents ressemblant

aux tubes crétois, mais aussi une petite figurine d'argile qui tient un serpent. Des fouilles récentes à Kition ont permis de mettre à jour une autre figurine d'Ashtoreth. Et il n'est pas surprenant d'apprendre que le temple d'Ashtoreth à Kition a été bâti sur des fondations qu'on attribue aux Mycéniens ou aux Crétois.

La présence des Philistins suffit à elle seule à expliquer et à témoigner de l'apparition de la Déesse-Serpent au pays de Canaan, mais c'est aussi par d'autres voies que Son culte a réussi à s'implanter en «terre promise». La Déesse Isis-Hathor dont le culte avait intégré celui de Ua Zit, la Déesse-Cobra d'Égypte, était bien connue dans certaines régions du Sinaï et de Canaan. Dès la seconde dynastie, l'Égypte y avait sans doute implanté des colonies et des ports.

On peut reconnaître les liens qui existent entre la Déesse de Canaan et la divinité féminine telle qu'on la connaissait en Égypte grâce à leurs noms. En Égypte, l'Ashtoreth cananéenne était connue sous le nom d'Asit, ce qui ressemble beaucoup à Ua Zit ou Au Set. Le nom Umm Attar, ou Mère Attar, était connu dans certaines parties de l'Arabie; il était probablement associé au nom de Hathor, mais peut-être aussi à un autre nom cananéen d'Ashtoreth — Attoret.

Plusieurs temples anciens offrent la preuve des liens entre Isis-Hathor et la Déesse de Canaan. Dans les sites consacrés aux deux, la Déesse apparaît sous la forme de la Déesse-Serpent. Au premier, à Sérabit el Khadim, sanctuaire de la péninsule du Sinaï, près des grandes mines de turquoise égyptiennes, on a trouvé des inscriptions bilingues, égyptiennes et sémitiques. Ces inscriptions indiquent que le sanctuaire était dédié au culte de la Déesse Hathor. Dans ces inscriptions en deux langues, Hathor est aussi appelée Baalat, ce qui veut dire dame ou déesse au pays de Canaan. Voici ce

qu'écrit J.R. Harris à propos de ce temple du Sinaï et du rapport entre les deux noms de la Déesse qu'on y vénérait: «Elle (Baalat) était évidemment identifiée à la Déesse égyptienne Hathor à qui était dédié le temple où furent trouvées toutes les inscriptions.» Mais plus significatives encore sont les deux prières gravées dans les murs de pierre du sanctuaire. Par deux fois la Déesse y est invoquée sous le nom de Dame-Serpent.

Sir Flinders Petrie croit qu'il existait probablement des oracles dans l'enceinte du temple de Sérabit. Ce sanctuaire situé sur la péninsule du Sinaï, entre l'Égypte et Canaan, est particulièrement intéressant car, selon de nombreux savants, il se trouvait peut-être sur la route des tribus hébraïques qui fuirent l'Égypte. La Bible rapporte que c'était à ce moment-là que Moïse entra en possession du «serpent d'airain» — celui qui réapparut quelque sept cents ans plus tard dans le sanctuaire de Jérusalem. Cette «abomination païenne» fut en fin de compte détruite par le réformateur hébreu Ézéchiel, mais il n'est pas impossible que les Hébreux s'en soient emparé à Sérabit, avec l'accord temporaire de Moïse qui tentait ainsi de s'en servir pour apaiser le peuple hébreu.

Pourtant ce serpent de bronze semble avoir été identifié à la religion de la Déesse, car la Bible nous apprend qu'il était conservé dans le temple de Jérusalem là où en 700 av. J.-C. se trouvaient les réceptacles pour Ashtoreth et Baal, *Vasherah,* le sanctuaire des femmes sacrées, et les pleureuses de Tammuz.

L'autre nom de Hathor, Baalat, nous conduit à un autre sanctuaire de la Déesse, situé au port cananéen de Byblos, site déjà habité environ six mille ans avant notre ère. Des écrits aussi récents que du quatrième siècle av. J.-C. et originaires de Berytus (Beyrouth) indiquent que Baalat était toujours la divinité la plus

importante de Byblos. Surplombant les eaux de la Méditerranée, sur la côte de ce qui est maintenant le Liban, mais qui fut autrefois Canaan, les fondations du temple datent au moins de 2800 ans av. J.-C. Grâce aux nombreux documents de Byblos, nous savons que ce temple a été, quasiment de tout temps, étroitement lié à l'Égypte.

Dans ce temple à Byblos, la Déesse était honorée sous la double forme de Baalat et de Isis-Hathor. On a trouvé parmi les ruines de nombreux symboles de la Déesse et de Son cobra. Un bandeau orné du cobra dressé a été façonné de manière à donner l'impression que le cobra émerge du front de la personne qui le porte, tel l'oeil de la sagesse. Toujours sur ce site, on a mis à jour deux cobras d'or et un bol à offrandes décoré de serpents. La légende égyptienne veut que ce soit à Byblos en Canaan qu'Isis vint retrouver le corps de Son frère/époux mort, Osiris. Dans le reste du pays de Canaan, on trouve toujours des signes du serpent, lié au culte de la Déesse. Il est probable que la plupart des sculptures et des objets liés à la divinité féminine et à Son serpent ont été détruits du temps de l'occupation du pays par les Hébreux, conduits par la tribu des lévites. Pourtant, ce qui reste malgré l'éparpillement offre un témoignage silencieux de Sa vie, même dans les villes dans le sud du pays de Canaan.

A Taanach, on a découvert un certain nombre de têtes de serpent ainsi qu'une figurine qui tient un serpent. Là aussi on a trouvé une effigie en bronze d'Ashtoreth ainsi qu'une inscription signifiant que la Déesse donnait Ses oracles en pointant Son doigt.

A Beth Shemesh, les fouilles ont permis de déterrer des cruches décorées de serpents et une représentation de la Déesse avec un serpent lui tombant de l'épaule jusque sur les genoux. A Tell Beit Mersim, autre for-

teresse philistine, il y avait de nombreuses «plaques d'Astarté» ainsi qu'une plaque qui, selon Albright, représente la Déesse, un serpent lové autour de la moitié inférieure de Son corps. Cette pièce est très abîmée, et j'hésiterais, quant à moi, à dire qui au juste elle représente, bien que le serpent soit suffisamment net.

Hutchinson fait le lien entre cette figurine et la Déesse-Serpent de la Crète minoenne. Il écrit: «Pendant l'âge du bronze, on honorait une déesse-serpent semblable en Palestine où dans un site, à Tell Beit Mersim, datant d'environ 1600 avant notre ère, on a trouvé une stèle gravée représentant une déesse avec son serpent ondoyant autour de son corps. Cette stèle est pratiquement contemporaine de la figurine en faïence de la Déesse-Serpent trouvée dans les caveaux du temple de Knossos.»

Un autre serpent de bronze a été trouvé à Shushan; tandis qu'à Shechem, les archéologues ont exhumé une figurine dont le corps est enlacé par un serpent. Dans la ville de Gezer, à trente kilomètres au nord-ouest de Jérusalem, on a trouvé, près d'une grotte qui servait de sanctuaire, un serpent de bronze. Il y avait aussi une plaque représentant la Déesse avec un cobra. Il semble qu'il y ait aussi des serpents représentés dans les marges de la plaque. On pense que la Déesse tenait ces serpents à bout de bras, comme elle le fait sur de nombreuses autres plaques de ce genre qui La montrent soit sous la forme d'Ashtoreth, soit celle d'Hathor. Ces bas-reliefs d'argile portaient une seule inscription: *gadesh* — sacré. On a aussi trouvé sur ce même site une figurine d'Ashtoreth.

L'archéologue R.A.S. Macalister décrit ainsi les fouilles de Gezer: «Dans un enclos, près des pierres levées, on a trouvé un modèle de cobra de bronze, vraisemblablement une offrande votive. Il fait penser à

l'histoire du serpent d'airain de Moïse au culte duquel Ézéchiel mit fin dans la deuxième livre des Rois. Sans doute cet objet lui ressemblait. On a fait dans l'enceinte de cette forteresse une autre découverte remarquable, une figurine unique en son genre représentant Astarté avec deux cornes.»

A Gezer, il y avait deux grandes grottes souterraines. On a découvert un cobra dans un édifice circulaire proche. A nouveau, plusieurs auteurs ont suggéré que ces chambres souterraines aient pu être des lieux de divination et de prophéties car on y a trouvé des coupes de libation décorées de serpents.

Et c'est à Jérusalem même que fut précieusement gardé, jusqu'aux environs de 700 av. J.-C, le serpent de bronze qui datait, disait-on, du temps de Moïse.

Le symbole du serpent figurant dans les récits des révélations des oracles apparaît partout au Moyen et au Proche-Orient. Résumons cette parenté entre la Déesse-Cobra égyptienne et la Déesse-Serpent crétoise: les Mycéniens semblent avoir introduit le serpent-oracle de Crète dans les sanctuaires de la Grèce préclassique, comme on peut le constater très clairement sur les sites d'Athènes et de Delphes. Un autre peuple, les Philistins, probablement originaires de Crète, propagèrent le culte de la Déesse-Serpent à Chypre et en Canaan, pendant que les Égyptiens installèrent la Dame au Serpent à Byblos, sur la rive opposée de la Méditerranée, et à Sérabit, au delà des sables du Sinaï. A Babylone comme à Sumer, la Déesse est associée aux serpents et aux oracles divins. Il existe peu d'endroits au Moyen et au Proche-Orient où l'on n'ait pas retrouvé la trace évidente soit du serpent, soit de sanctuaires de la sagesse divine. Pourtant, ces deux éléments, bien que distincts, sont suffisamment souvent associés pour qu'on puisse admettre leur rapport.

Ce sont surtout les documents de la période historique en Grèce et à Babylone qui peuvent nous renseigner sur la nature et les objectifs des sanctuaires où les prêtresses rendaient leurs oracles; ils montrent que ceux-ci étaient utilisés surtout dans un but politique, administratif et militaire. Ce n'était pas tant pour leur capacité à lire l'avenir que les prêtresses des oracles étaient si recherchées; c'était surtout parce qu'elles étaient en communication directe avec la divinité qui leur transmettait la sagesse universelle. D'après ce que nous savons, les peuples qui croyaient dans les révélations prophétiques ne pensaient pas que l'avenir était entièrement prédestiné ou qu'il était déterminé par un destin incontrôlable. On pouvait en changer le cours, à condition de savoir ce qu'il y avait de plus avantageux à faire. On ne demandait pas aux oracles une prédiction claire et nette, mais plutôt des conseils stratégiques, en fonction de la situation. Ce sont ces types de conseils que les gens allaient chercher dans les sanctuaires et cela de la Grèce à la Mésopotamie.

Ce que l'on connaît de la Déesse de Sumer, qu'on l'appelle Nina, Ininni ou Inanna, nous permet de penser que la révélation divine était un des aspects les plus anciens de Sa religion. Plus tard, à Babylone, des documents sur les reines Sibtu et Nakia révèlent l'importance et l'influence des prêtresses des oracles dans les affaires politiques de cette ville et de celle de Mari. On appelait les prophétesses babyloniennes *appiltu* ou *muhhtu.* On notera avec intérêt que le mot hébreu *zonah* veut dire aussi bien prophétesse que prostituée.

J. Hastings a écrit qu'en Égypte, «pendant l'Ancien et le Moyen Empire, les femmes des familles importantes portaient souvent le titre de "prophétesse". Elles étaient presque toujours vouées au service des déesses Hathor ou Neith en cette capacité».

D.S. Russel parle des prophétesses que l'on connaît sous le nom de sibylles. Les sibylles sont souvent identifiées avec la prophétesse d'Anatholie, Sybella, qui était sans doute liée à une autre Déesse d'Anatolie, Cybèle. En fait, ce sont les sibylles de Rome qui y ont introduit le culte de Cybèle l'Anatolienne. Selon Russel, «les oracles sibyllins furent écrits pendant la dernière moitié du second siècle avant notre ère, à Alexandrie. Ils imitent les sibylles grecques qui ont exercé une influence considérable sur la pensée païenne aussi bien avant qu'après cette époque. Sibylle la païenne était une prophétesse qui, sous l'inspiration du dieu, pouvait donner la sagesse aux hommes et leur révéler la volonté divine. Il existait de nombreux oracles de ce genre dans beaucoup de pays, et en Égypte en particulier, ils étaient réputés pour leur pertinence et leur profonde signification.»

Aux environs de 620 av. J.-C, dans le temple de Jérusalem, Ézéchiel parlait des femmes qui osaient prophétiser «d'elles-mêmes». Bien plus tard, même saint Patrick, dont on dit qu'il a christianisé l'Irlande «païenne», s'élève contre les «pythonesses» dans ses canons. Dans la plupart des dictionnaires anglais contemporains, *pythoness* est d'ailleurs défini comme prophétesse ou sorcière.

«mon esprit avait des pouvoirs hors du commun»

La présence permanente du serpent aux côtés de la Déesse, prophétesse de la révélation divine, nous pousse à nous interroger sur sa signification et son rôle. On n'a jamais bien compris le rôle que le serpent pouvait

jouer dans les oracles, mais quelques indices nous permettent de risquer une explication.

Il y a d'abord l'histoire de Cassandre, un conte qui nous vient peut-être de la période des Achéens et de la guerre de Troie. Alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, dit la légende, Cassandre fut laissée une nuit dans le sanctuaire de Delphes. Quand sa mère, Hécube, reine de Troie, vint la chercher le lendemain matin, elle la trouva entourée des serpents sacrés qu'on gardait dans le sanctuaire. Ils léchaient les oreilles de Cassandre. Voilà comment, selon la légende, Cassandre reçut le don de prophétie.

On a également trouvé la trace d'un prophète grec nommé Melampus qui aurait eu les oreilles léchées et nettoyées par des serpents, ce qui lui permit de comprendre le langage des oiseaux. Dans ses écrits, Philostrate prétend que beaucoup d'Arabes comprenaient les révélations divines et surtout le langage des oiseaux, et que ce don leur venait d'avoir mangé du coeur ou du foie de serpent. En Grèce, le chant des oiseaux était très souvent associé aux sanctuaires où étaient dits les oracles, tandis qu'en Crète et à Ascalon, en Canaan, les statues de la Déesse ou de la prêtresse étaient agrémentées d'une ou plusieurs colombes perchées sur leurs têtes.

Aussi bien en hébreu qu'en arabe, le mot magie tire son étymologie du mot serpent. En Bretagne, on attribuait des pouvoirs surnaturels aux breuvages préparés à base de serpent. Chez les Sioux d'Amérique du Nord, le mot *wakan* veut dire aussi bien serpent que sorcier; l'initiation des Indiens du sud-ouest des États-Unis comporte un rituel au cours duquel le brave choisi pour cet honneur danse et se laisse attaquer plusieurs fois par un serpent. S'il ne meurt pas, il est réputé acquérir une grande sagesse, la compréhension

des mécanismes de l'univers et de la signification de toutes choses.

En plus de ces rapports entre serpents et oracles divins, la science contemporaine nous a sans doute fourni l'explication la plus révélatrice des relations possibles entre ces deux éléments. Normalement, quand une personne est mordue par un serpent venimeux, et quand par la suite le venin se répand dans son organisme, on relève des réactions diverses selon l'espèce du serpent: enflure, hémorragie interne, difficulté à respirer et paralysie. La plupart du temps, l'issue est fatale. Mais on a trouvé récemment des cas de personnes qui ont été immunisées, et chez qui la morsure n'entraînait pas la mort. Lorsqu'un sujet est immunisé et se fait ensuite mordre par un serpent, surtout s'il s'agit du kraït, du cobra ou d'autres protéroglyphes, il se trouve en proie à un état comparable à celui produit par des drogues hallucinogènes.

La femme de William Haast du serpentarium de Floride (où on extrait le venin des serpents à des fins médicales diverses) décrit la réaction de son mari à une morsure de kraït, alors qu'il avait été immunisé à plusieurs reprises. On trouve ce récit dans le livre de H. Kursh, *Cobras in the Garden.* Kursh écrit: «Tout d'un coup, il s'est senti agréablement léger et étrangement plein d'entrain, presque joyeux, comme s'il était légèrement ivre... Son ouïe était très développée, au point d'en être douloureuse. L'air autour de lui n'était plus qu'un immense charivari, une véritable jungle de bruits discordants. C'était comme s'il était sous l'effet d'un étrange narcotique... Il était en proie à une sensation inexplicable. C'était une réaction émotionnelle bizarre qu'il ne pouvait contrôler. Tandis qu'il restait étendu, les yeux fermés involontairement, il pouvait 'voir' des choses. Il y avait des visions devant lui.»

Marshall Smith, du magazine *Life*, rapportant le même incident, cite Haast qui aurait dit: «Je faisais des vers magnifiques. Mon esprit avait des pouvoirs hors du commun.» On peut relier ceci, si l'on veut, au fait que les oracles des sanctuaires grecs étaient rendus en vers.

Un peu comme la mescaline ou la psilocybine (l'une extraite du cactus peyote et l'autre de certains champignons qui sont utilisés comme sacrement dans quelques religions des Indiens du Sud-Ouest américain), la composition chimique de certains venins a pu causer, surtout chez des gens dont la structure de pensée s'y prêtait, l'impression d'être en contact direct avec les forces mêmes de l'existence et la sensation de percevoir les événements et de comprendre le plus clairement du monde le passé, le présent et l'avenir. Ce genre de sensations est fréquemment relaté par les gens qui font usage de la mescaline, de la psilocybine et de l'acide lysergique diethylamide (LSD). Les serpents sacrés, apparemment gardés et nourris dans les sanctuaires obscurs de la Déesse, n'étaient sans doute pas seulement des symboles, mais bel et bien les instruments grâce auxquels on pouvait atteindre à la révélation divine. Ceci pourrait d'ailleurs expliquer un autre titre attribué à la Déesse-Cobra égyptienne, soit celui de Dame aux Incantations.

Selon une vieille tradition talmudique, le venin du serpent qui corrompit Ève et l'humanité perdit sa force grâce à la révélation au mont Sinaï, et la retrouva quand Israël se mit à adorer le veau d'or.

la chair et la sève de la Déesse

Mais le serpent n'est pas le seul maillon de la chaîne qui relie l'histoire d'Adam et Ève au culte de la Déesse. L'arbre est un autre symbole extrêmement important: l'arbre de la connaissance du bien et du mal, où poussait le fruit défendu. La légende grecque classique nous parle de l'arbre aux pommes d'or de la Déesse Héra, autour duquel était enroulé le serpent Ladon. D'ailleurs, cet arbre aurait été donné à Héra par la Déesse Gaia, la prophétesse originelle du sanctuaire de Delphes. Bien que l'on parle de pommiers dans les légendes de la Grèce classique, je pense que l'arbre de la connaissance du bien et du mal était à l'origine un figuier et non pas un pommier.

Différents textes anciens mentionnent toujours une espèce particulière d'arbre qualifiée de sacrée; malheureusement on lui prêtait trois noms différents, ce qui fait que sa vraie nature nous échappe encore. Parfois il était appelé figuier, d'autres fois sycomore, ou encore mûrier. En fait c'est le *ficus sicomorus* du Proche-Orient, qui porte la figue sycomore appelée parfois mûre noire. Il diffère du figuier en ce que son fruit rougeâtre pousse en grandes grappes, un peu comme celles du raisin.

Les textes des Égyptiens mentionnent cet arbre sacré; il est représenté dans leurs fresques murales. La Déesse égyptienne Hathor, Oeil de Sagesse ou Dame-Serpent, était aussi appelée la Dame du Sycomore. Cet arbre était le corps vivant de Hathor sur terre. D'en manger le fruit était manger la chair et le sang de la Déesse. Des fresques murales égyptiennes montrent la Déesse à l'intérieur de l'arbre qui tend ses fruits sacrés aux morts en guise de nourriture de l'éternité, d'immortalité et de vie éternelle même après la mort.

L'arbre représenté sur les bagues chevalières crétoises était sans doute le même, bien que sous une forme plus symbolique, c'est-à-dire ne montrant que les grappes de son fruit. Evans pense que la figue était un fruit sacré chez les Crétois et décrit une fresque de Knossos sur laquelle l'arbre placé à côté de l'autel est un figuier. Il mentionne aussi se trouvant sur les murs intérieurs d'un autre sanctuaire crétois, un groupe d'arbres sacrés dont les feuillages indiquent que ce sont des figuiers. Nombreux sont les bagues chevalières et les sceaux crétois qui représentent la Déesse ou ses suivantes soignant de petits arbres fruitiers avec des gestes presque caressants, comme s'il s'agissait d'un acte de dévotion. En Inde où le figuier est appelé «pipal», il a toujours une signification sacrée.

La meilleure explication du sens symbolique de cet arbre nous est donnée par les rituels commémoratifs de la «mort annuelle» d'Osiris, le frère/époux d'Isis, mort qui avait un rapport étroit avec le sacrifice annuel du roi. Selon des écrits égyptiens, Osiris avait d'abord été enterré dans un cercueil de mûrier. Ce cercueil fut ensuite placé dans un sycomore vivant, symbole de Isis-Hathor, sa mère/épouse. De cette manière, Elle pouvait le nourrir pour l'éternité. Cette coutume est liée de près à la légende d'Isis qui se rendit en Canaan pour entrer en possession de l'arbre dans lequel Osiris avait été enseveli; Elle découpa le cercueil d'Osiris de l'arbre et en laissa les restes dans Son temple de Byblos comme reliques sacrées. C'est à Byblos, en effet, que s'élevait le sanctuaire dédié à la Déesse sous les deux noms synonymes d'Isis-Hathor et de Balaat.

Il est probable que ce soit à l'arbre-cercueil d'Hathor que la Bible fait souvent allusion en l'appelant *asherah.* Ézéchiel s'élevait contre les «idolâtres» du temple de Jérusalem parce qu'ils se passaient de main en main une

branche de l'arbre sacré, comme s'ils avaient commis un grand péché. Certains passages du livre d'Ézéchiel sont menaçants: «Jamais plus ils ne souilleront mon nom avec leurs prostitutions et les colonnes funéraires de leurs rois.» Et ailleurs: «La maison d'Israël ne devra plus souiller mon saint nom, ni eux, ni leurs rois, avec leur prostitution ou les corps de leurs rois morts.» Isaïe parle de la coutume de planter de petits arbres pour Adonis et avertit que les «rejetons des dieux étrangers» apporteront une moisson de deuil et de peine désespérée.

Evans rapporte qu'on a retrouvé des feuilles de figuier en or dans les tombes mycéniennes en rapport avec un «culte funéraire.» Au sanctuaire grec d'Éleusis, un temple également bâti sur des fondations mycéniennes, le figuier était considéré comme un don de la Déesse. C'est en rapport avec des arbres que moururent dans leurs légendes Attis et Adonis, et c'est sur un arbre qu'on exposait chaque année l'effigie d'Attis à Rome. Dionysos, un personnage très proche d'Attis et d'Adonis, lié au culte de la Déesse à Delphes comme à Éleusis, était associé symboliquement au figuier.

Comme je l'ai dit auparavant, l'*asherah* ou les *asherim* de la Bible, étaient dressés à côté de l'autel dans les sanctuaires de la Déesse. C'étaient ces piliers ou pieux honnis que les Hébreux étaient sans cesse appelés à détruire. Nous n'avons aucune preuve matérielle que c'étaient des figuiers sycomores, mais nous pouvons l'avancer sans trop de risque. Le fruit de cet arbre, appelé dans les textes égyptiens «la chair et la sève de la Déesse», était peut-être même consommé pour «communier» avec Elle. Cette coutume est sans doute à l'origine de la communion par «la chair et le sang» de Jésus, que l'on célèbre encore aujourd'hui sous la forme de l'hostie et du vin. Un verset de la Bible est tout à fait

curieux: après voir mangé le fruit défendu, Adam et Ève réalisèrent qu'ils étaient nus; ils couvrirent alors leurs parties sexuelles avec des feuilles de figuier.

serpents, sycomores et sexualité

Il nous faut maintenant aborder les coutumes sexuelles sacrées et la question des systèmes de parenté matrilinéaires, ce qui nous permettra de clarifier encore mieux le symbolisme du fruit défendu. Partout où la Déesse était connue et honorée, Elle était révérée, non seulement pour Sa sagesse, intimement associée au serpent, mais aussi en tant que créatrice de toutes choses et patronne des plaisirs sexuels et de la reproduction. L'Ancêtre Divine était Celle qui donnait la vie et aussi Celle qui la retirait et qui décidait de la destinée des vivants, ce qui n'est pas contradictoire. C'est Hathor qui aurait enseigné à l'humanité la manière de procréer. Ishtar, Ashtoreth, Inanna, était considérée comme une divinité tutélaire de la sexualité et du renouvellement de la vie. Les femmes sacrées célébraient cet aspect de Son être en faisant l'amour dans les temples.

Connaissant la haine que les Hébreux avaient pour les *asherim,* symbole majeur de la religion féminine, on ne sera pas surpris d'apprendre que le symbolisme de l'arbre au fruit défendu, qui permet d'acquérir la connaissance du bien et du mal et une conscience sexuelle, a été introduit dans le mythe de la création pour souligner que ce fruit avait causé la chute de l'humanité. Manger des fruits de l'arbre de la Déesse était aussi dangereusement païen que de s'adonner à ses pratiques sexuelles ou d'honorer Ses serpents-oracles.

C'est pourquoi l'on retrouve le serpent que la femme consulte et dont elle accepte les avis dans le mythe de création du monde, c'est-à-dire dans l'explication que les lévites nous ont donnée de la création de l'univers. Les fruits de l'arbre lui ont donné la connaissance de «ce que seuls les dieux savaient», le secret de la sexualité — comment reproduire la vie.

Tandis que les adorateurs de Yahvé détruisaient les sanctuaires de la divinité féminine partout où ils le pouvaient et tuaient là où ils ne pouvaient pas convertir, les prêtres lévites écrivaient le mythe de la création. Ils annoncèrent que la suprématie mâle n'était pas une idée nouvelle, mais qu'en fait elle avait été décrétée par la divinité mâle à l'aube de la création. Quand les femmes hébraïques furent dépossédées des droits que possédaient leurs voisines et dont peut-être autrefois elles aussi jouissaient, la suprématie des hommes sur les femmes ne fut pas décrétée comme une loi hébraïque parmi d'autres, mais figurait dans la Bible en tant qu'une des premières règles et proclamations du créateur mâle. Au mépris le plus flagrant de l'histoire, les chefs lévites déclarèrent que les femmes devaient être gouvernées par les hommes selon les décrets primordiaux de Yahvé qui, selon cette nouvelle légende, devenait le premier créateur du monde et de l'humanité. Le mythe d'Adam et Ève qui explique et justifie la domination mâle, avertissait femmes et hommes que le droit de propriété et de contrôle des mâles sur des femmes obéissantes et soumises était un droit naturel et d'essence divine.

Mais pour parfaire leur position, les prêtres de la divinité mâle ont dû se forcer et forcer leurs congrégations à admettre que le sexe, c'est-à-dire le moyen même de la procréation, était immoral; c'était le «péché originel». C'est pourquoi, en entreprenant d'établir un système de parenté fondé uniquement sur la descendance

mâle, le judaïsme et le christianisme à sa suite, sont devenus des religions pour qui le processus de la conception n'apporte que honte ou péché. Le code philosophique et théologique qu'ils ont élaboré entraîne nécessairement chez les humains la gêne et la culpabilité face à leur condition par laquelle, du moins jusqu'à nos jours, ils ne procréent qu'au moyen de leurs rapports sexuels, qu'ils soient considérés immoraux ou non.

Et voilà, parfaitement élaboré, le piège contre nature dans lequel la religion patriarcale est tombée. Aujourd'hui encore, dans le livre des prières de l'abbaye de Westminster, nous pouvons lire, à propos du sacrement du mariage: «Deuxièmement, ils a été instauré pour remédier au péché, pour éviter la fornication; pour que ceux qui n'ont pas le *don de continence* puissent se marier et demeurer purs en tant que membres du Corps du Christ.» (C'est nous qui soulignons.)

Le tableau se dessine mieux, chaque morceau du puzzle est bientôt en place. Sans la virginité chez la femme non mariée, et sans la contrainte sexuelle sévère pour la femme mariée, le droit de propriété de l'homme sur non nom et sur ses biens ainsi que son contrôle sur le droit divin au trône ne pourrait pas exister. En nous promenant plus en avant dans le jardin d'Éden, là où le cobra s'enlace avec le figuier sycomore, nous découvrons que les uns après les autres, les différents épisodes du mythe du paradis ne font que trahir les intentions politiques de ceux qui ont créé le mythe.

l'apport des lévites au mythe de la création — théologie ou politique?

Examinons de plus près le mythe de la création et de la perte du paradis qui s'en est suivi tel que l'ont raconté les dirigeants hébreux et tel que plus tard les tenants du christianisme l'ont repris et entretenu. Si nous comparons l'histoire inventée par les lévites à ce qui avait été apporté par la religion de la Déesse, nous voyons à quel point chaque rebondissement, chaque phrase du mythe biblique attaque la religion de la Déesse.

Stephen Langdon a écrit: «Il ne fait aucun doute que l'école nippurienne de théologie sumérienne considérait que l'homme avait été créé avec de l'argile par la grande déesse mère.» Le professeur Kramer nous apprend que «sur une tablette qui donne une liste des dieux de Sumer, la Déesse Nammu, dont l'idéogramme est celui de la mer est décrite comme 'la mère qui a donné naissance aux cieux et à la terre'». Voici une prière sumérienne: «Écoutez, ô vous, les pays, les louanges de la reine Nana; glorifiez la Créatrice, exaltez l'Unique, exaltez la Glorieuse, approchez-vous de la Puissante Dame.» Les Égyptiens ont écrit: «Au commencement, il y avait Isis, la plus ancienne des anciennes. Elle était la Déesse de laquelle tout a surgi.» Même à l'époque babylonienne, il y avait des prières adressées à Mami ou Aruru, qui créa la vie humaine. Pourtant, les adorateurs de Yahvé, peut-être un millier d'années plus tard, devaient affirmer que cétait un mâle qui avait créé le monde. C'était la première revendication de filiation mâle — que le mâle était originel.

Selon les légendes de Sumer et de Babylone, hommes et femmes avaient été créés en même temps, par paires — par la Déesse. Mais pour la religion mâle,

il était d'une extrême importance que ce soit l'homme qui ait été créé le premier, et de plus à l'image de son créateur — ce qui constitue la seconde et la troisième prétention à la filiation par les hommes. Nous apprenons ensuite que c'est une côte, un petit bout insignifiant de l'homme, qui a servi à créer la femme. Malgré tout ce que nous savons des faits biologiques sur la naissance (et nous pouvons être sûrs que les lévites les connaissaient aussi bien que nous) nous apprenons que le mâle ne vient pas de la femelle, mais la femelle du mâle. Souvenons-nous à ce sujet de l'histoire gréco-indo-européenne d'Athéna née de la tête de Jupiter.

Tout ce qui rappelait désagréablement que c'étaient les femmes qui mettaient au monde les enfants devait être renié ou transformé. Le souvenir de l'Ancêtre Divine fut effacé de la même manière que chez les Égyptiens, où le dieu Ptah aurait créé le monde en se masturbant. Nous apprenons ensuite que la femme créée de cette manière fut donnée en cadeau à l'homme, ce qui éclaire et assure son statut de propriété du mâle — du moins pour ceux qui croient à ce mythe. Le mythe dit qu'elle lui a été donnée pour le préserver de la solitude, comme «aide faite à sa mesure». Ainsi on s'attend à ce qu'on comprenne que l'unique but sacré de l'existence féminine est d'aider ou de servir l'homme d'une manière ou d'une autre.

Le couple célèbre a donc été placé dans le jardin d'Éden, le paradis, où la divinité mâle les avertit de ne manger aucun des fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Les anciens Hébreux se représentaient sans doute cet arbre comme le figuier sycomore de la Déesse, *Vasherah* familier qui se dressait à côté des autels des temples de la Déesse et de Baal. La branche sacrée qui, selon Ézéchiel, passait de main en main dans le temple, portait peut-être les fruits qu'on prenait en

«communion». Selon les Égyptiens, manger de ces fruits était manger la chair et la sève de la Déesse, patronne du plaisir sexuel et de la reproduction. Selon la Bible, c'était le fruit défendu qui donnait au couple la conscience de la sexualité. En mangeant le fruit, Adam et Ève se sont rendu compte que leurs corps étaient sexués: «Et ils virent qu'ils étaient nus.» C'est pourquoi quand la divinité mâle les retrouva, ils s'étaient confectionné des pagnes en feuilles de figuier pour couvrir leurs organes génitaux.

Mais il était capital pour l'élaboration du mythe des lévites qu'ils n'aient pas tous les deux décidé de manger le fruit défendu, ce qui aurait semblé plus logique puisque ce fruit symbolisait la conscience sexuelle. Non. Les scribes des prêtres ont fait ressortir très clairement qu'Ève, la femme, mangea le fruit la première, suivant en cela le conseil du serpent.

Ce n'est certes pas une coïncidence fortuite si c'était un serpent qui donna ce conseil à Ève. Car, à cette époque, les gens savaient que le serpent était le symbole, peut-être même l'instrument des conseils divins donnés par la Déesse. Le mythe du paradis comme les autres mythes indo-européens de serpents et de dragons, voulait sûrement montrer que le serpent, conseiller familier des femmes, était la source du mal, et tenait un rôle menaçant et infâme. C'est pourquoi écouter les prophéties de la divinité féminine, c'était le sacrilège le plus dangereux qui soit pour la religion de la divinité mâle.

On voit que la relation entre la femme et le serpent est un facteur très important. D'ailleurs l'Ancien Testament raconte que la divinité mâle s'adressa directement au serpent et lui dit: «Je vous rendrai ennemis, toi et la femme, ainsi que tes enfants et les siens». Ainsi, les prêtresses qui disaient des oracles, les prophétesses dont on avait identifié les avis ou les conseils avec le

symbolisme et l'usage du serpent pendant plusieurs millénaires, devenaient la cause de la perte de l'humanité tout entière. La femme, conseillère perspicace et sage, interprète humaine de la volonté divine de la Déesse, ne devait plus être respectée, mais haïe, crainte ou, au mieux, soupçonnée ou ignorée. Les textes de Paul dans le Nouveau Testament rappellent ce nouvel impératif: les femmes devaient se taire, en particulier dans les églises. Selon les théologies juive et chrétienne, le jugement de la femme avait conduit le genre humain au désastre.

La femme mangea du fruit la première, apprend-on, et devint consciente de sa sexualité avant l'homme; c'est elle qui l'a induit en tentation pour qu'il partage avec elle le fruit défendu, c'est-à-dire pour qu'il s'unisse à elle dans le plaisir sexuel. L'image d'Ève, séductrice défiant l'arrêt divin, a certainement été choisie pour mettre en garde les hommes hébreux contre la fréquentation des femmes sacrées des temples, car succomber à la tentation des femmes, c'était reconnaître la divinité femelle — Son fruit, Sa sexualité, et plus important encore peut-être, l'appartenance au système matrilinéaire de tout enfant né d'une telle mère. Ce mythe était sans doute et avec plus de force encore, dirigé contre les femmes hébraïques, pour leur enjoindre de ne pas pratiquer l'ancienne religion ni ses moeurs sexuelles, ce qu'elles faisaient sans doute malgré les avertissements et les punitions des prêtres lévites.

Le mythe hébreu de la création rendait la femme responsable de la conscience sexuelle: il voulait ainsi supprimer le culte de la Reine des Cieux, de Ses femmes sacrées et les coutumes matrilinéaires. Depuis ce temps, il a cantonné la femme dans le rôle de la séductrice sexuelle. Il en fait celle qui, astucieusement et artificieusement, faisait lever le désir des hommes, offrait

le fruit tentateur mais dangereux. Dans les religions mâles, l'impulsion sexuelle ne devait pas être considérée comme un désir naturel, un facteur biologique qui poussait hommes et femmes à la reproduction de l'espèce, mais comme une incitation des femmes à pécher.

La femme n'encourut pas seulement le blâme pour avoir mangé le fruit de la sexualité et entraîné Adam dans sa chute, mais aussi les douleurs de l'enfantement étaient supposément l'attestation et la preuve de sa faute; c'était la punition éternelle des femmes pour avoir donné aux hommes de si mauvaises habitudes. Comme le dit la divinité mâle: «Je multiplierai tes souffrances dans l'accouchement. Tu enfanteras dans la douleur. Mais tu auras du désir pour ton mari et il te gouvernera.»

En utilisant les douleurs naturelles provoquées par la pression de l'enfant se frayant un passage de la matrice vers le monde extérieur, l'écrivain lévite prétendait prouver l'omnipotence de sa divinité à lui. Non seulement la femme devait porter le fardeau de la culpabilité pour avoir acquis la connaissance de la sexualité, mais selon la divinité mâle, la souffrance engendrée par l'enfantement était une punition, afin que toutes les femmes qui accouchaient soient forcées de s'identifier à Ève.

Mais ce qui est peut-être le plus significatif dans cette histoire, c'est que le décret de la divinité mâle stipulait qu'Ève n'aurait plus de désir que pour son mari, nous rappelant encore une fois que cette fable a été montée et propagée pour donner une sanction divine à la suprématie mâle et à la filiation par le père, ce qui n'était possible que lorsqu'il y avait connaissance certaine de la paternité.

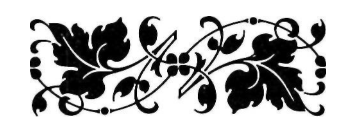
Nous connaissons sans doute trop bien la dernière ligne de ce décret, qui annonce qu'à tout jamais, en expiation de son péché et en paiement éternel du crime

de provocation de la divinité mâle, son mari recevait le droit de la dominer, de «régner sur elle», d'établir son autorité totale. Et porteuse d'un péché commis à l'aube de la création, responsable de son manque de discernement, on attendait d'elle qu'elle se soumette avec obéissance. Nous devons, quant à nous, admettre une réalité plus pratique: une fois que la sécurité économique des femmes était minée par le système de parenté patrilinéaire, chacune d'elle dût accepter un soutien mâle —«charbonnier est maître chez soi».

Dès que furent émis ces décrets, le couple fut chassé du jardin d'Éden, le paradis où la vie avait été si facile. Depuis ce temps-là, il devait travailler pour vivre, avertissement sévère s'il en est un pour toute femme qui se risquerait à défier le lévite Yahvé. Car s'il n'y avait pas eu cette femme pour écouter les conseils du serpent, manger le fruit défendu et entraîner l'homme dans la connaissance de la sexualité, qui d'autre aurait donc pu causer la chute et la misère de toute l'humanité.

CHAPITRE 11

NOUS SOMMES TOUTES LES FILLES D'ÈVE



AUJOURD'HUI ENCORE, chez les Israélites, on enseigne aux garçons cette prière quotidienne: «Béni soyez-vous, Ô Seigneur notre Dieu, Roi de l'univers, qui ne m'a pas fait femme.»

Mohammed assure que «quand Ève fut créée, Satan se réjouit».

Quand, plus tard, le mythe hébreu de la création fut adopté dans la littérature chrétienne, ainsi que tous les autres textes de l'Ancien Testament, les écrivains et les chefs religieux qui suivirent le Christ adoptèrent la même attitude de mépris à l'égard de la femme, continuant à se servir de la religion pour enfermer les femmes dans un rôle d'êtres passifs et inférieurs et, de cette façon, en faire la propriété de l'homme facile à contrôler. Avec le temps la position et le statut des femmes

continua à se dégrader et l'Église ne tarda pas à atteindre ses buts: créer et maintenir en place une société dominée par les mâles. N'était-ce pas là un des premiers préceptes du dieu qui créa le monde et toute vie sur la terre?... Que les femmes soient considérées comme des créatures charnelles et sans esprit, voilà deux attitudes établies et «justifiées» par le mythe du paradis. Dans l'épître de Paul aux Éphésiens, il est dit: «Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur; en effet, le mari est le chef de sa femme comme le Christ est le chef de l'Église, lui le sauveur du corps; or l'Église se soumet au Christ; les femmes doivent donc, et de la même manière se soumettre en tout à leurs maris» (Éph. 5:22-24).

Ceci nous rappelle la citation d'Hoséa dans laquelle l'époux s'identifie si totalement à la divinité que ses mots sont les mots mêmes de Yahvé. Dans la nouvelle religion, non seulement les prêtres, mais tous les hommes, sont les messagers directs du Seigneur, et non seulement au sein de l'Église, mais dans l'intimité de la cuisine de la femme ou même dans son lit.

C'est du mythe de l'Éden dont Paul se sert pour affirmer que les femmes doivent aux hommes l'obéissance; il leur dénie même jusqu'à la faculté d'utiliser leurs cordes vocales, sans parler de leur intelligence. Dans la première épître à Timothée (2:11-14), il est dit: «Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle se tienne tranquille. C'est Adam en effet qui fut formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression.»

Dans l'épître aux Corinthiens, la légende de la création apporte encore son message. «Je veux cepen-

dant que vous le sachiez: le chef de tout homme, c'est le Christ; le chef de la femme, c'est l'homme; et le chef du Christ, c'est Dieu. L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et le reflet de Dieu; quant à la femme, elle est le reflet de l'homme. Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme; et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme» (I Cor. 11:3,7,8,9).

Des arguments soigneusement choisis pour abolir les anciennes structures sociales présentaient continuellement le mythe d'Adam et Ève comme la preuve divine de la thèse selon laquelle l'homme doit détenir l'autorité suprême. La divinité mâle avait un statut d'homme mortel et ce n'était certainement pas par hasard si les prêtres lévites de Yahvé s'étaient battus si âprement pour défendre ce statut. Telle était bien l'intention de Paul lorsqu'il déclarait que le sexe mâle était à l'origine de l'autre sexe, refusant de voir la réalité biologique de la naissance — «Car l'homme ne vient pas de la femme, mais la femme de l'homme». La femme supporte la souffrance mais c'est l'homme qui en récolte le fruit.

Lorsque l'apôtre Pierre était en Anatolie, où la Déesse était encore révérée, il condamna les «païens» pour «leur désir de passions déshonorantes», comme le faisaient les prophètes en colère de l'Ancien Testament qui raillaient «ceux qui fêtaient pendant le jour». Il se plaignait de ce que ces païens adoraient encore Baal. Pierre prêchait solennellement: «Pareillement, vous les femmes, soyez soumises à vos maris. C'est ainsi qu'autrefois, les saintes femmes qui espéraient en Dieu se paraient, soumises à leurs maris» (I Pierre 3:1).

Saint Clément, père de l'Église romaine, déniait aux femmes —au nom du Seigneur— le plaisir, la santé et l'effet fortifiant des sports tels que la lutte ou la

course à pied, proclamant bien haut que c'était un commandement de la Bible que les activités féminines soient limitées au filage, au tissage et à la cuisine.

Saint Jean Chrysosthome, un enseignant chrétien du 5e siècle, faisait cette mise en garde: «La femme enseigna une fois et détruisit tout. Par conséquent... ne la laissons plus enseigner».

A la même époque, saint Augustin proclamait que l'homme était fait à l'image de Dieu, et non la femme, et que, par conséquent, la femme n'était pas complète sans l'homme, tandis que l'homme se suffisait à lui-même.

S'alignant sur les mêmes positions bibliques, Martin Luther affirmait qu'il était somme toute naturel que les femmes soient secondaires par rapport aux hommes. Dans son *Apologie de la vie mariée,* il écrit que les hommes doivent continuer à maintenir leur pouvoir sur la femme, puisque l'homme est plus grand et meilleur qu'elle, «car la direction et la domination appartiennent à l'homme, chef et maître du foyer».

Jean Calvin, réformateur suisse du 16e siècle, s'est prononcé contre l'égalité politique pour les femmes, affirmant que ce serait «une déviation de l'ordre propre et original de la nature». Il se prononça même en faveur de la polygamie, suggérant que cela aiderait les femmes à ne pas rester célibataires et sans enfants.

En 1527, le théologien chrétien Hubmaier écrivait dans un traité sur le libre arbitre: «La raison pour laquelle on peut remédier à la chute originelle de l'âme, ici même sur la terre, alors que celle de la chair est, jusqu'à un certain point, irréparable et conduit à la mort, c'est qu'Adam, exemple de l'âme humaine (comme Ève de la chair), aurait préféré ne pas manger de ce fruit de l'arbre interdit. Il n'a pas non plus été trompé par le serpent mais Ève l'a été (Tim. 2:14).

Adam savait très bien que les paroles du serpent étaient contraires à celles de Dieu. Toutefois il a voulu manger le fruit en dépit de sa propre conscience, pour ne pas chagriner ou mettre en colère sa côte, sa chair Ève. Il aurait préféré ne pas le faire.»

Le D^r^ Margaret Murray a suggéré dans plusieurs de ses livres que la chasse aux sorcières en Occident était, en réalité, une continuation de la répression des anciennes religions païennes. C'est certainement possible, étant donné que les femmes ont été les premières cibles et les premières victimes de ces massacres, et que la plupart des accusations étaient, en quelque sorte, reliées au sexe. Il se peut que la Déesse Danu, qui est la divine ancêtre de la Tuatha de Danaan d'Irlande (peut-être la même que la Déesse Diane chez les Romains, Dione chez les Grecs et même Danu de l'Inde), ait été à la base de ce culte appelé culte des sorcières. Nous savons que le culte d'Isis fut connu en Angleterre durant la période romaine; un temple d'Isis au bord de la Tamise, à Londres et un autel à Isis, à Chester, attestent tous les deux de sa religion dans les îles Britanniques, à cette époque.

Murray a cité un document du 9^e^ siècle concernant les sorcières dans lequel Diane figure comme leur chef. «Certaines mauvaises femmes se tournent vers Satan et, sous l'influence des mensonges et des phantasmes des démons, elles croient chevaucher la nuit sur le dos de monstres en compagnie de Diane et d'une multitude de femmes, parcourant d'immenses distances et obéissant à ses ordres comme à une maîtresse, évoquées par elle certaines nuits.»

Selon Clifford Alderman, dans *A Cauldron of Witches*, l'histoire d'Ève a été utilisée une fois de plus notamment pour justifier le meurtre de nombreuses femmes qui avaient défié l'Église. Dans un rapport de

l'Église du 16e siècle, nous pouvons lire: «La femme est plus charnelle que l'homme; il y avait un défaut dans la formation de la première femme, puisqu'elle est issue d'une côte recourbée. Elle est imparfaite et ne peut, de ce fait, que tromper. La sorcellerie vient de son appétit charnel. Les femmes doivent être chastes et soumises aux hommes.»

Par le truchement des religions mâles qui leur furent violemment imposées et qu'elles durent accepter de force, les femmes ont finalement été manipulées et abaissées à un statut bien éloigné de celui qu'elles détenaient dans les régions où la Reine des Cieux régnait. Le plus alarmant, ce fut le caractère absolu des décrets attribués à la toute puissante divinité mâle. Au fil du temps, l'influence toute puissante de l'Église s'étendit partout, entraînant avec elle la sacro-sainte «morale», le rôle subalterne des femmes et leur culpabilité.

Au coeur même de la structure des religions mâles contemporaines, on trouve les lois et les attitudes destinées, à l'origine, à évincer les religions féminines, l'autonomie sexuelle de la femme et la filiation par la mère. Ce sont les préceptes que nos propres grand-parents et parents ont acceptés comme la parole divine et sacrée, en en faisant une partie inhérente de la vie de famille à tel point qu'ils affectent encore aujourd'hui même ceux d'entre nous qui ont vécu à l'écart des masses et des sacrements des religions organisées. Il est grand temps de se demander jusqu'à quel point ces attitudes se sont assimilées aux aspects les plus séculiers de la société d'aujourd'hui, vestiges opprimants d'une culture autrefois contrôlée totalement par la parole de l'Église.

On peut se demander jusqu'à quel point la suppression des cultes féminins n'a pas été en réalité la suppression des droits des femmes.

le défi courageux des dix-huitième et dix-neuvième siècles

Le mythe et l'image d'Ève ont pénétré au plus profond de la femme, là où reposent ses sentiments et ses idées les plus intimes. L'histoire de la première femme dans le mythe hébraïque de la création reste sur le coeur et dans la mémoire et l'esprit de toutes les femmes qui ont refusé d'être inféodées aux hommes, malgré la parole divine de la toute-puissante divinité mâle.

La plupart des femmes qui ont osé les premières parler de la façon dont les femmes étaient opprimées et de la flagrante inégalité de leur position dans la société, se sont trouvées directement confrontées à l'histoire de la femme dans la Bible, celle qui, pour avoir écouté le serpent, était à l'origine de la proclamation de la loi masculine. Aux 18e et 19e siècles, le pouvoir et l'influence de l'Église étaient un bien plus grand obstacle à la quête de l'autonomie de la femme qu'ils ne le sont aujourd'hui. Pourtant, les pionnières de la lutte pour l'égalité des femmes se sont courageusement élevées contre ce pouvoir, défiant l'Église et ses enseignements. La revendication des droits des femmes fut, dans un certain sens, une revendication de la femme Ève.

La pensée, le souvenir de l'injuste punition d'Ève a plané symboliquement sur les femmes qui ont osé réclamer l'égalité des droits. Dans l'oeuvre de Mary Wollstonecraft, en 1792, les personnages du jardin d'Éden sont une fois de plus le thème de la discussion. Dans une des premières tentatives d'exposer le traitement honteux réservé à la moitié de la population du monde, Wollstonecraft écrit dans *Défense des droits de la femme* (Payot, 1976): «Il est très probable que cette idée très répandue, que la femme fut créée pour

l'homme, vienne de la légende poétique de Moïse: on s'imagine que les rares personnes qui ont sérieusement réfléchi à ce sujet n'ont jamais vraiment pensé qu'Ève fût issue d'une côte d'Adam, de sorte que la déduction ne vaut pas qu'on la maintienne; ou qu'elle soit admise seulement en ce qu'elle prouve que l'homme, depuis le début de l'antiquité, a trouvé cela commode d'exercer sa force afin de subjuguer sa compagne, et que c'est une invention pour lui montrer qu'elle devait garder la tête penchée sous le joug, parce qu'elle, tout comme l'univers, a été créée pour son plaisir...»

Affrontant courageusement le risque d'être accusée d'athéisme, et même d'être sous l'influence «du diable», accusations potentiellement encore assez dangereuses en 1792, elle continua à affirmer publiquement: «... bien que le cri d'irreligion, et même d'athéisme, se soit élevé contre moi, je déclarerai simplement, qu'un ange viendrait-il du ciel pour me dire que la belle, la poétique cosmogonie de Moïse, et le compte rendu de la chute de l'homme, est une chose absolument véridique, je ne pourrais pas croire ce qui, me dit ma raison, serait dérogatoire envers la nature de l'Être suprême: et le diable ne représentant aucun danger à mes yeux, je m'aventure à appeler ceci une suggestion de la raison...»

Dans le même livre se trouve incluse son analyse critique de l'*Émile* de J.-J. Rousseau, un traité d'éducation des enfants dans une «société libre», de 1761. Cet ouvrage, ainsi que le *Contrat social* du même auteur, joua un rôle extrêmement important dans la Révolution française et celle d'Amérique. Avec de nombreux passages à tendance phallocratique tirés de l'oeuvre de Rousseau, elle cite également quelques prescriptions de cet auteur pour l'éducation religieuse des filles dans cette utopie libératrice dont il rêvait:

«Étant donné que la conduite d'une femme est soumise à l'opinion publique, sa foi en matière de religion devrait, pour cette raison même, être soumise à l'autorité.»

«Chaque fille devrait être de la même religion que sa mère et chaque épouse de la même religion que son mari: car, bien qu'une telle religion soit fausse, cette docilité qui entraîne la mère et la fille à se soumettre à l'ordre de la nature, enlève aux yeux de Dieu la criminalité de leur erreur... elles n'ont pas la capacité de juger pour elles-mêmes, elles devraient s'en tenir à la décision de leurs frères et maris avec autant de confiance qu'en celle de l'Église.»

Mary Wollstonecraft commente: «Les droits de l'humanité ont donc été réduits aux droits des hommes depuis Adam jusqu'à nos jours.»

Bien que Rousseau ait écrit avant les révolutions en France et aux États-Unis, cet homme qui se fit le défenseur ardent de la liberté et de l'indépendance, et dont les idées influencèrent profondément les révolutionnaires de ces deux pays, estimait (sans doute avec la conscience tranquille) que, même dans une société libre, les femmes devaient être «soumises à l'autorité» et «se plier aux décisions de leurs pères et maris», surtout en matière de religion. Une fille devait suivre la religion de sa mère, mais les croyances religieuses de sa mère devaient être choisies par le mari de celle-ci. Mis à part les familles qui avaient une longue descendance de ménages sans père, ce qui semble peu probable en l'occurrence, les femmes, évidemment dépourvues de «la capacité de juger par elles-mêmes», devaient simplement s'en remettre aux doctrines théologiques des hommes. La dramatique première ligne du *Contrat social:* «L'homme est né libre, et partout il est dans les fers», cet appel à l'indépendance et à la liberté, résonne

encore à nos oreilles, et d'autant plus parce que nous sommes en 1976... Pourtant, toujours d'après le même auteur, les croyances et les institutions religieuses qui perpétuent la domination de l'homme sur la femme sont d'origine divine (la religion étant surtout chrétienne en France et dans les colonies du nord de l'Amérique) et les femmes doivent continuer à les accepter sans contestation possible.

En 1838, 62 ans après la révolution américaine, un autre ferme défenseur de l'égalité des droits des femmes traitait une fois de plus de la mère mythique des femmes juives et chrétiennes, puisque le péché d'Ève et sa punition continuait de façon universelle à expliquer le droit des hommes à opprimer et soumettre les femmes. Sarah Grimke, comme devant un tribunal de loi cosmique, avançait l'argument suivant: même si le mythe originel était véridique, les femmes n'avaient-elles pas suffisamment tiré leur peine?

«La femme, j'en suis consciente, est jusqu'à aujourd'hui, accusée d'avoir introduit le péché dans le monde. Je ne repousserai pas ces accusations par quelque affirmation du contraire, bien que, comme on l'a insinué, l'acquiescement empressé d'Adam à la proposition de son épouse ne donne pas une haute idée de cette supériorité, de cette force de caractère que l'homme s'arroge. En admettant même qu'Ève ait été le plus grand pécheur des deux, il me semble que l'homme pourrait être satisfait de cette domination qu'il a réclamée et exercée durant presque six mille ans, et que la vraie noblesse serait d'essayer de relever celui qui est tombé et d'aider le plus faible, plutôt que de garder les femmes assujetties. Je ne réclame aucune faveur pour mon sexe. Je n'abandonne pas notre revendication d'égalité. Tout ce que je demande de nos frères, c'est qu'ils enlèvent leurs pieds de nos nuques.»

Lucy Komisar, ex-vice-présidente de l'Organisation nationale des femmes en Amérique (N.O.W., National Organization of Women), décrit la première période de la lutte des femmes pour leur libération et l'opposition qu'elles rencontrèrent, dans son étude très instructive, *Le nouveau féminisme.* Elle explique que les femmes prirent conscience pour la première fois de leur oppression lorsqu'elles essayèrent de prendre la parole en faveur de l'abolition de l'esclavage des Noirs. Elle raconte comment la tentative des femmes de prendre part à la politique souleva la colère de l'Église, représentant officiel de la parole de la divinité mâle:

«Quand Sarah et Angelina Grimke parcoururent la Nouvelle-Angleterre pour parler contre l'esclavage, en 1836, l'Assemblée du Clergé des Congrégations du Massachusetts émit une déclaration les attaquant et faisant remarquer que "le pouvoir d'une femme est sa dépendance même qui découle de la conscience de cette faiblesse que Dieu lui a donnée pour sa protection... en prenant la place et le ton de l'homme comme réformateur public, elle cède le pouvoir que Dieu lui a donné pour sa protection, et devient alors *contre nature".*»

Mais Sarah Grimke ne craignait pas de répondre, même à une époque où l'Église n'avait pas cessé depuis très longtemps de brûler les femmes pour bien moins que cela. Dans une réplique pleine de colère, elle explique l'avantage —pour les hommes— des religions mâles, et les désavantages pour les femmes: «Puisqu'ils ont décidé que Jéhovah a placé les femmes sur un plan inférieur à celui de l'homme, bien entendu, ils souhaitent les y maintenir; et par conséquent les nobles facultés de nos esprits s'en trouvent écrasées, de même que les nobles pouvoirs de notre raison sont presque totalement inexploités.»

Plusieurs femmes qui se sentaient concernées par

l'abolition de l'esclavage projetèrent d'assister à une conférence internationale organisée à Londres pour discuter de ce problème, lorsqu'elles découvrirent qu'un groupe de prêtres américains avaient décidé d'eux-mêmes de les précéder à Londres, afin d'avertir le clergé anglais de leur arrivée et du fait qu'elles avaient même l'intention de prendre la parole. Il s'ensuivit un long débat à propos de l'admission des femmes qui aboutit à la décision suivante: la présence des femmes venues à la conférence serait autorisée, mais à la seule condition qu'elles se tiennent silencieuses, cachées derrière un rideau.

C'est le choc causé par cette décision qui provoqua en fin de compte la première conférence sur les droits des femmes, à Seneca Falls, New York. C'est lors de cette réunion, qui se tint en 1848, que fut élaborée une déclaration d'indépendance des femmes; et encore, les femmes condamnèrent la situation d'infériorité dans laquelle l'Église les avait placées. Dans cette déclaration, quinze siècles environ après le trait tiré sur l'adoration de la Reine des Cieux et de ses prêtresses, on pouvait lire: «Il (l'homme) l'autorise à entrer dans l'Église comme à être présente à l'État, mais à une place subordonnée, revendiquant l'autorité apostolique pour pouvoir l'exclure du ministère et, sauf quelques exceptions, de toute participation aux affaires de l'Église... Il a usurpé les prérogatives de Jéhovah lui-même, prétendant qu'il était de son droit d'assigner à la femme un champ d'action, alors que cela est du ressort de sa conscience à elle et de son Dieu.»

Tout comme Hoséa, qui avait, un jour, parlé comme Jéhovah lui-même, nombreux furent les hommes, en cette année 1848, qui, faisant usage de l'autorité que leur conférait cette mentalité, s'identifiaient encore à la divinité mâle et, à travers cette autorité, procla-

maient et appliquaient leurs pouvoirs de décision sur les femmes, leur indiquant, en toute bonne conscience, ce qu'elles pouvaient faire et ne pas faire. La Bible fut mise à contribution plus d'une fois pour «prouver» que leur position ne souffrait pas la polémique.

En 1848, la militante féministe Emily Collins évoqua le cas d'un homme qui avait l'habitude de fouetter sa femme, mère de sept enfants, et qui travaillait durement. Cette femme ne s'occupait pas seulement de ses enfants et de son mari, mais elle trayait les vaches, filait et tissait pour les vêtements de toute la famille, qu'elle cousait ensuite elle-même et faisait toute la cuisine, le ménage, le lavage et le raccommodage pour toute la marmaille. Selon le mari, son seul crime, c'était de «ronchonner», c'est-à-dire de quereller sans cesse, ou en d'autres termes, d'avoir le verbe haut et de dire ce qu'elle pensait. Et ceci était une raison suffisante, pour un chrétien, de battre sa femme. Emily Collins demande avec sarcasme, colère et amertume: «Et dites-moi, pourquoi ne pas la châtier? Les lois en font son privilège — et la Bible, bien interprétée, en fait son devoir. C'est vrai, les femmes se plaignent de la vie dure qui leur est faite, mais cela a été fixé par un décret divin car "l'homme te gouvernera" et il est dit "les femmes doivent se soumettre à leur mari comme à Dieu", ce qui devrait leur faire considérer leur destin comme inévitable.»

C'est donc encore par ces textes anciens que l'on justifiait la domination et le contrôle exercés par le sexe masculin. Les premières féministes allèrent jusqu'à réunir leurs écrits dans un livre intitulé *la Bible des femmes,* dans laquelle Elizabeth Cady Stanton écrivait: «Il est assez remarquable de noter que l'on doive dire aux jeunes Israélites d'honorer leur mère, alors que toute leur éducation a été jusqu'à présent dans le sens du mépris

du sexe tout entier. Comment pourraient-ils rendre honneur à leurs mères quand toutes les lois et les coutumes l'interdisent?»

La religion telle qu'elle fut connue dans le monde occidental, au 19e siècle, était une religion mâle. Le judaïsme, le christianisme et l'islam, quoiqu'ils aient pu différer sur la question de savoir quel sacrement recevoir et à quel moment, ou bien quel jour était en réalité le sabbat, tombèrent tous en parfait accord sur un point — le statut des femmes. On devait considérer les femmes comme des créatures inférieures destinées par Dieu à être les instruments obéissants et silencieux de la reproduction des enfants, du plaisir et de l'agrément des hommes. Ces attitudes ne se sont pas seulement développées au sein de l'Église, mais se sont fait un chemin hors des lieux saints et leurs portiques voûtés, s'installant de façon très personnelle dans les esprits, les sentiments, les valeurs de toute famille juive, chrétienne et musulmane.

Dans *The Victorian Woman*, Duncan Crow décrit quelques-unes des lois de cette époque et leurs effets sur les femmes. Il explique que jusqu'en 1857, une femme ne pouvait pas demander le divorce (sauf par décret du Parlement, pratique généralement réservée à l'aristocratie); que jusqu'en 1881, le droit légal pour un mari d'utiliser la force physique pour retenir sa femme à la maison n'avait jamais été remis en question; et que, jusqu'en 1884, une épouse pouvait être emprisonnée pour s'être refusée aux «devoirs conjugaux». Il écrit que, parallèlement à ces lois «la religion chrétienne elle aussi, était une force puissante pour maintenir les femmes dans leur position d'infériorité». Se basant sur son héritage judaïque, elle a érigé le mythe selon lequel la place subordonnée des femmes était la punition du péché originel d'Ève. Elle respecte les paroles de Paul selon

lesquelles «l'homme ne descend pas de la femme, mais la femme de l'homme». Crow fait observer qu'au cours de la période victorienne, il ne suffisait pas aux hommes et aux femmes de se rendre à l'Église tous les dimanches, mais la lecture de la Bible à la maison, l'organisation de prières collectives, l'écoute et la lecture des sermons et une très stricte observance du sabbat étaient assez caratéristiques dans beaucoup de foyers; et il ajoute «...on ne souligne jamais assez l'importance de la religion».

En 1876, lorsque Annie Besant prenait la défense d'un dépliant sur l'utilisation de la contraception, elle devait se heurter à une grande résistance de la part de l'État et de l'Église. Son biographe, Arthur Nethercot, expliquant le contexte de cette époque, écrit: «Toute mesure préventive est considérée comme allant contre la volonté de Dieu; peu de gens semblent voir la contradiction entre le fait d'intervenir dans le cours de la nature en prévenant ou en guérissant une maladie, ou en construisant des maisons contre les intempéries, et le refus d'intervenir dans le processus de la procréation». La courageuse Annie Besant s'attaqua également aux lois concernant la garde des enfants, suggérant que bien des attitudes de l'époque n'étaient pas loin de celles des anciens Hébreux «quand la femme était encore considérée comme un bien mobilier». Partant en guerre contre le pouvoir de l'Église chrétienne, tant d'un point de vue laïc que féministe, elle prononça un grand nombre de discours à travers toute l'Angleterre, écrivit de nombreux articles, pamphlets, dont un intitulé: «Le statut de la femme selon la Bible», s'exposant à beaucoup de haine et d'antagonisme qui, de temps en temps, allaient jusqu'aux menaces de violence physique.

Dans le recueil de notes et d'articles intitulé *Voices From Women's Liberation,* de nombreux extraits de

discours et de textes écrits au début du mouvement des femmes ont été rassemblés, ils ont été publiés, pour la plupart, dans un livre peu connu intitulé *The History of Woman Suffrage* publié en 1881. L'un de ces extraits tiré d'un discours prononcé en 1853 par une certaine Abby Foster, montre à quel point l'éducation et la formation des jeunes esprits de l'époque étaient profondément influencées par l'Église. C'est surtout par le truchement de la mère, soumise au pouvoir de l'Église, que l'enfant recevait les enseignements de la tradition religieuse. Elle notait: «Vous êtes en droit de me dire que c'est une femme qui forme l'esprit d'un enfant, mais je reviens sur mon accusation, que c'est le prêtre qui forme l'esprit de la femme, c'est lui qui a fait de la mère ce qu'elle est, et par conséquent, l'éducation de l'enfant n'est que la retransmission des instructions de la chaire.»

Malgré ces accusations, les hommes de l'Église n'avaient aucune intention de réexaminer ou de reconsidérer l'humble position qu'ils avaient allouée aux femmes. Les hommes d'Église continuèrent à soutenir que les hommes, selon l'ancienne parole divine, étaient destinés à régner sur les femmes, qui, elles, étaient par nature spirituellement faibles et mentalement un peu débiles. Si bien qu'en 1860, après quelque soixante-dix années de luttes continuelles contre la position de l'Église à l'égard des femmes, Susan B. Anthony faisait ce commentaire: «Selon la loi, l'opinion publique et la religion, et depuis l'époque de Moïse jusqu'à aujourd'hui, la femme n'a jamais été considérée comme autre chose qu'un bien matériel dont l'homme pouvait disposer selon sa volonté et son bon plaisir.»

tirer les leçons du passé — perspective sur le paradis

Tandis que la lutte pour l'obtention de l'égalité des droits pour les femmes s'intensifiait, l'Église continuait d'exercer son pouvoir et son influence avec zèle, protégeant soigneusement le concept sacré et chéri de la suprématie du mâle. L'arrogance des commentaires des hommes, qui n'était qu'une façon de reconnaître l'inconfort de leur position de classe dominante terrorisée à l'idée de perdre ses privilèges, se cachait difficilement derrière ce qu'ils essayaient de faire passer pour des plaisanteries ou de l'humour et de temps à autre, lorsque celui-ci faisait défaut, les antagonismes éclataient dans la violence physique. Komisar explique que «le clergé se plaçait souvent au premier rang de la bataille contre le suffrage des femmes, brandissant des versets de la Bible pour prouver que l'ordre naturel des choses était l'obéissance de la femme envers l'homme».

Bien que, finalement, les femmes aient gagné le droit de vote, elles n'obtinrent, en réalité, qu'une partie de leurs revendications globales initiales et se retrouvèrent avec ce vote arraché si durement, dans une société entièrement contrôlée par les hommes, une société dans laquelle on avait si bien conditionné les femmes à croire que le créateur mâle avait fait les hommes plus sages que les femmes: elles étaient désormais libres de voter — pour les hommes.

Ceux qui détenaient le pouvoir politique parlaient souvent dans un même souffle de l'Église et de Dieu. La parole de l'Église était encore puissante et, des siècles de violence au nom de la religion, des croisades fanatiques et terrifiantes, l'Inquisition et les chasses aux sorcières restaient des souvenirs terrifiants pour tous ceux qui osaient défier l'autorité de l'Église.

C'est par la peur et la terreur que les préceptes des religions mâles avaient été introduits dans tous les aspects de la société. Et l'institution qui avait, avec tant d'insistance, détruit toute manifestation du culte de la Reine des Cieux, proposait maintenant à Sa place, l'image culpabilisante, douloureuse, et soumise d'Ève, la pécheresse. Pat Whiting, dans *Le Corps politique,* récent recueil de textes du mouvement de libération des femmes en Grande-Bretagne, observe que «notre culture est imprégnée de la mythologie des anciens Hébreux. La faute originelle d'Ève est encore parmi nous.» Barbara Cartland, dans son étude des femmes dans la société d'aujourd'hui, parle de la femme comme de «l'éternelle Ève». Et, d'humour sarcastique, un magazine féministe anglais qui traite de la condition des femmes dans la société contemporaine a été intitulé dans un élan *Spare Rib**.

Durant des milliers d'années, la suprématie du mâle a été suggérée, affirmée, démontrée, expliquée, annoncée, proclamée, confirmée et réaffirmée par la Bible et tous ceux pour qui elle est la parole sacrée du créateur.

Encore tout récemment, en 1965, Cartland analysait les effets du mythe du paradis sur la structuration de l'ego — masculin: «L'homme peut être très satisfait d'apprendre dans la Genèse qu'il est, bien sûr, comme il l'a toujours pensé, la plus merveilleuse des créatures de Dieu... C'est aussi fort réconfortant qu'on ne lui laisse aucun doute sur l'exclusivité et l'unicité de sa position de perfection suprême dans le monde... Dans les neuf dixièmes de la superficie de la terre, les fondements de l'histoire de la Genèse avec sa condamnation

* Jeu de mots intraduisible évoquant à la fois la création d'Ève et le statut inférieur à celui des hommes des femmes contemporaines, le tout par une image de bouffe: *spare ribs,* côtes levées.

de la perversité féminine a trouvé un écho dans le coeur des hommes.»

C'est avec un sarcasme subtil que Simone de Beauvoir, dans son étude classique sur l'oppression de la femme, *Le Deuxième Sexe,* fait remarquer les avantages de la religion mâle — pour les hommes: «L'homme a le grand avantage d'avoir un dieu qui adhère au code qu'il s'est fixé lui-même; et, puisque l'homme exerce une autorité toute-puissante sur la femme, il est assez heureux que cette autorité lui ait été accordée par l'Être suprême. Chez les juifs, les musulmans et les chrétiens entre autres, l'homme est le maître par le droit divin, et la peur de Dieu réprimera donc toute tendance à la révolte chez la femme opprimée.»

Eva Figes, dans *Patriarcal Attitudes,* raconte la réaction pas trop surprenante d'un archevêque anglais qui, en 1968, avec une honnêteté sans détours, commente ainsi la possibilité d'ordination des femmes dans l'Église anglaise: «Si l'Église est ouverte toute grande aux femmes, ce sera le glas de l'attrait qu'elle représente pour les hommes.»

En 1971, interrogé sur les possibilités d'ordination des femmes, un évêque épiscopalien de San Francisco donnait la réponse citée en exergue de ce livre: «La sexualité du Christ n'est pas plus un accident que sa masculinité un incident. C'est le choix de Dieu.»

Komisar a établi la liste d'une série d'événements qui se sont produits depuis que, dernièrement, le mouvement des femmes a acquis une force réelle. Ces événements montrent une sérieuse remise en question des attitudes de l'Église envers les femmes. Elle parle également des religieuses catholiques qui ont accusé ouvertement l'Église d'être un église masculine, affirmant qu'elle met les femmes sur le même plan que les enfants, qu'elle range à leur tour dans la catégorie des idiots.

Il se peut que l'influence de l'Église sur les individus et les groupes ait diminué, surtout dans les grandes villes, où il y a moins de vie communautaire et donc moins de pressions. Pourtant au sein de l'Église même, l'accent mis sur la supériorité de l'homme continue d'exister. C'est la base de tous les canons de l'écriture sainte sur laquelle ont été édifiées les religions masculines. Comme le dit très justement Eva Figes, «l'Église pourrait mourir debout, elle maintiendra jusqu'au bout l'exclusivité masculine qui était sa raison d'être initiale».

Pourtant, le souvenir de l'antique religion féminine — la Reine des Cieux, les prêtresses, les rites sexuels sacrés — demeure encore dans la mémoire de certains hommes qui contrôlent l'Église même aujourd'hui. Dans le *London Times* du 23 mai 1973, parut un article intitulé: «Des prêtresses, un glissement vers les croyances païennes». Une fois de plus, l'ordination de femmes dans une Église sous contrôle masculin provoquait une profonde réaction. Le journaliste responsable de la chronique religieuse du *Times* rapportait: «L'Évêque d'Exeter, D[r] Mortimer, devant le synode de Canterbury, a lancé hier un avertissement à propos de l'admission des femmes à la prêtrise dans l'Église d'Angleterre. Selon lui, ce serait un subtil glissement vers les anciennes croyances païennes.»

«Il a déclaré que dans les anciennes religions, les prêtresses étaient chose commune — "et nous savons tous ce qu'étaient et sont encore ces religions". Dans le passé, l'Église se serait trop souvent adaptée aux changements, et elle devrait être deux fois plus vigilante "dans une société obsédée par le sexe".»

Quelle que soit la situation de l'Église à ce stade de l'histoire, on ne peut pas se permettre d'ignorer ou de minimiser les effets à long terme que peuvent encore avoir sur nous, aujourd'hui, des siècles de suprématie

religieuse, et peu importe la distance que nous mettons entre nous et l'autel ou la chaire. Il est bien rare de trouver une famille qui puisse remonter au-delà de deux ou trois générations sans trouver que leurs prédécesseurs étaient profondément influencés par les attitudes et les valeurs de l'une des religions masculines. Ainsi nous constatons que les pressions religieuses ne sont pas si éloignées de nous que nous aimerions le croire.

Car c'est dans la structure même de la vie de ces familles qui pratiquent ou ont pratiqué une des religions masculines que se trouvent cachées les habitudes sociales et les modes de vie presque insconscients qui reflètent l'adhérence stricte et irréversible aux saintes écritures. Certaines attitudes sont si ancrées que les hommes aussi bien que les femmes considèrent leurs sentiments et leurs propres valeurs comme des tendances naturelles et même relevant de l'instinct humain. Ainsi les attitudes devant les doubles critères de la virginité avant le mariage chez l'homme et chez la femme ou de la fidélité dans le mariage; devant l'autonomie sexuelle des femmes, les naissances illégitimes, l'avortement, la contraception, le viol, l'accouchement; l'importance du mariage et des enfants pour les femmes, les responsabilités et le rôle des femmes dans le mariage; les femmes comme objets sexuels, l'identification sexuelle passive et agressive, le rôle des hommes et des femmes au travail ou dans la vie quotidienne, les femmes qui expriment leurs idées, le leadership féminin, le travail intellectuel des femmes, les activités économiques et les besoins des femmes ou l'hypothèse généralisée que l'homme doit être celui qui gagne le pain quotidien et le protecteur.

Nos contemporains, hommes ou femmes, ne justifient plus ces attitudes bibliques par un quelconque décret divin, mais le fait que des peuples ont suivi pendant des siècles ces préceptes religieux leur fournit un nouvel

argument — les gens les ont «toujours» acceptés comme justes, et par conséquent, ils doivent forcément être normaux et naturels.

L'étude des premières religions féminines reste très incomplète et parfois presque complètement oubliée. Pourtant, elle révèle si souvent des comportements et des mentalités qui sont l'antithèse de ces prétendues tendances «naturelles», ou qui, comme on l'a vu, sont en réalité la cause de tant de réactions et d'attitudes religieuses plus récentes. La censure accidentelle ou intentionnelle dans l'enseignement général et la littérature populaire va jusqu'à nier la réalité de leur importance ou même leur simple existence.

En 1971, une femme extrêmement érudite et cultivée pouvait encore commencer un livre sur les luttes politiques des femmes d'aujourd'hui, en expédiant en trois lignes l'antique religion féminine. Elle écrivait que les religions païennes à l'origine adoraient des femmes, mais qu'à une époque dont nous savions très peu, les dieux remplacèrent les déesses, et la supériorité de l'homme dans la religion fut ainsi établie.

Un autre livre récent sur le statut des femmes dans l'histoire commence avec la Grèce, faisant vaguement allusion dans l'introduction à la culture crétoise qui aurait été la seule culture importante avant celle de la Grèce, et dont on ne savait pratiquement rien, comme des autres cultures de l'Antiquité.

En 1971, lors d'un colloque sur les «Women's Studies», une femme professeur d'anthropologie dans une université américaine bien connue affirmait que toutes les déesses n'étaient que des figurines nues et obèses de la fécondité, conçues et adorées par les hommes.

Il est temps de mettre à jour les données de l'existence des premières religions féminines. On les a cachées trop longtemps. C'est pourtant grâce à ces données que

nous pourrons comprendre les origines de la formation du judaïsme, du christianisme et de l'islam et leurs réactions vis-à-vis des religions féminines et des coutumes qui les ont précédées. Grâce à ces faits, nous comprendrons les attitudes politiques et les événements historiques qui se produisirent au moment où ces religions mâles se développaient — attitudes et événements qui ont joué un si grand rôle pour définir l'image de la femme dès cette époque jusqu'à nos jours. Grâce à ces faits, nous pourrons clarifier des siècles de confusion, d'incompréhension et de censure et ainsi acquérir un point de vue plus avantageux pour mieux examiner l'image, le statut et les rôles assignés aux femmes de nos jours. Grâce à ces faits, nous gagnerons les perspectives historiques et politiques qui nous permettront de réfuter les idées de ces prétendus «rôles naturellement ou divinement déterminés», ouvrant, pour finir, la voie à une reconnaissance plus réaliste des capacités et du potentiel des enfants et des adultes, quel que soit leur sexe, en tant qu'êtres humains à part entière. Quand nous aurons mieux compris les très anciennes origines du stéréotypage des sexes d'aujourd'hui, le mythe du jardin d'Éden ne pourra plus nous hanter.

L'extermination d'un consort provoquant n'a jamais été une solution, pas plus que cela ne l'a été de réduire au silence et à la débilité économique la femme. Peut-être, lorsque hommes et femmes mordront en même temps dans cette pomme —ou cette figue— apprendront-ils à se considérer mutuellement avec respect et verront-ils le monde et ses richesses comme un lieu appartenant à tous ceux qui l'habitent, et pourra-t-on commencer à dire que nous sommes devenus une espèce vraiment civilisée.

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

Il est important de se rappeler que ces dates sont continuellement révisées au gré des nouvelles découvertes et que même les données dont les archéologues disposent déjà ne font pas qu'ils s'accordent toujours sur les dates indiquées ci-dessous. Nous les donnons pour que le lecteur puisse se faire une idée générale des différentes périodes par rapport à chaque emplacement et soulignons leur caractère approximatif et nullement définitif.

GRAVÉTIEN-AURIGNACIEN
(sites du paléolithique supérieur)
25 000 — 15 000 av. J.-C.

CANAAN
Age du bronze inférieur 3000-2000 av. J.-C.
Age du bronze moyen 2000-1600 av. J.-C.
Age du bronze supérieur 1600-1200 av. J.-C.
Age du fer inférieur I 1200-900 av. J.-C.
Age du fer inférieur II 900-600 av. J.-C.
Age du fer inférieur III 600-300 av. J.-C.

Personnages bibliques en Canaan
Abraham entre 1800 et 1550 av. J.-C.
Moïse et Aaron 1300-1250 av. J.-C.
Saül 1020-1000 av. J.-C. (Samuel un peu plus tôt)
David 1000-960 av. J.-C.
Salomon 960-922 av. J.-C.
Osée 735 av. J.-C.
Ézéchiel 620 av. J.-C.
Jérémie 600 av. J.-C.

JUDA (capitale, Jérusalem)
Réhoboam 922-915 av. J.-C.
Abidjam 915-913 av. J.-C.
Asa 913-873 av. J.-C.
Jéhosaphat 873-849 av. J.-C.
Jéhoram 849-842 av. J.-C.
Achazia 842 av. J.-C.
Athalie 842-837 av. J.-C.
Ézéchias 715-687 av. J.-C.
Chute de Jérusalem 586 av. J.-C. (d'abord conquise par Nabuchodonosor de Babylone, ensuite par Cyrus de Perse)

ISRAËL (Capitale, Samarie)
Jéroboam 922-901 av. J.-C.
Zimri 876 av. J.-C.
Omri 876-869 av. J.-C.
Jézabel et Achab 869-850 av. J.-C.
Achazia 850-849 av. J.-C.
Joram 849-842 av. J.-C.
Jéhu 842-815 av. J.-C.
De Joahaz à Hoshéa 815-724 av. J.-C.
Chute de Samarie 722 av. J.-C. (conquise par Sargon d'Assyrie)

MÉSOPOTAMIE
Jarmo 6800 av. J.-C.
Période de Hassouna 5500 av. J.-C.
Période de Halaf 5000 av. J.-C.
Période de Obéïd 4000-3500 av. J.-C.
Période de Ourouk 3500-3200 av. J.-C.
Période Djemdet-Nasr 3200-2850 av. J.-C.
Début de la période dynastique à Sumer 2850-2400 av. J.-C.
Dynastie d'Akkad (Sargon) 2370-2320 av. J.-C.
Invasion des Gouti 2250-2100 av. J.-C.
III^e^ dynastie de Our (y compris Our Nammou, Shoulgi, Bour Sin, Shou Sin, Ibbi Sin) 2060-1950 av. J.-C.
Dynastie Isin de Sumer 2000-1800 av. J.-C.
Dynastie Larsa de Sumer 2000-1800 av. J.-C.
I^re^ dynastie de Babylone 1830-1600 av. J.-C. (sous contrôle des Kassites dès 1600 av. J.-C.)
Hammourabi 1792-1750 av. J.-C.
Babylonie 1830-540 av. J.-C.
Assyrie 1900-600 av. J.-C. (sous contrôle des Hourrites 1500-1300 av. J.-C.)

Égypte
Néolithique (badarien, amratien, djerzéen) 4000-3000 av. J.-C.
De la I[re] à la V[e] dynastie 2900-2300 av. J.-C.
De la VI[e] à la X[e] dynastie 2300-2000 av. J.-C.
De la XI[e] à la XVI[e] dynastie 2000 à 1600 av. J.-C.
XVII[e] dynastie 1600-1570 av. J.-C. (Kamosis)
XVIII[e] dynastie 1570-1304 av. J.-C. (Ahmès, Aménophis I, Thoutmès I, Thoutmès II, Thoutmès III, Hatshepsout, Aménophis II, Thoutmès IV, Aménophis III, Aménophis IV —Akhenaton—, Semenkhere, Tout Ankh Amon, Ay, Horemheb)
XIX[e] dynastie 1304-1200 av. J.-C. (Ramsès I, Séthi I, Ramsès II, Merneptah)
XX[e] dynastie 1200-1065 av. J.-C. (Ramsès III, Ramsès IV, Ramsès XI)
XXII[e] dynastie 935-769 av. J.-C.
XXIII[e]-XXVII[e] dynasties 760-525 av. J.-C.
XXVIII[e]-XXX[e] dynasties 431-404 av. J.-C.

ANA TOLIE (Turquie)
Catal Hüyük 6500-5000 av. J.-C.
Alisar 6000-5000 av. J.-C.
Age du bronze inférieur 3000-2000 av. J.-C. (Alaca Hüyük 2500-2300 av. J.-C.)
Age du bronze moyen 2000-1700 av. J.-C.
Âge du bronze supérieur 1700-1200 av. J.-C.

Les rois hittites en Anatolie
Pitkhana et Anitta début du vingtième siècle av. J.-C.
Labarna 1700 av. J.-C.
Hattousil I 1650 av. J.-C.
Moursil I 1620 av. J.-C.
Souppilouliouma 1375-1306 av. J.-C.

CRÈTE
Néolithique 5000-3000 av. J.-C.
Minoen inférieur 2900-2000 av. J.-C.
Minoen moyen 2000-1500 av. J.-C.
Minoen supérieur 1500-1350 av. J.-C.
Mycéniens 1350-1100 av. J.-C.
Invasion des Doriens 1100 av. J.-C.

De 550 à 525 av. J.-C, les Iraniens (Persans) menés par Cyrus conquirent la plus grande partie de la Mésopotamie, de l'Anatolie, du pays de Canaan, de la Basse-Égypte et du nord-ouest de la Grèce.
Dès 330 av. J.-C. environ, les Grecs, menés par Alexandre, avaient conquis presque tous les territoires qui avaient été contrôlés par les Perses.

BIBLIOGRAPHIE D'OUVRAGES EN LANGUE FRANÇAISE*.

Akurgal, Ekrem. *Les Trésors de Turquie.L'Anatolie des I[ers] empires.* Paris, Genève, Skira, 1966.
Albright, W.F. *De l'âge de la pierre à la chrétienté.* Paris, Payot, 1951.
—*L'Archéologie de la Palestine.* Paris, Éd. du Cerf, 1955.
Bachofen, J. *Du Règne de la mère au patriarcat.* Paris, Alcan, 1938.
Bacon, E. *L'Atlantide.* Paris, Albin Michel, 1970.
Baron, S.W. *Histoire d'Israël: vie sociale et religieuse.* Paris, P.U.F., 1956-1961, 3 volumes.
Bittel, Kurt. *Les Hittites.* Paris, Gallimard, 1976.
Boscawen, W. *La Bible et les monuments.* Paris, Fischbacher.
Brandon, S.G.F. *Les grands tournants de l'histoire. I: Le Monde antique.* Paris, Tallandier, 1977.
Campbell, Joseph. *Le Héros au mille et un visages.* Paris, Laffont, 1978.
Chiera, Edward. *Les Tablettes babyloniennes, ce que l'on écrivait sur l'argile.* Paris, Payot, 1940.
Contenau, G. *La Vie quotidienne à Babylone et en Assyrie.* Paris, Hachette, 1950.
Cottrell, Léonard. *Le Taureau de Minos.* Paris, Grasset, 1956.
— *Mondes perdus.* Paris, Pont royal, 1963.
— *L'Égypte.* Paris, Arthaud, 1977.
Dawson, Christopher. *Les Origines de l'Europe.* Arthaud, 1960.
Delaporte, L. *La Mésopotamie.* Paris, Renaissance du livre, 1923.
—. *Les Peuples de l'Orient méditerranéen.* Paris, Presses Univ., 1938.
Dossin, G. "Un Rituel du culte d'Ishtarart provenant de Mari." *Revue d'Assyrologie,* vol. 35, 1938, 1-13.
— *Les Temples d'Ishtarat et de Nini-Zaza.* Paris, Geuthner, 1977.

* Une photocopie de la bibliographie de l'édition originale, en anglais, est disponible sur simple demande écrite adressée aux Éditions l'Étincelle, C.P. 702, Outremont, Montréal, Québec.

De Vaux, Roland. *Histoire ancienne d'Israël,* Paris, Gabalda, 1971.
Epstein, I. *Le Judaïsme.* Paris, Payot, 1968.
Flacelière, R. *Devins et oracles grecs.* Paris, P.U.F., 1961.
Frankfort, Henri. *La Royauté et les dieux.* Paris, Payot, 1951.
Frazer, James. *Le Rameau d'Or. Etude des religions orientales comparées.* Paris, Guethner, 1921.
—. *Les Origines magiques de la royauté.* Paris, Guethner, 1920.
Glotz, G. *La Cité grecque.* Paris, Albin Michel, 1968.
Godard, André. *L'Art de l'Iran.* Paris, Arthaud, 1962.
Graves, Robert. *La Toison d'Or.* Paris, Gallimard, 1964.
—. *Les Mythes grecs.* Paris, Fayard, 1968.
Guthrie, W. *Les Sophistes.* Paris, Payot, 1976.
Hamilton, Edith. *La Mythologie.* Marabout.
Harrison, R.K. *L'Archéologie du Nouveau Testament.* Buchet-Chastel.
Hood, Sinclair. *L'Egée avant les Grecs.* Paris, Elsevier Sequoia, 1969.
James, E.O. *La Fonction sociale de la religion.* Paris, Payot, 1950.
—. *La Religion préhistorique.* Paris, Payot, 1959.
—. *Mythes et rites dans le Proche-Orient ancien.* Paris, Payot, 1960.
—. *Le Culte de la Déesse-mère.* Paris, Payot, 1960.
Karageorghis, V. *Chypre.* Genève, Ed. Nagel, 1968.
Keller, Werner. *La Bible arrachée aux sables.* Paris, Presses de la Cité, 1964.
Kitto, H.D.F. *Les Grecs.* Paris, Arthaud, 1959.
Kramer, S.N. *L'Histoire commence à Sumer.* Arthaud, 1957.
Lissner, Ivar. *Civilisations mystérieuses.* J'ai Lu, 1975-78.
Lloyd, Seton. *Le Peuplement ancien de l'Anatolie.* Paris, Sequioia.
Mallowan, M.E. *L'Aurore de la Mésopotamie et de l'Iran.* Sequoia, 1966.
Marshak, A. *Les Origines de la civilisation.* Paris, Plon, 1972.
Matz, F. *La Crète et la Grèce primitive.* Paris, Albin Michel, 1962.
Mellaart, James. *Les premières communautés en Asie mineure.* Paris, 1969.
—. *Catal Hüyük. Une des premières cités du monde.* Tallandier, 1971.
Morenz, S. *La Religion Egyptienne.* Paris, Payot, 1962.
Moscati, S. *Histoire et civilisation des peuples sémitiques.* Payot, 1955.
—. *Les Phéniciens, l'expansion phénicienne, Carthage.* Gallimard, 1975.
Nilsson, Martin. *Les Croyances religieuses de la Grèce antique. Payot, 1955.*
Parrot, André. *Sumer.* Gallimard, 1960.
—. *Assur.* Gallimard, 1961.
—. *Babylone et l'Ancien Testament.* Delachaux et Niestlé, 1956.
Porada, E. *L'Iran Ancien.* Albin Michel, 1963.
Schaeffer, C. *Ugaritica VI.* Paris, Guethner, 1969.
Scholem, G. *La Kabbale et sa symbolique.* Payot, 1975.
Seltman, C. *La Femme dans l'Antiquité.* Plon.
Ussishkin, D. *Syrie-Palestine II.* Genève, Nagel.
Vieyra, M. "Ishtart de Nineve." *Revue d'Assyrologie,* vol. 51, 1957, 83-102.
—. *Les Religions du Proche-Orient asiatique.* Paris, Fayard, 1970.
Wollstonecraft, Mary. *Défense des droits de la femme.* Payot, 1976.

TABLE



Représentation de Diane, déesse romaine.